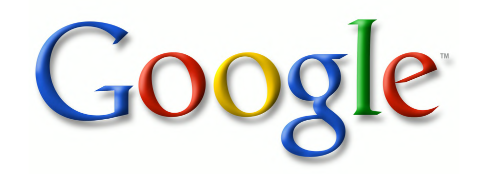
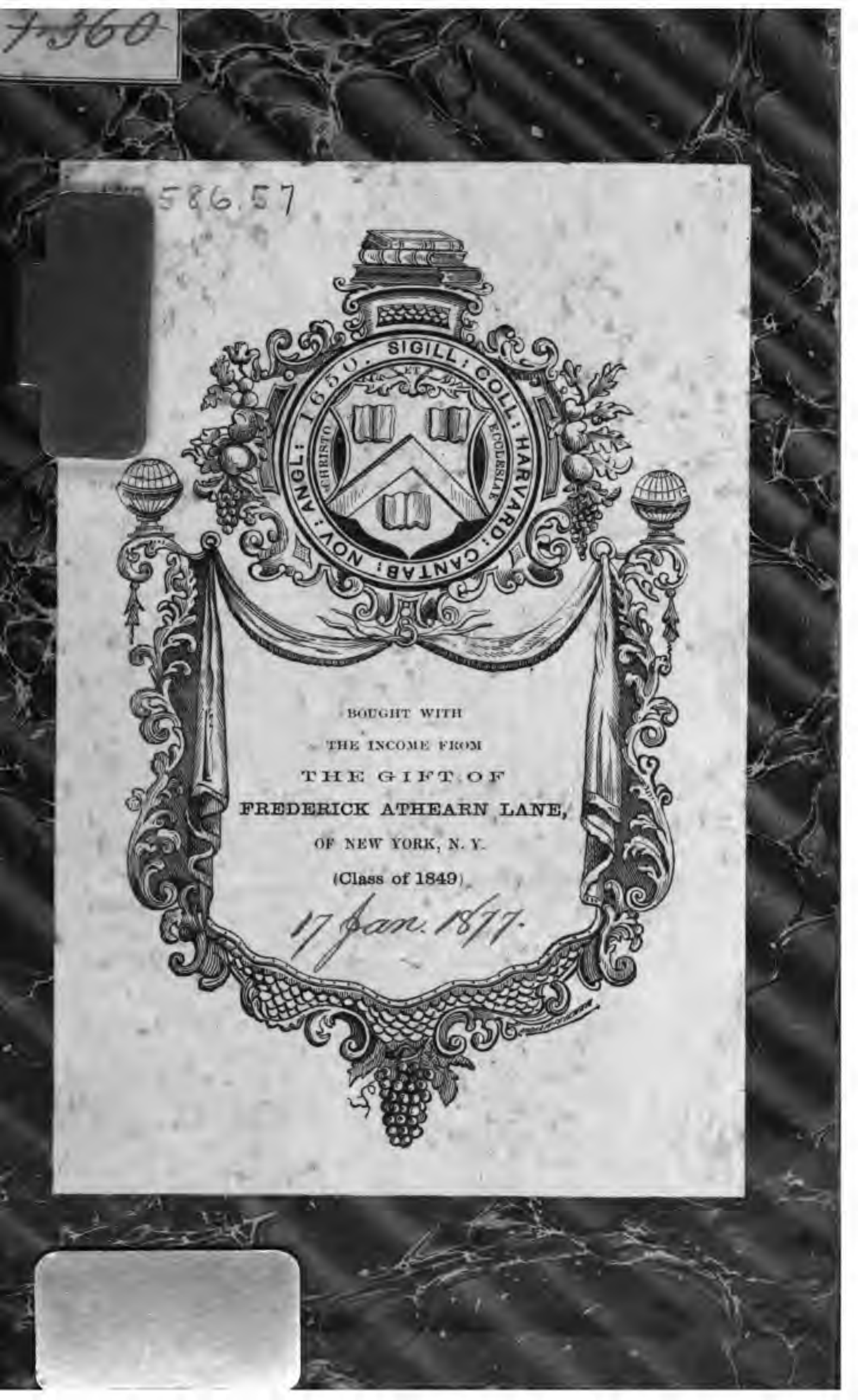





586.57
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE GIFT OF
FREDERICK ATHEARN LANE,
OF NEW YORK, N. Y.
(Class of 1849)
17 Jan. 1877.



CHEFS-D'ŒUVRE

DES

THÉATRES ÉTRANGERS.

QUINZIÈME LIVRAISON.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

Anal.

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

THÉATRES ÉTRANGERS,

ALLEMAND, ANGLAIS, CHINOIS,
DANOIS, ESPAGNOL, HOLLANDAIS, INDIEN, ITALIEN, POLONAIS,
PORTUGAIS, RUSSE, SUÉDOIS;

TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR MESSIEURS

AIGNAN, ANDRIEUX, MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; LE BARON DE BARANTE, BERR, BERTRAND, CAMPENON, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; BENJAMIN CONSTANT, CHATELAIN, COHEN, A. DENIS, F. DENIS, ESMÉNARD, GUIZARD, GUIZOT, LA BEAUMELLE, LEBRUN, MALTE-BRUN, MENNÉCHET, LECTEUR DU ROI; MERVILLE, CHARLES NODIER, PICHOT, ABEL RÉMUSAT, MEMBRE DE L'INSTITUT; CHARLES DE RÉMUSAT, LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE, LE COMTE ALEXIS DE SAINT-PRIEST, JULES SALADIN, LE BARON DE STAEL, TROGNON, VILLEMAIN, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; VINCENS DE SAINT-LAURENT, VISCONTI.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXII.



CHEFS-D'ŒUVRE

DU

THÉATRE ALLEMAND.

GOETHE.

TOME III.



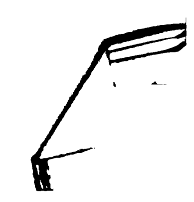
A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXII.



IPHIGÉNIE EN TAURIDE,

PIÈCE DE THÉATRE.

I

de
m
U
m
na
le
es
V
f

NOTICE

SUR

IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

Iphigénie en Tauride est à mon avis un des sujets les plus touchans que les tragiques modernes puissent emprunter au théâtre grec. Une jeune prêtresse, Grecque d'origine, jetée miraculeusement dans un pays barbare, reconnaît son frère dans un étranger qu'elle est sur le point d'immoler; elle le reconnaît, et elle est encore incertaine si elle pourra le sauver : Voilà une situation déjà bien pathétique, et faite pour inspirer la pitié théâtrale. Joignez-y la destinée et le nom des deux personnages. Ce sont les enfans d'Agamemnon; c'est Iphigénie, c'est Oreste; Iphigénie, dérobée par Diane au couteau dont son père arma le sacrificateur ; Oreste encore sanglant du meurtre de sa mère, Oreste qui, sur la foi des dieux, vient chercher la délivrance, et rencontre la mort.

Euripide a négligé une partie des effets qu'il aurait pu tirer du rapprochement de ces deux existences si douloureuses. Chez lui, la situation n'est développée que par les faits et les mœurs. Le relief des caractères est peu saillant. Sa pièce est simple comme la muse antique ; mais que de beautés naturelles et grandes ne crée pas cette simplicité ! et qu'elle est préférable aux combinaisons laborieuses des auteurs modernes qui ont imité *Iphigénie en Tauride !*

Trois poëtes français ont transporté ce sujet sur notre théâtre : Duché, Lagrange, et Guimond de la Touche. Le premier en a fait un opéra, les deux autres une tragédie. Celle de Guimond de la Touche est seule restée à la scène. L'opéra, qui date d'une époque antérieure, ne lui a pas été inutile : c'est de Duché, bien plutôt que d'Euripide, qu'il a tiré la scène si théâtrale du quatrième acte, entre Oreste et Pylade, où ils veulent mourir l'un pour l'autre. D'ailleurs, si l'on excepte ce combat généreux des deux amis, et en général le rôle d'Oreste, rempli d'une sensibilité profonde qu'un auteur antique n'y eût certainement pas répandue, peut-être parce qu'un moderne

seul en était capable, l'*Iphigénie en Tauride* française est une composition essentiellement médiocre, une de ces pièces froides et guindées, de mœurs infidèles, et remplies de ces petites intentions communes, de ces calculs de métier qui ont compromis l'originalité de notre littérature. Cependant, grâce à la grande place qu'occupent Oreste, Pylade et leur amitié, grâce encore à quelques traits touchans du rôle d'Iphigénie, c'est encore une de nos tragédies qui font couler le plus de larmes à la représentation. Il est vrai que Talma, plus inimitable encore dans l'expression des sentimens tendres et tristes que dans celle des passions terribles, excelle à rendre la mélancolie du rôle d'Oreste, à représenter le désespoir insouciant et résigné de cette âme noble et déchue à laquelle il ne reste d'elle-même que l'amitié et la conscience amère de son abaissement moral.

Goethe a substitué à la simplicité du poëte grec une absence complète d'action et de mouvement. Ce n'est plus la situation se développant naturellement et sans effort, c'est la situation qui dort, ou même disparaît, étouffée sous une longue suite de conversations méta-

physiques sur la vie, sur la destinée de l'homme, sur l'explication des ressorts les plus secrets de notre organisation intellectuelle et sensible, sorte de controverse dans laquelle tous les personnages luttent de subtilité. On voit déjà qu'il n'a pas plus imité les poëtes français que le poëte athénien. Ennemi, comme on sait, des effets connus, et en général des effets, il n'indique pas même le noble combat d'Oreste et de Pylade, et il ne tient pas à lui que la reconnaissance d'Iphigénie et de son frère ne perde tout son intérêt. Il pousse son aversion pour le convenu, jusqu'à métamorphoser les fureurs d'Oreste en ravissemens extatiques, et si celui-ci descend en imagination aux sombres bords, ce n'est plus pour y voir *les filles d'enfer* et les *serpens qui sifflent sur leurs têtes*, ce n'est plus pour y suivre *Clytemnestre*, *Tantale*, *Atrée*, *et disputer avec eux de tourmens et de crimes* (1); c'est pour y contempler Atrée et Thyeste *se promenant paisiblement ensemble*, *et se livrant à un entretien amical*. Mais ce n'est pas tout d'être dédai-

(1) Racine, Voltaire.

gneux en littérature, il faut encore être créateur à son tour, et quand on néglige d'intéresser à l'aide de fictions déjà employées, il faut ou choisir des sujets entièrement neufs, ou rajeunir les anciens par l'invention. Cependant, pour être dénuée d'intérêt, l'*Iphigénie en Tauride* de Goethe ne laisse pas d'être un des chefs-d'œuvre les plus incontestables de la poésie allemande. D'abord elle offre une richesse de pensées tantôt profondes, tantôt ingénieuses, qu'on retrouverait difficilement dans aucun autre ouvrage. Je ne parle pas du style proprement dit, que les critiques allemands traitent de divin; jugement auquel je ne puis que souscrire, et qu'assurément je ne serais pas en droit de combattre. Quant à la marche, au mouvement des idées, aux figures dont elles sont revêtues, toutes choses dont on peut décider sans être initié dans les plus intimes secrets d'une langue, il faut y reconnaître un grand poëte, un poëte tantôt élégiaque, tantôt épique, mais jamais dramatique. La scène où Iphigénie interroge Pylade sur lui-même et son ami, sur la guerre de Troie, sur la destinée d'Agamemnon et de sa famille; la sui-

vante, où elle s'entretient avec Oreste, qui lui dévoile son nom et son crime, sont nobles et touchantes, et saisissent le cœur même par une sorte de simplicité idéale qu'on aimerait à retrouver dans le reste de l'ouvrage. Les récits du malheur et du châtiment du vieux Tantale, des forfaits d'Atrée et de Thyeste, du meurtre d'Agamemnon, de celui de Clytemnestre, de toutes les horreurs enfin qui ont souillé la maison de Pélops, sont pleins de verve et de grandiose. Ils expliquent le nom d'Homère de la tragédie, que j'ai entendu donner à Goethe comme un éloge, et qui me semble une critique. On peut voir au reste dans ses mémoires que les anciennes fables de la mythologie grecque avaient une puissante action sur son imagination toute jeune encore; et il pense que c'est aux grandes figures de Tantale et des Titans qui apparaissent dans le fond d'*Iphigénie en Tauride*, et peuplent en quelque sorte l'arrière-scène de cette pièce, qu'il est redevable du succès qu'elle a obtenu (1).

M. Schlegel a dit que Goethe *avait em-*

(1) Goethe; *Sur ma vie*, liv. XV.

preint son Iphigénie du caractère de l'ancienne Grèce : il est vrai qu'il ajoute, *tel du moins qu'il l'avait saisi sous le rapport de la dignité idéale, du calme et de la simplicité.* Je doute, quant à moi, que Goethe en ait même jamais eu la prétention, car on ne saurait croire qu'avec un esprit aussi pénétrant que le sien, il ait aussi mal *saisi le caractère* de la muse antique. Tout au plus a-t-il voulu une fois revêtir le costume grec, pour donner plus de piquant à son individualité, en la présentant toujours déguisée sous des formes diverses et connues, a peu près comme on espère, en prenant un masque, faire passer pour de l'esprit ce qu'on dirait à figure découverte sans produire aucun effet. On en jugera. J'ai déjà fait remarquer le contraste qui existe entre la simplicité de Goethe, et la simplicité grecque, aussi-bien que la recherche toute moderne et romantique des sentimens et du style. Que dire de Thoas, de ce tyran doucereux et même un peu philosophe, de ce barbare de la Chersonèse, amant timide et plaintif d'une étrangère qu'il devrait nommer son esclave ? Et Iphigénie ne nous apprend-elle pas

d'un seul mot son temps et son origine? *Elle ne pense pas, elle sent.* Pour Oreste, ce sont moins les furies qui le poursuivent, que les ombres des abstractions de l'école qui lui remplissent la tête de rêveries et de subtilités. Pylade est peut-être conçu avec plus de vérité. On aperçoit du moins dans ce rôle le projet de retracer cette habitude de mensonge et de finesse, *cette foi grecque* qu'on nous représente comme un des caractères distinctifs des anciens habitans du Péloponèse.

L. DE GUIZARD.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

PERSONNAGES.

IPHIGÉNIE.
THOAS, roi de la Tauride.
ORESTE.
PYLADE.
ARCAS.

Lieu de la scène. — Bois sacré devant le temple de Diane.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IPHIGÉNIE [1].

SOMMETS mobiles de ce bois antique, sacré, sombre, je pénètre encore aujourd'hui sous vos ombrages, animée du même sentiment de crainte qui me saisit dans le sanctuaire tranquille de la déesse, comme s'ils me recevaient pour la première fois ; et mon esprit ne s'accoutume point à votre majesté. Vainement, depuis bien des années, je suis ici retenue et cachée par une haute volonté à laquelle je m'abandonne. Cependant, comme le premier jour, je ne suis ici qu'une étrangère, car la mer me sépare, hélas! des objets chers à mon cœur : tout le long du jour assise sur le rivage, je cherche de l'âme la terre des Grecs, et la vague ne répond à mes soupirs que par les bruits sourds qu'elle m'apporte. Malheur à celui qui loin de ses parens et de sa famille traîne une vie solitaire! La douleur ne laisse jamais ses lèvres puiser dans la coupe du bonheur, si près qu'elle en approche. Toujours ses pensées vont s'égarer sous les portiques paternels,

où le soleil découvrit pour la première fois le ciel à ses regards, où se formèrent dans les jeux les liens les plus doux et les plus durables entre des enfans du même âge. Je ne conteste point avec les dieux, mais la condition des femmes est digne de pitié. Sous le toit domestique, comme à la guerre, l'homme est le maître, et chez l'étranger il sait se créer des appuis. C'est lui qui possède et jouit; c'est lui que couronne la victoire; une mort glorieuse l'attend. Mais dans quelles étroites limites s'agite la destinée d'une femme! Obéir à un époux impérieux est son devoir et toute sa consolation; qu'elle est malheureuse lorsqu'un destin ennemi la pousse sur la terre d'exil! C'est ainsi que ce généreux Thoas me retient ici dans les chaînes d'un solennel et saint esclavage. Oh! quelle honte d'avouer qu'à regret je me soumets à ton culte, déesse, toi qui m'as sauvée, tandis que ma vie devrait t'être librement consacrée! Aussi je n'ai cessé d'espérer et j'espère encore en toi, Diane, en toi, qui as reçu dans tes bras sacrés et tendres la fille proscrite du grand roi. Oui, fille de Jupiter, si, après avoir livré son grand cœur à mille angoisses en exigeant le sacrifice de sa fille, tu as glorieusement reconduit Agamemnon égal aux dieux, qui offrit sur ton autel ce qu'il avait de plus cher, si tu l'as ramené des murs renversés de Troie dans sa patrie, si tu lui as conservé son épouse, Électre et son fils, ces trésors précieux, rends-moi aussi aux embrassemens des miens, et, après m'avoir sauvée de la mort, sauve-moi de la vie que je mène en ces lieux, sauve-moi de cette seconde mort.

SCÈNE II.

IPHIGÉNIE, ARCAS.

ARCAS.

Le roi m'envoie apporter son salut et ses hommages à la prêtresse de Diane. C'est aujourd'hui que la Tauride doit rendre grâce à la déesse pour le prodige d'une victoire nouvelle. Je précède le roi et l'armée, et je t'annonce leur arrivée et leur approche.

IPHIGÉNIE.

Nous sommes prêts à les recevoir dignement, et notre déesse, avec un regard favorable, attend de la main de Thoas un sacrifice qui lui est cher.

ARCAS.

Que ne trouvé-je aussi le regard de la prêtresse, de la prêtresse auguste et révérée, ton regard enfin, ô vierge sainte, plus serein et plus brillant, pour nous tous heureux présage ! Mais tes secrètes pensées sont encore recouvertes d'une affliction mystérieuse ; en vain attendons-nous depuis des années qu'une parole de confiance s'échappe de ton cœur. Depuis que je te vois en ces lieux, c'est ce même regard devant lequel je tremble toujours ; et ton âme reste dans le fond de ton sein, comme enchaînée avec un lien de fer.

IPHIGÉNIE.

Cela sied à l'exilée, à l'orpheline.

ARCAS.

Te trouves-tu donc ici exilée et orpheline?

IPHIGÉNIE.

La terre étrangère peut-elle nous tenir lieu de patrie ?

ARCAS.

Cependant ta patrie t'est devenue étrangère.

IPHIGÉNIE.

C'est pourquoi mon cœur saignant ne saurait guérir. Dans les premiers jours de la jeunesse, lorsque l'âme s'attachait à peine aux doux noms de père, de mère, de frère et de sœur ; lorsque de jeunes rameaux s'élançaient avec effort vers le ciel du pied de la souche antique ; alors s'appesantit sur moi une malédiction étrangère qui me sépara de tout ce que j'aimais, et d'une main de fer rompit de si beaux liens. Ainsi s'évanouirent et les douces joies de la jeunesse et le bonheur des premières années ; quoique sauvée, je ne fus plus qu'une ombre, et la fleur de la vie s'est pour jamais desséchée en moi.

ARCAS.

Si tu veux t'appeler malheureuse, il m'est permis à mon tour de t'appeler ingrate.

IPHIGÉNIE.

Vous avez ma reconnaissance à jamais.

ARCAS.

Oui, mais non cette reconnaissance pure qui encourage et paie le bienfait, ce regard joyeux, en un mot, qui montre au bienfaiteur une vie contente et un cœur sympathique. Lorsque, il y a bien des années, un destin mystérieux te conduisit dans ce

temple, Thoas t'accueillit, comme un présent des dieux, avec respect et amour. Et ce rivage, autrefois d'un abord terrible à tout étranger, fut pour toi seule humain et amical; car avant toi, d'après un antique usage, personne n'a pénétré dans notre empire, sans tomber, victime sanglante, sur les marches sacrées de la déesse.

IPHIGÉNIE.

Respirer librement n'est pas toute la vie. Quelle est donc cette vie dont je dois traîner les ennuis dans ces lieux sacrés, semblable à une ombre errante autour de son propre tombeau? et nommerai-je une telle vie, une vie active et joyeuse, lorsque chaque jour, perdu dans un vain rêve, nous prépare à ces jours horribles, que passent sur les bords du Léthé, dans l'oubli d'eux-mêmes, la foule lugubre des morts? Une vie oisive est une mort anticipée; et cette destinée des femmes est surtout la mienne.

ARCAS.

Ce noble orgueil qui t'empêche d'être satisfaite de toi-même, je te le pardonne autant que je t'en plains, car il t'enlève la jouissance de la vie. Toi, tu n'as rien fait ici depuis ton arrivée? Qui donc a dissipé les nuages qui obscurcissaient l'esprit du roi? qui donc, par ses touchans conseils a détruit, d'année en année, l'affreux et antique usage de répandre le sang de tous les étrangers sur l'autel de Diane? qui a si souvent arraché les captifs à une mort certaine, pour les rendre à leur patrie? Et Diane, loin de voir avec courroux son culte privé de ses anciens et sanglans sacrifices, n'a-t-elle pas largement exaucé ta

douce prière? la victoire ne couvre-t-elle pas l'armée de ses ailes brillantes? bien plus, ne la précède-t-elle pas en tous lieux? chacun ne sent-il pas son sort adouci, depuis que le roi, qui nous gouvernait depuis si long-temps avec sagesse et bravoure, s'est aussi en ta présence ouvert à la douceur et maintenant nous rend facile le devoir de la muette obéissance? peux-tu dire que tu es inutile, lorsque sur des milliers de mortels ton existence distille un baume salutaire, lorsque tu es pour le peuple auquel un dieu t'a envoyée, l'éternelle source d'une félicité nouvelle, et que sur ce rivage inhospitalier, sur ce rivage de mort, l'étranger te doit le salut et le retour (2)?

IPHIGÉNIE.

Le peu qui est fait s'évanouit bien vite pour l'œil pénétrant qui examine combien il reste encore à faire.

ARCAS.

Loues-tu donc celui qui n'apprécie point ce qu'il fait?

IPHIGÉNIE.

On blâme celui qui pèse avec complaisance ses actions.

ARCAS.

Et celui aussi qui, par orgueil, n'estime pas le vrai, comme celui qui, par vanité, rehausse le faux. Crois-moi, et écoute les conseils d'un homme qui t'est fidèlement et sincèrement dévoué : si le roi te parle aujourd'hui, encourage sa pensée.

IPHIGÉNIE.

Chacun de tes conseils est un tourment nouveau; j'ai souvent échappé avec peine à ses propositions.

ARCAS.

Réfléchis à ce que tu fais et à ce qui t'est utile. Depuis que le roi a perdu son fils, il n'accorde sa confiance qu'à un petit nombre des siens, et encore ce petit nombre n'en jouit-il pas comme autrefois. Il voit d'un œil jaloux tous les jeunes nobles, parce qu'il y voit autant de successeurs; il redoute une vieillesse solitaire et sans appui, peut-être même une révolte audacieuse et une mort prématurée. Le Scythe méprise le soin de ses paroles, et tel est surtout le roi. Lui, qui n'est habitué qu'à commander ou à agir, il ignore l'art de ménager de loin et avec lenteur un entretien conforme à ses vues; ne le lui rends pas pénible en t'armant de réserve et de refus, en feignant de ne pas l'entendre; et que ta complaisance lui évite la moitié du chemin.

IPHIGÉNIE.

Dois-je aller au-devant du malheur qui me menace?

ARCAS.

Peux-tu appeler menace le désir qu'il aurait de s'unir à toi (3)?

IPHIGÉNIE.

De toutes, c'est la plus terrible pour moi.

ARCAS.

Du moins réponds à son amour par de la confiance.

IPHIGÉNIE.

Oui, s'il affranchit mon âme de sa crainte.

ARCAS.

Pourquoi lui caches-tu ta naissance?

IPHIGÉNIE.

Parce que le mystère sied à une prêtresse.

ARCAS.

Pour le roi rien ne devrait être un mystère; et, quoiqu'il n'exige pas la confidence de celui-ci, il n'en sent pas moins profondément, dans sa grande âme, que tu te tiens soigneusement en garde contre lui.

IPHIGÉNIE.

Est-ce qu'il nourrit contre moi de la rancune et du dépit?

ARCAS.

On le croirait. Il évite, il est vrai, de s'expliquer sur toi; cependant des mots échappés m'ont appris que son âme est fortement préoccupée du désir de te posséder. Ne le laisse pas, ne l'abandonne pas à lui-même, n'attends pas que la colère mûrisse dans son sein et t'apporte l'effroi : trop tard le repentir te rappellerait les conseils de ma fidèle amitié.

IPHIGÉNIE.

Eh quoi! ce dont aucun mortel généreux, qui chérit la renommée et qui humilie respectueusement l'orgueil de son âme devant les volontés célestes, ne devrait jamais concevoir la pensée, le roi y songerait-il? Songerait-il à m'arracher avec vio-

lence des autels, pour me placer dans son lit? S'il en est ainsi, j'implore tous les dieux, et Diane la première, cette déesse pleine de courage, qui défendra sûrement sa prêtresse, cette vierge, qu'une vierge ne trouvera pas inexorable.

ARCAS.

Sois tranquille; le roi n'obéit pas à l'ardeur bouillante d'un sang nouveau, et il ne se portera pas à cette action d'une jeunesse audacieuse. Mais j'appréhende que son esprit ne nourrisse une autre résolution non moins redoutable, et qu'il accomplisse en dépit de toutes les résistances, car il est ferme et inébranlable. Ainsi donc, je t'en supplie, montre-lui de la confiance, de la gratitude du moins, si tu ne peux rien lui accorder de plus.

IPHIGÉNIE.

Dis-moi, ce que tu sais encore.

ARCAS.

Apprends-le du roi. Je le vois qui vient; tu l'honores, et ton propre cœur t'engage à le recevoir avec amitié et confiance: une âme généreuse est toujours sensible aux douces paroles d'une femme.

IPHIGÉNIE seule.

Je ne vois pas en vérité comment je pourrai suivre les conseils d'un ami fidèle. Cependant j'obéis sans peine au devoir de lui adresser de douces paroles, en retour de ses bienfaits, et je désire pouvoir tenir à ce grand roi un langage qui lui plaise, en même temps qu'il sera vrai.

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, THOAS.

IPHIGÉNIE.

Que les bénédictions de la déesse t'accordent tous les biens dignes d'un roi ! Qu'elle te garantisse la victoire et la renommée, et la richesse, et le bonheur des tiens ; et qu'elle exauce chacun de tes pieux désirs, afin que celui dont le sceptre soigneux s'étend sur tant de milliers d'hommes, jouisse plus que tout autre d'une rare félicité.

THOAS.

Je suis satisfait, si mon peuple applaudit à mes exploits : quant au prix de mes victoires, que d'autres en jouissent plus que moi ; roi ou sujet, celui-là est le plus heureux, dont le bonheur l'attend dans sa maison. Tu as pris part à ma profonde douleur, lorsque l'épée des ennemis arracha de mes côtés le dernier et le meilleur des fils. Tant que la vengeance posséda mon esprit, je ne sentis pas la solitude de ma demeure ; mais maintenant que je reviens satisfait, leur empire détruit et mon fils vengé, rien ne me reste dans mes foyers qui puisse me distraire. L'obéissance joyeuse que je voyais luire autrefois dans tous les yeux, maintenant a disparu sous l'inquiétude et le morne chagrin. Chacun pense à ce que nous garde l'avenir, et, en obéissant à un roi sans enfans, n'obéit plus qu'à la force. Me voici aujourd'hui dans ce temple où je suis venu si souvent de-

mander la victoire et remercier de la victoire ; je porte dans mon cœur un ancien désir, auquel tu n'es pas étrangère, et qui ne doit point te surprendre : j'espère, pour la bénédiction de mon peuple et pour la mienne, te ramener comme fiancée dans ma demeure.

IPHIGÉNIE.

C'est trop offrir à une inconnue, ô roi ! Tu vois confuse devant toi la fugitive, qui ne cherche sur ce rivage que la protection et la tranquillité que tu lui as accordée.

THOAS.

Chez aucun peuple il ne serait ni juste ni louable de t'envelopper pour moi, comme pour le dernier des hommes, dans le mystère de ta naissance. Ce rivage effraie les étrangers : la loi et la nécessité le veulent ainsi. Mais toi qui possèdes ici tous les droits religieux, toi qu'un accueil hospitalier laisse jouir à ton gré de la lumière du jour, de toi j'espérais cette confiance qu'un hôte peut prétendre pour prix de sa fidélité.

IPHIGÉNIE.

Si j'ai caché ma famille et le nom de mes aïeux, ô roi, c'était de l'embarras et non de la méfiance ; car peut-être, si tu connaissais celle qui est devant toi, si tu savais quelle tête maudite tu nourris et tu protèges, une horreur subite s'emparerait de ta grande âme avec un mortel frisson ; et au lieu de m'offrir une place avec toi sur ton trône, tu me chasserais de tes états avant le temps ; tu me repousserais peut-être avant le jour marqué pour la fin de

mon exil et de mon heureux retour parmi les miens; tu me livrerais à la cruelle destinée qui retient en tous lieux sous le poids de sa main froide et terrible le proscrit errant loin de sa famille.

THOAS.

Quelles que soient les vues des dieux sur toi, et quelque fortune qu'ils gardent à toi et à ta maison; néanmoins depuis que tu habites parmi nous, et que tu jouis ici des droits d'une pieuse hospitalité, rien n'interrompt les bénédictions qui m'arrivent du ciel. Je me persuaderai difficilement qu'en toi je protège une tête coupable.

IPHIGÉNIE.

C'est la bonne action, et non point ton hôte qui te les attire.

THOAS.

Le bien qu'on fait aux méchans n'est point béni. Mets donc un terme à ton silence et à tes refus, cède à ce désir, qui n'est point celui d'un homme injuste. La déesse t'abandonna dans mes mains; sacrée pour elle, tu le fus pour moi; que sa moindre volonté soit encore ma loi à l'avenir : si tu peux espérer de retourner dans ta patrie, je t'affranchis de mes poursuites. Mais si le chemin t'est fermé pour toujours, si ta famille est dispersée ou éteinte par d'affreuses infortunes, alors tu es à moi par plus d'une loi. Parle franchement : tu le sais, je tiens parole.

IPHIGÉNIE.

La langue se délivre avec peine d'un vieux lien pour découvrir un secret long-temps dissimulé. Car,

une fois dévoilé, il quitte sans retour les sûres et profondes retraites du cœur, pour nuire ou servir, comme il plaît aux dieux. Écoute, je suis de la race de Tantale.

THOAS.

Tu prononces bien froidement un grand nom. Le nommes-tu au rang de tes ancêtres, celui que le monde connaît comme l'ancien favori des dieux? Est-ce ce Tantale que Jupiter admit à son conseil et à sa table, et dont les dieux eux-mêmes écoutaient les entretiens pleins d'une vieille science et d'une grande sagesse, avec autant de ravissement que des sentences d'oracle.

IPHIGÉNIE.

C'est lui-même. Mais les dieux ne devraient pas traiter les hommes comme leurs égaux; la race mortelle est trop faible pour ne pas chanceler étourdie à des hauteurs si inaccoutumées. Il ne manquait ni de générosité ni de franchise; mais trop grand pour servir d'esclave au maître du tonnerre, pour être son compagnon il n'était qu'un homme; aussi sa faute fut celle de l'humanité. La justice des dieux fut rigoureuse, et les poëtes disent dans leurs chants: la présomption et la perfidie l'ont précipité de la table de Jupiter dans l'opprobre du noir Tartare. Hélas! toute sa race a porté le poids de leur haine!

THOAS.

Porte-t-elle la faute de son aïeul ou la sienne?

IPHIGÉNIE.

La poitrine puissante, et la moelle pleine de force des Titans, étaient, il est vrai, l'héritage cer-

tain des fils et des neveux de Tantale; Jupiter ceignit en outre leur front d'un bandeau d'airain. La prudence, la modération, la sagesse et la patience furent cachées par lui à leurs farouches regards; dans leur âme chaque désir se changea en rage, et cette rage fut illimitée dans ses transports. Déjà Pélops, fils chéri de Tantale, l'indomptable Pélops, s'empare, par la trahison et le meurtre, de la plus belle des femmes, de la fille d'Ænomaüs et d'Hippodamie. Celle-ci donne, aux vœux de son époux, deux fils, Thyeste et Atrée. Ils voient avec envie l'amour de leur père pour son premier fils, né d'un autre lit. La haine les unit, et le meurtre d'un frère fut le coup d'essai de ce couple cruel. Pélops voit dans Hippodamie l'auteur du crime; il lui redemande son fils avec fureur, et elle se donne la mort....

THOAS.

Tu te tais? Continue ton récit; ne te repens point de ta confiance; parle.

IPHIGÉNIE.

Heureux celui qui aime à se rappeler ses ancêtres; qui entretient les autres avec plaisir de leurs actions, de leur grandeur, et qui, tranquille, se voit avec orgueil le dernier anneau de cette chaîne glorieuse! car une race ne produit pas subitement des demi-dieux ou des monstres; ce n'est que par une suite de méchans ou d'hommes de bien qu'elle devient à la fin l'horreur ou la joie du monde. Après la mort de leur père, Atrée et Thyeste gouvernèrent ensemble la ville. L'union ne put pas

durer long-temps. Bientôt Thyeste souille le lit de son frère : Atrée, pour se venger, le chassa du royaume. Déjà Thyeste, livré à de perfides projets, avait depuis long-temps dérobé un fils à son frère, et l'avait élevé en secret, le comblant de caresses, comme s'il eût été le sien. Il remplit son cœur de rage et de vengeance, et l'envoie à la cour d'Atrée, afin qu'il assassine son propre père, dans celui qu'il croyait son oncle. Le dessein de ce jeune homme est découvert : le roi punit cruellement l'émissaire assassin, pensant tuer le fils de son frère. Il apprend trop tard quel est celui qui vient d'expirer dans les tourmens devant ses yeux abusés ; alors, pour assouvir l'ardeur de vengeance qui dévore son sein, il médite froidement un forfait inouï. Il semble tranquille, indifférent, réconcilié ; il attire de nouveau dans son royaume son frère avec ses deux fils ; il saisit les enfans, les égorge, et au premier festin fait servir à leur père ce mets épouvantable. Et lorsque Thyeste s'est rassasié de sa propre chair, que d'affreux pressentimens s'emparent de lui, qu'il demande ses fils, et qu'il croit déjà entendre leur demarche, leur voix à la porte de la salle ; alors Atrée, souriant, lui jette la tête et les pieds des victimes. Tu détournes ton visage avec horreur, ô roi : ainsi le soleil détourna ses regards, et sortit son char de la voie éternelle.... Tels sont les aïeux de ta prêtresse ; et sans doute la nuit couvre encore de ses sombres voiles bien d'autres destinées malheureuses, et un grand nombre d'actions fruit de cet esprit de vertige, et ne nous laisse voir qu'un horrible crépuscule,

THOAS.

Que ta bouche les y laisse; c'est assez d'horreurs. Dis-moi maintenant par quel miracle tu descends de cette race sauvage.

IPHIGÉNIE.

Le fils aîné d'Atrée était Agamemnon; c'est mon père. Je puis le dire, depuis les jours de ma jeunesse j'ai toujours vu en lui le modèle d'un homme accompli: je fus le premier fruit de son hymen avec Clytemnestre, qui lui donna ensuite Électre. Le roi régnait paisiblement, et le repos, depuis si long-temps refusé à la maison de Tantale, lui était enfin accordé. Cependant un fils manquait encore au bonheur de mes parens; et à peine ce vœu fût-il rempli, à peine Oreste croissait-il au milieu de ses deux sœurs, objet favorisé de tendresse, que déjà de nouveaux malheurs étaient préparés à ma famille pleine de sécurité. Il est venu jusqu'à vous, le renom de cette guerre, qui, pour venger l'enlèvement de la plus belle des femmes, amena devant les murs de Troie toutes les forces des princes de la Grèce. Si cette ville a été prise, si la vengeance a atteint son but, je ne l'ai point su. Mon père conduisait l'armée des Grecs: pour leur départ ils attendaient vainement en Aulide un vent favorable; car Diane, irritée contre leur illustre chef, arrêtait leur ardeur, et elle demanda par la bouche de Calchas la fille aînée du roi. On m'attira au camp avec ma mère; on me traîna devant l'autel, et ma tête fut dévouée à la déesse. Mais elle était apaisée; elle ne voulut point mon sang, et pour me sau-

ver m'enveloppa dans un nuage : ce n'est que dans ce temple que je fus rendue à la vie. Je suis, moi qui te parle, je suis Iphigénie, la petite-fille d'Atrée, la fille d'Agamemnon, la propriété de la déesse.

THOAS

La fille du roi ne m'inspire ni plus d'estime ni plus de confiance que l'inconnue. Je renouvelle mon offre : viens, suis-moi, et partage ce que je possède.

IPHIGÉNIE.

Comment, ô roi, hasarder une telle démarche? La déesse libératrice n'a-t-elle pas seule des droits sur ma vie consacrée? Elle m'a cherché ici un asile, et peut-être me conserve-t-elle pour me rendre à un père, assez puni par les apparences de ma mort, et consoler sa vieillesse. Peut-être le joyeux retour de ma patrie est-il proche; et moi, sans respect pour les voies sacrées de la déesse, j'irai m'enchaîner ici contre sa volonté? Je l'ai priée de me faire connaître par un signe si je dois à jamais demeurer en ces lieux.

THOAS.

Quel autre signe te faut-il que la durée de ton séjour? Va, ne te fatigue pas à chercher de tels subterfuges. Vainement on cache ses refus sous beaucoup de paroles; une seule est entendue de celui qui vous écoute, et c'est non.

IPHIGÉNIE.

Ce ne sont point de pures paroles, dont le but soit de te tromper; je t'ai dévoilé mon cœur tout

entier. Et ne te dis-tu pas à toi-même avec quels sentimens d'angoisse je dois soupirer après un père, une mère, un frère, une sœur? Ne sens-tu pas que sous ces vieux portiques, où la douleur a si souvent murmuré mon nom, la joie entrelacerait les colonnes des plus belles guirlandes, comme pour la naissance d'un nouveau-né? Oh! si tu me renvoyais sur un vaisseau dans ma patrie, tu redonnerais à moi et à tous les miens une vie nouvelle!

THOAS.

Eh bien, pars, fais ce que ton cœur t'inspire, et sois sourde à la voix de la sagesse et de la raison. Sois tout-à-fait femme, et livre-toi au penchant sans frein qui te domine et t'entraîne au hasard. Lorsqu'une passion brûle dans le sein des femmes, aucun lien sacré ne les garde du traître qui les arrache des bras fidèles et protecteurs d'un père et d'un époux; mais si cette fougueuse ardeur est muette dans leur sein, alors c'est vainement que la langue dorée de la persuasion les obsède de sa douce puissance.

IPHIGÉNIE.

Songe, ô roi, à ta généreuse promesse. Voudrais-tu reconnaître ainsi ma confiance? tu semblais préparé à tout entendre.

THOAS.

Je n'étais point préparé à l'inattendu, et pourtant je devais m'y attendre; ne savais-je pas que j'avais à faire à une femme?

IPHIGÉNIE.

O roi, n'outrage pas notre sexe malheureux, les

armes d'une femme ne sont point brillantes comme les vôtres, mais pour cela elles ne sont point viles. Crois-moi, j'ai sur toi cet avantage, que je connais mieux que toi-même ce qui doit te rendre heureux. Tu t'imagines, sans te connaître et sans me connaître, qu'un lien plus étroit nous unirait pour notre commun bonheur; plein de bonnes intentions et de bienveillance, tu me presses d'y consentir : et moi je rends grâces aux dieux de m'avoir donné la force de ne point contracter une union qu'ils n'ont point approuvée.

THOAS.

Ce n'est point un dieu, c'est ton propre cœur qui parle.

IPHIGÉNIE.

Les dieux ne nous parlent que par notre cœur.

THOAS.

Et n'ai-je pas le droit de les entendre aussi ?

IPHIGÉNIE.

Le bruit de l'orage couvre facilement leur faible voix.

THOAS.

Et la prêtresse peut seule les bien comprendre ?

IPHIGÉNIE.

Ce sont les rois surtout qui doivent s'y soumettre.

THOAS.

Tes saintes fonctions et tes droits héréditaires à la table du maître du ciel te rapprochent des dieux plus que le sauvage enfant de la terre.

IPHIGÉNIE.

Ainsi s'expie maintenant la confiance que tu m'as arrachée.

THOAS.

Je suis homme, et nous ferons mieux de cesser. Voici ce qui me reste à te dire : sois la prêtresse de la déesse, puisqu'elle t'a choisie ; cependant me pardonne Diane, de l'avoir jusqu'ici, à tort et malgré les reproches de ma conscience, privé des anciens sacrifices ! Aucun étranger ne doit approcher impunément de ce rivage ; de tout temps il y a trouvé une mort certaine. Il est vrai qu'avec les doux témoignages d'une amitié dans laquelle mon cœur se réjouissait profondément de voir tantôt le tendre amour d'une fille, tantôt la modeste affection d'une jeune fiancée, tu m'avais enchaîné comme avec des liens magiques ; tu m'avais fait oublier mon devoir, tu m'avais endormi par tes discours flatteurs, et je n'entendais pas les murmures de mon peuple : aujourd'hui il rejette hautement sur moi la mort prématurée de mon fils ; je ne veux pas plus long-temps comprimer, à cause de toi, le peuple qui demande avec instance le sacrifice.

IPHIGÉNIE.

Je n'en ai pas demandé l'abolition à cause de moi. Celui-là méconnaît les immortels, qui les croit avides de sang ; il ne fait que leur attribuer la férocité de ses propres instincts. La déesse ne m'a-t-elle pas dérobée elle-même au couteau du prêtre ? elle préféra me voir dévouée à son culte qu'égorgée sur son autel.

THOAS.

Il ne nous convient pas d'expliquer et de soumettre ce saint usage à la mobilité de notre raison et aux

caprices de nos idées. Fais ton devoir, je ferai le mien. Deux étrangers qui ont été trouvés cachés dans les rochers du rivage, et qui n'apportent aucun bien dans mes états, sont en mon pouvoir. Ils serviront à rendre à ta déesse un antique, un juste sacrifice dont elle est privée depuis long-temps. Je vais les envoyer ; tu connais ton ministère.

SCÈNE IV.

IPHIGÉNIE seule.

Douce libératrice! tu as des nuages pour envelopper l'innocence persécutée, pour l'arracher aux bras d'airain de la destinée, et la porter sur l'aile des vents au delà des mers, au delà des plus vastes contrées de la terre, partout où il te convient. Tu es pleine de sagesse, et tu vois l'avenir ; le passé dure pour toi, et ton regard repose sur tes adorateurs, comme ta lumière, l'âme des nuits, repose sur la terre. Oh! épargne à ma main le sang, il ne t'apporte ni bénédiction ni tranquillité. Le spectre de la victime égorgée vient épier les heures tristes et lugubres du meurtrier involontaire... et l'épouvante ; car les immortels aiment à voir s'étendre au loin les races vertueuses des hommes ; ils aiment à prolonger la vie fugitive des mortels ; ils ne lui envient point, ils lui laissent partager volontiers avec eux le magnifique spectacle du ciel, leur éternelle demeure.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Nous marchons sur le chemin de la mort : à chaque pas, mon âme devient plus tranquille. Lorsque je suppliai Apollon d'écarter de mes côtés l'effroyable cortége des furies vengeresses, sa réponse, empreinte d'une apparente clarté et riche en espérance, semblait me promettre délivrance et secours dans le temple de sa sœur bien-aimée, qui règne sur la Tauride (4) ; et maintenant elle s'accomplit en effet : avec ma vie vont finir tous mes malheurs. Comme il m'est facile à moi, dont une main divine opprime le cœur et trouble l'esprit, de renoncer à la belle lumière du soleil ! Et puisque la fin glorieuse des batailles est refusée aux fils d'Atrée, puisque je dois, comme mes aïeux, comme mon père, périr du trépas misérable d'une victime égorgée en sacrifice, soit : il vaut mieux tomber ici devant l'autel que dans quelque recoin obscur, où sont disposés les piéges de parens assassins. Laissez-moi quelque repos, filles souterraines qui, semblables à des chiens

lancés, suivez les traces de sang que laissent mes pas sur la route que je parcours. Laissez-moi, bientôt je descendrai vers vous; la lumière du jour ne doit pas vous voir non plus que moi. Le beau, le verdoyant tapis de la terre ne doit pas avoir de place pour les furies et leurs victimes. Je vais vous chercher là-bas; là un même destin unit toutes les ombres dans une morne et éternelle nuit! Mais toi, mon cher Pylade, toi dont l'innocence s'est liée à mon crime et à mon exil, avec quels regrets je t'entraîne sitôt avec moi dans ces contrées de douleur! Ta vie ou ta mort me font seules connaître encore l'espérance ou la crainte.

PYLADE.

Je ne suis pas préparé comme toi, Oreste, à descendre dans le royaume des ombres. Je ne désespère pas encore de remonter vers la vie par les sentiers perdus qui semblent conduire à la nuit éternelle. Je ne pense point à la mort; je réfléchis et je regarde si les dieux ne nous apportent pas le conseil et les moyens d'une fuite favorable. La mort, soit qu'on la craigne ou non, arrive inévitable. Alors même que la prêtresse lèvera la main pour couper et consacrer les boucles de nos cheveux, une seule pensée, ton salut et le mien, m'occupera encore tout entier. Relève ton âme abattue; tes doutes précipitent le danger. Apollon nous a donné sa parole que dans le sanctuaire de sa sœur t'attendaient consolation, secours et retour dans ta patrie. Les paroles des dieux ne sont point équivoques, comme se le figure le malheureux dans son découragement.

ORESTE.

Ma mère étendit de bonne heure autour de mon jeune front le voile d'une vie sombre et concentrée; je croissais, image fidèle de mon père, et mon regard muet était pour elle et son amant un amer reproche. Que de fois, lorsqu'Électre ma sœur était paisiblement assise près du foyer dans une de nos vastes salles, je me pressai étroitement contre son sein, et je la contemplai, comme elle pleurait amèrement, avec des yeux étonnés! Et alors elle m'entretenait avec chaleur de notre illustre père. Avec quelle ardeur je souhaitais de le voir, d'être avec lui! Tantôt je souhaitais d'aller vers Troie, tantôt je souhaitais son retour. Enfin vint le jour...

PYLADE.

Oh! laisse les esprits de l'enfer s'entretenir la nuit de cette heure effroyable! Cherchons plutôt dans le souvenir de temps plus heureux de nouvelles forces pour des exploits héroïques. Les dieux ont besoin de plusieurs hommes vertueux dévoués à leur service sur cette vaste terre. Ils comptent encore sur toi: c'est pourquoi ils ne t'ont pas donné pour compagnon à ton père, lorsqu'il descendit violemment Pluton.

ORESTE.

Oh! que n'ai-je saisi son linceul, et que ne l'ai-je suivi!

PYLADE.

C'est à moi qu'ils ont songé, ceux qui t'ont conservé; car, si tu n'avais vécu, je ne puis m'imagi-

ner ce que je serais devenu, moi qui n'ai cessé et qui ne désire vivre qu'avec et pour toi.

ORESTE.

Ne me rappelle pas ces beaux jours où je trouvais dans ta famille un libre asile ; où ton noble père, plein de sagesse et d'amour, soignait la fleur à demi flétrie de ma jeunesse ; où toi-même, compagnon toujours alerte, et semblable à un papillon léger et brillant qui voltige autour d'une fleur noire, tu me communiquais par ta gaieté une vie nouvelle ; tu faisais passer enfin dans mon âme ton ardeur folâtre, au point qu'oubliant mes malheurs, je me laissais entraîner avec toi à toutes les saillies d'une jeunesse impétueuse.

PYLADE.

Je commençai à vivre en commençant à t'aimer.

ORESTE.

Dis. Je commençai à souffrir, et tu diras vrai. Ce qu'il y a de plus pénible dans ma destinée, c'est que, semblable à un homme banni pour un mal contagieux, je porte caché dans mon sein la douleur et la mort ; c'est que même dans les lieux les plus purs où je conduis mes pas, tout aussitôt les visages les plus florissans décèlent à mon aspect le trait fatal d'une mort intérieure.

PYLADE.

Cette mort aurait dû m'atteindre le premier, cher Oreste, si ton souffle était en effet empoisonné : et cependant ne suis-je pas encore plein de force et

de gaieté ? et la gaieté, jointe à l'amitié, sont les ailes des grandes actions.

ORESTE.

Les grandes actions ! Oui, je me rappelle le temps où elles se présentaient à nous, quand nous poursuivions les bêtes sauvages à travers les monts et les vallées, et que nous espérions pouvoir un jour, égaux en force et en adresse à notre illustre aïeul, armés comme lui d'une massue et d'une épée, donner aussi la chasse aux monstres et aux brigands ; et puis, lorsque le soir nous nous asseyions tranquillement sur le bord de la mer immense, appuyés l'un sur l'autre, que les vagues venaient en se jouant jusqu'à nos pieds, que le monde s'ouvrait devant nous dans toute son étendue, alors souvent l'un de nous tirait son épée, et les exploits se pressaient dans l'avenir, aussi innombrables que les étoiles qui brillaient autour de nous au milieu de la nuit.

PYLADE.

La tâche est infinie, que notre âme nous presse d'accomplir ! Nous désirerions que chacune de nos actions fût d'abord aussi grande que le sont devenues celles qui ont traversé les siècles, les empires et les générations, agrandies et embellies dans la bouche des poëtes. Ils sonnent bien haut, les faits de nos ancêtres, lorsque, sous les ombres tranquilles du soir, le jeune homme les recueille dans son âme avec les sons de la harpe ; et ce que nous faisons cependant est, comme ce qu'ils faisaient, plein de fatigue et d'un travail misérable. Ainsi nous courons après ce qui fuit devant nous, sans tenir

compte du chemin que nous faisons, sans apercevoir près de nous les pas de nos aïeux et les traces de leur vie terrestre. Nous nous précipitons sans cesse vers leur ombre, qui, sous une forme divine, et dans un grand éloignement, couronne, au milieu des nuages d'or, le front des montagnes. Je n'estime pas celui qui se croit aussi haut que le peuple aime à le placer; mais, ô jeune homme, remercie les dieux d'avoir déjà accompli tant de choses par tes mains.

ORESTE.

Lorsqu'ils accordent à un homme quelque mémorable action, qu'il détourne une calamité prête à fondre sur la tête des siens, augmente son empire, assure ses frontières, qu'il voit d'anciens ennemis tomber ou fuir; alors il peut les remercier, car un dieu lui a donné le premier, le suprême plaisir de la vie. Moi, ils m'ont choisi pour bourreau, ils m'ont fait l'assassin de ma mère que je révérais pourtant, et, vengeant le crime par le crime, ils m'ont, de leurs propres mains, conduit à ma perte. Crois-moi, ils ont juré la ruine de la maison de Tantale; et moi, son dernier rejeton, je ne dois pas mourir innocent, je ne dois pas mourir vertueux.

PYLADE.

Les dieux ne punissent pas dans les enfans les fautes des pères; chacun, bon ou méchant, emporte avec soi le salaire de ses actions. La bénédiction qu'ont reçue les parens est héréditaire, la malédiction ne l'est pas.

ORESTE.

Leur bénédiction, ce me semble, ne nous conduirait pas ici.

PYLADE.

Non, mais du moins la volonté des dieux.

ORESTE.

C'est donc leur volonté qui nous perd.

PYLADE.

Fais ce qu'il t'ont prescrit, et attends. Si tu ramènes à Apollon sa sœur, et que tous deux ils aient à Delphes une demeure commune, honorée par un peuple généreux, cet exploit te vaudra la faveur du couple divin, qui t'arrachera aux mains des furies. Aucune déjà n'ose se hasarder dans ce bosquet sacré.

ORESTE.

Ma mort du moins sera donc tranquille.

PYLADE.

Ma pensée est tout autre; j'ai, non sans réflexion, lié le passé à l'avenir, et fait en secret mes interprétations. Peut-être le grand œuvre mûrit-il déjà depuis long-temps dans le conseil des dieux. Diane désire avec ardeur quitter ce rivage de barbares, et leurs sacrifices sanglans de victimes humaines. Nous étions destinés à ce noble exploit; il nous est imposé, et nous voici amenés par une force miraculeuse à la porte du temple.

ORESTE.

Avec un art merveilleux tu rattaches les volontés des dieux à tes propres désirs.

PYLADE.

Qu'est la sagesse de l'homme, si elle ne lui sert à saisir, à méditer la volonté des immortels? Une divinité prescrit une action difficile à l'homme généreux qui a commis un grand crime, et lui impose ce qui nous semble impossible à exécuter. Le héros est vainqueur, et, en expiant sa faute, il sert les dieux et le monde qui le révère.

ORESTE.

Si je suis destiné à vivre et à agir encore, qu'un dieu délivre mon front appesanti du vertige qui m'entraîne vers les morts, par des sentiers glissans arrosés du sang maternel. Qu'il sèche cette source qui jaillit sur moi des blessures de ma mère, et ne cesse de me couvrir de sang.

PYLADE.

Attends avec plus de calme. Tu accrois ton mal, et tu prends contre toi-même le ministère des furies. Laisse-moi réfléchir; demeure tranquille. Plus tard, s'il faut agir et que nos forces réunies soient nécessaires, alors je t'appelle, et nous marchons avec une audace réfléchie à l'accomplissement de nos projets.

ORESTE.

Je crois entendre Ulysse.

PYLADE.

Ne raille pas. Chacun doit choisir son héros, sur le modèle duquel il règle ses efforts pour monter vers l'Olympe. Je veux bien l'avouer, l'adresse et

la prudence ne me paraissent pas avilir l'homme qui se consacre aux actions hardies.

ORESTE.

J'estime celui qui est brave et droit.

PYLADE.

C'est pourquoi je ne t'ai point demandé conseil. Un pas est déjà fait. Je suis parvenu à tirer beaucoup de renseignemens des soldats qui nous gardent. Je le sais, une étrangère, une femme semblable à une déesse, tient enchaînée cette loi sanguinaire; elle offre aux dieux un cœur pur, de l'encens et des prières. On vante sa bonté, on croit qu'elle est sortie de la race des amazones, et qu'elle a fui pour échapper à quelque grand malheur.

ORESTE.

Il semble que son doux empire a perdu sa force à l'approche du criminel que la malédiction poursuit et couvre comme une épaisse nuit. Une cruauté pieuse fait revivre pour nous perdre l'ancien usage. L'esprit farouche du roi nous immole; une femme ne nous sauvera pas de son courroux.

PYLADE.

C'est un bonheur que ce soit une femme; car un homme, même le meilleur, accoutume facilement son âme à la cruauté, et, se faisant une loi de ce qu'il déteste, s'endurcit par l'habitude, et devient presque méconnaissable. Mais une femme tient davantage aux sentimens qu'elle a pris une fois; pour le bien comme le mal on peut plus sûrement compter sur elle. Silence, la voici: laisse-nous

seuls. Je ne veux pas lui dire qui nous sommes, lui confier notre destin sans réserve. Va, et avant qu'elle ne t'entretienne je t'aurai rejoint.

SCÈNE II.

IPHIGÉNIE, PYLADE.

IPHIGÉNIE.

D'où es-tu, et d'où viens-tu? O étranger, parle, Il me semble que je dois te comparer à un Grec plutôt qu'à un Scythe. (*Elle lui ôte ses chaînes.*) La liberté que je donne est dangereuse; que les dieux détournent ce qui vous menace!

PYLADE.

O douce voix! sons délicieux de la langue maternelle sur une terre étrangère! Tout captif que je suis, je vois avec ravissement les côtes bleuâtres du port paternel s'offrir de nouveau à mes regards. Que cette joie t'assure que je suis Grec en effet. J'oubliais un moment combien j'avais besoin de toi, tant mon esprit était préoccupé de cette magnifique apparition! Oh! dis, si un destin rigoureux ne te ferme point les lèvres, de laquelle de nos races tu tires ton origine céleste.

IPHIGÉNIE.

Tu entends la prêtresse de ce temple, choisie et consacrée par Diane elle-même: que cela te suffise. Dis qui tu es, et quel arrêt cruel du destin t'a conduit ici avec ton compagnon.

PYLADE.

Il m'est facile de te raconter quels malheurs attachent à nos pas leur affreux cortége. Oh! que ne peux-tu, créature divine, nous accorder aussi facilement un joyeux regard d'espérance! Nous sommes de Crète, et fils d'Adraste; je suis le plus jeune; mon nom est Céphale, et Laodamas est celui du frère qui m'accompagne; il est l'aîné de la famille. Entre nous deux se trouvait un troisième frère dur et farouche, et qui dans les premiers jeux de notre enfance introduisait déjà la discussion et les soucis. Nous suivîmes paisiblement les ordres de mon père, tant que mon père combattit avec les siens devant Troie; mais lorsqu'il fut revenu chargé de butin, et que bientôt après il fut mort, alors un cruel débat pour le royaume et l'héritage éclata entre les trois frères. Je m'attachai au parti de l'aîné; il tua son frère. Pour ce meurtre, les furies depuis ce temps n'ont cessé de le tourmenter. Cependant Apollon de Delphes nous envoie sur ce rivage, pleins d'espérance : dans le temple de sa soeur, il nous ordonne d'attendre qu'une main tutélaire répande sur nous ses bénédictions; et nous voilà captifs et amenés ici pour servir de victimes dans tes sacrifices! Tu sais tout.

IPHIGÉNIE.

Et Troie est tombée? Bon étranger, donne-m'en l'assurance.

PYLADE.

Elle est tombée. Mais toi, assure notre délivrance, presse le secours qu'un Dieu nous a pro-

mis; aie pitié de mon frère. Ah! fais-lui bientôt entendre des paroles de douceur et de bonté! ménage-le cependant, si tu t'entretiens avec lui, je t'en supplie; car tout son être est facilement saisi, ébranlé par la joie, la douleur et les souvenirs. Alors un délire frénétique s'empare de lui, et sa belle âme devient la proie servile des furies.

IPHIGÉNIE.

Quelque grand que soit ton malheur, je t'en conjure, oublie-le jusqu'à ce que tu m'aies satisfaite.

PYLADE.

La ville superbe qui résista durant dix années aux forces réunies de toute la Grèce est maintenant ensevelie sous ses débris, et pour ne plus se relever; mais beaucoup de tombeaux de nos chefs les plus illustres ramènent nos regards involontaires sur ce rivage barbare. Achille y repose avec son noble ami.

IPHIGÉNIE.

Vous aussi, vous êtes en poussière, images des dieux!

PYLADE.

Palamède, Ajax, fils de Télamon, n'ont point revu le ciel de la patrie.

IPHIGÉNIE, à part.

Il se tait sur mon père; il ne le nomme pas au nombre des morts. Ah! oui, il vit encore, et je le reverrai. Espère, ô mon cœur!

PYLADE.

Mais bien heureux les milliers de guerriers qui re-

çurent de la main des ennemis une mort dont la gloire adoucit l'amertume! car le courroux d'une divinité implacable a préparé au lieu du triomphe, un sombre effroi et une fin déplorable à ceux qui sont retournés dans leurs foyers. Le cri des hommes n'est-il donc pas venu jusqu'à vous? Aussi loin qu'il peut s'étendre, il a porté la renommée des faits inouïs qui se sont passés. L'affreux désastre qui remplit de soupirs lamentables le palais de Mycènes est-il donc un secret pour vous? Clytemnestre, aidée d'Ægiste, a surpris son époux le jour même de son retour, et l'a assassiné. Tu respectais cette royale maison, ou, je le vois, ta poitrine cache mal l'horreur que te cause ce récit monstrueux, inattendu. Es-tu donc la fille de quelqu'un de ses amis? as-tu reçu le jour près d'elle, dans la ville où elle règne? Ne me le cache point, et ne me reproche pas d'être le premier à t'annoncer de telles horreurs.

IPHIGÉNIE.

Raconte-moi comment fut accomplie cette action détestable.

PYLADE.

Le jour de son arrivée, le roi, en sortant du bain, reposé et confiant, désira recevoir son vêtement de la main de son épouse; alors l'infâme lui jette sur les épaules et autour de sa noble tête un manteau à énormes plis, qui l'embarrasse et l'enchaîne; et au moment où il s'efforçait vainement de s'en dégager, comme d'un filet, Ægiste, le perfide Ægiste le frappa, et ce grand prince descendit

chez les morts, ainsi enveloppé dans ce linceul nouveau.

IPHIGÉNIE.

Et quel salaire reçut le traître ?

PYLADE.

Un empire et un lit qu'il possédait déjà.

IPHIGÉNIE.

Ainsi ce forfait a été produit par une flamme impure ?

PYLADE.

Et par le sentiment profond d'une ancienne vengeance.

IPHIGÉNIE.

Et en quoi le roi avait-il offensé son épouse ?

PYLADE.

Par une action capable de l'excuser, s'il existait une excuse pour un assassinat. Il la fit venir en Aulide ; et là, afin de se concilier les dieux, qui s'opposaient au départ des Grecs pour Troie en déchaînant des vents contraires, il mena sa fille aînée Iphigénie à l'autel de Diane, et elle fut offerte dans un sacrifice sanglant pour le salut des Grecs. Cette barbarie grava dans le cœur de Clytemnestre un ressentiment si profond, qu'elle s'est abandonnée aux poursuites d'Ægiste, et qu'elle a elle-même enveloppé son époux dans les filets de la mort.

IPHIGÉNIE, se voilant.

C'est assez ; tu me reverras.

PYLADE, seul.

Elle semble vivement touchée du sort de la fa-

mille du roi. Quelle qu'elle soit, elle a sûrement connu Agamemnon, et, issue de quelque illustre famille, elle a été achetée et conduite ici. Du calme, mon cœur, et laisse voguer avec courage et prudence notre vaisseau vers l'étoile d'espérance qui nous luit.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

IPHIGÉNIE, ORESTE.

IPHIGÉNIE.

INFORTUNÉ, en brisant tes liens, je t'annonce un sort plus funeste. La liberté que donne ce sanctuaire est comme le dernier instant, la dernière lueur de la vie du mourant, est l'avant-coureur du trépas. Je ne puis et ne veux pas me dire encore que vous êtes perdu : comment pourrais-je de ma main meurtrière vous dévouer à la mort ? Et personne, quel qu'il soit, n'osera toucher à votre tête tant que je serai prêtresse de Diane. Si pourtant, malgré les ordres formels du roi irrité, je refuse de remplir ce devoir, il choisira une de mes vierges pour me remplacer dans mes fonctions, et je ne pourrai plus vous secourir que par mes vœux ardens. O digne compatriote, le dernier esclave qui a touché le foyer paternel nous est bienvenu sur la terre étrangère ; comment donc pourrai-je vous recevoir avec assez de joie et de bénédiction, vous qui m'offrez l'image de ces héros que j'ai appris de mes ancêtres à révérer, et qui

charmez et caressez mon cœur d'une nouvelle et douce espérance ?

ORESTE.

Des motifs de prudence te forcent-ils à cacher ton nom, ton origine, ou pourrai-je savoir qui s'offre ainsi à moi, semblable à une divinité ?

IPHIGÉNIE.

Tu me connaîtras. Dis-moi maintenant ce que je n'ai entendu qu'à moitié de la bouche de ton frère ; dis-moi la fin de ceux qui, revenant de Troie, trouvèrent sur le seuil de leur demeure une destinée cruelle et inattendue. J'ai été, il est vrai, amenée bien jeune sur ce rivage ; cependant je me rappelle encore le regard timide, plein d'étonnement et d'inquiétude que je jetais sur ces héros. Quand ils partirent, il semblait que l'Olympe s'était ouvert, et que les images de tous les illustres guerriers des temps anciens étaient descendues pour l'effroi d'Ilion, et Agamemnon était encore imposant entre tous. O parle ! Il tomba, en entrant dans sa maison, par la scélératesse de son épouse et d'Ægiste ?

ORESTE.

Tu le dis.

IPHIGÉNIE.

Malheur à toi, infortunée Mycènes ! Ainsi les descendans de Tantale ont semé à pleines mains malédictions sur malédictions ; et semblables à la plante funeste qui, secouant ses têtes arides, répand autour d'elle mille semences fécondes, ils ont enfanté pour les enfans de leurs enfans des meurtriers de

famille, héritiers d'une rage éternelle. Découvre-moi ce que les ténèbres de l'effroi m'ont caché dans le récit de ton frère. Comment le dernier rejeton de cette race illustre, le précieux enfant destiné à être un jour le vengeur de son père, comment Oreste a-t-il échappé à ce jour de sang? Un destin pareil l'aurait-il également enveloppé dans les filets de la mort? Est-il sauvé? vit-il? Électre vit-elle?

ORESTE.

Ils vivent.

IPHIGÉNIE.

Soleil doré, prête-moi tes plus beaux rayons, dépose-les devant le trône de Jupiter, en hommage de ma reconnaissance, car je suis pauvre et muette.

ORESTE.

Aurais-tu donc reçu l'hospitalité de la maison royale de Mycènes? lui serais-tu attachée par des liens plus intimes, comme ta joie me l'indique? Maintenant donc sache maîtriser et contenir ton cœur, car un retour soudain à la douleur doit être insupportable après la joie. Tu ne sais, à ce que je vois, que la mort d'Agamemnon?....

IPHIGÉNIE.

N'est-ce pas assez de cette nouvelle?

ORESTE.

Tu n'as appris que la moitié de l'abomination.

IPHIGÉNIE.

Qu'ai-je à craindre encore? Oreste, Électre vivent.

ORESTE.

Et ne crains-tu rien pour Clytemnestre ?

IPHIGÉNIE.

Ni la crainte ni l'espérance ne la sauveront.

ORESTE.

Aussi a-t-elle quitté la terre de l'espérance.

IPHIGÉNIE.

Dans la fureur des remords, a-t-elle elle-même versé son sang ?

ORESTE.

Non, mais son propre sang lui a donné la mort.

IPHIGÉNIE.

Parle plus clairement, et mets un terme au vague de mes idées; l'incertitude aux mille visages agite ses ailes sombres autour de ma tête inquiète.

ORESTE.

Ainsi les dieux m'ont choisi pour t'annoncer une action que je voudrais bien plutôt cacher dans les sombres et lamentables profondeurs du royaume de la nuit; ta douce voix m'y contraint en dépit de ma volonté, mais elle a le droit d'exiger un effort pénible, et de l'obtenir. Le jour du meurtre de leur père, Électre cacha son frère, et il fut sauvé. Strophius, beau-père d'Agamemnon, l'accueillit de grand cœur, et le fit élever avec son propre fils, nommé Pylade, qui s'attacha au jeune fugitif par les plus beaux nœuds de l'amitié ; et à mesure qu'ils croissaient, le désir brûlant de venger la mort du roi croissait dans leur âme. Tout à coup, et sous

un déguisement étranger, ils arrivent à Mycènes, annonçant la triste nouvelle de la mort d'Oreste, et apportant ses cendres. Ils sont bien accueillis de la reine, et pénètrent dans le palais. Oreste se fait reconnaître d'Électre ; celle-ci rallume dans son cœur le feu de la vengeance, que la sainte présence de sa mère avait à demi étouffé. Elle le conduit en secret au lieu où tomba son père, où quelques teintes pâles, traces légères et sinistres d'un sang détestablement versé, coloraient encore, malgré le temps, le sol si souvent lavé. D'une langue de feu elle lui dépeignit chaque circonstance de cet attentat abominable, lui dépeignit ses jours passés dans le plus dur esclavage, l'orgueil des heureux assassins, et les dangers auxquels les expose maintenant le cruel endurcissement de leur mère sans pitié. Alors elle lui présenta ce vieux poignard qui avait déjà rempli de tant d'horreurs la maison de Tantale, et Clytemnestre tomba sous les coups de son fils.

IPHIGÉNIE.

Dieux immortels, vous qui, au-dessus des nuages toujours renouvelés, jouissez du jour le plus pur, m'avez-vous durant tant d'années séparée du reste des humains, gardée si près de vous, chargée de la douce occupation de nourrir le feu sacré ; n'avez-vous élevé jusqu'à vos demeures mon âme devenue, dans la constante ardeur de sa piété, semblable à la flamme légère, qu'afin de me faire sentir plus tard et plus profondément les malheurs de ma famille ? Mais parle-moi de l'infortuné, parle-moi d'Oreste !

ORESTE.

Oh ! que ne peut-on parler de sa mort ! L'âme de sa mère s'échappe avec les flots de son sang qui bouillonne, et elle crie aux antiques filles de la nuit : « Ne laissez pas échapper ce parricide ; attachez-vous au coupable, sa tête vous est dévouée. » Elles écoutent, et leurs regards profonds se promènent autour d'elles avec l'avidité de l'aigle. Elles s'agitent dans leurs sombres cavernes, et du fond de l'antre sortent sans bruit leurs compagnons, le Doute et le Repentir. Devant elles s'élève une vapeur de l'Achéron : dans les tourbillons qu'elle forme, s'agite en tous sens la contemplation éternelle du passé, qui ne cesse de tourner confusément autour de la tête du coupable ; et celles-ci, nées pour le mal, foulent le sol de cette belle terre semée par les dieux, dont une ancienne malédiction les a bannies. Leur course rapide poursuit le fugitif ; elles ne lui donnent de repos que pour lui causer des terreurs nouvelles.

IPHIGÉNIE.

Infortuné, ton sort est semblable ; et ce que souffre le pauvre fugitif, tu l'éprouves également.

ORESTE.

Que dis-tu ? qui te fait supposer que mon sort est semblable ?

IPHIGÉNIE.

Un meurtre domestique pèse sur toi comme sur lui ; ton jeune frère me l'a déjà confié.

ORESTE.

Je ne puis souffrir que ta grande âme soit trompée par un mensonge. Qu'un étranger, ingénieux et accoutumé à la ruse, enveloppe et embarrasse un autre étranger dans un tissu de faussetés ; mais entre nous, la vérité. Je suis Oreste, et cette tête criminelle s'incline vers la tombe et cherche le trépas ; il sera bienvenu, sous quelque forme qu'il vienne. Qui que tu sois, je désire ta délivrance et celle de mon ami ; je ne désire point la mienne. Tu parais demeurer en ces lieux contre ta volonté ; trouvez tous deux les moyens de fuir, et laissez-moi ici. Que mon corps sans vie soit précipité du haut des rochers ; que mon sang fume jusqu'à la mer, et soit la malédiction de ce rivage barbare. Pour vous, allez dans notre belle Grèce commencer une nouvelle et heureuse vie (5).

(Il s'éloigne.)

IPHIGÉNIE.

Tu descends donc enfin vers moi, accomplissement de mes espérances, fils charmant du plus grand des pères. Comme ton image s'élève immense devant moi ! A peine mes regards atteignent-ils à tes mains, qui, pleines de fruits et de couronnes de bénédictions, apportent les trésors de l'Olympe. Comme on reconnaît un roi à l'abondance de ses dons ! ce qui pour des milliers d'individus est richesses doit lui sembler peu de chose : ainsi l'on vous reconnaît, ô dieux, à vos présens sagement ménagés et préparés dès long-temps. Vous seuls, en effet, savez ce qui peut nous être utile, et vous contemplez l'immense royaume de l'avenir,

lorsque les étoiles du soir et une enveloppe nébuleuse voilent notre vue. Vous écoutez froidement nos plaintes, qui voudraient follement hâter vos bienfaits; mais votre main ne cueille jamais les fruits dorés du ciel avant qu'ils ne soient mûrs; et malheur à celui dont l'impatience les arrache! il n'y trouve qu'une amertume mortelle. Oh! ne souffrez pas qu'un bonheur si long-temps attendu, que je puis à peine croire encore, m'échappe et disparaisse, comme l'ombre d'un ami qui n'est plus, pour me laisser de plus douloureux regrets.

ORESTE, *revenant vers elle.*

Si tu invoques les dieux pour toi et pour Pylade, ne mêle pas mon nom avec les vôtres. Tu ne sauveras point le coupable en t'associant à lui, et tu partageras sa malédiction et sa misère.

IPHIGÉNIE.

Ma destinée est étroitement liée à la tienne.

ORESTE.

Non, non, laisse-moi marcher à la mort seul et sans compagnon. Tu envelopperais le coupable dans ton propre voile, que tu ne le déroberais point au regard de celles qui veillent toujours, et ta présence, créature céleste, ne les tient écartées qu'un moment, mais ne les chasse pas. Elles n'osent pas de leurs pieds d'airain fouler témérairement le sol de ce bois sacré, mais je les entends pousser dans l'éloignement et par intervalles leurs horribles éclats de rire. Ainsi les loups attendent autour de l'arbre sur lequel le voyageur a cherché un asile.

Là dehors elles se reposent, comme campées, et si j'abandonne ce bois, elles se lèvent alors, secouant leurs têtes hérissées de serpens, soulèvent la poussière de tous côtés, et elles poussent leur proie devant elles.

IPHIGÉNIE.

Oreste, peux-tu entendre une parole d'amitié ?

ORESTE.

Garde-la pour un ami des dieux.

IPHIGÉNIE.

Ils t'envoient une lueur d'espérance nouvelle.

ORESTE.

Oui, je vois à travers la fumée et d'épais brouillards la pâle lumière du rivage des morts m'ouvrir le chemin de l'enfer.

IPHIGÉNIE

N'as-tu qu'Électre pour sœur?

ORESTE.

C'est la seule que j'aie connue jamais : cependant un bon destin, qui nous sembla si terrible, déroba l'aînée aux malheurs de notre famille. Mais laisse tes questions, et ne te joins pas aux furies : joyeuses de mon mal, elles soufflent le feu au fond de mon âme, et elles ne souffrent pas que les derniers charbons de l'incendie horrible de notre famille s'éteignent doucement en moi. Doit-il donc ce feu, attisé à dessein, nourri avec le soufre de l'enfer, consumer mon âme dans les tourmens?

IPHIGÉNIE.

J'apporte un doux parfum sur la flamme. Laisse la pure haleine de l'amitié rafraîchir par son souffle léger l'ardeur qui dévore ton sein. Oreste, mon cher Oreste! ne peux-tu donc m'entendre? Les Euménides qui t'accompagnent en tous lieux ont-elles donc desséché tellement ton sang dans tes veines? Un charme pétrifiant, tel que celui qui s'échappait de la tête de l'affreuse Gorgone, s'est-il glissé à travers tes membres? Ah! si la voix du sang versé d'une mère évoque par des accens sourds et plaintifs les divinités infernales, la parole de bénédiction d'une sœur innocente intercédera pour toi les dieux secourables de l'Olympe?

ORESTE.

Intercéder! intercéder! tu veux donc ma perte? Tes traits cachent-ils une déesse vengeresse? Qui es-tu, toi dont la voix bouleverse si terriblement toutes les profondeurs de mon être?

IPHIGÉNIE.

Ton cœur lui-même t'en avertit : Oreste, c'est moi; vois Iphigénie; je vis!

ORESTE.

Toi!

IPHIGÉNIE.

Mon frère!

ORESTE.

Laisse, va-t'en. Je te conseille de ne point toucher mes cheveux. Comme la robe nuptiale de Créuse, je communique un feu inextinguible. Laisse-

moi; je veux mourir, comme Hercule, accablé d'opprobre et enveloppé dans la misère.

IPHIGÉNIE

Tu ne mourras pas. Oh! que ne puis-je seulement entendre de toi une parole de tranquillité! Éclaircis mes doutes; laisse-moi m'assurer d'un bonheur si long-temps demandé avec d'instantes prières. La joie et la douleur se succèdent dans mon âme. Un effroi involontaire m'éloigne de l'étranger; mais mon cœur m'entraîne violemment vers un frère.

ORESTE.

Est-ce ici le temple de Bacchus, et des fureurs indomptables et saintes s'emparent-elles de la prêtresse?

IPHIGÉNIE.

Écoute-moi; vois comme après de longues années mon cœur s'ouvre à la félicité, au bonheur le plus doux que le monde puisse encore m'apporter, celui de baiser cette tête, de te serrer dans mes bras, habituée à ne s'étendre que dans le vide des airs. Ah! laisse-moi, laisse-moi; car la source éternelle du Parnasse, qui descend en bouillonnant de rochers en rochers dans le vallon doré, ne jaillit pas plus pure que la joie qui coule de mon cœur, et que la mer de délices qui m'environne. Oreste! Oreste! mon frère!

ORESTE.

Belle nymphe, je ne me fie point à toi et à tes caresses. Diane exige des ministres austères, et venge son sanctuaire profané. Éloigne tes bras de mon

sein; et si tu veux sauver un jeune homme, l'aimer, lui offrir tendrement un bonheur plein de charme, tourne ta bonne volonté vers mon ami, qui en est plus digne que moi. Il erre dans ces sentiers de rochers; cherche-le, dirige-le bien, et épargne-moi.

IPHIGÉNIE.

Reviens à toi, mon frère, et reconnais celle que que tu retrouves. Ne reproche pas à une sœur la pure joie du ciel comme un désir insensé et coupable. O dieux, écartez de ses yeux hagards ce délire effrayant, afin que le moment de la joie la plus grande ne soit pas pour nous un redoublement de misère. Elle est ici, cette sœur long-temps perdue! La déesse m'arracha de l'autel, et me donna son propre sanctuaire pour refuge. Tu es captif, destiné à être sacrifié, et dans la prêtresse tu trouves ta sœur.

ORESTE.

Malheureuse! ainsi donc le soleil veut voir les derniers désastres de notre maison. Pourquoi Électre n'est-elle pas ici, afin que l'abîme l'engloutisse aussi avec nous, et qu'elle ne prolonge pas sa vie pour une destinée plus cruelle et de plus grandes souffrances? Bien, prêtresse, je te suis à l'autel: le meurtre d'un frère est une vieille coutume dans notre antique race; et je vous remerçie, ô dieux, d'avoir résolu de m'exterminer, tandis que je n'ai point encore de fils. Et toi, crois-en mes conseils, ne regrette ni le soleil, ni les étoiles; viens, suis-moi dans l'obscur royaume, semblable à ces dragons,

produit hideux des marais infects, qui dévorent leurs propres œufs dans leurs combats, notre famille furieuse se détruit elle-même; descends, toi qui es innocente et n'es pas mère encore, descends avec moi dans les enfers. Tu me regardes avec compassion. Cesse, cesse! c'est avec de tels regards que Clytemnestre s'efforçait de se frayer un chemin jusqu'au cœur de son fils, mais le fer levé tomba sur sa poitrine; ma mère périt. — Parais, spectre terrible; et vous, furies, venez toutes, rangez-vous là autour de nous, et assistez à un spectacle bien doux pour vous, le dernier, le plus horrible que vous ayez préparé. Que la haine ni la vengeance n'aiguisent point leurs poignards; c'est ma sœur, ma sœur pleine d'amour qui est l'agent involontaire de ce forfait nouveau. Ne pleure point; tu n'as commis aucun crime. Depuis mes premiers ans, je n'ai jamais rien aimé, comme je t'aurais aimée, chère sœur. Oui, lève ton couteau, ne m'épargne pas, déchire ce sein et fraye un libre passage aux orages qui le remplissent de leurs fureurs.

(Il tombe d'épuisement.)

IPHIGÉNIE.

Il m'est impossible de supporter seule tant de bonheur et de misère. Où es-tu, Pylade? où trouverai-je ton secours, toi qui m'es déjà si cher?

(Elle s'éloigne en le cherchant.)

SCÈNE II.

ORESTE, revenant de son étourdissement, et se relevant.

Donnez encore, encore la coupe consolatrice remplie des eaux rafraîchissantes du Léthé, et que je l'avale une dernière fois. Bientôt mon sein sera délivré de la crampe de la vie; bientôt mon âme, abandonnée sur le fleuve d'Oubli, va couler doucement vers vous, ombres légères, et se perdre dans vos brouillards éternels. Laissez jouir de votre repos le fils agité de la terre. Quel murmure entends-je dans les rameaux? quel bruit s'échappe de ce crépuscule? Ils viennent déjà visiter l'hôte nouveau : quel est ce groupe qui se livre à une joie imposante, comme une famille de princes réunis? Vieux et jeunes, hommes et femmes, vont paisiblement ensemble; et ces ombres errantes, se ressemblant entre elles, ressemblent à des esprits célestes. Oui, ce sont les ancêtres de ma famille. Atrée marche à côté de Thyeste, se livrant à un entretien amical; leurs enfans les suivent, et folâtrent autour d'eux. N'ont-ils plus ici aucune inimitié l'un contre l'autre? la vengeance s'est-elle éteinte comme la lumière du soleil? Je serai donc aussi bien accueilli, et je puis me mêler dans leur marche solennelle. Soyez les bienvenus, mes aïeux; Oreste, le dernier membre de votre race, vous salue; il a recueilli ce que vous avez semé; il descend vers

vous chargé de malédictions. Mais ici on sent moins le poids de son fardeau; recevez, recevez-le au milieu de vous. Atrée, je t'honore; et je t'honore aussi, Thyeste; nous sommes ici affranchis de haine. Montrez-moi mon père, que je n'ai vu qu'une seule fois dans la vie. Est-ce toi qui es mon père? et tu ne crains pas d'avoir ma mère à tes côtés? Clytemnestre ose te tendre la main; Oreste osera de même s'avancer vers elle, et lui dire : Vois ton fils. Voyez votre fils, accueillez-le avec tendresse. Sur la terre, dans notre famille, le salut amical était le signal certain du meurtre, et la race du vieux Tantale a ses joies dans la nuit éternelle. Vous vous écriez : Sois le bienvenu, et vous m'admettez dans votre sein. Conduisez-moi vers le vieux Tantale, vers notre commun aïeul. Où est le vieux Tautale? Que je le voie; que je voie cette tête précieuse et vénérable qui était admirée dans le conseil des dieux. Vous paraissez frémir; vous vous détournez. Qu'y-a-t-il? Celui qui fut l'égal des dieux subirait-il des tourmens? Malheur à moi! Les dieux tout-puissans ont avec des chaînes de fer attaché de cruelles tortures à la poitrine de ce héros.

SCÈNE III.

ORESTE, IPHIGÉNIE, PYLADE.

ORESTE.

Êtes-vous aussi déjà descendus? Que tu es heureuse, ma sœur! Électre nous manque encore; qu'un dieu propice nous l'envoie promptement, atteinte seule d'un trait sans douleur! Pour toi, pauvre ami, je dois te plaindre. Viens, viens avec moi; allons, hôtes nouveaux, saluer le trône hospitalier de Pluton qui nous reçoit!

IPHIGÉNIE.

Apollon, et toi, Diane, sa sœur, qui dispensez aux mortels la belle lumière, le jour et la nuit, et n'osez pas éclairer le royaume des ombres, sauvez un frère et sa sœur; sauvez-nous! Diane, tu aimes ton frère par-dessus tout ce que peuvent offrir la terre et le ciel; et, soupirant après sa vue, tu tournes vers son éternelle lumière ton visage virginal. Ah! ne laisse pas mon unique frère, que j'ai retrouvé après tant d'années, à de noirs vertiges! Et si ta volonté, en me cachant en ces lieux, est maintenant accomplie, si tu veux nous secourir l'un par l'autre, dégage-le des liens de la malédiction qui le poursuit, afin que le temps précieux de la délivrance ne passe pas sans retour.

PYLADE.

Nous reconnais-tu? reconnais-tu ce bois sacré, et

cette lumière qui n'éclaire point les morts? sens-tu les embrassemens de ton ami et de ta sœur, qui te serrent encore, pleins de force et de vie? Serre-nous étroitement à ton tour; nous ne sommes point des ombres vaines: prête ton attention à mes paroles, écoute-moi, reprends tes esprits. Chaque instant est précieux, et notre retour tient à des fils légers, que dévide, à ce qu'il semble, une parque favorable.

ORESTE, à Iphigénie.

Laisse mon cœur jouir en liberté dans tes bras d'une joie pure qu'il ne goûta jamais. O dieux, qui ne marchez qu'entourés d'éclairs pour épancher vos pesans nuages, et qui, à la fois terribles et favorables, versez sur la terre en affreux orages, et au milieu des éclats du tonnerre et du sifflement des vents, la pluie long-temps invoquée, mais qui, cependant, changez bientôt en bénédictions l'attente craintive, et l'incertitude inquiète en regards de joie et en actions de grâce, lorsque le soleil reparu sur l'horizon se réfléchit de mille manières dans les gouttes qui brillent sur les feuilles rafraîchies, et qu'Iris, étalant la variété de ses couleurs, sépare le crêpe grisâtre des divers nuages; ô dieux, laissez-moi dans les bras de ma sœur, sur le sein de mon ami, jouir, et jouir long-temps avec une reconnaissance égale des bienfaits que vous m'accordez. Toute malédiction se dissipe; mon cœur me le dit. Les Euménides, je les entends, retournent, et ferment derrière elles avec grand fracas leurs portes d'airain. La terre exhale un parfum

réparateur, et m'invite à poursuivre dans les belles plaines les joies de la vie et les grandes actions.

PYLADE.

Ne perdez pas le temps qui est mesuré : que le vent enfle nos voiles, et porte vers l'Olympe les premiers élans de notre joie. Venez ; nous avons besoin d'un prompt conseil et de résolution prompte.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

IPHIGÉNIE.

Lorsque les immortels destinent de grandes agitations à un enfant de la terre, et qu'ils lui préparent un passage terrible de la joie à la douleur, de la douleur à la joie, alors ils font naître près du lieu paternel ou sur les rives éloignées, un ami paisible, afin qu'un secours lui soit aussi préparé pour les heures de détresse. Dieux, bénissez notre cher Pylade et ce qu'il veut entreprendre! Il a le bras du jeune homme dans le combat, et l'œil vigilant d'un vieillard dans le conseil; car son âme est calme; elle conserve le trésor inépuisable d'une sainte tranquillité, et il prête aux malheureux aide et conseil pour les tirer de l'abîme. Il m'a arrachée à mon frère, que je ne me lassais pas de contempler avec un étonnement toujours nouveau, et que je retenais dans mes bras, hors d'état de maîtriser les épanchemens de mon bonheur, et sans songer au péril prochain qui nous environne. Maintenant, pour exécuter leur projet, ils marchent vers la mer où le vaisseau qui les a amenés, caché dans une baie avec leurs compagnons, n'attend que leur

signal, et ils m'ont suggéré de sages paroles; ils m'ont appris ce que je répondrais au roi, s'il vient à envoyer pour me commander le sacrifice d'une manière pressante. Ah ! je le vois bien, il faut me laisser conduire comme un enfant.. Je n'ai jamais appris à dissimuler, ni à tromper personne. Malheur! oh ! malheur au mensonge ! il ne décharge pas le cœur, comme toute autre parole dite avec vérité ; il ne nous apporte aucune consolation ; il tourmente celui qui le forge en secret, et tel que le trait détourné par un dieu dans son vol rapide, et se refusant à son but, il revient et frappe celui qui l'a lancé. Mille inquiétudes diverses s'agitent dans mon sein. Peut-être les furies cruelles se sont-elles de nouveau emparées de mon frère, sur le sol profane du rivage ; peut-être va-t-on les découvrir. Il me semble que j'entends s'approcher des gens armés. Ici ! Le messager du roi vient d'un pas rapide. Le cœur me bat, mon âme se trouble en voyant le visage de l'homme que je dois aborder avec un mensonge.

SCÈNE II.

IPHIGÉNIE, ARCAS.

ARCAS.

Presse le sacrifice, prêtresse ; le roi et le peuple impatiens l'attendent.

IPHIGÉNIE.

Je suivrais mon devoir et tes ordres, si un ob-

stacle imprévu ne se plaçait entre moi et leur exécution.

ARCAS.

Quel obstacle s'oppose donc aux volontés du roi ?

IPHIGÉNIE.

Un accident dont nous ne sommes pas les maîtres.

ARCAS.

Dis-moi quel il est, afin que je lui annonce sur-le-champ ; car il a résolu en lui-même la mort des deux étrangers.

IPHIGÉNIE.

Les dieux ne l'ont point encore résolue. Le plus âgé de ces étrangers porte la peine du sang d'un parent qu'il a immolé. Les furies poursuivent ses pas ; dans le sein même du temple, d'horribles transports l'ont saisi, et sa présence a souillé la pureté de ces lieux. Maintenant je vais, avec mes vierges, sur le bord de la mer, pour y baigner dans l'onde fraîche l'image de la déesse, et la purifier avec des rits mystérieux. Que personne ne trouble le calme de notre cérémonie.

ARCAS.

Je cours annoncer au roi cet obstacle nouveau : pour toi ne commence ton saint ouvrage qu'après qu'il te l'aura permis.

IPHIGÉNIE.

De tels soins ne regardent que la seule prêtresse.

ARCAS.

Un événement d'une nature si bizarre doit aussi être connu du roi.

IPHIGÉNIE.

Ses conseils ni ses ordres ne changeront rien,

ARCAS.

Souvent le puissant est consulté au moins par respect.

IPHIGÉNIE.

N'insiste pas sur ce qu'il serait de mon devoir de refuser.

ARCAS.

Ne refuse pas ce qui est bon et utile.

IPHIGÉNIE.

Je cède, si tu veux ne point tarder.

ARCAS.

Mon arrivée au camp avec la nouvelle sera aussi prompte que mon retour ici sera diligent avec la réponse du roi. Oh! si du moins je lui apportais un message qui fît disparaître ce qui nous trouble maintenant! car tu n'as tenu aucun compte de mes fidèles avis.

IPHIGÉNIE.

J'ai fait volontiers ce qu'il était en mon pouvoir de faire.

ARCAS.

Il est temps encore de changer d'avis.

IPHIGÉNIE.

Ce n'est plus en notre pouvoir.

ARCAS.

Tu regardes comme impossible ce qui te coûterait quelque peine.

IPHIGÉNIE.

Cela te paraît possible, parce que le désir te fait illusion.

ARCAS.

Veux-tu donc tout hasarder avec tant de froideur ?

IPHIGÉNIE.

J'ai tout déposé dans la main des dieux.

ARCAS.

Ils ont coutume de sauver les hommes par des moyens humains.

IPHIGÉNIE.

Toute chose est soumise à leur doigt tout-puissant.

ARCAS.

Je te le dis, tout dépend de toi. La colère du roi réserve seule à ces étrangers une mort funeste. Depuis long-temps l'armée s'est déshabituée de tout empressement pour d'affreux sacrifices et un culte sanguinaire. Plus d'un voyageur poussé par un destin contraire sur un rivage étranger, a pu sentir combien un accueil humain et amical est quelque chose de céleste pour le malheureux qui erre dans l'exil aux terres lointaines. Ne nous prive pas des bienfaits que tu peux nous accorder; tu finiras facilement ce que tu as commencé, car nulle part la douceur, descendue du ciel sous une forme mortelle, n'établit plus promptement son empire que là où un peuple nouveau, triste et sauvage, plein de vie, de courage et de force, abandonné à

lui-même et à ses pressentimens inquiets, porte péniblement le fardeau de la vie humaine.

IPHIGÉNIE.

Ne porte pas à mon âme ces coups pénibles, car tu ne saurais l'émouvoir à ton gré.

ARCAS.

Tant qu'il en est temps encore, on n'épargne point sa peine, on ne craint point de répéter un bon avis.

IPHIGÉNIE.

Tu te fatigues et tu me chagrines : c'est vainement. Ainsi, laisse-moi.

ARCAS.

C'est le chagrin que j'invoque; car c'est un ami dont les conseils sont utiles.

IPHIGÉNIE.

Il saisit mon âme avec force, mais il ne triomphe pas de ma répugnance.

ARCAS.

Une belle âme peut-elle sentir de la répugnance pour une bonne action que lui offre un homme généreux?

IPHIGÉNIE.

Oui, lorsque cet homme généreux, cessant de l'être, au lieu de mes actions de grâce, voudrait m'obtenir moi-même.

ARCAS.

Celui qui se voit contrarié dans son inclination ne manque jamais de quelques paroles d'excuse. Je

raconterai au roi ce qui s'est passé ici; et toi, redis dans ton cœur avec quelle générosité il s'est comporté envers toi, depuis ton arrivée jusqu'à ce jour.

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE seule.

Les discours de cet homme, je le sens, ont tout d'un coup et mal à propos jeté le trouble dans mon sein et bouleversé mon cœur; je tremble... car, de même qu'un fleuve accru par des torrens rapides couvre des rochers qui s'élèvent sur ses rives sablonneuses, de même un torrent de joie inondait mon âme. Je tenais dans mes bras l'impossible; il me semblait qu'un nuage m'enveloppait de nouveau, me levait doucement de terre et me berçait dans ce sommeil que la bonne déesse déposa sur mes paupières, lorsque sa main puissante m'arracha à la mort. Mon frère régnait seul dans mon cœur : je n'entendais que les conseils de son ami; le désir de les sauver était l'unique pensée de mon âme, et comme le nocher tourne sans peine le dos aux écueils d'une île déserte, ainsi je voyais la Tauride disparaître derrière moi. Maintenant la voix de cet homme fidèle m'a réveillée, m'a rappelé qu'ici je laissais aussi des hommes. Mon mensonge me devient doublement odieux! Tout beau, mon âme, calme-toi! vas-tu commencer à hésiter et à douter? c'est le moment d'abandonner le sol ferme de la solitude; em-

barquée de nouveau, les vagues agitées de nouveau s'emparent de toi, et, dans ton trouble inquiet, tu méconnais le monde et toi-même.

SCÈNE IV.

IPHIGÉNIE, PYLADE.

PYLADE.

Où est-elle, que je lui apporte avec empressement l'heureuse nouvelle de notre délivrance?

IPHIGÉNIE.

Tu me vois pleine d'anxiété et d'attente pour la nouvelle consolatrice que tu me promets.

PYLADE.

Ton frère est guéri. Au milieu d'entretiens joyeux, nous venons d'atteindre les plages coupées de rochers de la partie du rivage qui n'est point sacrée; nous étions sortis du bois de la déesse, sans nous en apercevoir: tout à coup la belle flamme de la jeunesse a brillé autour de la tête chevelue d'Oreste, avec un éclat majestueux; son œil s'enflamma de courage et d'espérance, et son cœur libre s'abandonna tout entier à la joie, tout entier au désir de délivrer sa libératrice et moi.

IPHIGÉNIE.

Que la bénédiction du ciel descende sur toi, et que jamais sur tes lèvres, qui m'annoncent un si grand bonheur, ne résonnent les accens de la souffrance et de la plainte.

PYLADE.

Je t'apporte encore plus que cela ; car le bonheur est comme les princes, et il ne marche que bien accompagné. Nous avons trouvé nos compagnons ; ils avaient caché le vaisseau dans une baie entre des rochers, et ils étaient tristement assis dans l'attente. Ils ont vu ton frère et ils se sont tous levés en jetant des cris de joie, et ils l'ont supplié de presser l'heure du départ. Tous les bras soupirent après la rame, et même, tous l'ont remarqué à l'instant, un léger vent venant de la côte est venu soulever les voiles précieuses. Hâtons-nous donc, conduis-moi au temple, introduis-moi dans le sanctuaire, laisse-moi m'emparer avec respect de l'objet de nos vœux. Je suffirai seul pour emporter la statue de la déesse sur mes épaules robustes : combien je soupire après ce fardeau tant désiré ! (*En disant ces derniers mots, il va vers le temple sans observer qu'Iphigénie ne le suit pas ; enfin il se retourne.*) Tu demeures et tu hésites.... Parle.... tu te tais, tu parais troublée, un nouveau désastre s'oppose-t-il à notre bonheur ? Explique-toi ; as-tu fait porter au roi les sages paroles dont nous étions convenus ?

IPHIGÉNIE.

Je l'ai fait, cher Pylade ; cependant tu vas me blâmer. Ta vue a déjà été pour moi un secret reproche. Le messager du roi est venu, et je lui ai dit tout ce que tu m'avais préparé à lui dire. Il a paru étonné, et il a souhaité ardemment aller annoncer au roi cette cérémonie extraordinaire, et savoir sa volonté. Maintenant j'attends son retour.

PYLADE.

Malheur à nous ! De nouveau le péril plane sur nos têtes. Pourquoi ne t'es-tu pas prudemment enveloppée dans ton droit de prêtresse ?

IPHIGÉNIE.

Je ne m'en suis jamais servie comme d'une enveloppe de dissimulation.

PYLADE.

Ainsi, amie rare, tu seras cause de ta perte et de la nôtre. Que n'ai-je prévu cette circonstance, et que ne t'ai-je instruite à éluder une telle demande?

IPHIGÉNIE.

Ne blâme que moi ; moi seule ai tort, je le sais bien : cependant je ne pouvais pas agir autrement avec un homme qui me faisait avec autant de raison que de sérieux une demande, dont mon cœur était forcé de reconnaître la justice.

PYLADE.

Notre situation est périlleuse : cependant ne nous laissons point abattre, ne nous trahissons pas non plus par trop d'étourderie et de précipitation. Attends tranquillement le retour du messager, et alors sois inébranlable, quelle que soit sa réponse ; car c'est à la prêtresse et non au roi qu'il appartient de régler les cérémonies d'une telle expiation. Et s'il voulait voir l'étranger qui gémit sous le poids de ses vertiges, élude sa demande, sous prétexte que tu nous tiens tous deux renfermés dans le temple. Ensuite mets-nous à même de fuir au plus vite, enlevant à ce peuple grossier un trésor sacré dont il

n'est pas digne. Apollon nous envoie les meilleurs présages, et, avant que nous ayons satisfait aux conditions, il remplit en dieu sa promesse. Oreste est libre, guéri! Avec notre ami délivré, vents favorables, conduisez-nous vers l'île des rochers, où habite Apollon, puis vers Mycènes. Que notre retour y ramène la vie! que des cendres éteintes du foyer se relèvent avec joie les dieux domestiques, et qu'un feu brillant éclaire leur demeure! C'est ta main qui doit la première, avec des coupes d'or, leur offrir l'encens. En touchant le seuil paternel, tu vas y ramener le bonheur, chasser la malédiction, et de nouveau parer les tiens des fleurs fraîches de la vie.

IPHIGÉNIE.

Quand je t'entends, cher ami, comme la fleur se tourne vers le soleil, mon âme, frappée par les rayons de tes paroles, se tourne vers la douce consolation. Que la présence et les discours assurés d'un ami sont précieux! Leur force céleste manque au solitaire, et il succombe sous son isolement; car la pensée et la résolution mûrissent lentement dans son sein; la présence d'un ami les développe sans peine.

PYLADE.

Adieu, je veux promptement aller rassurer nos amis, qui attendent dans une ardente impatience; puis je reviens sans tarder, et caché dans ces bois pleins de rochers, j'épie ton signal. A quoi penses-tu? Tout à coup une impression calme de tristesse a voilé ton front serein.

IPHIGÉNIE.

Pardonne ; comme de légers nuages passent devant le soleil, ainsi de légers soucis et quelque inquiétude passent devant mon âme.

PYLADE.

Ne crains pas. La crainte et le danger ont contracté une alliance étroite et perfide ; tous deux marchent ensemble.

IPHIGÉNIE.

Je ne saurais rougir de l'inquiétude qui m'avertit de ne point tromper artificieusement, de ne point dépouiller le roi qui fut mon second père.

PYLADE.

Tu fuis celui qui veut égorger ton frère.

IPHIGÉNIE.

C'est le même qui m'a comblé de ses bienfaits.

PYLADE.

Il n'y a point d'ingratitude dans ce que commande la nécessité.

IPHIGÉNIE.

C'est toujours de l'ingratitude, seulement la nécessité l'excuse.

PYLADE.

Elle t'excusera certainement devant les dieux et devant les hommes.

IPHIGÉNIE.

Mais mon propre cœur n'est pas satisfait.

PYLADE.

Une exigeance trop scrupuleuse est un orgueil caché.

IPHIGÉNIE.

Je n'examine pas, je sens seulement.

PYLADE.

Si tu sens bien, tu ne peux te refuser ta propre estime.

IPHIGÉNIE.

Un cœur parfaitement pur jouit seul de lui-même.

PYLADE.

C'est ainsi que tu t'es conservée dans le temple; mais la vie nous apprend à être moins difficiles avec nous et avec les autres; tu l'apprendras aussi. La nature de l'espèce humaine est si singulière, les liens et les rapports qui l'unissent sont si nombreux et si compliqués, que personne ne peut rester simple et pur ni avec soi-même, ni avec les autres. Aussi ne sommes-nous pas chargés de nous juger nous-mêmes : marcher et regarder à son chemin, tel est le premier, le devoir immédiat de l'homme; car rarement il apprécie bien ce qu'il a fait, et ce qu'il fait il ne sait presque jamais l'apprécier.

IPHIGÉNIE.

Tu m'as presque persuadée.

PYLADE.

Est-il besoin de persuasion là où le choix est interdit? Il n'est qu'un moyen de sauver un frère,

toi, et un ami : faut-il se demander si nous le prendrons?

IPHIGÉNIE.

Ah! permets que j'hésite, car toi-même tu ne ferais pas sans regret un tort semblable à un homme envers lequel tu te croirais lié par des bienfaits.

PYLADE.

Si nous périssons, tu te prépares de bien plus cruels remords, des remords qui n'auront d'autre issue que le désespoir. On voit que tu n'es point habituée à l'adversité, puisque pour échapper à un grand malheur, tu ne veux point consentir à un seul mot de mensonge.

IPHIGÉNIE.

Que ne porté-je en moi un cœur d'homme, qui se ferme à toute voix, lorsqu'il nourrit quelque hardi projet!

PYLADE.

Tu résistes en vain; la main de fer de la nécessité commande, et sa volonté sévère est la suprême loi, à laquelle les dieux mêmes doivent se soumettre. La domination de la sœur de l'éternel Destin est silencieuse et sans appel; subis-la, et fais ce qu'elle ordonne. Tu sais le reste; je reviens bientôt recevoir de ta main sacrée le sceau précieux de notre délivrance.

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE seule.

Je dois céder à ses instances, car je vois les miens dans un pressant danger. Mais, hélas! mon propre destin m'inquiète de plus en plus. Dois-je renoncer à la douce espérance que j'ai nourrie dans cette solitude? Cette malédiction doit-elle éternellement corrompre nos fortunes? ma race ne doit-elle jamais se relever avec une bénédiction nouvelle? Tout finit cependant; le bonheur le plus parfait, la plus belle force de la vie s'affaibit, s'épuise enfin; pourquoi pas la malédiction? C'est donc en vain qu'enfermée dans ses liens, et séparée des destinées de ma famille, j'espérais que des mains pures et un cœur pur réconcilieraient un jour avec les dieux la demeure souillée de mes ancêtres. A peine un frère est-il miraculeusement et promptement guéri dans mes bras d'un mal affreux; à peine un vaisseau longtemps imploré approche-t-il pour me conduire au port de la patrie, que la nécessité inexorable m'impose de sa main de fer un double crime : il me faut dérober l'image de la déesse, cette image vénérable, sacrée, confiée à ma garde, et tromper l'homme à qui je dois ma vie et mon sort. Ah! que la révolte ne pénètre pas à la fin dans mon sein! que la haine profonde que nourrissaient les Titans, les anciens dieux, contre vous, puissans maîtres de l'Olympe, ne saisisse pas avec ses griffes de vautour un faible

cœur! Sauvez-moi; sauvez votre image dans mon âme!

Un vieux chant retentit à mes oreilles; je l'avais oublié sans regret. C'est le chant des Parques; le chant lugubre qu'elles firent entendre, lorsque Tantale tomba de son siége d'or: elles plaignaient le sort de leur noble ami; leur cœur était furieux et leur chant terrible. Dans notre enfance, notre nourrice nous le chantait à mes frères et à moi, et je l'ai retenu:

Craignez les dieux, faibles humains.
Inclinez-vous avec obéissance
Sous leurs impérissables mains:
Le caprice des dieux est la toute-puissance.

Tremblez surtout, ô vous qu'élève le destin!
Tremblez! vous les voyez, au-dessus des nuages,
Quand sur des trônes d'or, au céleste festin,
Ils foulent aux pieds les orages.

Mais leur front semble irrité,
Et leur convive insulté
Soudain est précipité
Au sein de la nuit profonde,
Et dans l'abîme fumant
Il implore vainement
L'équitable jugement
De ces arbitres du monde.

Les dieux sont terribles et sourds.
Les dieux éternisent le cours
Des orgueilleux plaisirs de la céleste table;
Un nectar qui renaît toujours
Remplit leur coupe inépuisable.
Sur la cime des monts, cachant leur majesté,
Ils contemplent avec fierté

D'un ennemi vaincu la chute et le supplice.
Des Titans étouffés le souffle douloureux
Monte en vapeur aussi douce pour eux
Que la vapeur du sacrifice.

De ces maîtres capricieux
La colère t'a condamnée;
Toi qu'ils aimaient, ô race infortunée,
A ton aspect ils détournent les yeux;
Ils tremblent de revoir en tes traits odieux
L'ineffaçable ressemblance
De cet aïeul que leur vengeance
Précipita du haut des cieux.

Les Parques ont chanté: dans la nuit infernale
Leur chant vint éveiller l'oreille de Tantale,
Et, soulevant ses bras par les chaînes meurtris,
Il secoua la tête en songeant à ses fils.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

THOAS, ARCAS.

ARCAS.

Je dois avouer que dans mon trouble je ne sais où diriger mes soupçons. Est-ce les prisonniers qui songeraient secrètement à fuir? Est-ce la prêtresse qui les favorise? Quoi qu'il en soit, le bruit s'augmente que le vaisseau qui les a amenés est encore caché dans une baie; et le délire de cet homme, cette expiation, le prétexte sacré de ce délai, tout provoque de plus en plus la défiance et la circonspection.

THOAS

Que la prêtresse ait à se rendre ici sur-le-champ. Puis allez, parcourez, visitez le rivage avec exactitude et rapidité, depuis le promontoire jusqu'au bois de la désse; respectez ses profondeurs saintes; placez adroitement une embuscade, et ne négligez rien pour vous emparer d'eux; si vous les trouvez, saisissez-les comme de coutume.

SCÈNE II.

THOAS seul.

La colère qui remplit mon âme se porte tour à tour, d'abord contre celle que je croyais si pure, puis contre moi, qui, par ma condescendance et ma bonté, la formais à la trahison. L'homme s'accoutume facilement à l'esclavage, et apprend volontiers à obéir, quand on le prive de toute liberté. Oui, si elle fût tombée dans les mains sans pitié de mes ancêtres, et si le courroux céleste l'eût épargnée, contente de se sauver seule, elle eût reconnu avec gratitude la douceur de son destin, et répandu devant l'autel le sang étranger; elle eût nommé devoir ce qui était nécessité. Aujourd'hui ma bonté excite dans son sein un désir téméraire; vainement j'espérais me l'attacher; elle pense à s'assurer un sort indépendant. Elle m'avait gagné le cœur par ses flatteuses caresses. Maintenant que je résiste à leur empire, elle emploie la ruse et le mensonge pour s'éloigner, et ma bonté lui paraît un bien suranné.

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, THOAS.

IPHIGÉNIE.

Tu me demandes? qui t'amène vers nous?

THOAS.

Tu diffères le sacrifice ; pourquoi ? Parle.

IPHIGÉNIE.

J'ai tout expliqué à Arcas.

THOAS.

Je désirerais l'apprendre de toi avec plus de détails.

IPHIGÉNIE.

La déesse t'accorde un délai pour réfléchir.

THOAS.

C'est toi qu'il semble servir, ce délai.

IPHIGÉNIE.

Si ton cœur est endurci dans sa cruelle résolution, tu n'aurais pas dû venir. Un roi dans ses volontés cruelles trouve assez d'agens disposés, moyennant sa faveur et des récompenses, à partager la malédiction qui suit une action inhumaine ; et du moins sa présence n'est point souillée. Il roule ses projets de mort dans un sombre nuage, et ses messagers descendent et dirigent la foudre sur la tête du malheureux sacrifié, tandis qu'il continue

de planer paisiblement dans les hautes régions, semblable au dieu inaccessible qui préside à l'orage.

THOAS.

Tes lèvres saintes se prêtent à des paroles offensantes.

IPHIGÉNIE.

Ce n'est point la prêtresse qui te parle, c'est la fille d'Agamemnon. Tu as honoré la parole de l'inconnue, et tu veux commander sans égard à la princesse? Cela ne sera pas ainsi. Dès ma jeunesse j'ai appris à obéir, d'abord à mes parens, ensuite à ma déesse; et cette obéissance ne m'empêchait point de sentir mon âme parfaitement libre; mais me conformer à la parole cruelle, à l'arrêt barbare d'un homme, je ne l'ai appris nulle part.

THOAS.

C'est une antique loi, ce n'est pas moi qui te commande.

IPHIGÉNIE.

Nous saisissons avidement une loi qui sert d'arme à nos passions. Une autre loi, une loi plus ancienne m'ordonne de te résister, la loi par qui tout étranger est sacré.

THOAS.

Les prisonniers semblent toucher ton cœur de bien près; car le tendre intérêt qu'ils t'inspirent te fait oublier ce premier conseil de la prudence, de ne pas irriter l'homme puissant.

IPHIGÉNIE.

Soit que je parle ou que je me taise, il t'est facile

de savoir ce que renferme et conserve mon cœur. Le souvenir d'une destinée semblable n'ouvre-t-il pas à la compassion même le cœur le plus dur? A plus forte raison le mien : je me vois en eux. J'ai tremblé de même devant l'autel; à genoux, entourée des apprêts solennels, j'ai vu la mort prématurée m'entourer de ses ailes; déjà le couteau était levé pour percer mon sein plein de vie; tout mon être frémit et fut bouleversé; mon cœur s'éteignit, et... je me trouvai délivrée. Ne sommes-nous pas tenus de rendre aux malheureux ce que la faveur des dieux nous a accordé? Tu le sais, tu me connais, et tu veux me contredire!

THOAS.

Obéis au devoir de ton ministère et non au souvrain.

IPHIGÉNIE.

Cessez de couvrir d'un saint prétexte la force qui se joue de la faiblesse d'une femme. Je suis née aussi libre qu'un homme, Si le fils d'Agamemnon était présent, et que tu voulusses exiger ce qui n'est pas juste, il aurait aussi une épée et un bras pour défendre les droits de son sang. Je n'ai que des paroles, et il appartient à un homme généreux de respecter les paroles d'une femme.

THOAS.

Je les respecte plus que l'épée d'un frère.

IPHIGÉNIE.

Le sort des armes est changeant. Un guerrier sage ne méprise aucun ennemi. La nature n'a pas re-

fusé tout secours au faible contre l'orgueil et la dureté. Elle lui a donné la dissimulation, elle lui a enseigné l'artifice : il cède, il différe, il se détourne à propos. L'homme puissant mérite qu'on emploie toutes ces armes contre lui.

THOAS.

Une sage prévoyance prévient la ruse.

IPHIGÉNIE.

Et une âme pure n'en a pas besoin.

THOAS.

Ne prononce pas imprudemment ton propre arrêt.

IPHIGÉNIE.

Ah ! que ne peux-tu voir tous les combats de mon âme, pour repousser les premières attaques d'un mauvais génie qui veut s'emparer d'elle ! Suis-je donc ici sans défense contre toi ? Si tu repousses les douces prières, le rameau gracieux plus puissant dans la main d'une femme qu'une épée et des armes, que me reste-t-il aujourd'hui pour me défendre ? Vais-je implorer un miracle de la déesse ? n'y a-t-il aucune force dans le fond de mon âme ?

THOAS.

Il paraît que le sort des deux étrangers te préoccupe au delà de toute mesure. Quels sont-ils, parle, eux pour qui tes esprits s'émeuvent si vivement ?

IPHIGÉNIE.

Ils sont... ils semblent... je les crois Grecs.

THOAS.

Ce sont des compatriotes? et ils ont sans doute fait revivre en toi la douce image du retour.

IPHIGÉNIE, après un moment de silence.

L'homme a-t-il donc seul le droit de prétendre aux actions inouïes? Saisit-il seul l'impossible dans ses bras héroïques et puissans? Qu'appelle-t-on grand? quels sont les faits dont le récit répété élève et remue l'âme, si ce n'est ceux qu'un grand courage a entrepris et consommés avec un succès invraisemblable? Celui qui de nuit surprenant l'armée ennemie, attaque, semblable à une flamme inaperçue et terrible, et ceux qui dorment et ceux qui s'éveillent, et, repoussé enfin par les guerriers revenus à eux-mêmes, s'en retourne chargé de butin sur les chevaux de l'ennemi, celui-là seul sera-t-il vanté? celui-là seul le sera-t-il aussi qui, dédaignant une route sûre, parcourt hardiment les monts et les vallées, et délivre une contrée des brigands qui l'infectaient? Ne nous reste-t-il rien? Une faible femme doit-elle renoncer à ses doux priviléges, doit-elle opposer la rudesse à la rudesse, vous enlever, comme les amazones, ce droit du glaive, et venger par le sang l'oppression de son sexe? Une grande entreprise s'agite dans mon sein; je n'échapperai ni à de grands reproches, ni à de grands malheurs si elle échoue; mais je la dépose en vos mains, ô dieux! si vous aimez la vérité, comme vous êtes loués de l'aimer, montrez-le en me prêtant votre aide, et en glorifiant par moi la vérité. Oui, apprends, ô roi, qu'un secret artifice a

été forgé : en vain réclames-tu les prisonniers; ils sont partis, ils sont allés retrouver leurs amis qui les attendent sur le rivage avec un vaisseau. Le plus âgé, que son mal a saisi ici, et a quitté maintenant... c'est Oreste, c'est mon frère; et l'autre, c'est son fidèle ami, son ami d'enfance, qu'on nomme Pylade. Apollon les envoie de Delphes avec l'ordre divin d'enlever l'image de Diane, et de lui rapporter sa sœur; il promet à cette condition de délivrer celui que poursuivent les furies, pour le parricide dont il est coupable. Je viens de mettre en ton pouvoir nos deux vies, les restes de la maison de Tantale : ordonne notre perte.... si tu l'oses.

THOAS.

Tu crois que le Scythe sauvage, que le barbare écoutera la voix de la vérité et de l'humanité, qu'Atrée, que le Grec n'a pas écoutée ?

IPHIGÉNIE.

Tout homme l'écoute, n'importe le ciel sous lequel il est né, si la source de la vie coule dans son sein pure et non détournée. Que me prépares-tu, ô roi, dans ce silence où s'enfonce ton âme ? Est-ce la mort? hâte-toi donc de l'ordonner; car maintenant, où tout espoir de salut nous est enlevé, je sens l'horrible danger où ma précipitation volontaire a jeté ceux que j'aime. Hélas! je les verrai enchaînés devant moi. De quel front pourrai-je dire un dernier adieu à mon frère que j'assassine? Non, je n'oserai plus jamais lever mes yeux sur ses yeux chéris.

THOAS.

Voilà donc la fable artificieuse inventée par les fourbes, pour séduire une femme depuis longtemps séparée des hommes, facile, toujours prête à croire à ses désirs; voilà la trame qu'ils ont jetée sur sa tête.

IPHIGÉNIE.

Non, ô roi, non. J'aurais pu sans doute être abusée, mais ces deux étrangers sont sincères et vrais. Si tu les trouves autres, fais-les mourir, et chasse-moi, bannis-moi, en punition de ma folie, sur le triste rivage de quelque île de rochers. Mais si cet homme est mon frère chéri que j'ai tant pleuré, alors laisse-nous libre; sois aussi clément envers le frère et la sœur qu'envers la sœur. Mon père périt par le crime de sa femme, et elle par son fils. Sur lui seul repose la dernière espérance de la race d'Atrée. Laisse-moi aller, pure par le cœur et par les mains, expier les forfaits de notre maison; tu me tiendras parole. — Si le retour vers les miens me devenait jamais possible, tu m'as juré de ne point t'opposer à mon départ; et il l'est aujourd'hui. Un roi ne promet pas comme le vulgaire des hommes, pour voir s'éloigner un moment un suppliant qui l'embarrasse; il ne fait point ses promesses avec l'espoir de n'en voir jamais arriver le moment; il ne sent au contraire la hauteur de sa dignité que lorsqu'il peut rendre heureux ceux qui se fient à sa parole.

THOAS.

De même que le feu aux prises avec l'eau se dé-

fend contre elle, et cherche en écumant à détruire son ennemi, ainsi la colère opiniâtre se défend dans mon sein contre tes discours.

IPHIGÉNIE

Ah! laisse ta bonté briller à mes yeux, comme la flamme sacrée d'un sacrifice paisible au milieu des hymnes de louange et des chants d'allégresse.

THOAS.

Que cette voix m'a souvent apaisé!

IPHIGÉNIE.

Tends-moi cette main en signe de paix.

THOAS.

Tu demandes beaucoup en peu de temps.

IPHIGÉNIE.

Pour faire le bien, il n'est pas besoin de réflexion.

THOAS.

Il en faut beaucoup, car le mal peut suivre le bien.

IPHIGÉNIE.

C'est le doute qui corrompt le bien. Ne réfléchis point, agis comme tu sens.

SCÈNE IV.

ORESTE en armes. Les précédens.

ORESTE, tourné vers le fond de la scène.

Redoublez d'efforts! retenez-les! encore quelques instans! ne cédez pas à la foule, et ouvrez-nous à ma sœur et à moi un chemin jusqu'au vaisseau. (*A Iphigénie sans apercevoir le roi.*) Viens, nous sommes trahis! peu d'espace nous reste pour la fuite. Hâte-toi!

(Il voit le roi.)

THOAS, saisissant son épée.

Personne ne paraît impunément en ma présence avec une épée nue.

IPHIGÉNIE.

Ne profanez pas la demeure de la déesse par la fureur et le meurtre. Apaisez ce peuple, écoutez la prêtresse, écoutez sa sœur.

ORESTE.

Dis, quel est celui qui nous menace?

IPHIGÉNIE.

En lui respecte le roi qui fut mon second père. Pardonne, mon frère, mais mon cœur confiant a remis toute notre destinée en ses mains; j'ai fait l'aveu de vos projets et épargné une trahison à mon âme.

ORESTE.

Consent-il à nous laisser retourner en paix?

IPHIGÉNIE.

Ton épée qui brille m'empêche de répondre.

ORESTE, remettant son épée dans le fourreau.

Parle, tu vois que j'obéis à tes ordres.

SCÈNE V.

Les précédens. PYLADE, et bientôt après lui ARCAS ; tous deux leurs épées nues.

PYLADE.

Point de retard, les nôtres rassemblent le peu de forces qui leur reste ; ils cèdent cependant, et sont lentement répoussés vers la mer. Mais quel entretien de rois trouvé-je ici ? N'est-ce pas le front vénérable du roi de ces contrées ?

ARCAS.

Avec l'attitude froide qui te convient, ô roi ! tu es en présence de tes ennemis ; leur témérité sera bientôt punie ; leurs soldats cèdent et tombent, et leur vaisseau est à nous. Un mot de ta bouche, et il est en flammes.

THOAS.

Va, commande à mon peuple de s'arrêter : que personne n'attaque l'ennemi tant que nous parlerons.

(Arcas sort.)

ORESTE.

J'y consens. Va, fidèle ami, rassemble le reste de nos gens, et attendez paisiblement le dénoûment que les dieux préparent à notre entreprise.

(Pylade sort.)

SCÈNE VI.

IPHIGÉNIE, THOAS, ORESTE.

IPHIGÉNIE.

Calmez mes inquiétudes, avant de commencer à parler. Je crains entre vous de funestes débats, si tu n'écoutes, ô roi, la douce voix de l'équité; si tu ne veux pas, mon frère, maîtriser ta jeune ardeur.

THOAS.

Je saurai contenir ma colère ainsi qu'il convient au plus âgé. Réponds-moi, quelles assurances me donnes-tu que tu es le fils d'Agamemnon et le frère de la prêtresse?

ORESTE.

Voici l'épée avec laquelle il frappa les vaillans défenseurs de Troie. Je l'ai arrachée au meurtrier d'Agamemnon, en demandant aux immortels de m'accorder le bras, le courage et le bonheur de ce grand roi, de m'accorder une plus belle mort. Parmi les nobles guerriers de ton armée, choisis le plus redoutable, et place-le devant moi. Partout où la terre nourrit des fils de héros, cette épreuve n'est refusée à aucun étranger.

THOAS.

Nos anciens usages n'ont jamais reconnu à l'étranger un tel privilége.

ORESTE.

Que cet usage nouveau commence donc par toi et par moi. Le peuple tout entier, en imitant une action généreuse des souverains, lui confère le saint caractère de la loi; et souffre que ce ne soit pas seulement pour notre liberté, mais aussi pour le salut de tous les étrangers que je combatte l'étranger. Si je succombe, leur arrêt est prononcé avec le mien; mais si la fortune m'accorde de vaincre, qu'aucun mortel ne touche jamais ce rivage sans rencontrer le prompt regard d'une amitié secourable, et que chacun en reparte heureux et consolé.

THOAS.

Tu ne me parais pas indigne, jeune homme, des ancêtres dont tu te vantes d'être issu. Le nombre est grand des nobles et vaillans guerriers qui m'accompagnent; mais, malgré mon âge, je ne sais pas encore éviter l'ennemi, et je suis prêt à risquer avec toi le sort des armes.

IPHIGÉNIE.

Il n'est nullement besoin de cette épreuve sanglante, ô roi; déposez le glaive qui brille dans vos mains, songez à moi et à ma destinée. Un combat audacieux immortalise un homme; qu'il tombe même, la poésie le chante; mais les larmes, les larmes infinies d'une femme qui survit abandonnée, aucune postérité ne les compte, et le poëte se tait sur les milliers de jours et de nuits passés dans les pleurs, où une âme solitaire s'épuise et se consume

vainement à rappeler l'ami perdu sans retour que lui a enlevé un prompt trépas.

Une secrète inquiétude m'a d'abord avertie de songer à ce que la perfidie d'un brigand ne m'arrache pas à ce sûr azile pour me livrer à l'esclavage. Je les ai soigneusement interrogés, je me suis informée de chaque circonstance, j'ai exigé des signes, et maintenant la sécurité est dans mon âme. Voyez ici sur la main droite ce signe semblable à trois étoiles, qui se montra dès le jour même de sa naissance, dans lequel le prêtre vit le présage de quelque action, terrible ouvrage de cette main; puis cette cicatrice qui lui partage les sourcils ne me permet plus un doute. Électre, vive et imprudente à sa manière, le laissa encore enfant échapper de ses bras; il donna de la tête contre un trépied.... c'est lui..... Dois-je encore te porter en témoignage de ma conviction et sa ressemblance avec notre père et l'allégresse intérieure de mon cœur?

THOAS.

Mais, lors même que tes discours lèveraient tous les doutes et que je parviendrais à dompter dans mon sein le courroux qui le transporte, les armes devraient néanmoins décider entre nous : je ne vois point de paix possible. Ils sont venus, tu en fais toi-même l'aveu, pour enlever l'image sacrée de la déesse. Pensez-vous que je voie froidement s'exécuter cet attentat? Les Grecs tournent souvent leurs yeux avides vers les trésors éloignés des barbares; mais la violence et la ruse ne les ont pas toujours ramenés dans leur patrie avec les biens désirés.

ORESTE.

L'image de la déesse, ô roi, ne doit point nous diviser. Maintenant nous reconnaissons l'erreur qu'un dieu mit autour de notre tête, comme un voile, lorsque des ordres formels dirigèrent nos pas vers ces contrées. Je lui demandai conseil et le suppliai de me délivrer du cortége des furies; il répondit : « Si tu ramènes en Grèce la sœur détenue contre sa volonté dans le sanctuaire sur le rivage de la Tauride, la malédiction se dissipera. » Nous interprétâmes cet oracle par la sœur d'Apollon, et c'est à toi qu'il pensait, Iphigénie (6). Tes liens rigoureux sont maintenant dénoués : tu es rendue aux tiens, fille sanctifiée; tu m'as touché et j'ai été guéri; pour la dernière fois, mon mal, avec tous ses tourmens, m'a saisi dans tes bras et a fait frissonner la moelle de mes os; puis, comme un serpent, il a fui aux enfers. Par toi je jouis de nouveau de l'immense lumière du jour; la prudence de la déesse se montre à moi dans toute sa beauté imposante. Elle t'a enlevée, soustraite, toi, la sauve-garde de notre maison, comme une image sacrée à laquelle est immuablement attaché, par un secret arrêt des dieux, le sort de la ville; elle t'a conservée dans une sainte retraite pour le bonheur de ton frère et des tiens. Au moment où tout salut paraissait désespéré sur cette vaste terre, tu nous l'apportes complet. Laisse ton âme s'ouvrir à la paix, ô roi; ne t'oppose pas à ce qu'elle accomplisse la purification de la maison paternelle, à ce qu'elle me ramène dans notre palais réconcilié avec le ciel, à ce qu'elle pose

sur ma tête la couronne antique. Sois reconnaissant de la bénédiction qu'elle t'a apportée, et laisse-moi jouir de mes droits plus proches que les tiens. La force et la ruse, la plus grande gloire des hommes, sont moins puissantes que la simplicité de cette grande âme, et une confiance pure, filiale envers un homme généreux, obtient sa récompense.

IPHIGÉNIE.

Pense à ta parole et laisse-toi émouvoir par ces discours qui sortent d'une bouche sincère et fidèle. Regarde-nous, tu n'auras pas souvent l'occasion d'une aussi belle action ; tu ne peux refuser.

THOAS.

Allez.

IPHIGÉNIE.

Je ne te quitte point ainsi, ô mon roi ; je ne te quitte point ainsi courroucé sans ta bénédiction. Ne nous chasse pas ; ne renonce pas au droit d'amitié que tu as acquis sur nous par ton hospitalité : nous sommes désunis et séparés pour toujours. Tu m'es précieux et cher comme m'était mon père, et ce sentiment restera dans mon âme. Que le dernier de ton peuple fasse retentir à mon oreille quelques sons de la voix que je suis habituée à entendre sur ce rivage ; que je voie votre habillement sur le plus misérable, et je le reçois comme un dieu : moi-même je veux lui préparer sa couche, le placer sur un siége près du foyer, et ne l'interroger que sur toi et ton destin. Puissent les dieux accorder à tes bonnes actions et à ta clémence le salaire qu'elles

méritent! Adieu. Oh! tourne-toi vers nous, et réponds-moi par de douces paroles d'adieu. Le vent souffle doucement dans les voiles, et de douces larmes coulent des yeux de celui qui part. Adieu, et tends-moi la main en signe de notre vieille amitié.

THOAS.

Adieu.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE



NOTES

SUR

IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

(1) DANS la pièce grecque et dans la pièce française, c'est aussi Iphigénie elle-même qui ouvre la scène; mais c'est pour raconter un songe d'après lequel elle juge que son frère Oreste est mort. Le songe d'Euripide me paraît le plus beau, en ce qu'il est moins précis, moins déterminé, moins dicté par l'action qui va suivre que celui du poëte français.

(2) Goethe seul a représenté Iphigénie comme étant parvenue par ses vertus et ses lumières à adoucir les mœurs barbares du roi Thoas et de ses sujets, à faire disparaître surtout l'usage d'immoler tous les étrangers qui abordaient sur le rivage. Je laisse à décider si cette invention est heureuse. Je sais ce qu'on peut dire sur l'inconvénient de présenter sur la scène une jeune et belle princesse, généreuse, sensible, compatissante, dont le ministère est d'immoler des victimes humaines sur les autels de Diane. Mais je sais aussi que le paganisme, et les cérémonies sanglantes de son culte, l'antiquité des sacrifices homicides, l'absence des idées chrétiennes de dévouement et de sympathie, l'empire de la fatalité dont Iphigénie était un des plus frappans exemples, motiveraient chez elle sa résignation aux devoirs de prêtresse. Euripide ne lui a donné aucun scrupule d'humanité, car elle avoue elle-même que son cœur ne lui a jamais reproché le meurtre des étrangers, et que si elle a ressenti quelque pitié, ce n'est que pour des compatriotes. Il faut ajouter cependant qu'elle nous apprend qu'elle n'égorge pas elle-même les victimes, et qu'elle est chargée seulement de verser l'eau lustrale sur leurs cheveux. Guimond de la Touche, se pliant aux délicatesses mo-

dernes, a cru devoir du moins élever des doutes dans l'âme d'Iphigénie. Dans la quatrième scène elle s'efforce de persuader à Thoas, qui vient la presser d'égorger un étranger pour interroger les dieux dans ses flancs, que peut-être ils sont dégoûtés des sacrifices humains, et qu'y renoncer serait le moyen d'apaiser la colère qu'ils manifestent par d'effrayans prodiges. Thoas est indigné d'une telle demande; mais, voulant bien descendre à raisonner avec elle, il répond à ses doutes impies par ces argumens irrésistibles :

Protecteur, dites-vous (*le ciel*), des mortels innocens,
Peut-il nous demander leur trépas pour encens?
Sans doute qu'il le peut, puisqu'il vous le demande,
Et cet hommage est dû dès lors qu'il le commande.
Est-il quelque devoir qui l'oblige envers nous?
Ne peut-il pas frapper sans mesurer ses coups?
Quoi! les peuples armés du glaive de la guerre,
De flots de sang humain pourront couvrir la terre;
Leurs chefs ambitieux, au soin de leur grandeur,
Pourront tout immoler dans leur aveugle ardeur!
Nous-mêmes, dans le creux de nos antres sauvages,
Nous pourrons subsister de meurtre et de ravages;
Nous pourrons dévorer nos ennemis vivans,
Et nous désaltérer dans leurs crânes sanglans;
Et les dieux en courroux, ces dieux par qui nous sommes,
Ne pourront demander pour victimes des hommes?

A peine Thoas est-il sorti qu'Iphigénie, qu'il a presque réduite au silence, retombe dans une incertitude dont elle entretient Isménie, sa confidente; et elle termine la scène en s'écriant :

La nature me parle et ne peut me tromper :
C'est la première loi....., c'est la seule peut-être....!
. . . . Je sens que je m'égare;
Mais que le ciel enfin me parle et se déclare.
Suit-il dans ses décrets les mœurs des nations?
Est-il père ou tyran selon leurs passions?
. . . .

Cette longue citation peut justifier la sévérité avec laquelle j'ai jugé l'Iphigénie de Guimond de la Touche, et montre en même temps quels ménagemens imposent les habitudes de notre théâtre, quand on veut offrir quelque chose qui répugne à nos

mœurs. Ce qu'il y a de curieux, c'est que Goethe a poussé ces ménagemens encore plus loin que Guimond de la Touche, et ici le poëte romantique s'est montré moins hardi que le poëte classique.

(3) Ni le Thoas d'Euripide, ni celui de Guimond de la Touche ne sont amoureux d'Iphigénie.

(4) Sur la foi d'un oracle d'Apollon, Oreste vient dans la Tauride, dans l'espoir d'enlever *sa sœur*, et de mériter ainsi sa guérison. *Sa sœur*, c'est-à-dire la sœur d'Apollon, c'est-à-dire Diane, ou sa statue qu'on révérait dans ces contrées. C'est ainsi qu'Oreste explique l'oracle; mais de plus *sa sœur*, c'est-à-dire Iphigénie, il faut qu'il l'emmène aussi, et il l'emmènera avec la statue de la déesse. Telle est la fable d'Euripide. Nous verrons le changement que Goethe lui a fait subir. Dans Guimond de la Touche, Oreste ne doit pas délivrer *sa sœur*, quelle qu'elle soit, il doit seulement enlever la statue.

(5) La reconnaissance dans Euripide se fait très-simplement, trop simplement peut-être pour l'effet théâtral. Iphigénie se décide à sauver une de ses deux victimes, pour porter des lettres à sa famille; c'est Pylade qui doit être le messager; et en présence de son frère, elle charge Pylade d'une lettre pour Oreste. «Oreste, dit Pylade, je te remets la lettre de ta sœur.» Il est vrai qu'il est encore plus simple de faire qu'Oreste se nomme, sans qu'aucun motif sérieux l'y oblige.

(6) Après avoir fait de Thoas un homme aussi bon et aussi délicat, il est sûr que c'eût été mal reconnaître tant de vertus et de qualités que de lui enlever la statue de sa déesse. C'est cette considération sans doute, jointe à celle de ne point exposer Iphigénie à se prêter à un vol manifeste, qui a porté Goethe à inventer ce jeu de mots, d'ailleurs assez en analogie avec le sens obscur et double que présentaient le plus souvent les oracles. Dans Euripide, Oreste accomplit deux fois l'oracle, il enlève la statue et délivre sa sœur; et au moment où Thoas furieux se prépare à le poursuivre, Minerve apparaît et lui commande de le laisser aller en paix, car c'est par les ordres d'Apollon, lui dit-elle, qu'il ramène Iphigénie à Argos, et qu'il transporte à Athènes la statue de Diane.

JÉRY ET BÆTELY,

COMÉDIE MÊLÉE DE CHANTS.

NOTICE

SUR

JÉRY ET BÆTELY.

Parmi les opéra comiques de Goethe, nous avons choisi celui-ci dont les Allemands vantent la grâce et la naïveté. C'est un tableau champêtre; c'est une vue de la Suisse.

L'intrigue n'est rien. Elle est motivée par le travers d'une jeune fille, qui s'est mutinée contre un sentiment qu'elle croit éviter en le fuyant, et qui brusque son amant de peur de l'aimer. Combattue entre le penchant de son cœur et le besoin d'indépendance que donnent le séjour des montagnes, son caractère a quelque chose de vif et d'ingénu; elle est sensible et sauvage, *gentille et mauvaise* comme elle le dit elle-même. L'amour du jeune paysan est aussi timide que son dévouement est courageux. Et sa maîtresse si dédaigneuse de son amour, si touchée de son dévouement, montre bien tout le

caprice et toute la tendresse du cœur d'une femme. Nulle trace d'afféterie ni de recherche. Rien ne fait oublier la condition ni le pays des personnages. Il est difficile de mettre à la fois plus de finesse dans la peinture des sentimens et de simplicité dans celle des mœurs.

La traduction de cet ouvrage ne laissait pas de demander quelque travail. On y trouve peu de ces saillies, de ces traits aiguisés que nous exigeons en France dans ces sortes de compositions. L'esprit est ici dans l'observation du cœur. La rédaction n'est pas toujours piquante; il fallait éviter qu'en français elle ne fût fade; c'était un devoir envers l'auteur et le public. De plus il y a des passages, des scènes entières qui doivent être chantées. On conçoit que des ariettes ou des morceaux d'ensemble rendus en prose eussent été d'une froideur rebutante: il a bien fallu se résigner à les traduire en vers. Mais c'est un triste et nouveau travail que de faire des vers d'opéra comique destinés a être lus.

Ceux de l'auteur allemand sont très-purs, très-élégans, très-simples; dans notre langue on ne pourrait guère risquer d'être aussi familier, sans tomber dans le puéril. Assurément

les chansons que l'on va lire n'ont point à se justifier d'un excès de poésie ; et cependant on peut assurer qu'elles s'éloignent plus du dialogue en prose, que celles de Goethe de la prose originale. Nos vers français, même ceux d'opéra-comique, ont presque toujours besoin d'un peu d'affectation pour éviter la platitude.

Notre théâtre ne manque pas d'ouvrages comparables à *Jéry et Bœtely*. Nous avons des chefs-d'œuvre en ce genre, par exemple *Rose et Colas* et *On ne s'avise jamais de tout*. Sédaine est plus théâtral, mais Goethe écrit bien mieux ; il est plus spirituel dans l'expression. Je doute cependant qu'il le fût assez pour notre goût actuel. Les jolies pièces de nos petits théâtres sont à la fois plus intriguées pour le fond et plus piquantes par les détails. Il est vrai qu'elles forment en ce moment notre première richesse dramatique. On pourrait citer tels de ces légers ouvrages dont le mérite surpasse de beaucoup la destinée. Il en est un vraiment admirable pour la nouveauté, le naturel et l'effet. On y voit aussi comme dans *Jéry et Bœtely*, une jeune fille, un paysan, un soldat. Mais que Christine a de grâce et d'amour, Michel d'amour et de naïve-

té, Stanislas d'amour encore et de force! Les caractères sont si vrais, le dialogue si fin, les situations si touchantes! En souriant on est conduit à pleurer, et l'on s'étonne qu'un simple vaudeville ait pu mettre en action, pour nous attendrir profondément, ce qu'il y a de plus doux, l'amour et la jeunesse, ce qu'il y a de plus puissant, la passion et le devoir.

Ch. DE REMUSAT.

JÉRY ET BÆTELY.

PERSONNAGES.

JÉRY.
BÆTELY.
LE PÈRE DE BÆTELY.
THOMAS.

JÉRY ET BÆTELY.

Site montueux; au fond une habitation pratiquée dans les rochers [1], du haut desquels tombe un ruisseau. Auprès, une prairie s'étend en pente; la lisière en est plantée d'arbres. Sur le devant, de côté, une table de pierre avec des bancs.

BÆTELY. Elle vient de la prairie avec deux seaux de lait qu'elle porte suspendus à un joug.

CHANTE, chante, jeune oiseau;
Fleuris, petit arbrisseau.
Soir et matin à l'ouvrage,
J'ai des bras et du courage.
Chante, chante, jeune oiseau [2]...

La toile est arrosée [3], les vaches sont traites, j'ai déjeuné, le soleil est au-dessus de la montagne et mon père est encore au lit. Il faut que je l'éveille, pour avoir avec qui causer; je ne saurais demeurer oisive, je ne saurais demeurer seule. (*Elle prend sa quenouille et son fuseau.*) Lorsqu'il m'entend, il a coutume de se lever.

(Le père paraît.)

LE PÈRE.

Bonjour, Bætely.

BÆTELY.

Père, bonjour.

LE PÈRE.

J'aurais volontiers dormi plus long-temps encore; mais tu m'éveilles avec une petite chanson gaie, si

bien que je n'ai pas le droit de te quereller ; tu es à la fois mauvaise et gentille.

BÆTELY.

Comme toujours, n'est-ce pas, mon père ?

LE PÈRE.

Tu aurais dû me laisser mon repos. Ne sais-tu donc pas à quelle heure je me suis couché cette nuit?

BÆTELY.

Vous avez eu bonne compagnie.

LE PÈRE.

Ce n'est pas gentil non plus à toi, de t'être sauvée de si bonne heure, comme si le beau clair de lune te blessait les yeux. Le pauvre Jéry était là pourtant à cause de toi : il est resté assis jusqu'à minuit sur le banc ; il m'a bien fait pitié, il m'a bien fait pitié.

BÆTELY.

Vous montrez aussi tant de compassion, lorsqu'il se plaint, et qu'il presse, et qu'il répète toujours la même chose ; ensuite il est tranquille un quart d'heure, il fait comme s'il voulait partir, et pourtant il finit par rester, et il recommence comme devant. Cela me fait un tout autre effet, à moi ; cela m'ennuie.

LE PÈRE.

Je voudrais bien cependant que tu te décidasses à quelque chose.

BÆTELY.

Avez-vous donc tant envie de vous débarrasser de moi ?

LE PÈRE.

Non pas, je déménagerais avec toi; nous serions mieux et plus commodément tous les deux.

BÆTELY.

Qui sait? Un homme n'est pas toujours commode.

LE PÈRE.

Mieux est mieux. Nous donnerions à ferme ce petit bien d'ici, et nous nous établirions dans la plaine.

BÆTELY.

Nous sommes pourtant si bien habitués! Notre maison est à l'abri du vent, de la neige, de la pluie. Nos Alpes fournissent à nos besoins; nous avons à manger et à boire toute l'année; et avec le surplus que nous vendons, nous pouvons encore nous donner un joli habit; nous sommes ici seuls, et nous n'avons à faire la cour à personne. Et que vous servirait là-bas dans le bourg une maison plus grande, dont la chambre serait mieux lambrissée, avec plus de bêtes et de gens auprès de vous? Cela ne fait que donner plus de travail et de souci, et l'on ne peut alors manger, boire et dormir comme auparavant.—Au fait, je souhaiterais vous voir plus à votre aise.

LE PÈRE.

Et moi je souhaiterais n'avoir plus à m'inquiéter de toi. Vraiment, je me fais vieux, et je m'aperçois que je décline. Mon bras droit devient tous les jours plus raide; mon épaule, là où la balle m'a touché l'os, devient plus sensible aux changemens

de temps. Et puis, mon enfant, si je viens à manquer, tu ne peux pas subsister seule; il faudra que tu te maries, et tu ne sais pas quel homme tu auras. A présent voici un brave garçon qui t'offre sa main. Je roule tout cela dans ma tête; tous les jours je m'occupe et rêve de toi.

J'y pense chaque matin,
Et je plains ta solitude,
Ton avenir incertain...

BÆTELY.

A demain l'inquiétude,
Toujours à demain matin (4).

Qu'est-ce qu'a dit Jéry?

LE PÈRE.

Pourquoi le demander? Tu n'en tiens aucun compte.

BÆTELY.

Je voulais savoir s'il y avait quelque chose de nouveau là-bas.

LE PÈRE.

Rien de nouveau; il n'a rien de nouveau à dire, lui, tant que tu laisses son cœur dans le même état.

BÆTELY.

Cela me fait de la peine pour lui. Il pourrait être très-heureux; il est seul; il a eu de son père de jolis biens; il est jeune et leste; eh bien, par-dessus tout cela, il veut à toute force avoir une femme, et moi justement! Il en trouverait dix pour une à ma place. Que vient-il chercher si haut chez nous? Pourquoi est-ce justement moi qu'il veut?

LE PÈRE.

Parce qu'il t'aime.

BÆTELY.

Je ne sais ce qu'il veut; il ne fait que me tourmenter.

LE PÈRE.

Il ne me déplairait pas du tout.

BÆTELY.

Il ne me déplaît pas non plus. Il est joli, actif, brave. Dernièrement, à la foire, il a jeté par terre de la belle manière cet étranger qui faisait tant le fort à la lutte (5). Il me revient d'ailleurs tout-à-fait. Si seulement ces messieurs ne voulaient pas tout de suite épouser! Quand une fois on les a traités avec amitié, ils sont tous les jours là à vous tourmenter.

LE PÈRE.

Ce n'est que depuis un mois qu'il vient aussi souvent.

BÆTELY.

Il ne se passera pas long-temps qu'on ne le revoie ici; car de bien bonne heure je l'ai vu filer du côté des prés qu'il a là-haut dans la forêt. De ses jours il n'a si souvent visité ses troupeaux que depuis ces derniers temps; je voudrais qu'il me laissât en repos. Voilà encore la toile presque sèche. Que le soleil est déjà haut! Et votre déjeuner?

LE PÈRE.

Je vais le trouver. Songe seulement au dîner pour l'heure qu'il faut.

BÆTELY.

C'est mon affaire plus qu'à vous. (*Le père sort.*) En vérité, le voilà qui vient; je l'avais bien dit. Les amans sont aussi ponctuels que le soleil. Il faut que j'entonne une petite chanson gaie, afin qu'il ne vienne pas encore me rejouer le même air de vielle (6).

(Elle se met à faire quelque ouvrage, et chante.)

Le ruisseau s'échappe et murmure,
Et son onde fuit pour toujours;
L'astre qui luit sur la nature
Ne s'arrête point dans son cours;
Le nuage dans l'étendue
S'évanouit légèrement:
Comme l'onde, l'astre et la nue,
L'amour murmure, et brille, et passe en un moment.

JÉRY, qui pendant ce temps s'est approché.

Si le ruisseau passe et murmure,
Si la nue échappe à nos yeux,
L'astre qui luit sur la nature
Voyage et reste dans les cieux;
Il fuit, mais la saison nouvelle
Nous rapportera ses bienfaits...
C'est ainsi que l'amour fidèle
Brille errant et mobile, et ne s'éteint jamais.

BÆTELY.

Qu'apportez-vous de nouveau, Jéry?

JÉRY.

Toujours la même chose, Bætely.

BÆTELY.

Ici, dans nos montagnes, nous avons assez de la

même chose. Si vous n'avez rien à nous apporter de neuf, pourquoi venez-vous de si bonne heure?

JÉRY

J'ai été là-haut dans les Alpes voir à quoi se monte la provision de fromages. Là-bas, au lac, il y a un marchand qui en cherche. Je pense que nous ferons affaire.

BÆTELY.

Ainsi vous allez encore gagner bien de l'argent.

JÉRY.

Plus que je n'en ai besoin.

BÆTELY.

J'en suis bien aise pour vous.

JÉRY.

Et moi, je serais bien aise si vous en preniez la moitié, si vous preniez tout. Que ce serait beau, quand, après avoir fait un marché, je reviendrais à la maison et te jetterais les écus dans ton tablier! Compte-les, dirais-je alors, et serre tout cela. A présent, lorsque je rentre au logis, il faut que je mette mon argent dans l'armoire, et je ne sais pas pour qui.

BÆTELY.

Combien y a-t-il encore de temps jusqu'à Pâques?

JÉRY.

Pas long-temps, si vous me donnez de l'espérance.

BÆTELY.

Dieu m'en préserve! C'était seulement pour dire.

JÉRY.

Tu seras cause de quelque malheur. Déjà si souvent tu m'as tourné la tête, au point que je voulais en épouser une autre pour te dépiter. Et si je l'avais aujourd'hui, j'en serais las tout de suite, et je dirais toujours, toujours : Ce n'est point Bætely! Je serais à jamais misérable.

BÆTELY.

Il faut que tu prennes une belle fille qui soit riche et bonne. On ne se lasse jamais de cela.

JÉRY.

Ç'est toi que j'ai désirée, et non pas une plus riche, ni une meilleure.

Je t'épargne, ô mes amours,
Les plaintes de ma tendresse;
Mais sache bien que toujours
Tu seras seule maîtresse
De mon cœur et de mes jours.
Pourquoi cette indifférence ?
Jouis-tu de ma souffrance?
Ah! si tu veux être à moi,
Pour jamais je suis à toi.

BÆTELY.

Tu sais de très-jolies chansons, Jéry, et tu les chantes fort bien. Tu m'en apprendras une demi-douzaine, n'est-ce pas? Je suis lasse des anciennes que je sais. Adieu, il me reste encore beaucoup d'ouvrage ce matin; mon père appelle.

(Elle sort.)

JÉRY.

Dédaigne, cruelle,
Un amour fidèle,
Moi je vais partir.
Le temps fuit, tout change,
Et l'amour se venge
Par le repentir.

Ta fierté m'exile;
Je fuis cet asile,
Pour n'y plus rentrer.
Ici l'air me pèse,
Et mon cœur à l'aise
N'y peut respirer.

Dédaigne, cruelle,
Un amour, etc.

(Thomas paraît.)

THOMAS.

Jéry!

JÉRY.

Qui m'appelle?

THOMAS.

Bonjour.

JÉRY.

Qui êtes-vous?

THOMAS.

Est-ce que tu ne me reconnais plus?

JÉRY.

Thomas, est-ce toi?

THOMAS.

Suis-je donc si changé?

JÉRY.

Oui vraiment; tu as grandi, tu as l'air plus distingué.

THOMAS.

C'est l'effet de la vie de soldat. Un soldat a toujours l'air plus distingué qu'un paysan ; aussi est-il plus rudement mené.

JÉRY.

Tu es en permission?

THOMAS.

Non, j'ai mon congé. Quand la capitulation fut expirée: Adieu, mon capitaine, fis-je, et je revins à la maison.

JÉRY.

Mais qu'est-ce que cet habit? pourquoi portes-tu le chapeau galonné et le sabre? Tu as encore l'air, oui, l'air tout-à-fait militaire.

THOMAS.

Ils appellent cela en France *un uniforme de goût* (7), lorsqu'un homme porte de son chef quelque costume un peu bizarre.

JÉRY.

Est-ce que le métier ne t'a pas plu?

THOMAS.

Très-fort, très-bien ; seulement pas long-temps. Je ne voudrais point pour cinquante doublons ne pas avoir été soldat. On devient un tout autre gaillard. On devient alerte, joyeux, adroit; on apprend à s'accommoder de tout, et l'on sait comment va le train du monde.

JÉRY.

Comment es-tu venu par-ici? Où t'en vas-tu donc, coureur ?

THOMAS.

Je ne pouvais me plaire seul avec ma mère à là maison; j'ai donc acheté en bloc et pris à crédit quarante beaux bœufs d'Appenzell [8], tous bruns-noirs comme la nuit; je les chasse devant moi jusqu'à Mailand. C'est une bonne affaire, on y gagne, et l'on se divertit sur la route. Et puis, j'ai mon violon avec moi; je m'en sers pour rendre sains les malades et gai le mauvais temps. Maintenant qu'est-ce que tu as donc, mon vieux Tell? tu n'as pas l'air en train. Qu'as-tu?

JÉRY.

Moi aussi, je serais de grand cœur parti depuis long-temps; j'aurais de grand cœur essayé aussi du même commerce. J'ai toujours sans cela de l'argent qui reste là, et je ne me plais plus du tout au logis.

THOMAS.

Hum, hum! tu n'as pas l'air d'un faiseur de marchés. Un marchand doit avoir les yeux vifs et éveillés. Ton regard est morne et languissant.

JÉRY.

Ah! Thomas!

THOMAS.

Ne soupire pas, cela me fâche.

JÉRY.

Je suis amoureux.

THOMAS.

Pas davantage? Oh! je le suis toujours, moi, partout où je viens en quartier, et pourvu que les filles ne soient pas tout-à-fait affreuses.

(Il chante.)

Boire, aimer, voilà deux mots
Qui guérissent tous les maux.
Le bonheur a pour recette,
Turlurette! (*Bis.*)
Bon vin et fillette (9).

JÉRY.

Allons, je vois, tu es devenu comme les autres. Il ne vous suffit pas d'être joyeux, il faut encore que vous deveniez libertins.

THOMAS.

Tu ne comprends pas, camarade; ton état n'est pas si dangereux. Vous autres, pauvres têtes, lorsque cela vous prend pour la première fois, vous croyez vraiment que le soleil, la lune et les étoiles vont s'abîmer.

Certain berger dans le hameau
Était cité pour sa paresse;
Il dormait, il dormait sans cesse,
Et même auprès de son troupeau.
Mais jeune fille un peu coquette
Lui plut... et sa raison partit.
Plus de troupeau ni de houlette,
Plus de sommeil ni d'appétit.
Plaintif, errant selon l'usage,
Dans l'ombre il s'en allait sans bruit
Compter les arbres du bocage
Et les étoiles de la nuit.
Enfin avec la demoiselle
Il s'est uni par mon conseil,
Et l'appétit, et le sommeil,
Tout est revenu de plus belle.

Maintenant, dis, veux-tu te marier?

JÉRY.

Je fais la cour à la plus aimable fille.

THOMAS.

A quand la noce?

JÉRY.

Nous n'en sommes pas encore là.

THOMAS.

Comment?

JÉRY.

Elle ne veut pas de moi.

THOMAS.

Elle n'est pas avisée.

JÉRY.

Je suis mon maître, j'ai un joli domaine, une belle maison, je veux me charger de son père, ils seront bien chez moi.

THOMAS.

Et elle ne veut pas de toi? En a-t-elle quelque autre dans la cervelle?

JÉRY.

Elle ne veut de personne.

THOMAS.

De personne? Elle est folle; elle devrait remercier Dieu, et te prendre des deux mains. Qu'est-ce donc que cette mauvaise tête-là?

JÉRY.

Voilà déjà un an que je lui fais la cour. Elle demeure dans cette maison avec son père; ils vivent de ce petit bien qui est là auprès. Elle a déjà écon-

JÉRY.

Tu es devenu beau diseur.

THOMAS.

Je veux lui conter des histoires.

JÉRY.

Très-bien.

THOMAS.

Je veux lui conter qu'on doit remercier le ciel quand on rencontre un honnête garçon.

JÉRY.

A merveille !

THOMAS.

Je veux te faire valoir ; va-t'en seulement, va.

JÉRY.

C'est le bonheur que Thomas me promet,
Et l'espoir rentre dans mon âme.

THOMAS.

Mon cher ami, je te donne une femme;
Ce n'est pas un si grand bienfait.

(Jéry sort.)

A quoi ne parvient-on pas dans ce monde ? C'est une chose que je n'aurais jamais imaginée que, dans mon marché de bœufs, je gagnerais encore le pot-de-vin d'un faiseur de mariages. Je veux voir pourtant quelle espèce de dragon c'est, et si elle ne sait pas entendre un mot de raison. Pour bien faire, j'aurai l'air de ne pas connaître Jéry, et de ne rien savoir sur son compte ; puis tout d'un coup je la prendrai en flanc avec ma proposition. (*Bæ-*

tely sort de la hutte. — A part.) Est-ce elle ? Oh! elle est jolie. (*Haut.*) Bonjour, ma belle enfant.

BÆTELY.

Grand merci ; que souhaitez-vous ?

THOMAS.

Un verre de lait ou de vin, mamselle, serait pour moi un vrai restaurant; voilà déjà trois heures que je suis à gravir la montagne, et sans avoir rien pris.

BÆTELY.

Ah ! de bien bon cœur, et un morceau de pain et de fromage par-dessus le marché. Du vin rouge, du bon vin d'Italie.

THOMAS.

Charmant ! Est-ce votre maison ?

BÆTELY.

Oui, je demeure là avec mon père.

THOMAS.

Oh, oh! tout seuls!

BÆTELY.

Oui, nous sommes nous deux. Attendez, je vais vous quérir à boire; ou faites mieux, entrez là-dedans. Pourquoi rester dehors? vous pourrez raconter quelque chose à mon père.

THOMAS.

Non pas, mon enfant, cela ne presse pas.

(Il la prend par la main et l'arrête.)

BÆTELY, se dégageant.

Ouais, que signifie cela?

THOMAS.

Permettez donc que l'on cause un peu avec vous.

(Il la saisit.)

BÆTELY, de même.

Croyez-vous donc...? Me connaissez-vous déjà ?

THOMAS.

Ma chère enfant, reste un moment.
Si belle et si sauvage !

BÆTELY.

Monsieur a donc bien rarement
Rencontré fille sage ?

THOMAS.

Non, je ne lâche point ta main.
Allons, sois donc plus complaisante.

BÆTELY.

Votre soif n'est pas bien pressante.
Passez, passez votre chemin.

(Elle sort.)

THOMAS seul.

Je m'y suis mal pris. J'aurais dû d'abord gagner sa confiance, me bien établir, manger et boire; puis après, faire mes propositions. Thomas, tu es toujours trop prompt. Mais aussi, pensais-je qu'elle allait être aussi sauvage? Elle est vraiment farouche comme un écureuil. Il faut que je fasse une nouvelle tentative. (*Allant vers la cabane.*) Encore un mot, jeune fille.

BÆTELY, à la fenêtre.

Allez donc votre chemin; il n'y a rien ici pour vous.

(Elle ferme la fenêtre avec bruit.)

THOMAS.

Grossière petite fille! si elle traite ainsi ses amans, je m'étonne qu'il lui en reste encore un. Le pauvre Jéry s'est mal adressé; celle-ci aurait besoin d'un mari qui criât aussi fort qu'elle (10). La fière fillette se croit si en sûreté dans ces montagnes!.. Si quelqu'un pourtant un jour était impertinent, il faudrait bien qu'elle le laissât faire; et j'aurais presque envie de lui faire passer le goût du célibat. Maintenant si Jéry compte sur moi, s'il espère, s'il attend, il va se rire de moi, quelque peu risible que la chose soit pour lui. Au diable! Il faut qu'elle entende de moi ce que j'ai à lui dire; je veux au moins exécuter ma commission; renoncer tout simplement serait par trop honteux. (*Heurtant fortement à la cabane.*) Maintenant sans plaisanterie, jeune fille, ouvrez. Soyez assez bonne pour me donner un verre de vin. Je veux le payer.

BÆTELY, à la fenêtre comme tout à l'heure.

Ce n'est point ici une auberge; détalez, nous ne sommes pas habitués à ces choses-là dans ce pays-ci. Comme les gens se conduisent avec nous, nous nous conduisons avec eux. Allez, ne prenez pas tant de peine.

(Elle ferme bruyamment la fenêtre.)

THOMAS.

Singulière et sotte mijaurée! je veux te montrer que tu n'es pas là-haut si en sûreté. La guenon! nous allons voir qui vous défendra, et quand une fois elle aura été un peu morigénée, elle n'aura plus envie de s'exposer ainsi seule. Excellent! com-

me je ne puis lui donner ma leçon de vive voix, je vais lui en remontrer par des signes intelligibles. Voilà justement mon troupeau qui arrive au haut de la montagne; il faut qu'il fasse sa méridienne sur la prairie de notre entêtée. Ah, ah!... ils vont lui arranger joliment ses herbages; je veux qu'ils lui bouleversent au mieux son terrain. (*Il appelle à la cantonnade.*) Holà! ici! eh! (*Entre un petit pâtre.*) Ne montez pas davantage la montagne à la chaleur; il y a ici une prairie pour le repos; chassez-y tout le bétail. Eh bien! que restes-tu là tout étonné? Fais ce que je t'ordonne..... m'entends-tu?... dans la prairie que voici.... Allons, point de façon; et que rien ne vous arrête, quelque chose qui arrive; faites-les paître et reposer. Je connais les gens d'ici, je vais leur parler. (*Le garçon sort.*) Mais si la chose allait devant le baillif? Eh! qu'est-ce qu'une petite punition? Je pense que la cure réussira; et puis si rien ne fait effet, nous serons du moins tous vengés, et Jéry, et moi, et tous les amoureux, et tous les maltraités. (*Il s'avance vers le petit pré au bord de l'eau, et parle à ses gens hors du théâtre.*) Poussez donc les bœufs ici, sur le pré; arrachez les planches. Bien! allons, tous! garçons, par-ici! ici dedans! Maintenant bon, amusez-vous, chassez-moi toutes les vaches hors d'ici!... Quels sauts elles font de ce qu'on les chasse de leur pâturage et de leur terrain! Maintenant, nargue de la bégueule!

(*Il s'assied sur le pré, prend son violon, et se met à râcler et à chanter.*)

« Oyez, messieurs, écoutez bien :
C'est un amphigouri moderne.

L'auteur est messire Holopherne.
C'est du nouveau donné pour rien [11]. »

LE PÈRE, sortant précipitamment de la cabane.

Que vois-je! ô ciel! De quel droit?... Quelle audace!
Tout ravager d'un tour de main!

THOMAS, jouant.

« Dans la Pologne et l'empire romain,
C'est ainsi que cela se passe [12]. »

BÆTELY.

Te crois-tu le fils du seigneur,
Pour braver toute résistance?

THOMAS, de même.

« Fille de sens, fille d'honneur
Prend un mari pour sa défense. »

LE PÈRE.

Voyez un peu quelle impudence!
Mais le coquin me le paîra.

THOMAS, de même.

« Songe au dicton de la prudence :
Comme tu fais on te fera [13]. »

BÆTELY.

Ce pré, sais-tu que c'est le nôtre?
Fuis, insolent, retire-toi.
Que t'ai-je fait?

THOMAS, de même.

« Pardonnez-moi [14];
Mais vous me prenez pour un autre. »

(Il sort.)

BÆTELY.

Devons-nous le souffrir?

LE PÈRE.

A nous un tel outrage!

BÆTELY.

Mon père, il faut courir;
Que tout le voisinage
Nous vienne secourir.

(Le père sort.)

Quelle douleur amère!
J'en pleure de colère...
C'en est trop, vengeons-nous
D'un affront qui me blesse...
Mais, hélas! ma faiblesse
Égale mon courroux.

THOMAS, revenant.

Belle, allons, un regard tendre,
Et Thomas sera content,
Et mes troupeaux, à l'instant,
Dans le vallon vont descendre.

BÆTELY.

Encor lui! que faire? hélas!
Oses-tu...

THOMAS.

Point de folie!
Enfant, ne te fâche pas,
Je te trouve si jolie!

BÆTELY.

Quel effronté! quelle horreur!...

THOMAS.

La créature céleste!
Qu'elle est jolie et modeste!

BÆTELY.

Ah! j'étouffe de fureur.

(Thomas veut l'embrasser; elle le repousse et se jette dans la porte. Il veut soulever la fenêtre; comme elle la retient, il fait tomber plusieurs vitres, et dans son emportement il brise les autres.)

THOMAS, revenant sur le devant par réflexion.

Chut! chut! C'était trop d'extravagance; maintenant le jeu commence à devenir sérieux. Tu aurais dû t'y prendre plus prudemment pour ton épreuve : un négociateur d'amour ne devrait pas enfoncer les portes. On voit bien que je n'ai jamais arrangé de telles affaires que pour mon propre compte ; et dans ces cas-là il n'est pas mauvais d'aller droit son chemin, et sans cérémonies. Que faut-il faire ? Voilà du tapage : il faut voir à m'en retirer avec honneur; que cela n'ait pas l'air comme si j'avais peur. Allons, une manœuvre vive et leste; en avant la musique, et battons doucement en retraite (15).

(Il s'en va du côté du pré en jouant du violon.)

LE PÈRE.

O ciel ! rage ! désolation! le scélérat! Pour la première fois je sens que je n'ai plus de moelle dans les os comme jadis, que mon bras est débile, que mes pieds n'avancent plus. Attends, va.... Pas un des voisins ne bouge; ils m'en veulent tous à cause de ma fille. J'appelle, je parle, je raconte; aucun n'a envie, pour me complaire, de s'exposer à quelque chose. Oui, ils se moquent à peu près de moi. (*Regardant du côté de la prairie.*) Voyez quelle hardiesse, quelle effronterie! comme il se promène à son aise en faisant de la musique! Les planches mises en pièces !.... (*Du côté de la maison.*) La fenêtre toute brisée! Il ne lui manque plus que de commencer le pillage. Ne viendra-t-il donc aucun voisin ? Je n'aurais vraiment pas cru qu'ils fussent

ainsi disposés à mon égard... Oui, oui, cela est ainsi; ils restent spectateurs, et avec un air de dérision : —Votre fille est assez hardie, me dit l'un; faites-la batailler avec ce garçon. — N'a-t-elle donc maintenant personne, s'écrie un autre, qu'elle mène par le nez, et qui soit prêt à se faire casser les côtes par amour? — Elle n'a que ce qu'elle mérite, dit un troisième; mon fils, qui, pour l'amour d'elle, s'est enfui du pays! — Peine perdue!... Cela est affreux! cela est horrible! Oh! si Jéry était dans les environs! C'est le seul qui pût nous sauver.

(Bætely sort de la hutte. Son père va au-devant d'elle; elle s'appuie sur lui.)

BÆTELY.

Mon père, quoi! sans appui! sans secours! et une telle offense! Je suis hors de moi.... je ne puis en croire mes sens, et mon cœur ne peut le supporter.

(Jéry survient.)

LE PÈRE.

Jéry, sois le bienvenu; sois béni.

JÉRY.

Que se passe-t-il ici? Pourquoi êtes-vous donc si consternés?

LE PÈRE.

Un étranger ravage nos prairies, casse nos vitres, met tout sens dessus dessous. Est-il fou? est-il ivre? que sais-je, moi? Personne ne peut lui résister, personne.... Punis-le, chasse-le.

JÉRY.

Restez tranquilles, mes chers amis; je vais l'étriller comme il faut. Je vous rendrai le repos; vous serez vengés.

BÆTELY.

O Jéry! fidèle et cher Jéry! que tu me ravis! Sois notre sauveur, brave et unique ami.

JÉRY.

Éloignez-vous, enfermez-vous dans la maison. Ne vous inquiétez pas, laissez-moi faire; je me charge de votre vengeance, et je le chasserai, j'en réponds.

(Bætely et son père sortent.)

JÉRY seul, et saisissant un bâton.

Vengeons-la sans plus attendre,
Le cœur me bat d'y penser.
Quel crime de l'offenser!
Quel bonheur de la défendre!

(Il marche vers la prairie.)

Allons, l'ami, sauve-toi;
Je n'épargnerai personne.

(En voulant s'en aller, Thomas le rencontre.)

THOMAS.

Eh mais! la menace est bonne!
Ami, ces bœufs sont à moi.

JÉRY.

Thomas!

THOMAS.

Eh bien! faut-il partir, mon maître?

JÉRY.

C'est toi!

THOMAS.

Mais oui, tout doux, et d'un seul mot...

JÉRY.

Je t'assomme; défends-toi, traître.

THOMAS.

Toi m'assommer? Jéry, peut-être :
L'ami Thomas n'est pas manchot.

JÉRY.

Défends-toi.

THOMAS.

De la patience !...

JÉRY.

Va-t'en.

THOMAS.

Écoute seulement...

JÉRY.

Je vais frapper, crains ma vengeance.
Amour, combats pour un amant.

(Jéry pousse Thomas devant lui; ils s'éloignent en se battant. Bætely sort inquiète de la hutte. Les deux combattans reviennent sur le théâtre; ils se sont pris corps à corps et ils luttent : Thomas a l'avantage sur Jéry.)

BÆTELY.

Jéry! Jéry! écoute, écoute.... Vous ne voulez donc pas écouter ?.... Au secours ! au secours ! mon père, au secours!.... Défendez-vous, défendez-vous ! (16)

(Ils luttent et se débattent en tournant ; à la fin Thomas terrasse Jéry.)

THOMAS, d'une voix entrecoupée, et en reprenant peu à peu haleine.

Te voilà par terre !.... La tâche a été rude, doublement rude.... tu es un vigoureux garçon, et mon bon ami.... Te voilà par terre à présent ; tu n'as rien voulu entendre.... Ne sois plus si précipité ; ceci est une bonne leçon.... Pauvre Jéry, si cette chute pouvait aussi te guérir de ton amour! (*A Bætely, qui pendant ce temps s'occupe de Jéry :*

celui-ci s'est relevé.) C'est pour toi qu'il souffre, c'est pour toi qu'il me donne le chagrin de lui avoir fait mal. Prends soin de lui ; panse-le, guéris-le ; il a trouvé son homme; trop heureux si, par la même occasion, il trouve aussi sa femme! Je me remets en route, et ne peux m'amuser plus long-temps.

(Il sort.)

JÉRY, conduit par Bætely; il est venu à la table sur le devant et s'est assis.

Laisse-moi, laisse-moi.

BÆTELY.

Te laisser! tu as si fidèlement pris parti pour moi.

JÉRY.

Ah ! je ne puis encore me reconnaître.... Je combats pour toi, et je suis vaincu! Laisse-moi, laisse-moi.

BÆTELY.

Non, Jéry, tu m'as vengée; même dans ta défaite, tu as vaincu. Vois, il fait partir son bétail, il met fin à tout ce vacarme.

JÉRY.

Et il n'est pas puni! Il s'en va, il se promène insolemment; il se pavane de ce qu'il a fait, et ne rembourse pas le dommage. Je meurs de honte.

BÆTELY.

Tu es pourtant le plus fort de tout le canton ; et les voisins savent combien tu es brave. Cette fois, il y aura eu par terre quelque chose qui t'aura fait tomber ; sois tranquille, console-toi. Regarde-moi, dis-moi vrai, es-tu blessé ?

JÉRY.

Ma main droite est foulée; cela ne sera rien, ce sera tout de suite remis.

BÆTELY.

Laisse-moi la tirer; cela te fait-il mal?.... Encore une fois. Oui; c'est ainsi qu'il faut faire, cela se guérira.

JÉRY.

Je n'ai pas mérité ces soins.

BÆTELY.

Ce que tu souffres, c'est pour moi. C'est moi plutôt qui n'ai pas mérité un dévouement si actif.

JÉRY.

N'en parle pas.

BÆTELY.

Si modeste!.... Non certes, je ne l'ai pas mérité de toi. Regarde, ta main est tout enflée, et tu te tais.

JÉRY.

Laisse, laisse, ce n'est rien.

BÆTELY.

Prends ce mouchoir, ou tu vas te remplir de sang.

JÉRY.

Cela se guérit de soi-même; cela guérit vite.

BÆTELY.

Non, non; je vais tout de suite te faire un cataplasme. Le vin chaud est un excellent remède. Attends, attends un peu, je reviens dans le moment.

(Elle sort.)

JÉRY seul.

L'espoir renaît, mon âme est consolée,
Et sur mon front un éclair a passé,
Et du soleil les rayons ont percé
L'obscur brouillard qui couvrait la vallée.
Dissipez-vous, nuages ténébreux,
Aux feux du jour, au souffle du Zéphyre.
Amour, amour, bientôt puissé-je dire :
Le ciel est pur, et mon cœur est heureux!

THOMAS, arrivant par un côté et regardant avant d'entrer.

Holà, Jéry!

JÉRY.

Quelle voix!... Déhonté, oses-tu bien te faire voir?

THOMAS.

Paix donc! paix! Point de colère, point d'emportement. Écoute seulement deux mots que j'ai à te dire.

JÉRY.

Que je guérisse seulement et tu ressentiras ma vengeance.

THOMAS.

Ne perdons pas le temps à bavarder. Écoute-moi, cela presse.

JÉRY.

Loin de ma vue! tu me fais horreur.

THOMAS.

Si tu manques l'occasion, elle est à jamais perdue. Ne méconnais donc pas ton bonheur, un bonheur que je t'ai procuré. Sa rigueur s'évanouit, elle éprouve la reconnaissance, elle sent combien elle t'est redevable.

JÉRY.

Tu prétends me faire la leçon, extravagant, brutal.

THOMAS.

Injurie, pourvu que tu m'écoutes. Soit, je lui ai joué un mauvais tour. C'était moitié calcul, moitié accident. Suffit qu'elle trouve qu'un homme brave est une bonne protection. Bien sûrement elle se convertit... Et toi, qui ne voulais rien entendre! il a bien fallu me mettre en défense. C'est bien ta faute si je t'ai couché par terre, si je t'ai blessé.

JÉRY.

Va-t'en, tu ne me persuaderas pas.

THOMAS.

Vois seulement comme tout tourne bien, comme tout s'arrange par force. Elle est convertie, elle t'apprécie, elle va t'aimer. Maintenant ne sois pas négligent, ne t'amuse pas à rêver; bats le fer pendant qu'il est chaud.

JÉRY.

Allons, pars, et ne m'importune pas plus longtemps.

THOMAS.

Il faut que je te dise encore une chose : sois content au moins, tu me dois cela; c'est moi que tu dois remercier du bonheur de toute ta vie. Pouvais-je mieux exécuter ta commission? et si le moyen et la façon ont été un peu extraordinaires, finalement le but est atteint; tu peux te réjouir. Dépêche-toi d'en finir avec elle. Je reviendrai;

vous me pardonnerez, et, quand tout aura réussi, vous ferez plus, vous louerez mon invention, vous bénirez mon extravagance.

JÉRY.

Je ne sais pas bien quels remercîmens j'ai à te faire.

THOMAS.

Crois-tu donc que j'aurais voulu lui faire tort pour rien du tout?

JÉRY.

Vraiment, frère, c'était une folle idée; comme tour de soldat, cela peut passer.

THOMAS.

L'affaire principale est qu'elle devienne ta femme; et alors, de quelque manière que le marieur s'y soit pris, c'est indifférent. Le père vient. Adieu pour un moment.

(Il sort.)

LE PÈRE, *arrivant.*

Jéry, quel étonnant hasard est ceci? Dois-je le nommer une bonne ou une mauvaise fortune? Bætely est toute changée; elle reconnaît ton amour, elle t'estime, elle t'aime, elle pleure à cause de toi. Elle est émue, comme je ne l'avais vue de sa vie.

JÉRY.

Pouvais-je m'attendre à une telle récompense?

LE PÈRE.

Elle est confondue; elle est debout près du foyer tout absorbée; elle songe au passé, à la manière dont elle s'est conduite envers toi, elle songe à ce

qu'elle te doit désormais. Va, sois content. Je gage qu'elle prend en ce moment la résolution qui nous doit réjouir tous deux, que tous deux nous désirons.

JÉRY.

Quoi? je devrais la posséder?

LE PÈRE.

Elle vient; je lui cède la place.

(Il sort.)

BÆTELY, portant un vase et du linge.

J'ai tardé long-temps, bien long-temps;
Viens, ne perdons point nos instans,
Donne-moi ta main, je te prie.

JÉRY, pendant qu'elle lui met une bande.

Chère âme, c'est trop de bonté;
C'est plus que je n'ai mérité.
Quel bien me fait ta main chérie!

BÆTELY, qui a fini le pansement.

Souffres-tu?

JÉRY.

Presque plus.

BÆTELY.

Jéry,
Ne me ments point.

JÉRY.

Non, je t'assure.
Tes doigts ont touché la blessure,
Je souffrais, l'amour m'a guéri.

BÆTELY.

Parle, Jéry, mais parle sans mystère,
Et sur mes yeux fixe un moment tes yeux.
Dis, tout en moi te paraît odieux?
Dis, tu me hais?.. Venge-toi, sois sincère.

Ce fut à moi que tu donnas ton cœur,
C'est moi qu'ici protège ton courage.
Et que de fois, par un dédain moqueur,
J'ai cependant repoussé ton hommage!
D'un autre objet tu dois être amoureux;
Tu dois me fuir?... Parle avec assurance.
J'ai tant de droits à ton indifférence!...
Je dois souffrir; c'est à toi d'être heureux.

JÉRY.

« Si le ruisseau passe et murmure,
» Si la nue échappe à nos yeux,
» L'astre qui luit sur la nature
» Voyage et reste dans les cieux;
» Il fuit, mais la saison nouvelle
» Nous rapportera ses bienfaits.
» C'est ainsi que l'amour fidèle
» Brille, errant et mobile, et ne s'éteint jamais. »

(Ils se regardent l'un l'autre; Bætely paraît émue et indécise.)

Ange céleste, je t'en prie,
Redoute un premier mouvement :
Une âme attendrie
S'égare aisément.
De la pitié crains la puissance,
Tu pourrais la maudire un jour;
La reconnaissance
N'est pas de l'amour.

BÆTELY.

Ce n'est pas elle qui m'abuse,
J'en crois un autre sentiment.
Mon âme est confuse
De ton dévoûment.
Mon ami, plus de confiance,
Mon cœur se livre sans retour :
Ma reconnaissance
N'est que de l'amour.

JÉRY.

Qu'entends-je ?.. épargne-moi... Silence,
Silènce par pitié.
C'est assez, pour ma récompense,
D'un regard d'amitié.

BÆTELY, après une pause.

Dis-moi : comment ta main va-t-elle ?
Sans une souffrance nouvelle,
Peux-tu t'en servir ?

JÉRY, soulevant sa main droite.

Je le croi.

BÆTELY, en lui tendant la sienne.

Alors, Jéry, donne-la-moi.

JÉRY, reculant un peu.

Je tremble et je balance ;
Puis-je, au gré de mon cœur,
Compter sur ta constance,
Compter sur ton bonheur ?

BÆTELY.

Jéry, crois ton amie ;
Elle est à toi.

JÉRY, éclatant.

Prends mon cœur, prends ma vie,
Et sois à moi.

(Ils s'embrassent.)

ENSEMBLE.

Amour, unis nos destinées ;
Notre châlet deviendra ton séjour ;
Daigne embellir, comme ce premier jour,
Nos dernières journées.

(Le père survient.)

LE PÈRE.

Ciel ! qu'ai-je vu ? Ne me trompé-je pas ?

JÉRY.

Puis-je espérer ?

BÆTELY.

Consacrez ma promesse.

JÉRY ET BÆTELY.

Mon père !...

LE PÈRE.

Mes enfans !

TOUS TROIS.

O bonheur !

LE PÈRE.

Dans vos bras
Je crois retrouver ma jeunesse.

BÆTELY ET JÉRY, s'agenouillant.

Bénissez-nous.

LE PÈRE.

Je vous bénis.

ENSEMBLE.

LE PÈRE.	JÉRY ET BÆTELY.
O mes enfans, restez unis.	A jamais nous sommes unis.

THOMAS, arrivant.

Et moi, sans trop d'irrévérence,
M'est-il permis de m'approcher ?

BÆTELY.

Le coquin !

JÉRY.

Quelle extravagance !

LE PÈRE.

Quelle arrogance !

THOMAS.

Écoutez-moi sans vous fâcher.

Lorsque j'ai fait tout le tapage
J'avais trop bu, c'est mon défaut.
Faites venir les anciens du village;
Examen fait, ils n'ont qu'à dire un mot,
Et je paîrai l'amende et le dommage.

(Bas à Jéry.)

Tu sais que pour frais de courtage
C'est douze écus que tu me dois :
Amende et dommage à la fois
Ne coûteront pas davantage.

(Haut à Bætely.) (Au père.) (A Jéry.)

Cédez..... Écoutez-moi... Toi qui m'as soupçonné,
Parle pour moi.

JÉRY.

Vraiment il m'intéresse;
Pardonnons-lui. Qu'en ce jour fortuné,
Tout partage notre allégresse.

BÆTELY ET SON PÈRE.

(A Jéry.) (A Thomas.)

Tu le veux, tout est pardonné.

TOUS.

Douce union! tendresse mutuelle!
Bel avenir! heureux instant!
Chantons l'amour constant,
Et le bonheur fidèle.

FIN DE JÉRY ET BÆTELY.

NOTES

SUR

JÉRY ET BÆTELY.

(1) Il y a dans le texte: *Une hutte de rochers.*

(2) Cette chanson et presque toutes celles qui suivent ont peu de sel en français. Voici le mot à mot : «Chante, oiseau, chante; fleuris, petit arbre, fleuris ; nous sommes bonnes filles ; nous n'épargnons aucune fatigue, soir et matin. »

(3) On sait que le blanchîment des toiles par le moyen de l'arrosement et de l'exposition à la lumière solaire, est fort pratiqué dans les prairies de la Suisse ; c'est pour cela que Bætely dira à la fin de la scène : « *Voilà encore la toile presque sèche.* »

(4) Le même mot *morgen* signifie à la fois *demain* et *matin.* De là un jeu de mots assez froid dans le texte, et une antithèse plus froide encore dans la traduction.

(5) Sorte de jeu très-commun dans les fêtes de Suisse. Goethe se sert pour le désigner du mot du pays, *schwingen*, qui signifie proprement cette lutte gymnastique, en usage parmi les habitans des Alpes. De même, quelques lignes plus bas, il emploie pour désigner une prairie le mot *matte*, qui n'appartient qu'au dialecte helvétique ; cela donne au dialogue une vérité locale, qui disparaît dans la traduction.

(6) C'est-à-dire : « *Me chanter la même chanson, me répéter la même chose.* » — Il eût été difficile de transporter dans notre langue ces deux couplets avec la simplicité de l'original. Les voici mot à mot :

Bætely. « L'eau murmure et ne s'arrête pas. Tout lestement les astres dans le ciel passent leur chemin ; tout lestement les nuages dans le ciel s'éloignent. Ainsi murmure l'amour, et il passe. » — Jéry. « Les eaux murmurent, les nuages s'en vont ; mais les astres demeurent, ils errent et ils restent : il en est de même aussi de l'amour des cœurs fidèles, il s'agite, il se meut, et il ne change pas. »

(7) Ces mots sont en français dans le texte. Il y a beaucoup d'expressions françaises dans le rôle de Thomas, qui a été soldat dans les troupes suisses capitulées au service de France.

(8) Les bœufs d'Appenzell sont renommés pour leur beauté et leur couleur d'un brun noirâtre.

(9) « Une fillette et un petit verre de vin guérissent de toute peine. Celui qui ne boit un coup ni ne donne un baiser, ne vaut guère mieux que mort. » On voit que *Turlurette* n'est point dans l'allemand. La conscience du Traducteur ne lui permettait pas de le laisser ignorer. D'où vient donc cette hardiesse, ce mot parasite? Le traducteur avoue que les paroles de Thomas lui ont bien involontairement rappelé un refrain de M. de Béranger. Et comment se rappeler un refrain de M. de Béranger, sans le citer ? La citation d'ailleurs est innocente ; car la chanson *Bon Vin et Fillette* était dans la première édition. Voyez *Chansons morales et autres*, *pag*. 161.

(10) Littéralement : « *Qui criât du dehors de la forêt, comme elle crie du dedans*. » Expression proverbiale qui signifie *tenir tête*.

(11) Littéralement : « Vienne sur-le-champ ici, quiconque entend volontiers un *Quodlibet*. L'auteur est Holopherne ; c'est du tout neuf. » Les paroles allemandes sont peut-être le début de quelque chanson populaire ; elles en ont tout-à-fait la forme.

(12) Ceci devrait donner l'idée du temps où se passe l'ouvrage ; c'est une époque où dans l'Empire et la Pologne on s'emparait du bien d'autrui ; on n'a que l'embarras du choix.

(13) Textuellement : « *On dit : pour un tronc dur il faut un gros coin.* » C'est l'équivalent du proverbe français : « *A bon chat bon rat.* »

(14) Ces mots sont en français dans le texte.

(15) Les mots dont se sert Thomas ici, et dans plusieurs autres passages, sont des termes militaires qui n'ont d'allemand que la terminaison. On assure que cela vient de ce que la plupart des nations de l'Europe ont à une certaine époque réglé leur établissement militaire sur celui que Louis XIV avait donné à la France. Les mots ont suivi les institutions ; depuis, Frédéric II a eu la même influence.

(16) Ces mots dans le texte font partie du chant.

CLAVIJO,

TRAGÉDIE.

NOTICE

SUR CLAVIJO.

« J'ai eu le quatrième mémoire de Beaumarchais; j'en suis encore tout ému. Jamais rien ne m'a fait plus d'impression; il n'y a point de comédie plus plaisante, point de tragédie plus attendrissante, et surtout point d'affaire épineuse mieux éclaircie. » Ces mots d'une lettre de Voltaire expriment ce que dut éprouver Goethe à la lecture du *quatrième mémoire*. Il se dit apparemment comme lui : *il n'y a pas de tragédie plus attendrissante*, et il voulut en faire l'épreuve; témoin la tragédie de *Clavijo*.

Pendant le plus célèbre des célèbres procès de Beaumarchais, quelques-uns de ses adversaires firent circuler dans le public une lettre venue, disait-on, d'Espagne, et dans laquelle on l'accusait d'avoir commis des crimes dignes du dernier supplice, pendant un voyage qu'il avait fait en ce pays dix années auparavant. Cette

imputation le mit dans la nécessité de raconter cette époque de sa vie, et, sous le titre de *Fragment de mon voyage en Espagne*, il inséra dans son dernier factum, *le plus bel épisode de ses mémoires* au jugement de La Harpe.

L'année même de la publication de son récit, en 1774, Goethe conçut et exécuta l'idée de le transporter sur la scène; l'événement est si dramatique par lui-même qu'il pouvait presque se contenter de le dialoguer, et c'est à peu près à cela qu'il s'est borné dans toute la première moitié de la pièce. L'explication de *Beaumarchais* et de *Clavijo*, scène admirable et qui suffirait pour mettre un ouvrage hors de ligne, est même à quelques mots près littéralement traduite. Les autres scènes des trois premiers actes étaient indiquées d'avance par la narration originale, que Goethe a suivie en la développant, sans même tirer parti de toutes les ressources qu'elle lui pouvait offrir. Dans les deux derniers actes, au contraire, il s'est livré à ses propres inspirations. Le quatrième, ou plutôt la scène très-habilement faite de *Clavijo* et de *Carlos*, qui en occupe la plus

grande partie, est entièrement de lui, et le dénoûment est une invention toute nouvelle, et qui n'a rien d'historique. Il doit produire de l'effet; mais cet effet long-temps apprêté, semble passer la mesure de la représentation théâtrale. Quelle différence de cette fin de pièce au mémoire français où tout est certainement neuf et singulier, mais où il est difficile d'apercevoir la trace de l'artifice et de l'exagération !

Cependant l'ouvrage a des beautés, et le spectacle en doit être frappant et terrible. C'est bien véritablement la tragédie bourgeoise, que l'on confond à tort avec le drame, dont le dénoûment est presque toujours heureux, et dont les événemens, souvent graves et tristes, ne sont jamais lugubres ni sanglans. Goethe, cette fois a visé à l'intérêt, et il me semble que si la pièce avait plus de développement, il aurait assez bien réussi.

Les caractères lui ont peu coûté : les principaux étaient donnés par l'auteur français, et sous sa plume ils étaient déjà dramatiques. *Clavijo* est bien représenté; plus de vanité que d'ambition, plus de mobilité que de sensibilité,

plus de faiblesse que de méchanceté. Il ne sait pas se résigner, il ne sait pas s'affranchir. Docile à tous les conseils, subjugué par les impressions du moment, il n'a point la force de concevoir ni de suivre une volonté; il n'a de courage que par désespoir; il ne sait vaincre ses désirs ni ses regrets, ses scrupules ni ses remords. Cependant il est supérieur au *Clavijo* de Beaumarchais, et il fallait en effet le relever pour qu'il méritât quelqu'intérêt et pût donner son nom à la pièce : mais ce n'était pas une raison pour rabaisser son ennemi qui paraît ici plus léger et plus emporté qu'il ne s'est peint. Il a perdu une partie de sa fermété, de sa présence d'esprit, de son aplomb. Assurément, le *Beaumarchais* de Goethe n'eût pas été capable de se tirer avec autant de sang-froid, d'adresse et d'intrépidité de la grande scène avec *Clavijo*. On y retrouve le *Beaumarchais* de Beaumarchais.

Carlos est un personnage tout d'invention, et il y a de l'énergie et de l'art dans ce rôle. C'est un confident très-puissant, un ami pervers, un corrupteur consommé; mais cette conception n'est plus aujourd'hui fort difficile ni fort originale. Le rôle de *Marie* est roma-

nesque, mais naturel, ce qui ne s'exclut pas quand il s'agit d'une jeune fille. Elle touche profondément; elle est si tendre, si faible, si souffrante. Goethe excelle à peindre les jeunes femmes passionnées.

Le style de l'ouvrage n'est pas toujours très-soigné, mais il a de la rapidité et de la chaleur. Le dialogue a peu de traits, et quelquefois il est trop bref. Les défauts germaniques se font sentir surtout dans les morceaux pathétiques; on y retrouve ces expressions vagues et outrées que les Allemands semblent employer *pour faire peur aux gens*, et qui ôtent même aux sentimens naturels leur air de vérité. C'est au reste ici une ressemblance de plus avec Beaumarchais, un des écrivains les plus hyperboliques que nous ayons.

En tout, la pièce semble avoir été composée trop vite. Rien n'est assez approfondi, rien n'est assez médité. Je ne sais si l'on dira : *Il n'y a point de tragédie plus attendrissante.*

Ch. DE RÉMUSAT.

PERSONNAGES.

CLAVIJO, garde des archives du roi [1].
CARLOS, son ami.
BEAUMARCHAIS.
MARIE BEAUMARCHAIS.
SOPHIE GUILBERT, née Beaumarchais.
GUILBERT, son mari.
BUENCO.
SAINT-GEORGES.

La scène est à Madrid.

CLAVIJO.

ACTE PREMIER.

La demeure de Clavijo.

CLAVIJO, CARLOS.

CLAVIJO, se lèvant de son bureau.

Cette feuille fera un bon effet, elle doit enchanter toutes les femmes. Dis-moi, Carlos, ne crois-tu pas que mon journal [a] est maintenant un des premiers de l'Europe ?

CARLOS.

Nous n'avons du moins en Espagne aucun auteur moderne, qui sût unir à un style aussi brillant et aussi facile autant de force de pensée, autant de fleur d'imagination.

CLAVIJO.

Laisse-moi faire, il faut encore que je devienne chez cette nation le créateur du bon goût. Les hommes sont disposés à recevoir toutes les impressions; j'ai une réputation, j'ai la confiance du public espagnol, et, soit dit entre nous, mes connaissances s'étendent chaque jour, mes sentimens se développent, et mon style gagne en vérité et en force.

CARLOS.

Bien, Clavijo ; pourtant, soit dit sans te fâcher, ton ouvrage me plaisait bien mieux du temps que tu l'écrivais encore aux pieds de Marie ; du temps que cette aimable et vive créature avait encore sur toi de l'influence ; je ne sais, le tout avait quelque chose de plus frais, de plus jeune.

CLAVIJO.

C'était un bon temps, Carlos, et il est passé. Je te l'avoue volontiers, j'écrivais alors avec un cœur plus libre ; et il est vrai qu'elle eut beaucoup de part au suffrage que le public m'accorda dès le début. Mais à la longue, Carlos, on se rassasie des femmes ; et n'as-tu pas été le premier à approuver ma résolution, quand je me suis décidé à l'abandonner ?

CARLOS.

Tu te serais gâté ; ces femmes sont trop uniformes. Seulement il serait temps, ce me semble, de chercher quelque nouvelle intrigue, car on devient nul aussi à rester comme cela dans le vague (3).

CLAVIJO.

Mon intrigue est à la cour, et là, point de loisir ni de fête. Pour un étranger venu ici sans état, sans nom, sans fortune, ne me suis-je pas assez avancé déjà ? Ici, dans une cour ! au milieu d'une foule pressée où il n'est pas facile de se faire remarquer ! je jouis quand je regarde le chemin que j'ai laissé derrière moi. Aimé des premiers du royaume, honoré pour mes connaissances, pour mon rang, ar-

chiviste du roi; Carlos, tout cela m'aiguillonne. Je ne serais rien, si je restais ce que je suis. Monter, toujours monter! et cela coûte du travail et de l'industrie, on a besoin de toute sa tête; et les femmes, les femmes, on perd trop de temps avec elles.

CARLOS.

Imbécile, c'est ta faute. Je ne puis, moi, vivre sans les femmes, et elles ne m'empêchent de rien du tout. Aussi je ne leur dis pas tant de jolies choses, je ne m'amuse pas des mois entiers au sentiment et tout ce qui s'ensuit. Car je n'aime nullement à avoir affaire à ces honnêtes filles. On a bientôt tout dit avec elles; et puis on fait l'attentif à leurs côtés pendant un temps, et à peine se sont-elles tant soit peu enflammées pour vous, que viennent ces diables d'idées de mariage et de propositions de mariage, que je crains comme la peste... Tu es pensif, Clavijo?

CLAVIJO.

Je ne puis me délivrer du souvenir d'avoir abandonné... d'avoir trompé Marie, appelle cela comme tu voudras.

CARLOS.

Voilà du surprenant. Il me semble pourtant qu'on ne vit qu'une fois dans ce monde, qu'on n'a qu'une fois tant de forces et tant d'avenir, et que celui qui n'en use pas pour le mieux, qui ne se pousse pas aussi loin que possible, est un insensé. Et se marier, se marier juste au moment où la vie doit commencer à prendre l'essor! s'ensevelir dans

le repos domestique, s'enfermer quand on n'a pas encore parcouru la moitié de son voyage, pas encore fait la moitié de ses conquêtes! L'aimer, c'était naturel; lui promettre le mariage était une folie, et si tu avais tenu parole, c'eût été de la pure démence.

CLAVIJO.

Tiens, l'homme est inconcevable : je l'aimais véritablement, elle m'attirait, elle me fixait près d'elle; et, quand j'étais à ses pieds, je lui jurais, je me jurais à moi-même que cela durerait éternellement, que je serais à elle aussitôt que j'aurais un emploi, un état... Et maintenant, Carlos!

CARLOS.

Il sera bien assez temps, lorsque tu seras un homme fait, lorsque tu auras atteint le but désiré, de chercher alors, pour couronner et affermir ta fortune, à t'allier par un mariage sensé à une maison riche et considérée.

CLAVIJO.

Elle a disparu, entièrement disparu de mon cœur, et si son malheur ne me revenait quelquefois à l'idée... Que l'on puisse changer ainsi!

CARLOS.

Si l'on était constant, c'est là ce qui m'étonnerait. Vois donc, tout ne change-t-il pas dans le monde? Pourquoi nos passions devraient-elles durer? Sois tranquille, elle n'est pas la première fille abandonnée, ni la première qui se soit consolée. Si j'ai un conseil à te donner, là, vis-à-vis, est cette jeune veuve...

CLAVIJO.

Tu sais que je ne fais pas grand cas de propositions pareilles. Un roman tout prévu, tout arrangé, n'est pas de nature à m'intéresser.

CARLOS.

Parlez-moi des gens délicats!

CLAVIJO.

Laissons cela, et n'oublie pas que notre principale affaire présentement est de nous rendre nécessaires au nouveau ministère. Ce Whal qui donne sa démission du département des Indes! c'est toujours fâcheux pour nous. A la vérité, cela ne m'inquiète pas autrement, son crédit reste... Grimaldi et lui sont amis [4], et puis, nous savons parler et manœuvrer...

CARLOS.

Et de plus avoir une pensée et la suivre.

CLAVIJO.

C'est le grand point dans le monde. (*Il sonne son domestique.*) Portez cette feuille à l'imprimerie.

CARLOS.

Vous voit-on ce soir?

CLAVIJO.

Je ne crois pas. Cependant vous pouvez faire demander.

CARLOS.

Je voudrais bien trouver pour la soirée d'aujourd'hui quelque chose qui me réjouit le cœur. Il faut

que j'écrive encore toute cette après-midi; cela ne finit jamais.

CLAVIJO.

Prends patience. Si nous n'avions travaillé pour tant de monde, nous n'aurions point passé par dessus la tête à tant de monde.

(Ils sortent.)

La demeure de Guilbert.

SOPHIE GUILBERT, MARIE BEAUMARCHAIS, DON BUENCO.

BUENCO.

Vous avez passé une mauvaise nuit?

SOPHIE.

Je le lui disais bien hier au soir, elle était si follement gaie, elle a tant babillé jusqu'à onze heures, qu'elle s'est échauffée, qu'elle n'a pu dormir; et maintenant la voilà encore qui ne peut respirer; et elle a pleuré toute la matinée.

MARIE.

Notre frère qui ne vient point! Voilà deux jours depuis le jour fixé.

SOPHIE.

De la patience; il ne nous manquera pas.

MARIE, se levant.

Que je suis avide de le voir ce frère, mon juge et mon sauveur! Je me le rappelle à peine.

SOPHIE.

Oh! moi, je me le représente encore très-bien. C'était un garçon de treize ans, ouvert, brave, plein de feu, quand notre père nous envoya ici [5].

MARIE.

Une noble et grande âme! Vous avez lu la lettre qu'il m'écrivit lorsqu'il apprit mon malheur. Chaque mot en est resté dans mon cœur : « Si tu es coupable, m'écrivait-il, n'attends point de pardon. Sur ton infortune doit encore s'appesantir le mépris d'un frère et la malédiction d'un père. Si tu es innocente, oh, alors vengeance, oui, vengeance, et malheur au traître! » — Je tremble, il va venir : je tremble, non pour moi, je suis devant Dieu dans mon innocence. — Mes amis, il faut... je ne sais ce que je veux. O Clavijo!

SOPHIE.

Tu ne veux rien entendre; tu te feras mourir.

MARIE.

Je veux être calme; oui, je ne veux pas pleurer : il me semble d'ailleurs que je n'aurais plus de larmes. Et pourquoi pleurer? Je n'ai qu'une peine, c'est de vous rendre la vie amère; car au fond qu'ai-je à me plaindre? J'ai eu beaucoup de joie, aussi long-temps qu'a vécu notre vieil ami. L'amour de Clavijo m'a aussi donné de la joie, peut-être plus que le mien ne lui en a donné. Et maintenant,.... que demander de plus? Qu'importe ce que je suis? qu'importe qu'une jeune fille ait le

cœur déchiré, qu'elle se consume, qu'elle achève dans les tourmens une vie jeune et misérable?

BUENCO.

Au nom du ciel, mademoiselle!...

MARIE.

Qu'importe qu'il lui soit indifférent à lui... de ne me plus aimer? Ah! pourquoi ne suis-je plus aimable? — Mais me plaindre au moins, ah! il le devrait! Une pauvre fille à qui il s'était rendu si nécessaire, et qui doit maintenant traîner, user dans les pleurs sa vie loin de lui!.... Me plaindre! je ne veux pas de la pitié de cet homme.

SOPHIE.

Si je pouvais t'apprendre à le mépriser! Le misérable! le détestable!

MARIE.

Non, ma sœur, il n'est pas un misérable. Et faut-il donc que je méprise celui que je hais? Haïr! Oui, quelquefois je puis le haïr; quelquefois, quand l'esprit espagnol s'empare de moi. Dernièrement, oh! dernièrement, quand nous le rencontrâmes, sa vue ranima en moi un feu, l'amour tout entier. Et quand, de retour à la maison, je me retraçai sa conduite, et ce tranquille et froid regard qu'il avait jeté sur moi, fier de cette dona brillante qu'il accompagnait; alors mon cœur devint espagnol. Déjà je saisissais mon poignard, et je prenais sur moi du poison; je me déguisais.... Vous vous étonnez, Buenco? Tout cela, vous sentez, se passait dans ma pensée.

SOPHIE.

Fille insensée !

MARIE.

Mon imagination me conduisait près de lui ; je le voyais comme il prodiguait aux pieds de sa nouvelle amante toute cette tendresse, toute cette complaisance, filtres dont il m'enivra..... Je dirigeais déjà le fer au cœur du perfide.... Ah ! Buenco !.... Tout d'un coup je retrouvai la douce jeune fille française, qui ne connaît ni poison, ni poignard pour se venger. Nous sommes bien mal partagées. Des chansons (6) pour retenir nos amans, des éventails pour les punir. Mais s'ils sont infidèles ?... Dis, ma sœur, comment font-elles en France, quand les amans sont infidèles ?

SOPHIE.

On les maudit.

MARIE.

Et....

SOPHIE.

Et on les envoie promener.

MARIE.

Promener ! Et pourquoi donc n'enverrais-je pas promener Clavijo ? Si c'est la mode en France, pourquoi en serait-il autrement en Espagne ? Pourquoi une Française en Espagne devrait-elle cesser d'être Française ? Oui ; envoyons-le promener, et prenons-en un autre : il me semble qu'elles font aussi comme cela chez nous.

BUENCO.

Il a enfreint une solennelle promesse ; non pas un léger lien de roman, un attachement de fantaisie. Mademoiselle, vous êtes offensée, vous êtes atteinte jusque dans le fond du cœur. Oh ! jamais mon état de paisible et inconnu bourgeois de Madrid ne m'a été aussi pesant, aussi pénible qu'en ce moment, où je me sens si faible, si impuissant pour vous faire rendre justice contre un courtisan perfide !

MARIE.

Quand il était encore Clavijo, qu'il n'était pas encore archiviste du roi, qu'il était l'étranger, l'hôte, le nouveau-venu dans notre maison, comme il était aimable ! comme il était bon ! comme il semblait que toute son ambition, tout son désir de s'élever ne provenait que de son amour ! C'est pour moi qu'il poursuivait, nom, rang, fortune. Il a tout maintenant, et moi....

(Guilbert entre.)

GUILBERT, bas à sa femme.

Le frère arrive.

MARIE.

Mon frère !... (*Elle chancelle ; on la fait asseoir sur un siége.*) Où est-il ? où est-il ? Amenez-le-moi ; menez-moi à lui.

(Beaumarchais entre (7).

BEAUMARCHAIS.

Ma soeur ! (*Quittant l'aînée pour se précipiter vers la cadette.*) Ma soeur ! mes amis ! ô ma soeur !

MARIE.

Est-ce bien toi? Dieu soit béni, te voilà!

BEAUMARCHAIS.

Laisse-moi revenir à moi.

MARIE.

Mon cœur, mon pauvre cœur!

SOPHIE.

Calmez-vous. Cher frère, j'espérais te voir plus tranquille.

BEAUMARCHAIS.

Plus tranquille! Êtes-vous donc tranquilles, vous? Ne vois-je pas à cette figure détruite, à tes yeux consumés de larmes, à cette pâleur de la tristesse, au mortel silence de vos amis, que vous êtes aussi malheureuses que je me l'étais représenté pendant tout ce long voyage? Et plus malheureuses!.... Car je vous vois, je vous tiens dans mes bras, et la présence redouble mes souffrances. O mes sœurs!

SOPHIE.

Et notre père?

BEAUMARCHAIS.

Il vous bénit, et moi, si je vous sauve.

BUENCO.

Monsieur, permettez à un inconnu, qui, dès le premier abord reconnaît en vous un homme brave et généreux, de témoigner le profond intérêt que toute cette affaire lui inspire. Monsieur, vous entreprenez cet énorme voyage pour sauver, pour venger votre sœur; soyez le bienvenu. Soyez reçu

comme un ange tutélaire, quoique vous nous fassiez honte à tous.

BEAUMARCHAIS.

J'espérais, monsieur, trouver en Espagne des cœurs comme le vôtre : c'est ce qui m'a encouragé à faire cette démarche. Nulle part, nulle part au monde il ne manque d'âmes compatissantes et prêtes à s'intéresser : il faut seulement que quelqu'un se mette en avant, à qui sa position laisse une entière liberté de suivre sa résolution. Eh oui, mes amis, je me sens plein d'espérance. Partout il y a des gens d'honneur parmi les grands et les puissans, et l'oreille des rois est rarement sourde ; seulement notre voix est presque toujours trop faible pour atteindre à leur hauteur.

SOPHIE

Venez, ma sœur, venez; reposez-vous un moment. Elle est toute hors d'elle.

(Ils l'emmènent.)

MARIE.

Mon frère !

BEAUMARCHAIS.

Dieu le veuille, sois innocente ; et alors vengeance ; oui, vengeance sur les traîtres! (*Marie et Sophie sortent.*) Mon frère, mes amis, je vois à vos regards que vous l'êtes. Laissez-moi me remettre. Et puis.... un récit pur, impartial de toute l'aventure : il doit déterminer mes actions. Le sentiment d'une bonne cause affermira mon courage ; et croyez-moi, si nous avons droit, nous trouverons justice (8).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

La maison de Clavijo.

CLAVIJO.

Qui peuvent être ces Français, qui se sont fait annoncer chez moi ?—Des Français ! jadis chez moi cette nation était bienvenue !... Et pourquoi ne le serait-elle plus? Il est singulier qu'un homme qui se tire de tant d'embarras, demeure par un seul point lié avec un faible fil... C'en est trop... Devrais-je donc plus à Marie qu'à moi-même ? Et est-ce un devoir de me rendre malheureux, parce qu'une jeune fille m'aime ?

UN DOMESTIQUE.

Les étrangers, monsieur.

CLAVIJO.

Fais-les entrer. Tu as bien dit à leur domestique que je les attends à déjeuner (9) ?

LE DOMESTIQUE.

Comme vous l'avez ordonné.

CLAVIJO.

Je reviens dans l'instant.

(Il sort.)

(Beaumarchais et Saint-George entrent. Le domestique leur approche des siéges et s'en va.)

BEAUMARCHAIS.

Je me sens si à l'aise, si content, mon ami, d'être enfin ici, de le tenir! enfin il ne saurait m'échapper. Soyez calme; du moins montrez-lui les plus grandes apparences de sang-froid. Ma sœur, ma sœur! qui croirait que tu es aussi innocente que malheureuse? Il faut que tout soit mis au grand jour, et que tu sois vengée de la manière la plus terrible. Et toi, Dieu bon, conserve-moi la tranquillité d'âme que tu m'accordes en ce moment; fais qu'au milieu d'une affreuse douleur je me conduise avec une parfaite modération, que je sois sage autant que je le puis!

SAINT-GEORGE.

Oui, mon ami, ayez cette sagesse : tout ce que vous avez jamais montré de prudence, je le réclame ici. Promettez-moi, mon très-cher, encore une fois, que vous songerez où vous êtes; dans un royaume étranger, où tous vos protecteurs, tout votre argent n'est pas en état de vous garantir des machinations secrètes d'indignes ennemis.

BEAUMARCHAIS.

Soyez tranquille. Jouez bien votre rôle, et il ne pourra pas même savoir auquel de nous deux il a affaire. Je veux le mettre à la torture. Oh! je suis d'assez bonne humeur pour griller le coquin à petit feu.

CLAVIJO, rentrant.

Messieurs, c'est un bonheur pour moi que de

voir dans ma maison des hommes d'une nation que j'ai toujours estimée.

BEAUMARCHAIS.

Monsieur, je désire que nous puissions mériter l'honneur que voulez bien faire à nos compatriotes.

SAINT-GEORGE.

Le désir de vous connaître nous a fait surmonter la crainte de risquer de vous être importuns.

CLAVIJO.

Des personnes dont le premier abord prévient, ne devraient point pousser si loin la modestie.

BEAUMARCHAIS.

A la vérité il ne doit pas être nouveau pour vous d'être recherché par des inconnus; car par l'excellence de vos écrits vous vous êtes autant fait connaître dans les états étrangers, que les emplois considérables que vous a confiés sa majesté vous distinguent dans votre patrie.

CLAVIJO.

Le roi a fait beaucoup de grâce à mes faibles services, et le public a montré beaucoup d'indulgence pour les insignifians essais de ma plume. Je désirerais pouvoir en quelque manière contribuer à l'amélioration du goût dans ma patrie, à la propagation des sciences. Elles seules en effet nous lient avec les autres nations; elles seules rapprochent les esprits, que la distance sépare le plus; elles seules entretiennent la plus douce union entre ceux même que par malheur divisent trop souvent les intérêts politiques.

BEAUMARCHAIS.

On est ravi d'entendre parler ainsi un homme qui jouit d'une telle influence dans l'état et dans les lettres. Aussi je l'avouerai, vous m'avez encouragé à m'expliquer, et directement conduit à la mission pour laquelle vous me voyez ici [10]. « Je suis chargé par une société d'hommes de lettres d'établir dans toutes les villes où je passerai, une correspondance avec les meilleurs esprits du pays. Comme aucun Espagnol n'écrit mieux que l'auteur des feuilles appelées *le Penseur* à qui j'ai l'honneur de parler (*Clavijo fait une inclination de remercîment*), et qui jette un éclat particulier sur les gens de lettres par la réunion de ses talens avec une aussi haute capacité dans les affaires, qui ne peut enfin manquer de monter aux brillans grades dont le rendent digne son caractère et ses connaissances, je crois ne pouvoir mieux servir mes amis qu'en les liant avec un homme de ce mérite. »

CLAVIJO [11].

Aucune proposition au monde ne pouvait être plus souhaitable pour moi, messieurs; je vois remplies les espérances les plus douces et dont mon cœur s'entretenait souvent sans perspective d'un accomplissement heureux. Non que je croie pouvoir satisfaire par ma correspondance aux désirs de vos savans amis; ma vanité ne va pas jusque-là. Mais comme j'ai le bonheur d'être le lien commun des meilleurs esprits de l'Espagne, comme rien en ce vaste royaume ne saurait me rester inconnu de ce qu'y font, pour les sciences ou les arts, des in-

dividus isolés et souvent même obscurs, je me regardais jusqu'ici comme une sorte de colporteur qui possède le faible mérite de rendre d'une utilité générale les inventions d'autrui. Mais aujourd'hui je vais devenir par votre entremise un grand négociant, assez heureux pour étendre la renommée de sa patrie par le transport des produits indigènes, et pour l'enrichir encore de trésors exotiques. Ainsi donc, permettez, monsieur, que je ne traite pas comme un étranger un homme qui, avec tant de franchise, m'apporte une nouvelle aussi agréable; permettez-moi de vous demander quelle affaire, quel projet vous a fait entreprendre ce long voyage. Ce n'est pas que je veuille par cette indiscrétion contenter une vaine curiosité; non, attribuez-la bien plutôt au plus pur désir d'employer pour vous toutes les ressources, tout le crédit que je puis avoir : car, je vous le dis d'avance, vous êtes venu dans un lieu où un étranger rencontre d'innombrables difficultés pour la réussite de ses affaires, et surtout à la cour.

BEAUMARCHAIS.

« J'accepte avec reconnaissance des offres aussi flatteuses, et n'aurai point, monsieur, de secrets pour vous. Cet ami n'est pas tout-à-fait étranger à ce que je vais vous dire et ne sera pas de trop à notre conversation. (*Clavijo regarde saint George avec attention* [12].) Un négociant français, chargé de famille et d'une fortune assez bornée, avait beaucoup de correspondans en Espagne. Un des plus riches, passant à Paris il y a quinze ans, lui fit cette

proposition : « Donnez-moi deux de vos filles, que » je les emmène à Madrid; elles s'établiront chez » moi, garçon âgé, sans famille; elles feront le bon» heur de mes vieux jours, et succéderont au plus » riche établissement de l'Espagne. »

» L'aînée et une de ses plus jeunes sœurs lui furent confiées. En faveur de cet établissement, leur père se chargea d'entretenir cette maison de toutes les marchandises de France qu'on lui demanderait, et tout alla bien de la sorte, jusqu'au jour où le correspondant mourut sans penser le moins du monde aux deux Françaises, qui se trouvèrent dans la position embarrassante de soutenir seules un nouveau commerce.

» L'aînée cependant s'était mariée, et, malgré le modique état de leur fortune, une bonne conduite et les grâces de leur esprit leur conservèrent une foule d'amis qui s'empressèrent d'augmenter leur crédit et leurs affaires. (*Clavijo devient de plus en plus attentif.*) A peu près dans ce même temps, un jeune homme, natif des îles Canaries, s'était fait présenter dans la maison. (*La gaieté disparaît du visage de Clavijo; il devient sérieux et tombe peu à peu dans un embarras toujours plus visible.*) Malgré sa situation et sa fortune, on l'accueillit avec bienveillance. Les dames, lui voyant une grande ardeur pour l'étude de la langue française, lui facilitèrent les moyens d'y faire des progrès rapides.

» Plein du désir de se faire connaître, il forme le projet de donner à la ville de Madrid le plaisir tout nouveau pour la nation, de lire une feuille périodique dans le genre du *Spectateur anglais*; il

reçoit de ses amis des encouragemens et des secours de toute nature. On ne doute point qu'une pareille entreprise n'ait le plus grand succès. Enfin animé par l'espérance de réussir à se faire un nom, il ose se proposer ouvertement pour épouser la plus jeune des Françaises.

» On lui donne de l'espoir. « Commencez par » réussir, dit l'aînée, et lorsque quelque emploi, » faveur de la cour, ou tel autre moyen de subsis- » ter honorablement vous aura donné le droit de » songer à ma sœur, si elle vous préfère à d'autres » prétendans, je ne vous refuserai pas mon con- » sentement. » (*Clavijo dans le dernier trouble, s'agite sur son siége.*) La plus jeune refuse divers partis avantageux. Son inclination pour cet homme s'augmente, et l'aide à supporter l'inquiétude d'une attente incertaine; elle s'intéresse à son bonheur comme au sien propre, et l'encourage à donner la première feuille de son journal, qui paraît sous un titre imposant. (*Clavijo est dans le plus terrible embarras. Beaumarchais poursuit avec un froid glacé.*) L'ouvrage eut un succès prodigieux; le roi même, amusé de cette charmante production, donna des marques publiques de bienveillance à l'auteur. On lui promit le premier emploi honorable qui vaquerait. De ce moment il écarta tous les prétendans à sa maîtresse par une recherche absolument publique; le mariage ne se retardait que par l'attente de l'établissement promis. Enfin au bout de six ans d'attente, d'amitié non-interrompue, d'assistance et d'amour, d'une part, au bout de six ans de dévouement, de reconnais-

sance, de soins, d'ardentes assurances de l'autre, l'emploi parut... et l'homme s'enfuit. (*Il échappe à Clavijo un profond soupir, qu'il cherche à étouffer. Il est tout hors de lui.*) L'affaire avait trop éclaté pour qu'on pût en voir le dénoûment avec indifférence. Une maison avait été louée pour les deux familles. Toute la ville parlait de cela; tous les amis étaient outrés et cherchaient vengeance. On s'adressa à de puissans protecteurs; mais le misérable, déjà initié dans les cabales de la cour, sut rendre infructueux tous leurs efforts, et poussa son insolence jusqu'à menacer les infortunées, jusqu'à oser dire en face leurs amis qui l'étaient venus trouver, que ces Françaises devaient y prendre garde, qu'il les défiait de lui nuire, et que, si elles se hasardaient à entreprendre quelque chose contre lui, ce serait pour lui un jeu que de les perdre, dans un pays étranger où elles étaient sans secours et sans appui [13].

» A cette nouvelle, la pauvre fille tombe dans des convulsions qui font craindre pour sa vie. Au fort de leur désolation, l'aînée écrit en France l'outrage public qui leur a été fait. Ce récit émeut leur frère de la façon la plus terrible; il demande un congé pour aller porter conseil et secours dans cette affaire compliquée; il ne fait qu'un saut de Paris à Madrid, et ce frère... c'est moi, qui ai tout quitté, patrie, devoirs, famille, état, plaisirs, pour venir venger en Espagne une sœur innocente et malheureuse.

» Je viens, armé du bon droit et de la fermeté, dé-

masquer un traître, écrire en traits de sang son âme sur son visage; et ce traître,.... c'est vous. »

CLAVIJO.

Écoutez-moi, monsieur;... je suis.... j'ai... je ne doute pas.... (14).

BEAUMARCHAIS.

« Ne m'interrompez pas; vous n'avez rien à me dire et beaucoup à entendre de moi.

» Pour commencer, ayez la bonté de déclarer devant monsieur, qui est exprès venu de France avec moi, si par quelque manque de foi, légèreté, faiblesse, aigreur, ou quelque autre vice que ce soit, ma sœur a mérité de vous ce public outrage. »

CLAVIJO.

Non, monsieur; votre sœur, dona Maria, est une demoiselle pleine d'esprit, de grâce et de vertu.

BEAUMARCHAIS.

Vous a-t-elle jamais donné, depuis votre liaison, quelque occasion de vous plaindre d'elle, ou de la moins estimer?

CLAVIJO.

Jamais, jamais.

BEAUMARCHAIS, se levant.

« Eh! pourquoi donc, monstre que vous êtes, avez-vous eu la barbarie de la traîner à la mort, uniquement parce que son cœur vous préférait à dix autres plus honnêtes et plus riches que vous? »

CLAVIJO.

Ah! monsieur, si vous saviez comme l'on m'a

table de la double malédiction d'une famille perdue !... Oh ! ce n'étaient pas là tes projets d'avenir, lorsque cette aimable créature, dès votre première rencontre, te séduisit avec tant de charmes ! Et lorsque tu l'as abandonnée, ne voyais-tu pas les suites horribles de ton infamie ? Quelle félicité t'attendait dans ses bras, dans l'amitié d'un pareil frère !.... Marie, Marie, oh ! si tu pouvais pardonner ! si je pouvais à tes genoux tout expier par mes larmes !... Et pourquoi non ?... Mon cœur déborde; mon âme vole vers l'espérance (18). — Monsieur.

BEAUMARCHAIS.

Que résolvez-vous ?

CLAVIJO.

« Écoutez-moi. Rien au monde ne peut excuser ma conduite envers votre sœur ; l'ambition m'a perdu; je craignais par ce mariage de ruiner mes plans, mes projets de crédit et de renommée. Si j'avais pu savoir qu'elle eût un frère comme vous, loin de la regarder comme une étrangère isolée, j'aurais espéré de notre union les plus considérables avantages. Vous venez de me pénétrer, monsieur, de la plus haute estime; et en me faisant ainsi vivement sentir mes torts, vous me donnez le désir, la force de tout réparer. Je me jette à vos pieds; aidez-moi, aidez-moi, s'il est possible, à effacer ma faute et à terminer tant de maux. Rendez-moi votre sœur, monsieur; donnez-la-moi. Que je serais heureux d'obtenir de vous ma femme et le pardon de tous mes crimes !

BEAUMARCHAIS.

» Il n'est plus temps. Ma sœur ne vous aime plus, et je vous déteste. Écrivez la déclaration demandée, c'est tout ce que j'exige de vous, et laissez-moi le soin de la vengeance que j'ai choisie. »

CLAVIJO [19].

Votre opiniâtreté n'est ni juste ni sage. Je vous accorde qu'il ne s'agit point ici de moi, ni de ma volonté de réparer un mal si avancé.... Mais le pouvoir de le réparer? Il dépend du cœur de votre excellente sœur de consentir à revoir un misérable qui ne mérite point la lumière du jour. Votre devoir, à vous, monsieur, est de peser cela, et de vous conduire en conséquence, si vous ne voulez pas que votre démarche ait l'air de l'emportement inconsidéré d'un jeune homme. Enfin, si dona Maria est inflexible, oh! je connais son cœur; oh! sa bonté, son âme céleste m'est toujours présente, et bien vivement!.. si elle est inexorable, alors, monsieur, il sera temps.

BEAUMARCHAIS.

Je veux la déclaration.

CLAVIJO, allant à la table.

Et si je prends l'épée?

BEAUMARCHAIS, marchant.

Bon, monsieur; à merveille, monsieur.

CLAVIJO, l'arrêtant.

Encore un mot. Vous avez la bonne cause; souffrez que j'aie la prudence pour vous; réfléchissez à

ce que vous faites. Dans les deux cas nous sommes perdus sans retour. Ne mourrais-je pas de douleur et de remords, si votre sang devait teindre mon épée; si pour combler les maux de Marie j'allais encore lui ravir son frère ?.... Et enfin.... le meurtrier de Clavijo ne repasserait point les Pyrénées.

BEAUMARCHAIS.

La déclaration, monsieur, la déclaration.

CLAVIJO.

Eh bien, soit. Je veux tout faire pour vous persuader des sincères sentimens que m'inspire votre présence. Je vais écrire cette déclaration; je vais l'écrire sous votre dictée : promettez-moi seulement de n'en faire aucun usage avant que j'aie été à portée de convaincre dona Maria du changement et du repentir de mon cœur; avant que j'aie parlé à votre sœur aînée; avant que dans sa bonté elle ait la première intercédé pour moi auprès de ma bien-aimée; pas avant, monsieur.

BEAUMARCHAIS.

Je pars pour Aranjuez.

CLAVIJO.

Soit donc; jusqu'à votre retour, la déclaration restera dans votre portefeuille. Si je n'ai point mon pardon, alors donnez un libre cours à votre vengeance. Cette proposition est juste, convenable, sage; et si vous ne voulez pas, allons, jouons entre nous à la vie ou à la mort. Mais quelles seront les victimes de cette précipitation? Vous et votre pauvre sœur!

BEAUMARCHAIS.

Il vous sied bien de plaindre
avez fait le malheur !

CLAVIJO, *s'asseyant.*

Ceci vous satisfait-il ?

BEAUMARCHAIS.

Eh bien soit, je consens ; mais pas un moment de plus. Je reviens d'Aranjuez, j'interroge, j'entends ; et si, comme je l'espère, comme je le désire, on ne vous a point pardonné, sur-le-champ le billet à l'imprimeur.

CLAVIJO, *prenant du papier.*

Comment l'exigez-vous ?

BEAUMARCHAIS.

Monsieur, en présence de vos domestiques.

CLAVIJO.

A quoi bon cela ?

BEAUMARCHAIS.

Ordonnez seulement qu'ils soient présens dans la galerie voisine : il ne faut pas qu'on dise que je vous ai contraint.

CLAVIJO.

Quels scrupules !

BEAUMARCHAIS.

Je suis en Espagne, et j'ai affaire à Clavijo.

CLAVIJO.

Allons, soit. (*Il sonne, un domestique paraît.*) Appelez tous mes gens, et rendez-vous dans cette galerie. (*Le domestique obéit ; les autres arrivent et*

ce *emplissent la galerie.*) Vous me laisserez bien pécrire la déclaration.

BEAUMARCHAIS.

Non, monsieur; écrivez, je vous prie, écrivez ce que je vous dirai. (*Clavijo écrit.*) « Je soussigné, » Joseph Clavijo, garde des archives du roi. »

CLAVIJO.

Du roi.

BEAUMARCHAIS.

« Reconnais, qu'après avoir été reçu avec bonté » dans la maison de madame Guilbert. »

CLAVIJO.

Guilbert.

BEAUMARCHAIS.

« J'ai trompé mademoiselle de Beaumarchais, sa » sœur, par des promesses de mariage mille fois » réitérées. » — Avez-vous écrit?

CLAVIJO.

Monsieur!

BEAUMARCHAIS.

Avez-vous quelque autre mot pour cela?

CLAVIJO.

Je croirais....

BEAUMARCHAIS.

« J'ai trompé, etc. »—Ce que vous avez fait, vous pouvez à bien plus forte raison l'écrire. — « Je l'ai » abandonnée, sans qu'aucune faute ou faiblesse » de sa part ait pu servir de prétexte ou d'excuse à » mon manque de foi. »

CLAVIJO.

Après.

BEAUMARCHAIS.

« Au contraire, la conduite de cette demoiselle » a toujours été pure, irréprochable et digne de toute » sorte de respect. »

CLAVIJO.

De respect.

BEAUMARCHAIS.

« Je reconnais que par ma conduite, la légèreté » de mes discours, par l'interprétation qu'on a pu » y donner, j'ai ouvertement outragé cette ver- » tueuse demoiselle ; ce dont je lui demande par- » don, quoique je me reconnaisse tout-à-fait indigne » de l'obtenir.... » (*Clavijo s'arrête.*) Écrivez ! écrivez ! — « Lequel écrit j'ai donné de ma pleine » volonté et sans contrainte, avec assurance ex- » presse que, si cette satisfaction ne suffit pas à » l'offensée, je suis prêt à lui donner toute autre » qu'elle pourra exiger. Madrid, etc. »

(Clavijo se lève, fait signe aux domestiques de se retirer, et lui remet le papier.)

CLAVIJO.

« J'ai affaire à un homme offensé, mais généreux. Vous tiendrez votre parole, et vous suspendrez votre vengeance ; c'est dans cette unique vue, dans cet espoir que j'ai donné cet ignominieux écrit auquel rien ne m'eût réduit sans cela. Mais avant que je me hasarde à me présenter devant dona Maria, j'ai résolu de charger quelqu'un de plaider ma cause auprès d'elle, de parler pour moi ; et ce quelqu'un, c'est vous.

BEAUMARCHAIS.

» Ne vous figurez pas cela.

CLAVIJO.

» Au moins vous lui direz le repentir amer et profond que vous avez aperçu en moi. C'est tout, tout ce que je vous demande ; ne me le refusez pas ; il me faudrait chercher quelque autre intercesseur moins puissant ; et vous-même vous lui devez un récit fidèle. Racontez-lui comment vous m'avez trouvé. »

BEAUMARCHAIS.

Bon ; cela je le puis, et je le veux. Adieu donc.

CLAVIJO.

Adieu. (*Il veut prendre sa main, Beaumarchais la retire. — Clavijo seul.*) Quel changement de position inattendu ! C'est un vertige, c'est un rêve.... Cette déclaration, je n'aurais pas dû la donner.... Cela est venu si vite, si inopinément, comme un orage.

(Carlos paraît.)

CARLOS.

Quelle visite as-tu donc reçue ? Toute la maison est en mouvement ; qu'est-ce ?

CLAVIJO.

Le frère de Marie.

CARLOS.

Je m'en doutais. Ce vieux chien de domestique qui était autrefois chez Guilbert, et qui espionne à présent pour moi, savait déjà depuis hier qu'on l'avait attendu, et ne m'a rejoint que dans le moment. Eh bien ! il était ici ?

CLAVIJO.

Un digne jeune homme !

CARLOS.

Dont nous serons bientôt délivrés. J'ai déjà tendu des filets sur son chemin. Mais qu'a-t-il apporté ? Veut-il un duel, une réparation d'honneur ? Était-il un peu chaud, le jeune monsieur ?

CLAVIJO.

Il a exigé la déclaration que sa sœur n'avait aucunement donné lieu à mon changement.

CARLOS.

Et tu l'as accordée ?

CLAVIJO.

J'ai cru que c'était le meilleur parti.

CARLOS.

Bien ! à merveille ! Il ne s'est rien passé de plus ?

CLAVIJO.

Il exigeait un duel ou la déclaration.

CARLOS.

Le second parti était le plus sage. Qui ira risquer sa vie contre un petit garçon aussi romanesque ? — Et a-t-il demandé ce papier avec violence ?

CLAVIJO.

Il me l'a dicté, et il a fallu appeler tous mes domestiques dans la galerie.

CARLOS.

J'entends. Ah ! je te tiens à présent, mon petit monsieur ! Ceci lui casse le cou. Que je ne sois qu'un

scribe, si dans deux jours je ne tiens pas le coquin en prison, et par le plus prochain transport, aux Indes.

CLAVIJO.

Non, Carlos, la chose a tout autrement tourné que tu ne crois.

CARLOS.

Comment ?

CLAVIJO.

J'espère, par son entremise, par mes soins fervens, obtenir grâce de l'infortunée.

CARLOS.

Clavijo !

CLAVIJO.

J'espère effacer le passé, réparer le mal, et redevenir ainsi un honnête homme à mes yeux, comme aux yeux du monde.

CARLOS.

Diable ! es-tu redevenu enfant ? On s'aperçoit toujours que tu es un savant. Te laisser ainsi affoler ! Ne vois-tu donc pas que c'est une intrigue gauchement combinée pour te faire tomber dans le panneau ?

CLAVIJO.

Non, Carlos, il ne veut point le mariage; ils y sont même opposés ; ils ne veulent rien entendre de moi.

CARLOS.

Ah ! c'est du sublime !.... Non, mon bon ami, soit dit sans te fâcher, j'ai bien vu dans les comédies qu'on attrapait ainsi un gentilhomme de campagne...

CLAVIJO.

Tu m'offenses ; je t'en prie, réserve ta bonne humeur pour mon jour de noce.. Je suis décidé à épouser Marie; c'est volontaire, c'est le mouvement de mon cœur ; toute mon espérance, toute ma félicité se fondent sur la pensée d'obtenir d'elle un pardon ; et loin de moi l'orgueil ! Dans le sein de cet amour, le ciel réside encore comme autrefois. Toute la renommée que j'obtiendrai, toute la grandeur où je m'élèverai, me deviendront doublement sensibles, car je partagerai tout avec une femme qui double mon existence. Adieu, il faut que je sorte, il faut au moins que je parle à la sœur Guilbert.

CARLOS.

Attends seulement jusqu'à l'après-dîner.

CLAVIJO.

Pas un instant.

(Il sort.)

CARLOS le suivant des yeux, et après un moment de silence.

En voilà encore un qui va faire une sottise.

(Il sort.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME [20].

La demeure de Guilbert.

SOPHIE GUILBERT, MARIE BEAUMARCHAIS.

MARIE.

Tu l'as vu? tout mon corps frissonne. Tu l'as vu? je me suis presque évanouie, quand j'ai entendu qu'il allait venir; et tu l'as vu! Non, je ne puis! je ne le reverrai.... non, je ne pourrai jamais le revoir.

SOPHIE.

J'étais toute troublée quand il est entré; car, hélas! ne l'aimais-je pas, comme toi, de la plus parfaite, de la plus pure amitié, de l'amitié d'une sœur? Sa fuite ne m'a-t-elle pas désolée, mise au supplice?... et maintenant, le voilà de retour, repentant à mes pieds!... Ma sœur, il y a quelque chose qui enchante dans son regard, dans le son de sa voix. Il....

MARIE.

Jamais, plus jamais!

SOPHIE.

Il est toujours le même; toujours ce cœur bon, doux et sensible, toujours cette chaleur de la pas-

sion. C'est encore cette ardeur d'être aimé, et cette sensibilité qui s'inquiète et qui souffre, au moindre refus qui combat son désir. C'est bien lui, lui tout entier, et il parle de toi, Marie, comme dans ces heureux jours de sa plus vive flamme. On dirait que c'est ton bon génie qui lui-même a voulu cet intervalle d'infidélité et de séparation pour rompre l'uniformité, la langueur d'une liaison prolongée, et donner au sentiment une vivacité nouvelle.

MARIE.

Mais tu portes la parole pour lui.

SOPHIE.

Non, ma sœur; je ne lui ai point promis; seulement, ma bien chère, je vois les choses comme elles sont. Toi et mon frère, vous les voyez sous un jour romanesque. Tu as de commun avec mainte autre bonne fille d'avoir été délaissée par ton amant devenu infidèle. Mais il revient, mais il veut par son repentir réparer sa faute, renouveler toutes les espérances du passé : c'est là un bonheur qu'une autre ne rejetterait pas facilement.

MARIE.

Mon cœur se déchirerait.

SOPHIE.

Je te crois. La première entrevue produira nécessairement sur toi un effet bien sensible.... Mais, ma chère, je t'en prie, ne prends pas cette anxiété, cet embarras qui paraît dominer tous tes sens, pour une preuve de haine ni d'aversion. Ton cœur parle pour lui plus que tu ne crois, et tu ne trembles au-

tant de le revoir que parce que tu désires passionnément son retour.

MARIE.

Sois charitable.

SOPHIE.

Tu dois être heureuse. Si je sentais que tu le méprises, qu'il t'est indifférent, je ne dirais pas un mot de plus, il ne reverrait jamais mon visage. Mais vois donc, ma chère amie,... tu me remercîras de t'avoir aidée à vaincre cette irrésolution douloureuse, qui est le signe d'un fond d'amour. (*Guilbert et Buenco entrent.*) Venez, Buenco, Guilbert; venez, aidez-moi à donner à ce petit cœur de la résolution, quand il en est temps encore.

BUENCO.

Je voudrais lui pouvoir dire : Ne le revoyez jamais.

SOPHIE.

Buenco!

BUENCO.

Mon cœur se soulève dans mon sein à cette pensée. Lui, il posséderait encore cet ange, qu'il a si indignement offensé, qu'il a traîné au tombeau. Lui, la posséder? pourquoi? comment répare-t-il donc tout ce qu'il a violé? Il revient; tout à coup il lui plaît de revenir et de dire : « A présent je la voudrais, à présent je la veux. » Comme si vraiment cette âme excellente était une marchandise suspecte, qu'on finit par jeter à l'acheteur, après qu'il vous a excédé des offres les plus faibles, en allant et revenant vingt fois comme un Juif! Non, il n'obtiendra pas ma voix, quand le cœur même de Ma-

rie parlerait pour lui. Revenir, et pourquoi donc maintenant?.... Maintenant!.... fallait-il donc attendre l'arrivée d'un frère intrépide dont il doit craindre la vengeance, pour venir demander pardon comme un écolier?... Ah! il est aussi lâche que pervers.

GUILBERT.

Vous parlez comme un Espagnol, et comme si vous ne connaissiez pas les Espagnols. Nous courons en ce moment un plus grand danger, que vous autres ne voyez pas.

MARIE.

Excellent Guilbert!

GUILBERT.

J'honore la hardiesse d'âme de notre frère; j'ai observé en silence sa conduite héroïque, et je désire que tout puisse se terminer à souhait; je désire que Marie puisse se résoudre à donner sa main à Clavijo, car.... (*souriant*) il a déjà son cœur...

MARIE.

Vous êtes cruel.

SOPHIE.

Écoute-le, je t'en supplie, écoute-le.

GUILBERT.

Ton frère lui a arraché un déclaration qui doit te justifier aux yeux tout le monde, mais qui nous perdra.

BUENCO.

Comment?

MARIE.

O Dieu!

GUILBERT.

Il l'a donnée dans l'espoir de te toucher. S'il ne te touche point, alors il n'a plus qu'à tout mettre en jeu pour anéantir ce papier. Il le peut, il le fera; ton frère veut imprimer et publier aussitôt après son retour d'Aranjuez. J'appréhende, si tu persistes, qu'il ne revienne point.

SOPHIE.

Mon cher Guilbert !

MARIE.

Je me meurs.

GUILBERT.

Clavijo ne saurait laisser se répandre cet écrit. Si tu rejettes sa proposition, comme il est homme d'honneur, il court au-devant de ton frère, et il faut que l'un des deux y reste : que ton frère périsse ou triomphe, il est perdu. Un étranger en Espagne! meurtrier de ce courtisan chéri !.... Ma sœur, il est très-bien de penser et de sentir noblement; mais se perdre soi et les siens !....

MARIE.

Conseille-moi, Sophie, secoure-moi !

GUILBERT.

Eh bien ! Buenco, répliquez-moi.

BUENCO.

Il ne s'exposera pas, il craint pour sa vie; autrement il n'eût pas écrit du tout, autrement il n'offrirait point à Marie sa main.

GUILBERT.

Tant pis ; alors il en trouvera cent qui lui prêteront leur bras, cent qui iront traîtreusement ôter la vie à notre frère sur le chemin. Ah ! Buenco, es-tu donc si jeune ? Un homme de cour n'aurait pas des assassins à ses gages ?

BUENCO.

Le roi est grand et bon.

GUILBERT.

Allez alors, traversez les murs qui l'entourent, les gardes, le cérémonial et tout ce que ses courtisans ont mis entre son peuple et lui ; pénétrez et sauvez-nous ! — Qui va là ?

CLAVIJO, entrant.

Il le faut ! il le faut !

(Marie pousse un cri et tombe dans les bras de Sophie.)

SOPHIE.

Cruel, dans quel état nous jetez-vous !

(Guilbert et Buenco vont à elle.)

CLAVIJO.

Oui, c'est elle, c'est elle, et je suis Clavijo ! — Écoutez-moi, bonne Marie, si vous ne voulez pas me regarder. Au temps que Guilbert m'accueillit avec amitié dans sa maison, lorsque je n'étais qu'un simple et pauvre jeune homme, et que je ressentais pour vous dans mon cœur une passion invincible, était-ce mérite en moi ? ou bien plutôt n'était-ce pas intime accord des caractères, secrète union de l'âme ? Car vous-même ne pûtes rester insensible pour moi,

et j'osai bientôt me flatter de posséder ce cœur tout entier ; et maintenant..... Ne suis-je pas le même? Pourquoi perdrais-je mes droits à l'espérance, mes droits à la prière? Ne voudriez-vous donc pas recevoir dans vos bras un ami, un amant, que long-temps vous auriez cru perdu, si après les malheurs d'une navigation périlleuse, il revenait inopinément, et déposait à vos pieds sa vie échappée aux tempêtes? Et moi, n'ai-je pas aussi long-temps flotté sur une mer orageuse? Ne sont-elles pas, ces passions avec lesquelles il faut vivre et lutter éternellement, plus terribles, plus indomptables que ces flots qui rejettent l'infortuné loin de sa patrie? Marie! Marie! comment pouvez-vous me haïr, quand je n'ai point cessé de vous aimer? Au sein du délire et des séductions enchantées de l'orgueil et de la vanité, toujours je me suis rappelé ces jours bienheureux et libres que j'ai passés à vos pieds, dans une obscurité si douce, alors que nous voyions s'ouvrir devant nous une perspective infinie de félicités. Et maintenant, pourquoi ne voulez-vous pas accomplir avec moi toutes nos espérances? parce qu'un intervalle sombre en a rompu le cours, faut-il donc refuser de jouir du bonheur de toute la vie? Non, ma chérie, croyez-moi, les meilleures joies de ce monde ne sont pas tout-à-fait pures ; la joie la plus vive est entrecoupée par nos passions et par le destin. Irons-nous nous plaindre de ce qu'il en a été de nous comme du reste des humains? irons-nous mériter un châtiment en repoussant loin de nous cette occasion de réparer le passé, de consoler une famille éperdue, de récompenser l'action hé-

roïque d'un frère généreux, et d'assurer à jamais notre propre bonheur?—Mes amis, vous dont je n'ai pas mérité l'amitié; mes amis, vous qui devez l'être, puisque vous êtes ceux de la vertu, à laquelle je reviens, unissez vos instances aux miennes. Marie!.... (*Il se jette à genoux.*) Marie! est-ce que tu ne reconnais plus ma voix? Est-ce que tu n'entends plus l'accent de mon cœur? Marie! Marie!

MARIE.

O Clavijo!

CLAVIJO. Il se lève, et baise avec transport la main de Marie.

Elle me pardonne! elle m'aime! (*Il embrasse Guilbert et Buenco.*) Elle m'aime encore! O Marie! mon cœur me le disait, Je serais venu me jeter à tes pieds, pleurer ma douleur, mon repentir, et me taire; tu aurais entendu mon silence, comme ton silence me révèle mon pardon. Non, cette intime union de nos âmes n'est point détruite; non, elles s'entendent l'une l'autre comme autrefois, comme au temps où aucun signe ne nous était nécessaire pour nous communiquer les plus intimes émotions. Marie!.... Marie!.... Marie!....

(Beaumarchais survient.)

BEAUMARCHAIS.

Ah!

CLAVIJO, volant au-devant de lui.

Mon frère!

BEAUMARCHAIS, à Marie.

Tu lui pardonnes?

MARIE.

Laissez, laissez-moi, mes sens m'abandonnent.

(On l'emmène)

BEAUMARCHAIS.

Elle lui a pardonné?

BUENCO.

Cela en a l'air.

BEAUMARCHAIS.

Tu ne mérites pas ton bonheur.

CLAVIJO.

Crois que je le sens.

SOPHIE, revenant.

Elle lui pardonne. Un torrent de larmes s'est échappé de ses yeux. « Qu'il s'éloigne, a-t-elle dit avec des sanglots, que je reprenne mes sens, je lui pardonne. — Ah! ma sœur, s'écriait-elle, en tombant dans mes bras, d'où sait-il que je l'aime ainsi? »

CLAVIJO, lui baisant la main.

Je suis l'homme le plus heureux qui soit sous le soleil. — Mon frère!

BEAUMARCHAIS, l'embrassant.

Allons, de tout mon cœur. Cependant je dois vous le dire : je ne puis vous aimer encore. Toutefois, soyez des nôtres, et que tout soit oublié. Le papier que vous m'avez donné, le voici.

(Il le tire de son portefeuille, le déchire, et le donne à Clavijo.)

CLAVIJO.

Je suis à vous, à vous pour jamais.

SOPHIE.

Je vous en prie, retirez-vous, qu'elle n'entende pas votre voix, qu'elle se calme un peu.

CLAVIJO, les embrassant successivement.

Adieu, adieu. — Mille baisers à cet ange.

(Il sort.)

BEAUMARCHAIS.

Cela peut être bien ainsi, quoique j'eusse mieux aimé que la chose tournât autrement. (*Souriant.*) C'est pourtant une bonne créature qu'une fille. — Et, mes amis, je dois aussi vous le dire, c'était bien la pensée, le désir de notre ambassadeur que Marie lui pardonnât et qu'un heureux mariage pût terminer cette triste histoire [21].

GUILBERT.

Je me sens aussi tout rassuré.

BUENCO.

Il est votre beau-frère; en ce cas, adieu; vous ne me reverrez plus dans votre maison.

BEAUMARCHAIS.

Monsieur!...

GUILBERT.

Buenco!...

BUENCO.

Je le hais une fois pour jusqu'au jour du jugement dernier. Et prenez garde à quel homme vous avez affaire.

(Il sort.)

GUILBERT.

Le lugubre oiseau de malheur! Mais avec le temps

il se laissera regagner, lorsqu'il verra que tout va bien.

BEAUMARCHAIS.

Pourtant je me suis bien pressé de lui rendre le papier.

GUILBERT.

Laissez, laissez. Point de ces visions !

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La demeure de Clavijo.

CARLOS seul.

Il est louable de donner d'office un curateur à celui qui par ses dissipations ou d'autres extravagances montre que sa raison est dérangée. Le magistrat le fait bien, lui qui d'ailleurs ne se soucie guère de nous ; pourquoi ne le ferions-nous pas pour un ami ? Clavijo, tu es en mauvaise position ; mais j'espère encore. Et pourvu que tu aies gardé la moitié de ta docilité d'autrefois, il est encore temps de te préserver d'une folie qui ferait nécessairement, avec ton caractère vif et sensible, le malheur de ta vie, et te conduirait avant l'heure au tombeau. Il vient.

CLAVIJO, d'un air pensif.

Bonjour, Carlos.

CARLOS.

Un bonjour bien triste, bien maussade. Reviens-tu avec cette humeur-là de chez ta fiancée ?

CLAVIJO.

C'est un ange ; ce sont d'excellentes gens.

CARLOS.

Vous ne presserez pourtant pas la noce si fort, qu'on puisse du moins se faire broder un habit pour ce jour-là,

CLAVIJO.

Plaisanterie ou non, à notre noce on ne verra point figurer d'habits brodés.

CARLOS.

Je le crois bien.

CLAVIJO.

Le plaisir intérieur, la tendre harmonie de nos cœurs, doivent être toute la pompe de ce jour de fête.

CARLOS.

Vous ferez une petite noce sans bruit?

CLAVIJO.

Comme des gens qui sentent que tout leur bonheur réside en eux-mêmes.

CARLOS.

Dans les circonstances, cela est tout-à-fait bien.

CLAVIJO.

Les circonstances! Que veux-tu dire avec tes circonstances?

CARLOS

Oui, d'après l'état des choses, la manière dont elles tournent et s'arrangent.

CLAVIJO.

Écoute, Carlos, je ne puis supporter dans un ami le ton de la réserve. Je sais que tu n'es pas

pour ce mariage. Néanmoins si tu as quelque chose à dire contre, veux-tu le dire? allons, parle tout simplement. Quel est l'état des choses? comment tournent-elles?

CARLOS.

Il survient aux gens dans la vie plus de choses singulières et inattendues!... Il serait fâcheux que tout suivît l'ornière. On n'aurait rien à admirer, rien à se dire à l'oreille, rien à exploiter dans la société.

CLAVIJO.

Oui, cela fera du bruit.

CARLOS.

Le mariage de Clavijo, cela parle de soi. Que de filles dans Madrid qui n'attendent que toi, qui n'espèrent que toi! et si tu leur joues ce tour!...

CLAVIJO.

Il n'en sera pas autrement.

CARLOS.

C'est étonnant; j'ai connu peu d'hommes qui fissent sur les femmes une impression aussi grande et aussi universelle que toi. Dans tous les rangs, il y a de bonnes petites filles qui préparent des plans et des projets pour s'emparer de toi. L'une met en avant sa beauté; l'autre sa fortune, son rang, son esprit, sa naissance. Combien ne me fait-on pas de complimens pour l'amour de toi! car en verité ce n'est pas mon nez camard ni mes cheveux crépus, ni mon mépris connu pour les femmes, qui peuvent m'attirer pareille fortune.

CLAVIJO.

Tu plaisantes.

CARLOS.

Comme si je ne les avais pas moi-même tenues, ces déclarations, ces offres griffonnées de leurs blanches petites pates, et aussi mal orthopraphiées que peut l'être un billet doux original d'une jeune fille! Combien de jolies duègnes me sont tombées dans les les mains par l'occasion!

CLAVIJO.

Et tu ne me disais rien de tout cela?

CARLOS.

Je ne voulais pas t'occuper de vaines bagatelles, et je n'aurais jamais pu te conseiller de prendre les choses avec quelque sérieux. O Clavijo, mon cœur a veillé sur ta fortune comme sur la mienne propre. Je n'ai pas d'autre ami que toi, tous les hommes me sont insupportables, et tu commences aussi à me devenir insupportable.

CLAVIJO.

Je t'en prie, apaise-toi.

CARLOS.

Brûle la maison d'un homme qui a mis dix ans à la construire, et puis envoie-lui un confesseur qui lui recommande la patience chrétienne? On ne doit s'intéresser à personne qu'à soi-même; les hommes ne valent pas....

CLAVIJO.

Voilà tes visions misanthropiques revenues.

CARLOS.

Si j'y retombe et tout entier, à qui la faute, sinon à toi? Je me disais : De quoi lui servirait à présent le mariage le plus avantageux, à lui qui, pour un homme du commun, s'est avancé sans doute assez loin? mais avec son esprit, avec ses qualités, il n'est pas probable, il n'est pas possible qu'il reste ce qu'il est. Je faisais mes projets. Il y a si peu d'hommes qui soient en même temps aussi entreprenans et aussi souples, qui aient autant d'esprit et d'application! il est propre à tout. Comme garde des archives, il peut acquérir rapidement les plus importantes connaissances, il se rendra nécessaire; et, qu'il arrive quelque changement, il est ministre.

CLAVIJO.

Je te l'avoue, souvent aussi c'étaient là mes songes.

CARLOS.

Des songes! Aussi sûrement que je parviendrais à monter au sommet d'une tour, si je partais avec la ferme détermination de ne point renoncer que je ne l'eusse atteint, aussi sûrement tu aurais franchi tous les obstacles; et ensuite le reste ne m'aurait pas inquiété. Tu n'as pas de fortune de ta famille, tant mieux! tu n'en serais devenu que plus ardent à acquérir, plus attentif à conserver. D'ailleurs celui qui est assis au bureau des recettes et ne s'enrichit point, est un grand niais; et je ne vois pas pourquoi le pays ne devrait pas des impôts au ministre aussi-bien qu'au roi : celui-ci donne son nom, et celui-là les moyens. Quand j'avais arrangé tout

cela, alors je cherchais un parti pour toi; je voyais mainte orgueilleuse maison qui eût fermé les yeux sur ton point de départ, mainte maison des plus riches qui bien volontiers t'eût fait les fonds des dépenses de ton rang, seulement pour avoir la permission de participer à la dignité du second roi.... Et maintenant....

CLAVIJO.

Tu es injuste, tu rabaisses trop mon état actuel; et crois-tu donc que je ne puis me pousser plus loin, et faire encore de plus grands pas?

CARLOS.

Mon cher ami, si tu retranches le cœur d'un jeune plant, vainement poussera-t-il ensuite et sans cesse d'innombrables rejetons; il formera peut-être un grand buisson, mais c'en est fait de l'essor dominateur de sa première croissance. Et ne pense pas qu'à la cour on voie ce mariage indifféremment. As-tu oublié quels hommes ont désapprouvé ta liaison, tes engagemens avec Marie? As-tu oublié qui t'a inspiré la sage pensée de l'abandonner? Faut-il que je te les compte tous par mes doigts?

CLAVIJO.

Cette idée m'a déjà harcelé; oui, peu de gens donneront leur assentiment à ma démarche.

CARLOS.

Personne; et tous tes puissans amis ne seront-ils pas furieux que, sans le leur demander, sans les consulter, tu te sois ainsi livré comme un enfant imprudent qui troque son argent contre des noix vermoulues?

CLAVIJO.

C'est mal dit, Carlos, et c'est exagéré.

CARLOS.

Pas d'une ligne. Qu'un homme fasse par passion une folie bizarre, permis à lui : épouser par exemple une femme-de-chambre, parce qu'elle est belle comme un ange; soit, l'homme est blamé; mais cependant le monde lui porte envie.

CLAVIJO.

Le monde ! toujours le monde !

CARLOS.

Tu sais que je ne m'enquiers pas bien curieusement du bon plaisir des autres; pourtant il est éternellement vrai que qui ne fait rien pour les autres, on ne fait rien pour lui; et si vous ne donnez aux hommes ni admiration, ni envie, vous n'êtes pas heureux.

CLAVIJO.

Le monde juge d'après les apparences. Oh ! celui qui possède le cœur de Marie doit faire envie !

CARLOS.

Les choses paraissent ce qu'elles sont; mais, franchement, j'ai toujours pensé qu'il fallait qu'il y eût des qualités cachées qui rendissent ton bonheur digne d'envie; car pour ce qu'on en peut voir par ses yeux, pour ce que l'esprit humain en peut concevoir....

CLAVIJO.

Tu veux me pousser à bout.

CARLOS.

Commentcela s'est-il fait? se demandera-t-on dans la ville. Comment cela s'est-il fait? se demande-t-on à la cour. Mais, bon Dieu! comment cela s'est-il fait? Elle est pauvre, sans position. Si Clavijo n'avait eu une aventure avec elle, on ne saurait pas qu'elle est au monde; il faut qu'elle soit gentille, agréable, spirituelle. Mais qui prend une femme pour cela? Cela passe dans les premières années du mariage. Ah! dit quelqu'un, elle doit être d'une beauté, d'une beauté charmante, ravissante! Cela s'explique, dit un autre....

CLAVIJO, troublé, laisse échapper un soupir profond.

Ah!

CARLOS.

Belle! oh! dit une femme, à la bonne heure! Je ne l'ai pas vue depuis six ans; — et l'on peut bien changer dans l'intervalle, dit une autre. — Il faudra voir, il la produira bientôt, dit une troisième. — On questionne, on regarde, on s'empresse, on attend, on s'impatiente; on se rappelle ce fier Clavijo, qui ne se laissait jamais voir en public, sans y mener triomphalement une magnifique, une superbe Espagnole, dont le sein gonflé, les joues rougissantes, les yeux brillans, semblaient dire, en interrogeant le monde qui faisait cercle autour d'elle: Ne suis-je pas digne de mon chevalier? et qui dans son orgueil laissait flotter aux vents, derrière elle, les plis traînans de sa robe de soie, pour rendre son apparition plus remarquable et plus majestueuse. Et le voilà qui paraît, le monsieur.... et la surprise

coupe aux gens la parole.... Il arrive flanqué de sa Française trotte-menue, petite, dont les yeux caves, dont toute la personne annoncent la consomption, malgré le rouge et le blanc dont elle a barbouillé son teint d'agonisante.... Oui, frère, j'enrage, je m'enfuis, lorsqu'à présent les gens me prennent au collet, et m'interrogent, et me questionnent, et disent qu'ils ne peuvent concevoir....

CLAVIJO, lui serrant la main.

Mon ami! mon frère! je suis dans une affreuse position. Je te le dis, je te l'avoue, j'ai été effrayé en revoyant Marie. Qu'elle est changée!.... Qu'elle est pâle et détruite! Oh! c'est ma faute! la faute de ma trahison!....

CARLOS.

Folies! niaiseries! elle était en consomption du temps que ton roman était encore en train. Je te l'ai dit mille fois, et... Mais vous autres amans vous avez les yeux et tous les sens fermés. Clavijo, c'est une honte. Tout, oui, tout oublier ainsi! Une femme malade, qui empestera toute ta postérité, de sorte que tes enfans et tes petits-enfans s'éteindront tous obligeamment comme la chétive lampe d'un pauvre!... Un homme qui pourrait être la souche d'une famille qui peut être dans l'avenir.... Ah! je redeviens fou, la tête me part.

CLAVIJO.

Carlos, que te dire? Quand je l'ai revue, dans le premier transport, mon cœur volait au-devant d'elle... Hélas! quand le transport fut passé, elle m'inspira de la compassion... une intime, une

profonde pitié. Mais de l'amour!... Vois, au fort de mon ivresse, il me semblait sentir sur mon cou la froide main de la mort. Je m'efforçais d'être gai, de jouer encore le bonheur devant ceux qui m'entouraient : tout était fini; tant de gêne, tant d'anxiété!... S'ils n'avaient été un peu hors d'eux-mêmes, ils l'auraient remarqué.

CARLOS.

Enfer! mort et diable! Et tu veux l'épouser?... (*Clavijo reste absorbé sans donner de réponse.*) C'est fait de toi; perdu pour jamais. Adieu, frère, et laisse-moi tout oublier; laisse-moi, tout le reste de ma vie solitaire, maudire de rage la fatalité de ton aveuglement. Ah! tout sacrifier, se rendre méprisable aux yeux de tout un public, et sans au moins contenter par-là une passion, un désir! Épouser et contracter volontairement une maladie qui, en minant intérieurement tes forces, te rendra hideux aux regards des hommes!

CLAVIJO.

Carlos, Carlos!

CARLOS.

Je voudrais que tu ne te fusses jamais élevé, du moins tu ne tomberais jamais. De quel œil verra-t-on tout ceci? — C'est le frère, diront-ils; ce doit être un garçon qui a du cœur; il a mis aux abois Clavijo qui n'a pas osé tiré l'épée. — Ah! diront nos fanfarons de courtisans, on voit toujours qu'il n'est pas gentilhomme. — Ah, ah! s'écrie un autre en enfonçant son chapeau sur ses yeux, il aurait fallu que ce Français vînt s'adresser à moi! — Et il se

frappe le ventre, un drôle qui ne serait peut-être pas digne d'être ton palefrenier!

CLAVIJO, laissant éclater la plus vive anxiété, tombe dans les bras de Carlos en versant un torrent de larmes.

Sauve-moi, ami, excellent ami, sauve-moi. Sauve-moi d'un double parjure, d'une honte ineffaçable, de moi-même... Je me meurs.

CARLOS.

Pauvre misérable! j'espérais que ces fureurs de jeunesse, ces flots de larmes, ces anéantissemens douloureux étaient finis; j'espérais ne plus te voir, une fois devenu homme, dans cet abattement, dans ces amères angoisses que tu as déjà si souvent épanchées dans mon sein avec tes pleurs. Sois homme, Clavijo, sois homme.

CLAVIJO.

Laisse-moi pleurer.

(Il se jette sur un siége.)

CARLOS.

Malheur à toi, d'être entré dans une carrière que tu ne poursuivras pas jusqu'au terme! Avec ton cœur, avec tes sentimens, qui auraient fait le bonheur d'un bourgeois tranquille, devais-tu allier ce malheureux penchant pour la grandeur? Et qu'est-ce que la grandeur, Clavijo? S'élever au-dessus des autres par le rang et le crédit? Ne le crois pas. Si ton cœur n'est pas plus grand que les autres cœurs, si tu n'es pas capable de te placer froidement au-dessus des relations qui gênent un homme ordinaire, alors avec tous tes cordons, toutes tes croix, avec la couronne même, tu n'es qu'un homme ordinaire. Ranime-toi, calme-toi.

(*Clavijo se remet, regarde Carlos et lui tend une main que Carlos saisit avec vivacité.*) Allons, allons, mon ami; et décide-toi. Vois, je laisse de côté tout le reste, et je te dis : Ici deux partis pèsent dans une balance égale : ou tu épouses Marie, et tu trouves ton bonheur dans une vie tranquille et bourgeoise, dans les paisibles joies du logis; ou tu poursuis dans le sentier de l'honneur ta course vers un but prochain. — Je laisse de côté tout le reste, et je te dis : Le fléau de la balance est en équilibre; ta décision déterminera lequel des deux bassins doit l'emporter. Soit; mais décide-toi; rien au monde n'est plus misérable qu'un homme indécis, qui flotte entre deux sentimens, qui voudrait tous deux les concilier, et qui ne comprend pas que rien ne saurait les réunir, hors ce doute même, cette inquiétude qui l'obsède... Allons, donne la main à Marie, agis comme un honnête garçon qui immole le bonheur de sa vie à sa parole, qui respecte comme un devoir de réparer le mal qu'il a fait, mais aussi qui n'a jamais agrandi la sphère de ses passions ni de son activité, afin d'être toujours en état de réparer le mal qu'il a fait; et goûte ainsi la douceur d'une paisible médiocrité, et toute la béatitude assurée à ces hommes capables de faire eux-mêmes leur propre bonheur et la joie de leur famille. — Décide-toi, et je dirai alors : Tu es un homme de cœur.

CLAVIJO.

O Carlos! une étincelle de ta force, de ton courage!

CARLOS.

Ce feu n'est qu'assoupi dans ton cœur, et je veux souffler jusqu'à ce qu'il jette des flammes. Vois d'un autre côté la fortune et la grandeur qui t'attendent. Je ne veux point te peindre cet avenir des mille couleurs de la poésie ; tu n'as toi-même qu'à te le représenter avec cette vivacité qui te l'offrait si brillant et si pur, avant que ce brouillon de Français n'eût bouleversé tes sens. Mais aussi, Clavijo, il faut du cœur ici ; il faut aller droit son chemin, sans regarder ni à droite ni à gauche. Puisse ton âme s'agrandir ! et puisse s'emparer de toi la conviction de cette grande idée que les hommes extraordinaires sont extraordinaires précisément parce que leurs devoirs s'écartent des devoirs du commun des hommes ; que celui dont l'office est de surveiller, de régir, de conserver un grand tout, n'a jamais de reproche à se faire pour avoir négligé de faibles liens, et sacrifié des minuties au bien de l'ensemble ! Ainsi fait le Créateur dans la nature, et le roi dans l'état ; pourquoi ne ferions-nous pas de même, afin de leur ressembler ?

CLAVIJO.

Carlos, mon âme est petite.

CARLOS.

Nous ne sommes point petits, parce que des circonstances nous donnent du souci, mais seulement lorsqu'elles nous subjuguent. Encore un coup de collier, et tu redeviens toi-même. Rejette le reste d'une déplorable passion qui aujourd'hui te sied aussi peu que la petite jaquette grise, et la mine

modeste avec lesquelles tu es arrivé à Madrid. La pauvre fille a fait quelque chose pour toi; eh bien, tu l'en as long-temps récompensée; et es-tu coupable envers elle pour lui avoir dû le premier accueil bienveillant que tu aies reçu?.... Oh! toute autre, pour avoir le plaisir de ta société, en eût fait autant et plus, sans former des prétentions pareilles aux siennes..... Et te serait-il tombé dans l'esprit de donner à ton maître d'école la moitié de ta fortune, parce qu'il t'a appris il y a trente ans l'*a b c*? — Eh bien, Clavijo!

CLAVIJO.

Tout cela est bien. En somme, tu pourrais avoir raison; cela peut être ainsi. Mais comment nous tirer de l'embarras où nous sommes jetés? Conseille-moi, secoure-moi, ce sera parler.

CARLOS.

Bien; tu le veux donc?

CLAVIJO.

Fais-moi pouvoir, et je voudrai. Je n'ai plus la force de penser; aie-s-en pour moi.

CARLOS.

Or donc, d'abord tu iras donner un rendez-vous à ce monsieur; et alors tu redemanderas, l'épée à la main, la déclaration que tu as donnée par contrainte et par imprudence.

CLAVIJO.

Je l'ai déjà; il l'a déchirée et me l'a remise.

CARLOS.

Excellent! excellent! Comment, ce pas est fait, et tu m'as laissé parler si long-temps!... Alors c'est plus court. Tu vas lui écrire tout tranquillement : « que tu ne juges point convenable d'épouser sa » sœur; qu'il pourrait en apprendre les raisons, » s'il voulait bien aujourd'hui à la nuit se trouver » à tel ou tel endroit, accompagné d'un ami, et » muni des armes qui lui plairont. » Et suit la signature. — Allons, Clavijo, écris cela. Je serai ton second, et il faudra bien que le diable s'en mêle, ou.... (*Clavijo s'avance vers la table.*) Écoute, un mot. Si j'y réfléchis bien, c'est un parti extravagant. Sommes-nous gens à nous aller risquer contre un aventurier furieux? Et la conduite de l'homme et son état ne méritent pas que nous le traitions comme notre égal. Écoute donc : si j'allais maintenant porter plainte au criminel contre lui, l'accusant d'être arrivé clandestinement à Madrid; de s'être fait annoncer à toi sous un faux nom avec un estaffier, d'avoir d'abord captivé ta confiance par des paroles amicales, puis d'être tombé sur toi à l'improviste; de t'avoir arraché de force une déclaration, et de s'être ensuite retiré pour l'aller publier.... Cela lui casserait le cou. Il faut qu'il apprenne ce que c'est que de venir provoquer un Espagnol au sein de la paix domestique.

CLAVIJO.

Tu as raison.

CARLOS.

Mais en attendant, et jusqu'à ce que le procès

soit entamé, comme dans l'intervalle ce monsieur pourrait nous faire toutes sortes de tours, si nous jouions au plus sûr, et que sans délai ni remise, nous le fissions appréhender au corps?

CLAVIJO.

J'entends, et je te sais homme à exécuter la chose.

CARLOS.

Ah! bien! Moi, qui cours le monde depuis vingt-cinq ans, moi qui ne reculais pas, quand le premier des hommes avait devant les yeux tous les sots fantômes de l'inquiétude, si je ne savais pas me tirer d'une telle niaiserie!.... Ainsi donc, donne-moi plein-pouvoir, tu n'auras besoin de rien écrire, de rien faire. Celui qui laisse coffrer le frère donne assez à entendre, seulement par sa pantomime, qu'il ne se soucie guère de la sœur.

CLAVIJO.

Non, Carlos, advienne que pourra, je ne puis souffrir.... je ne souffrirai point cela. Beaumarchais est un galant homme, et il ne doit pas aller languir dans une infâme prison, pour expier la justice de sa cause. Une autre proposition, Carlos, une autre proposition!

CARLOS.

Bah! bah! enfantillages! Nous ne voulons point le manger. Il sera bien logé et bien soigné, et puis cela ne peut durer long-temps; car, vois-tu, lorsqu'il s'apercevra que c'est sérieux, toute cette colère théâtrale tombera; il viendra à jubé; il s'en retournera lestement en France, et se confondra en re-

mercîmens, si on veut bien encore assurer une pension annuelle à sa sœur, seule et unique chose peut-être dont il eût envie.

CLAVIJO.

Soit donc ainsi ; mais conduis-toi bien avec lui.

CARLOS

Sois sans inquiétude. — Encore une précaution : on ne peut savoir s'il n'y aura pas d'indiscrétion de commise, s'il n'aura pas vent de la chose ; et alors il t'échappe, et tout est renversé ; en conséquence loge-toi hors de ta maison, qu'aucun de tes gens ne sache dans quel lieu. Ne prends avec toi que l'indispensable ; je t'enverrai un garçon qui portera ton paquet, et qui te conduira dans un lieu où la sainte-hermandad elle-même ne te trouvera pas. J'ai toujours tout prêts un ou deux de ces trous de souris. Adieu.

CLAVIJO.

Bonsoir.

CARLOS.

Courage ! courage ! Quand tout sera fini, frère, nous nous en donnerons.

La demeure de Guilbert.

SOPHIE GUILBERT, MARIE BEAUMARCHAIS.

MARIE, travaillant.

Quoi ? Buenco est aussi fâché ?

SOPHIE.

C'était naturel ; il t'aime, et comment aurait-il pu supporter l'aspect d'un homme qu'il doit haïr doublement ?

MARIE.

C'est le meilleur, le plus honnête bourgeois que j'aie jamais connu. (*Montrant son ouvrage à sa sœur.*) Il me semble, c'est comme cela qu'il faut faire ? Je froncerai cela et passerai la bordure par-dessus, cela fera bien.

SOPHIE.

Très-bien ; et moi je vais mettre un ruban paille à mon bonnet : c'est ce qui me va le mieux. Tu ris ?

MARIE.

Je ris de moi-même ; les filles sont pourtant une singulière espèce ; à peine avons-nous seulement la tête un peu à nous, aussitôt parure et rubans, c'est ce qui nous occupe.

SOPHIE.

Tu n'as point de reproche à te faire ; du jour où Clavijo t'a abandonnée, rien n'a plus été capable de te donner quelque joie. (*Marie tressaille et court à la porte.*) Qu'as-tu ?

MARIE, toute saisie.

Je croyais qu'il venait quelqu'un. Mon pauvre cœur ! Oh ! il me fera mourir encore ! Sens comme il bat pour une vaine frayeur.

SOPHIE.

Calme-toi, tu es pâle ; je t'en prie, ma chère.

MARIE, montrant son cœur.

J'ai là une oppression !.... un élancement !.... mon cœur me fera mourir.

SOPHIE.

Ménage-toi.

MARIE.

Je suis une malheureuse insensée. La douleur et la joie, dans leur puissance, ont miné ma faible vie. Je te le dis, je n'éprouve qu'une demi-joie à le retrouver ; je jouirai peu du bonheur qui m'attend dans ses bras.... peut-être jamais.

SOPHIE.

Ma sœur ! ma sœur bien-aimée ! tu te dévores toi-même avec ces visions.

MARIE.

Pourquoi veux-tu que je cherche à me tromper ?

SOPHIE.

Tu es jeune et heureuse, tu peux tout espérer.

MARIE.

L'espérance ! ah ! la douceur de ce baume unique de la vie enchante souvent mon âme ; des rêves de joie et de jeunesse flottent devant moi, et accompagnent l'image chérie de l'amant incomparable qui revient

à moi. O Sophie! qu'il est charmant! depuis que je ne l'avais vu, il a.... je ne sais comment je dois m'exprimer.... Ses grandes qualités, qui autrefois restaient cachées dans sa modestie, se sont développées: il est devenu un homme, et à cette démarche qui annonce un sentiment vrai de lui-même, pur de tout orgueil et de toute vanité, il semble fait pour ravir tous les cœurs; — et il doit être à moi!.. Non, ma sœur, je n'étais pas digne de lui.... et maintenant je le suis bien moins encore.

SOPHIE.

Prends-le toujours et sois heureuse. J'entends ton frère.

(Beaumarchais entre.)

BEAUMARCHAIS.

Où est Guilbert?

SOPHIE.

Il est sorti depuis un moment. Il ne peut pas long-temps tarder.

MARIE.

Qu'as-tu, mon frère?... (*Elle se lève vivement et se jette dans ses bras.*) Mon cher frère, qu'as-tu donc?

BEAUMARCHAIS.

Rien. Laisse-moi, ma chère Marie.

MARIE.

Si je suis ta chère Marie, dis-moi donc ce que tu as sur le cœur.

SOPHIE.

Laisse-le. Les hommes font souvent la mine, sans avoir précisément rien sur le cœur.

MARIE.

Non, non. Ah! je ne vois ton visage que depuis peu de temps; mais déjà il m'exprime toutes tes impressions, je lis sur ton front tous les sentimens de cette âme pure et sincère. Tu as quelque chose qui te rend soucieux; parle, qu'est-ce?

BEAUMARCHAIS.

Ce n'est rien, ma chère. J'espère qu'au fond ce n'est rien. Clavijo....

MARIE.

Comment?

BEAUMARCHAIS.

J'ai été chez Clavijo. Il n'est pas à la maison [22].

SOPHIE.

Et cela te trouble?

BEAUMARCHAIS.

Son portier dit qu'il est parti, il ne sait pas pour où, personne ne sait pour combien de temps. Se ferait-il céler?.. S'il était réellement parti!... et pourquoi?

MARIE.

Eh! nous attendrons.

BEAUMARCHAIS.

Ta bouche a menti.... Ah! la pâleur de tes joues, le tremblement de tes membres, tout parle, tout témoigne que tu ne saurais attendre. Chère sœur! (*Il la serre dans ses bras.*) Je te jure par ce cœur palpitant que je sens frémir d'angoisse! et toi, Dieu juste, entends-moi; entendez-moi, saints du ciel! tu

seras vengée, s'il.... Mes sens m'échappent à cette pensée : s'il retombait, s'il se rendait coupable d'un double et affreux parjure, s'il se jouait de notre misère... Non, non, cela n'est pas, c'est impossible... Tu seras vengée.

SOPHIE.

C'est aller trop vite, c'est trop précipité. Ménage-la, je t'en prie, mon frère. (*Marie s'assied.*) Qu'as-tu ? tu tombes en faiblesse ?

MARIE.

Non, non. Tu es tout de suite en alarme.

SOPHIE, lui présentant de l'eau.

Prends ce verre.

MARIE.

Laisse donc. A quoi sert cela ?... Allons, à la bonne heure, donne.

BEAUMARCHAIS.

Où est Guilbert? où est Buenco? Envoie après eux, je t'en prie. (*Sophie sort.*) Comment es-tu, Marie ?

MARIE.

Bien, tout-à-fait bien. Penses-tu donc, mon frère ?...

BEAUMARCHAIS.

Quoi, ma chère?

MARIE.

Ah !

BEAUMARCHAIS.

Ta respiration devient bien pénible ?

MARIE.

Le battement désordonné de mon presse.

BEAUMARCHAIS.

N'as-tu aucun remède? n'emploies-tu aucun calmant?

MARIE.

Je sais un remède, et il y a long-temps que je le demande à Dieu.

BEAUMARCHAIS.

Tu l'obtiendras, et de ma main, j'espère.

MARIE.

C'est bon.

SOPHIE, *entrant.*

Un courrier vient de remettre cette lettre; il arrive d'Aranjuez.

BEAUMARCHAIS.

C'est le cachet et la main de notre ambassadeur.

SOPHIE.

Je lui ai dit de mettre pied à terre et de prendre quelques rafraîchissemens. Il n'a pas voulu, parce qu'il a encore d'autres dépêches.

MARIE.

Veux-tu bien, ma chère, envoyer la servante chez le médecin?

SOPHIE.

Que t'arrive-t-il? Grand Dieu! qu'as-tu?

MARIE.

Tu me tourmenteras au point qu'à la fin je n'oserai pas demander un verre d'eau.... Sophie!...

mon frère!... Que contient cette lettre? Vois comme il tremble, comme toute sa force l'abandonne.

SOPHIE.

Mon frère! mon frère!... (*Beaumarchais se jette sans pouvoir parler dans un fauteuil, et laisse tomber la lettre.*) Mon frère!

(Elle ramasse la lettre et lit.)

MARIE.

Laisse-moi la voir. Il faut... (*Elle veut se lever.*) Hélas! je le sens, c'est la fin. Ma sœur, par pitié, hâte le coup de la mort. Il nous trahit!...

BEAUMARCHAIS, s'élançant de son siége.

Il nous trahit! (*Il se frappe le front et la poitrine.*) Là, oui, là, tout est sourd, tout est mort pour mon âme, comme si un coup de tonnerre avait paralysé mes sens. Marie, Marie, tu es trahie,.... et je reste ici debout!.... Où aller?... que faire?... Je ne vois rien, rien! point de ressource, point de salut!

(Il se jette dans le fauteuil.)

(Guilbert entre.)

SOPHIE.

Guilbert, secours-nous, conseille-nous; nous sommes perdus.

GUILBERT.

Ma femme!

SOPHIE.

Prends, lis. L'ambassadeur mande à notre frère: « Clavijo a porté plainte au criminel contre lui, » sous prétexte qu'il s'est introduit dans sa maison » sous un faux nom; et que le surprenant au lit, et

» lui présentant le pistolet, il l'a forcé
» une déclaration ignominieuse; et, s'—
» pas promptement du royaume, ils le
» dans une prison, d'où peut-être l'ambas...
» lui-même n'est pas en état de le faire sortir. »

BEAUMARCHAIS, se levant vivement.

Oui, ils le feront, ils le feront; il faudra qu'ils me traînent dans la prison; mais ce sera en m'arrachant de son corps sans vie, de la place où je me serai réjoui dans son sang. — Ah! la soif de son sang, une soif farouche, terrible, me consume tout entier. Sois béni, Dieu du ciel; tu envoies à l'homme, au fort de ses plus insupportables maux, un soulagement qui le rafraîchit et le console! Je la sens dans mon cœur, la vengeance altérée! Comme du sein de l'anéantissement et de la morne irrésolution, ce sentiment dominateur, cette passion de son sang, me ranime et m'élève au-dessus de moi-même! Vengeance!... que je me sens bien! comme tout en moi s'étend et s'élance après lui, pour le saisir, pour l'écraser!

SOPHIE

Tu es effrayant, mon frère.

BEAUMARCHAIS.

Tant mieux!... Ah! point d'épée, point d'arme; avec ces mains je veux l'étrangler, afin que ma joie soit à moi, afin de me dire en moi-même : Je l'ai anéanti.

MARIE.

Mon cœur! mon cœur!...

BEAUMARCHAIS.

Je n'ai pu te sauver; au moins tu seras vengée. L'instinct me pousse sur sa trace; mes dents ont envie de sa chair. — Suis-je donc devenu un animal furieux? Dans chaque veine circule, dans chaque nerf palpite le besoin de ma proie. — Je haïrais éternellement celui qui maintenant me le livrerait par le poison, m'en délivrerait par l'assassinat. Oh! Guilbert, aide-moi à le chercher. Où est Buenco? Aidez-moi à le trouver.

GUILBERT.

Sauve-toi, sauve-toi. Tu ne te possèdes pas.

MARIE.

Fuis, mon frère.

SOPHIE.

Emmène-le. Il fait mourir sa sœur.

(Buenco entre.)

BUENCO.

Allons, monsieur, partez. Je le prévoyais; j'ai tout observé. Actuellement on vous fait poursuivre; vous êtes perdu si vous ne quittez la ville à l'instant.

BEAUMARCHAIS.

Jamais, jamais. Où est Clavijo?

BUENCO.

Je ne sais.

BEAUMARCHAIS.

Tu le sais. Je te le demande à genoux, dis-le-moi.

SOPHIE.

Au nom du ciel, Buenco!..

MARIE.

Ah! j'étouffe, j'étouffe ! (*Elle tombe à la renverse.*) Clavijo !...

SOPHIE.

Au secours! elle se meurt.

MARIE.

Ne nous abandonne pas, Dieu du ciel !... Va-t'en, mon frère, va-t'en.

BEAUMARCHAIS, tombant aux pieds de Marie, qui, malgré tous les secours, ne revient pas à elle.

T'abandonner ! t'abandonner !

SOPHIE.

Eh bien, reste, et perds-nous tous, comme tu as tué Marie. Tu n'es plus, ô ma sœur, grâce à la démence de ton frère.

BEAUMARCHAIS.

Arrête, ma sœur.

SOPHIE, raillant.

Sauveur!... vengeur !... aide-toi donc toi-même.

BEAUMARCHAIS.

Ai-je mérité cela ?

SOPHIE.

Rends-la moi, et puis va dans une prison, monte sur l'échafaud, va, répands ton sang, mais rends-la moi !

BEAUMARCHAIS.

Sophie !...

SOPHIE.

Hélas! et elle n'est plus, elle est morte... con-

LE DOMESTIQUE, s'approchant des hommes.

Qui enterrez-vous?

LES HOMMES.

Marie Beaumarchais.

(Clavijo s'assied sur une pierre.)

LE DOMESTIQUE revenant.

Ils enterrent Marie Beaumarchais.

CLAVIJO, se levant.

Fallait-il donc le répéter, traître? répéter ce mot de tonnerre qui a glacé la moelle de mes os?

LE DOMESTIQUE.

Paix, monsieur, venez; songez au péril que vous courez.

CLAVIJO.

Va en enfer. Je reste.

LE DOMESTIQUE.

O Carlos! oh! si je puis te retrouver, Carlos!.... Il est hors de lui.

(Il sort.)

(Les hommes du convoi restent dans le lointain.)

CLAVIJO.

Morte! Marie morte! Ces flambeaux dehors! ces lugubres suivans! c'est un prestige, une vision nocturne, qui vient m'épouvanter, qui me présente un miroir, où mon pressentiment doit reconnaître l'issue de mes perfidies. Il est encore temps. Encore!.... Je tressaille, mon cœur se fond en frissonnant. Non, non, tu ne mourras pas. Je viens! je viens! — Disparaissez, esprits de la nuit, qui vous

placez dans mon chemin, qui m'opposez des spectres douloureux !.... (*Il court sur eux.*) Disparaissez!.... Ils restent là, ils me regardent.... Malheur ! malheur à moi! ce sont des hommes comme moi..... Il est donc vrai ?.... vrai ?.... peux-tu le concevoir ? Elle est morte!.... L'horreur de la nuit me glace à cette idée : elle est morte !.... Là, elle est là couchée, cctte fleur, à tes pieds, et toi!... Prends pitié de moi, Dieu du ciel, je ne l'ai point tuée. Astres des nuits, cachez-vous, n'abaissez pas vos regards ici, vous qui tant de fois avez vu le coupable quitter ce seuil dans l'émotion d'un bonheur profond, s'abandonner à des illusions riantes, en chantant dans cette même rue au son de la guitarre, et enflammer d'espérances délicieuses son amante aux écoutes derrière la secrète jalousie... et tu remplis maintenant cette maison de plaintes et de douleur, tu fais retentir de chants funèbres le théâtre de ta félicité ! Marie ! Marie ! prends-moi avec toi, prends-moi avec toi. (*Quelques sons d'une musique lugubre se font entendre de l'intérieur de la maison.*) Ils vont se mettre en marche vers le tombeau... Arrêtez! arrêtez! ne fermez point le cercueil; laissez-moi la voir encore une fois. (*Il s'élance vers la maison.*) Ciel! à qui, à qui oserai-je me présenter en face ? De qui braver, par mon aspect, l'affreux désespoir? Ses amis, son frère, dont le sein est plein de douleur et de rage? (*La musique recommence.*) Elle m'appelle, elle m'appelle, Je viens ! me voici!.... Quelle angoisse s'empare de moi! quel tremblement me retient! (*La musique reprend une troisième fois, et continue; les porteurs de flambeaux se mettent en*

mouvement; devant la porte trois autres viennent se joindre à eux; ils prennent leurs rangs pour border le convoi funèbre, qui sort de la maison; six hommes portent les bâtons sur lesquels est placé le cercueil voilé. Guilbert, Buenco, sont en grand deuil. Clavijo s'avançant.) Arrêtez !

GUILBERT.

Quelle voix ?

CLAVIJO.

Arrêtez !

(Les porteurs font halte.)

BUENCO.

Qui a l'audace de troubler ce cortége respectable?

CLAVIJO.

Posez cela.

GUILBERT.

Ah !

BUENCO.

Misérable, Il n'y a donc point de terme à tes attentats? Ta victime au cercueil n'est-elle donc pas en sûreté devant toi?

CLAVIJO.

Laissez, n'irritez pas ma fureur; les malheureux sont redoutables. Il faut que je la voie!

(Il écarte le linceul. Marie est couchée, vêtue de blanc, et les mains jointes dans le cercueil Clavijo recule et se cache le visage.

BUENCO.

Veux-tu la réveiller pour la tuer une seconde fois?

CLAVIJO.

Malheureux railleur! — Marie !

(Il se prosterne devant le cercueil.)

BEAUMARCHAIS.

Buenco m'a laissé. Elle n'est pas morte, disent-ils, il faut que je la voie, en dépit de l'enfer, il faut que je la voie ! — Des flambeaux ! des funérailles !

(Il se précipite vers eux, aperçoit le cercueil et se jette dessus sans parler; on le relève, il est comme évanoui. Guilbert le soutient.)

CLAVIJO, qui s'est levé, de l'autre côté du cercueil.

Marie ! Marie !

BEAUMARCHAIS, prenant feu.

C'est sa voix ! — Qui a crié Marie ? — Comme au son de cette voix la fureur se répand en feu dans mes veines !

CLAVIJO.

C'est moi. (*Beaumarchais lui jette un regard farouche et saisit son épée. Guilbert le retient.*) Je ne crains ni tes yeux enflammés, ni la pointe de ton épée. Regarde ici, vois ces yeux fermés, ces mains jointes.

BEAUMARCHAIS.

Et tu me les montres ?...

(Il se dégage, fond sur Clavijo qui tire son épée. Ils se battent; Beaumarchais lui plonge la sienne dans la poitrine.)

CLAVIJO en tombant.

Je te remercie, mon frère; tu nous maries.

(Il se laisse tomber sur le cercueil.)

BEAUMARCHAIS, l'en arrachant.

Loin de cette sainte, damné !

CLAVIJO.

Ah, Dieu !

BEAUMARCHAIS.

Du sang! regarde, Marie, regarde ton présent de noce (24), et puis ferme les yeux pour jamais. Vois comme j'ai consacré ton lit de repos avec le sang de ton assassin!... Bien, bien. O joie!

(Sophie entre.)

SOPHIE.

Mon frère! Dieu! qu'y a-t-il?

BEAUMARCHAIS.

Approche, ma chère, et contemple. J'espérais joncher de roses son lit nuptial; vois les roses dont je la pare pour son voyage au ciel.

SOPHIE.

Nous sommes perdus.

CLAVIJO.

Sauve-toi, imprudent, sauve-toi, avant que le jour ne paraisse. Que Dieu, qui t'a envoyé comme vengeur, t'accompagne!... Sophie.... pardonne-moi... Mon frère... mes amis, pardonnez-moi.

BEAUMARCHAIS.

Comme son sang qui coule éteint tout le feu de vengeance qui dévorait mon cœur! Comme avec sa vie qui s'échappe s'évanouit ma fureur! (*Allant à lui.*) Meurs, je te pardonne.

CLAVIJO.

Ta main! et la tienne, Sophie! et les vôtres!

(Buenco hésite.)

SOPHIE.

Donne-la lui, Buenco.

CLAVIJO.

Je te remercie. — Tu es toujours la même. — Je vous remercie... Et si tu planes encore ici sur ces lieux, esprit de ma bien-aimée, abaisse ton regard sur nous, vois cette bonté digne du ciel, prononce ta bénédiction, et pardonne-moi aussi... Je viens, je viens! — Sauve-toi, mon frère. — Dites-moi, m'a-t-elle pardonné? Comment est-elle morte?

SOPHIE.

Sa dernière parole fut ton malheureux nom. Elle nous quitta, et nous n'eûmes point d'adieux.

CLAVIJO.

Je vais la suivre, et lui porter les vôtres.

(Carlos et un domestique entrent.)

CARLOS.

Clavijo! des assassins!

CLAVIJO.

Écoute-moi, Carlos : tu vois ici la victime de ta sagesse... Et maintenant, au nom du sang qui s'écoule avec ma vie, sauve mon frère.

CARLOS.

Mon ami!... et vous restez-là! Courez aux chirurgiens.

(Le domestique sort.)

CLAVIJO.

C'est en vain. Sauve, sauve un frère infortuné. — Ta main aussi dans la mienne! Ils m'ont pardonné, et moi je te pardonne. — Tu l'accompagneras jusqu'à la frontière, et... — Ah!

CARLOS, frappant du pied.

Clavijo, Clavijo !

CLAVIJO, s'approchant du cercueil, sur lequel ils le déposent.

Marie, ta main!

(Il décroise ses mains et prend la droite.)

SOPHIE, à Beaumarchais

Pars, malheureux, pars.

CLAVIJO.

J'ai sa main, sa main glacée de mort! Tu es à moi... et encore le baiser du fiancé... Ah!

SOPHIE.

Il expire. Sauve-toi, mon frère.

(Beaumarchais se jette dans les bras de Sophie, et en même temps elle fait signe de l'éloigner.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR CLAVIJO.

---

(1) A L'EXEMPLE des premiers traducteurs, nous avons restitué au nom du principal personnage l'orthographe espagnole. Beaumarchais, pour se rapprocher de la prononciation, a écrit *Clavico*, et Goethe, *Clavigo*. Il est singulier, au reste, que l'on s'empare ainsi du nom d'un homme vivant, pour le traduire sur la scène. Don Joseph Clavijo y Faxardo, qui n'était pas, selon M. Bourgoing, aussi odieux que l'a peint son ennemi, n'a terminé qu'en 1806 une vie paisible et littéraire; et cependant il avait déjà figuré dans trois ouvrages dramatiques. Outre celui de Goethe, il existe en effet un drame de Marsolier, *Norac et Javolci*, anagramme de *Caron et Clavijo*, publié en 1785; et un autre de Cubières-Palmezeaux, intitulé *Clavijo*, ou *la Jeunesse de Beaumarchais*.

(2) *Le Pensador*, en français *le Penseur*.

(3) A la lettre : *Il n'y a plus rien, quand on est aussi complétement sur le sable.*

(4) M. le marquis de Grimaldi était alors ministre d'état. « M. Whal, dit Beaumarchais, cet homme respectable qui n'avait quitté le ministère que pour mettre un intervalle de repos entre la vie et la mort, était logé dans la maison de M. Grimaldi. » *Œuvres complètes de Beaumarchais, édition de* 1821, tom. III, *quatrième mémoire à consulter*, p. 454. C'était M. Whal qui avait fait la fortune de Clavijo. On peut voir dans le récit original le noble rôle qu'il joua dans toute cette affaire.

(5) « Des cinq sœurs que j'avais, deux, confiées dès leur jeunesse par mon père à l'un de ses correspondans d'Espagne, ne m'avaient laissé d'elles qu'un souvenir faible et doux, quelquefois ranimé par leur correspondance » *Id.*, *ibid*, p. 414.

(6) On a beau avoir beaucoup d'esprit et savoir parfaitement une langue, on se trompe encore. L'auteur savait que le vaudeville était une production française; il voulait s'amuser aux dépens des femmes françaises, et il a dit qu'elles retenaient leurs amans avec des *vaudevilles*. Quelle impropriété! c'est avec des *chansons*.

(7) « J'arrive à Madrid le 18 mai 1764, à onze heures du matin. J'étais attendu depuis quelques jours; je trouvai mes sœurs entourées de leurs amis, à qui la chaleur de ma résolution avait donné le désir de me connaître. » Page 418.

(8) « A peine les premières larmes sont-elles épanchées, que m'adressant à mes sœurs : Ne soyez pas étonnées, leur dis-je, si j'emploie ce premier moment pour apprendre l'exacte vérité de votre malheureuse aventure; je prie les honnêtes gens qui m'environnent, et que je regarde comme mes amis puisqu'ils sont les vôtres, de ne pas vous passer la plus légère inexactitude. Pour vous servir avec succès, il faut que je sois fidèlement instruit : le compte fut exact et long. » *Ibid.*

(9) « Je lui demandai la permission de l'entretenir le plus tôt possible. Il me remit au lendemain matin à neuf heures, en m'invitant au chocolat que j'acceptai pour moi et pour le négociant français qui m'accompagnait. » Page 420.

(10) Les guillemets indiquent les nombreux passages que Goethe a traduits des *Mémoires de Beaumarchais*. Cependant comme la traduction n'en est point parfaitement littérale, on n'a pas cru devoir les reprendre textuellement dans l'écrivain français, excepté quand ses expressions diffèrent peu de celles de l'allemand, et ne fortifient ni n'affaiblissent l'idée. Les notes suivantes rappelleront aussi quelques détails que Goethe a

négligés, complétement changés, ou développés sans les traduire.

(11) « Je le vis enchanté de ma proposition. Pour mieux connaître à quel homme j'avais affaire, je le laissai long-temps discourir sur les avantages que les diverses nations pouvaient tirer de pareilles correspondances. Il me caraissait de l'œil ; il avait le ton affectueux ; il parlait comme un ange, et rayonnait de gloire et de plaisir. » (p. 420.)

(12) « Cet exorde le fit regarder mon ami avec beaucoup de curiosité. » (p. 421.) Beaumarchais a raconté d'avance tout le jeu muet de Clavijo dans cette scène.

(13) Ici Goethe a raccourci et simplifié le récit original. Avant l'arrivée de Beaumarchais, Clavijo, coupable d'une première rupture, s'était engagé de nouveau, et de nouveau avait trahi sa parole. Il a fallu, dans la pièce, supprimer un de ces deux parjures, afin qu'il pût encore inspirer quelque intérêt. (Voyez les *Mémoires*, p. 421.)

(14) « Qu'on se forme le tableau de cet homme étonné, stupéfait de ma harangue, à qui la surprise ouvre la bouche et y fait expirer la parole glacée; qu'on voie cette physionomie radieuse, épanouie sous mes éloges, se rembrunir par degrés, ses yeux s'éteindre, ses traits s'allonger, son teint se plomber. Il voulut balbutier quelques justifications..... » (p. 426.)

(15) Il y a ici dans les Mémoires un trait de délicatesse que la forme dramatique ne permettait pas de conserver. « Vous allez » donc, dit Beaumarchais, commencer par reconnaître de » votre main, en pleine liberté, toutes vos portes ouvertes et » vos gens dans cette salle, qui ne nous entendront point, » parce que nous parlerons français, que vous êtes un homme » abominable. » (p. 427.) Goethe, ne pouvant tenir compte de la différence des langues, n'a fait entrer les domestiques que dans une galerie du fond.

(16) L'ancien palais des rois d'Espagne à Madrid.

(17) Tout ceci est plus vif dans Beaumarchais : « Si au con-

» traire le sort vous favorise, tout est dit pour moi : j'ai fait » mon testament avant de partir ; vous aurez eu tous les avan- » tages sur nous, permis à vous de rire à nos dépens. Faites » monter le déjeuner. » (p. 428.)

(18) « Je sonne librement : un laquais entre, apporte le cho- » colat. Pendant que je prends ma tasse, mon homme absorbé se » promène en silence, rêve profondément, prend son parti tout » de suite, et me dit : M. de Beaumarchais, écoutez-moi. » (p. 429.)

(19) « Il fit beaucoup de façons, et sur le style dont je l'exi- » geais, et sur ce que je voulais qu'elle fût toute de sa main, » et sur ce que j'insistais à ce que les domestiques fussent pré- » sens pendant qu'il écrirait : mais comme l'alternative était » pressante, et qu'il lui restait encore je ne sais quel espoir de » ramener une femme qui l'avait aimé, sa fierté se soumit à » écrire la déclaration suivante, que je lui dictais en me pro- » menant dans l'espèce de galerie où nous étions. » (p. 430.)

(20) Goethe s'écarte maintenant davantage du récit de Beau- marchais ; et, à partir du quatrième acte, il l'abandonne tout-à-fait. En effet, Clavijo se réconcilia d'abord avec Marie et son frère ; mais le rapprochement fut beaucoup plus lent et plus difficile. Les deux amans allèrent jusqu'à se signer une promesse mutuelle de mariage.

(21) C'est aussi le conseil que donne le marquis d'Ossun, am- bassadeur de France. (Voyez les *Mémoires*, p. 433.)

(22) Dans l'histoire, Clavijo déloge ainsi deux fois secrète- ment ; mais ce n'est qu'à la seconde que Beaumarchais conçoit des soupçons.

(23) Marie Beaumarchais ne mourut point. Son frère, grâce au crédit et à la générosité de M. Whal, parvint jusqu'au roi, auquel il fit connaître son bon droit, et qui destitua Clavijo. Ce dénoûment eût été difficilement approprié au théâtre, et d'un autre côté le mariage n'était ni possible, ni supportable. Goethe s'est jeté dans les catastrophes.

(24) *Ta parure, tes bijoux de noces.*

LE FRÈRE ET LA SOEUR,

PIÈCE DE THÉATRE EN UN ACTE.

NOTICE

SUR

LE FRÈRE ET LA SOEUR.

Le Frère et la Sœur est un drame fort court, comme on va le voir, mais qui, malgré ses petites proportions, mérite d'être placé très-haut dans le théâtre de Goethe. Quand on l'a lu, je ne sais pas ce qu'on voudrait y ajouter et ce qu'on regrette d'y trouver. Le peu d'étendue de la pièce, qui d'abord semble annoncer moins une composition sérieuse qu'une ébauche légère, ne peut même pas être un sujet de critique, car l'action est si simple, qu'il eût fallu, pour la prolonger, la dénaturer par des incidens. C'est une scène domestique racontée avec la plus scrupuleuse fidélité, et réduite seulement à une unité de composition et de but, seul idéal peut-être dont soient susceptibles ces sortes d'ouvrages. Mais, d'ailleurs, l'auteur s'est affranchi de toutes les conventions dramatiques. Il n'y a rien ici pour faire ressortir les caractères, ni pour rendre la situation plus

piquante par des contrastes. Le dénoûment se précipite comme dans la vie. Mais, avec les secrets de l'art, Goethe n'a pas rejeté son talent : et dans cet ouvrage si peu ambitieux, d'une invention et d'une exécution en apparence si faciles, on ne saurait méconnaître le poëte ingénieux et naïf qui a chanté Hermann et Dorothée, et le romancier profond et mélancolique qui composa Werther.

On pourrait rapprocher *le Frère et la Sœur* des pièces du théâtre italien de Florian. Le nom d'Argentine siérait à *Marianne*, et *Guillaume*, dans sa maladresse sentimentale, porterait avec assez de grâce l'habit d'Arlequin. C'est du moins ce même mélange d'intérêt et de ridicule qui vous fait sourire au moment où on se prenait à pleurer. Il faut dire cependant que Florian est maniéré, tandis que Goethe ne l'est point. L'un a voulu unir la gaucherie à la sensibilité, sans renoncer à être gracieux et fin, ou plutôt pour le devenir, s'inquiétant d'ailleurs fort peu de rapporter cette intention toute littéraire à une réalité quelconque; l'autre n'a pas fait son héros plus dégagé, parce que la gaucherie était un des caractères des mœurs qu'il avait à peindre.

Il me semble que cette pièce est assez propre à donner une idée juste et fine du romanesque bourgeois de l'Allemagne. Dans un pays où le goût des émotions rêveuses et exaltées est le triple effet du climat, de l'isolement des individus et de la monotonie de l'existence, il doit appartenir à toutes les classes de la société; le *vague des passions* n'a pas dû, comme en France, y conserver un caractère de bonne compagnie; il s'est lié aux habitudes les plus prosaïques de la vie, comme aux plus brillantes et aux plus intellectuelles. On doit le retrouver à la fois sous le toit du grand seigneur, de l'homme de lettres et du bourgeois. Mais il varie selon les divers degrés de la société qu'il parcourt, et même, en liant toutes les classes dans une *sentimentalité* commune, il reçoit de chacune une couleur particulière. C'est, ce me semble, cette double réaction du romanesque sur les habitudes, et des habitudes sur le romanesque, que Goethe a très-habilement saisie et ingénieusement représentée dans une arrière-boutique, entre un marchand et une petite fille, sa ménagère.

L. DE GUIZARD.

PERSONNAGES.

GUILLAUME, marchand,
MARIANNE, sa sœur.
FABRICE.
UN FACTEUR.

LE FRÈRE ET LA SOEUR.

GUILLAUME, à son bureau avec des livres de commerce et des papiers.

Encore deux nouvelles pratiques cette semaine. Quand on se donne du mouvement, il y a toujours quelque chose de gagné. Quelque peu que ce soit, à la fin cela fait une somme, et qui joue petit jeu est toujours content, même avec un petit profit, et il n'a que de petites pertes à redouter. (*Un facteur entre.*) Qu'y a-t-il ?

LE FACTEUR.

Une lettre chargée. Vingt ducats, franco de la moitié.

GUILLAUME.

Bien, très-bien; portez cela sur mon compte. (*Le facteur s'en va. Guillaume, regardant la lettre, continue.*) Je ne voulais pas m'avouer de toute la journée que je l'attendais. Je puis maintenant m'acquitter *recta* avec Fabrice, et je n'abuserai pas davantage de sa bonté. Il me dit hier : Je viendrai demain te voir. Cela me tracassait; je savais qu'il ne me demanderait pas de le payer, et dès lors sa présence me le demande doublement. (*Ouvrant sa cassette et comptant.*) Autrefois, lorsque je menais une vie un peu dérangée, je ne pouvais pas souffrir les créanciers commodes. Avec un

homme qui vous importune, vous assiége constamment, on s'en tire par l'effronterie et tout ce qui s'ensuit; mais celui qui se tait va droit au cœur, et sa demande est pour moi d'autant plus pressante, qu'il m'en laisse tout le soin. (*Il étale l'argent sur la table.*) Mon bon Dieu, que je te remercie de m'avoir tiré de la détresse où j'étais, de m'avoir ainsi remis à flot ! (*Il prend un livre.*) Que je te remercie des bénédictions que tu verses en petit sur moi, moi qui ai gaspillé tes dons en grand ! et pourtant.... osé-je l'exprimer ?.... Non, tu ne fais rien pour moi, de même que ce n'est point pour moi que je travaille. Si cette ravissante et chère créature n'existait pas, serais-je ici, moi, à calculer des fractions? O Marianne ! si tu savais que celui que tu crois ton frère, que celui-là travaille pour toi dans un sentiment bien différent, et avec de bien autres espérances !... peut-être !... ah !... c'est cruel cependant.... Elle m'aime.... oui, comme un frère... Non, fi ! c'est encore de la méfiance, et la méfiance n'a jamais rien produit de bon.... Marianne, je serai heureux; tu le seras, Marianne.

MARIANNE, *entrant.*

Que me veux-tu, mon frère ? tu m'appelles.

GUILLAUME.

Moi, non, Marianne.

MARIANNE.

C'est donc par pure malice que tu m'as fait quitter la cuisine ?

GUILLAUME.

Tu as des visions.

MARIANNE.

A d'autres. Je connais trop bien ta voix, Guillaume.

GUILLAUME.

Eh bien, que fais-tu là-dedans?

MARIANNE.

J'ai plumé une paire de pigeons, parce que Fabrice pourrait bien venir ce soir souper avec nous.

GUILLAUME.

Peut-être.

MARIANNE.

Ils seront bientôt prêts, tu n'as qu'à dire s'il vient. Il doit aussi m'apprendre sa nouvelle chanson.

GUILLAUME.

Tu apprends bien volontiers ce qui vient de lui.

MARIANNE.

Il sait de très-jolies chansons; et, lorsqu'à table tu penches la tête, je me mets à en commencer une; car j'ai remarqué que tu souris, si je rencontre une chansonnette qui te plaise.

GUILLAUME.

Ah! tu as remarqué cela?

MARIANNE.

Et qui ne remarquerait pas ce qui vous concerne, messieurs!... Si tu n'as rien autre chose à me dire, je m'en retourne; car j'ai encore plusieurs choses à faire. Adieu.... mais donne-moi donc encore un baiser.

GUILLAUME.

Si les pigeons sont rôtis à point, tu en auras un pour dessert.

MARIANNE.

C'est vraiment détestable que les frères soient si grossiers! Si on permettait à Fabrice ou à tout autre brave jeune homme de prendre un baiser, ils sauteraient par-dessus les murailles dans leur transport; et monsieur que voilà en dédaigne un qu'on veut bien lui donner. Pour le coup, je laisse brûler les pigeons.

(Elle sort.)

GUILLAUME.

Ange, cher ange, faut-il que je retienne mes transports, que je ne me jette pas dans ses bras, et pour tout lui découvrir! — Tes regards s'abaissent-ils sur nous, femme sainte, toi qui m'as donné la garde de ce trésor? — Oui, sans doute, ils s'occupent de nous, les habitans du ciel; ils s'occupent de nous. — Charlotte, tu ne pouvais payer mon amour pour toi d'une récompense plus belle, plus sacrée, que lorsqu'en nous séparant tu m'as confié ta fille. Tu m'as donné tout ce qui me manquait, tu m'as attaché à la vie. Je l'aimais comme ton enfant, et maintenant.... elle est encore une illusion pour moi : je crois te revoir, je crois que le destin t'a fait revivre dans le premier éclat de ta jeunesse; que je puis maintenant demeurer et habiter uni à toi, ce que ne m'a permis ni le sort ni le devoir du temps de ce premier songe de la vie. — Sois heureuse! sois heureuse! que l'Éternel verse sur toi toutes ses bénédictions!

FABRICE, entrant.

Bonsoir.

GUILLAUME.

Cher Fabrice, je suis bien heureux ; tout m'a réussi ce soir. Maintenant plus d'affaires entre nous. Voilà tes trois cents écus couchés sur la table : vite, mets-les dans ta poche. Tu me rendras mon billet à ton loisir, ne songeons qu'à causer.

FABRICE.

Si tu en as besoin encore....

GUILLAUME.

Si j'en ai besoin de nouveau, bien : je te suis bien obligé ; en attendant reprends-les. — Écoute ; ce souvenir de Charlotte a repris pour moi une fraîcheur et une vie nouvelles.

FABRICE.

Cela arrive souvent.

GUILLAUME.

Je voudrais que tu l'eusses vue. Je te le dis, c'était une des plus sublimes créatures.

FABRICE.

Elle était veuve lorsque tu l'as connue.

GUILLAUME.

Si pure et si grande ! Je lisais encore hier une de ses lettres. Tu es le seul homme qui en ait jamais vu quelque chose.

(Il va à sa cassette.)

FABRICE, à part.

Il devrait bien m'épargner aujourd'hui ! J'ai si

souvent entendu l'histoire! Je l'écoute toujours, il est vrai, avec un nouveau plaisir; car c'est toujours du fond du cœur qu'il en parle; mais aujourd'hui j'ai de tout autres affaires en tête, et je voudrais justement le tenir de bonne humeur.

GUILLAUME.

C'était dans les premiers jours de notre connaissance. « Le monde recommence à me plaire, » écrivait-elle; « je m'en étais tellement détachée; il » me plaît par vous. Mon cœur me fait des reproches; je sens que je vous prépare des tourmens, à » vous et à moi. J'étais si résignée à mourir, il y a » six mois, et je ne le suis plus! »

FABRICE.

La belle âme!

GUILLAUME.

La terre n'était pas digne d'elle. Fabrice, je t'ai déjà dit souvent comme j'étais devenu par elle un tout autre homme. Je ne saurais décrire la douleur que je ressentis, lorsque regardant derrière moi, je vis mon patrimoine dissipé. Je ne devais pas lui offrir ma main, puisque je ne pouvais plus rendre sa position supportable. Je me sentis pour la première fois le désir d'acquérir une existence convenable, nécessaire; de m'arracher enfin à la paresse, dans laquelle j'avais sans repos dépensé jusque-là mes journées. Je travaillai.... Mais qu'était-ce?... Je ne me rebutai pas, je passai une année dans le travail le plus assidu; enfin vint me luire un rayon d'espérance; mon petit avoir s'augmentait à vue d'œil;... et elle mourut. — Je ne pus demeurer; tu ne t'ima

gines pas ce que je souffris : je ne pouvais plus ni voir les lieux où j'avais vécu auprès d'elle, ni abandonner le sol où elle reposait. Elle m'écrivait peu de temps avant sa mort....

(Il prend une lettre dans la cassette.)

FABRICE.

C'est une magnifique lettre ; tu me l'as lue récemment. — Écoute, Guillaume.

GUILLAUME.

Je la sais par cœur, et je ne laisse pas de la lire toujours. Quand je vois son écriture, la feuille où a reposé sa main, il me semble qu'elle est encore là. Elle y est encore en effet. (*On entend crier un enfant.*) Que Marianne ne puisse jamais demeurer tranquille! Voilà qu'elle a encore avec elle le petit garçon du voisin, avec qui elle lutine toute la journée, et me dérange mal à propos. (*A la porte.*) Marianne, reste tranquille avec ce petit garçon, ou je le renvoie s'il fait le méchant. Nous avons à causer. (*Il demeure pensif.*)

FABRICE.

Tu ne devrais pas ranimer si souvent de tels souvenirs.

GUILLAUME.

Ces lignes, ces dernières lignes sont le souffle d'adieu de l'ange expirant. (*Il replie la lettre.*) Tu as raison, c'est mal. Que nous sommes rarement dignes de nous reporter aux instans heureux ou misérables de notre vie passée !

FABRICE.

Ton sort m'intéresse toujours. — Elle laissa, à ce que tu m'as raconté, une fille qui malheureusement suivit bientôt sa mère. Si cette fille seulement était demeurée de ce monde, il te serait du moins resté quelque chose d'elle, quelque chose à quoi tes peines et ta douleur auraient pu s'attacher.

GUILLAUME, se tournant vivement vers lui.

Sa fille? c'était une charmante fleur. Elle me la laissa. C'en est trop, quel destin que le mien! Fabrice, si je pouvais te tout dire...

FABRICE.

Si tel est le mouvement de ton cœur...

GUILLAUME.

Pourquoi m'en ferais-je un scrupule?

MARIANNE, arrivant avec un enfant.

Il veut encore dire bonsoir, mon frère... Ne lui fais pas mauvaise mine, ni à moi non plus... Tu dis toujours que, si tu te mariais, tu voudrais avoir beaucoup d'enfans. On ne les a pas toujours attachés à un cordon, de manière à ce qu'ils ne pleurent que quand cela ne vous trouble pas.

GUILLAUME.

Si c'était mes enfans...

MARIANNE.

Cela peut bien, il est vrai, faire une différence.

FABRICE.

Croyez-vous, Marianne?

MARIANNE.

Quel bonheur ce doit être! (*Elle se courbe vers l'enfant et le baise.*) J'aime tant Christel! Et s'il était à moi!... Il sait épeler déjà; c'est avec moi qu'il apprend.

GUILLAUME.

Et tu penses que le tien saurait déjà lire?

MARIANNE.

Oui, certes; car alors je ne m'occuperais toute la journée à rien autre chose qu'à l'habiller et le déshabiller, et à l'instruire, et à lui donner à manger, et à le débarbouiller, et enfin à tous les soins que demandent les enfans.

FABRICE.

Et le mari?

MARIANNE.

Lui, il le ferait jouer; il l'aimerait tout comme moi. Il faut que Christel retourne à la maison; il dit adieu à la compagnie. (*Elle le mène à Guillaume.*) Allons, donne gentiment la main, là, une bonne poignée de main.

FABRICE, à part.

Elle est trop charmante! il faut que je m'explique.

MARIANNE, conduisant l'enfant à Fabrice.

A ce monsieur-là aussi.

GUILLAUME, à part.

Elle sera à toi; tu seras... C'est trop, je ne le mérite pas. — (*Haut.*) Marianne, emmène cet en-

fant ; entretiens monsieur Fabrice jusqu'au souper ; je ne veux que parcourir une couple de rues ; je suis resté assis toute la journée. (*Marianne sort.*) Rien que le temps de respirer à l'aise sous le ciel étoilé. Mon cœur est si plein. Je reviens dans l'instant.

(Il sort.)

FABRICE.

Il faut en finir, Fabrice. Tu as beau retarder la chose de jour en jour, elle n'en devient pas plus mûre pour cela. Tu l'as résolu. C'est bien, c'est excellent : tu n'es plus en avance de service avec son frère, et elle... elle ne m'aime pas comme je l'aime. Mais aussi elle ne peut aimer vivement... Charmante fille !... elle ne me soupçonne que des sentimens d'amitié... Cela ira bien pour nous, Marianne. Voici l'occasion tant souhaitée, on la dirait préparée d'avance. Il faut m'ouvrir à elle ; et si son cœur ne me dédaigne pas, je suis sûr du cœur de son frère. (*A Marianne qui entre.*) Avez-vous ramené le petit ?

MARIANNE.

Je l'aurais gardé volontiers ; mais je sais que cela contrarie mon frère, et c'est ce qui m'a empêchée de le faire. Souvent ce petit fripon prend de lui-même la permission d'être mon camarade de lit.

FABRICE.

Et ne vous est-il donc pas incommode ?

MARIANNE.

Oh ! pas du tout. Tout le jour il semble un diable, et dès que je suis au lit avec lui, il devient

doux comme un petit agneau, caressant comme un petit chat, et il m'embrasse tant qu'il peut; la plupart du temps il m'est tout-à-fait impossible d'obtenir qu'il s'endorme.

FABRICE, moitié à part.

Le charmant naturel!

MARIANNE.

Aussi m'aime-t-il plus que sa mère.

FABRICE.

C'est que vous êtes aussi une mère pour lui. (*Marianne demeure pensive. Fabrice la regarde durant quelques momens.*) Est-ce que le nom de mère vous attriste?

MARIANNE.

Il ne m'attriste pas; mais seulement il me fait penser...

FABRICE.

A quoi donc, Marianne?

MARIANNE.

Je pense... je ne pense rien, seulement c'est une chose qui maintefois m'a causé de l'étonnement....

FABRICE.

N'auriez-vous jamais désiré?...

MARIANNE.

Pourquoi ces questions?

FABRICE.

Fabrice en a-t-il le droit?

MARIANNE.

Désiré, jamais, Fabrice. Et si jamais une telle

pensée m'a traversé la tête, elle a disparu sur-le-champ. Quitter mon frère me serait insupportable, impossible, quelque ravissante d'ailleurs que pût être toute autre perspective.

FABRICE.

C'est cependant étrange. Si vous habitiez ensemble dans la même ville, appelleriez-vous cela le quitter?

MARIANNE.

Jamais ! jamais ! Qui dirigerait son ménage ? qui aurait soin de lui ? Une servante ? Où se marier ? Non, cela ne convient pas.

FABRICE.

Mais ne pourrait-il pas demeurer avec vous ? votre mari ne pourrait-il pas être son ami ? ne pourriez-vous pas tous trois composer un aussi heureux, un plus heureux ménage ? et votre frère ne pourrait-il pas ainsi être aidé dans ses pénibles affaires ? Quelle vie ce pourrait être !

MARIANNE.

On devrait le penser ; lorsque j'y réfléchis, tout cela est bien vrai ; et cependant il me semble que cela ne peut pas être.

FABRICE.

Je ne vous comprends pas.

MARIANNE.

Voici ce que c'est : dès que je suis éveillée, j'écoute si mon frère est levé, si rien ne bouge ; vite je passe du lit à la cuisine ; j'arrange le feu pour

faire bouillir l'eau, en attendant que la servante soit sur pied, et il a son café en ouvrant les yeux.

FABRICE.

Bonne petite ménagère !

MARIANNE.

Et puis je m'assieds-là, et tricote des bas pour mon frère, et je travaille, travaille tant que je puis, et je les mesure dix fois, pour voir s'ils sont assez longs, si le mollet est bien placé, si le pied n'est pas trop court; c'est au point qu'il s'impatiente quelquefois. Aussi n'est-ce pas pour la mesure, c'est seulement pour avoir quelque chose à faire avec lui, pour qu'il soit obligé de me regarder; lorsqu'il a écrit une couple d'heures, et qu'il n'est pas fâché contre moi, car cela lui fait du bien de me regarder, je le vois dans ses yeux, quoiqu'il ne veuille pas d'ordinaire me le laisser remarquer. Souvent je ris en moi-même lorsqu'il fait le sérieux et le méchant. Il fait bien; car autrement je le tourmenterais toute la journée.

FABRICE.

Il est heureux.

MARIANNE.

Non, c'est moi. Si je ne l'avais pas, je ne saurais à quoi m'employer dans le monde. Cependant je fais aussi tout pour moi, et il me semble faire tout pour lui, parce que dans tout ce que je fais pour moi, je pense toujours à lui.

FABRICE.

Et si vous faisiez tout cela pour un époux,

combien il serait heureux ! combien il serait reconnaissant ! et quelle vie de ménage ce serait !

MARIANNE.

Je me représente quelquefois comme tout pourrait et devrait aller. Rien ne m'empêche, quand je suis assise, occupée à tricoter ou à coudre, de me conter à moi-même de longues fables ; mais dès que je rentre dans la réalité, rien de tout cela ne peut plus être.

FABRICE.

Pourquoi ?

MARIANNE.

Où trouverais-je un époux qui serait content quand je lui dirais : Je vous aimerai, et qu'il me faudrait ajouter en même temps : mais je ne puis pas vous aimer plus que mon frère, pour qui je dois avoir la permission de tout faire comme jusqu'à présent ? — Ah ! vous voyez que cela n'irait pas.

FABRICE.

Avec le temps le mari obtiendrait sa part ; vous transporteriez sur lui l'amour.....

MARIANNE.

Là gît la difficulté. Oui, si l'amour pouvait se solder de part et d'autre comme une monnaie, ou s'il changeait de maître tous les trimestres, comme un mauvais serviteur. Il faudrait faire passer chez un mari tout ce qui est déjà ici, ce qui n'en pourra jamais sortir.

FABRICE.

Cela se fait souvent.

MARIANNE.

Je ne sais pas. Lorsqu'assis à table il appuie sa tête sur sa main, qu'il baisse les yeux, et qu'il est silencieux et triste, je puis de mon côté rester assise des demi-heures durant, et le regarder. Il n'est pas beau, me dis-je à moi-même quelquefois, et cependant j'ai du plaisir quand je le regarde. — Au fait, je sens bien que c'est de moi qu'il s'occupe quand il est ainsi sérieux; son premier coup d'œil me le dit dès qu'il se remet à me regarder, et c'est un grand bonheur.

FABRICE.

Le plus grand, Marianne; et un époux qui s'occuperait de vous.....

MARIANNE.

Il y a encore une chose, ce sont vos caprices. Guillaume a aussi ses caprices; de lui ils ne m'offensent pas : de tout autre ils me seraient insupportables. Il a de légers caprices, je les éprouve quelquefois. Lorsque dans ses momens de tristesse il repousse les doux témoignages de ma tendresse, j'en suis froissée, rien qu'un instant à la vérité; et si je le boude de mon côté, c'est plus pour lui cacher mon amour, que parce que je l'aime réellement moins.

FABRICE.

Maintenant s'il se trouvait un homme qui voulût s'exposer à tous ces risques, et vous offrît sa main?

MARIANNE.

Il ne se trouvera pas. Et, d'ailleurs, il s'agirait

de savoir alors si je consentirais, moi, à m'y exposer.

FABRICE.

Et pourquoi pas ?

MARIANNE.

Il ne se trouvera pas.

FABRICE.

Marianne, vous l'avez.

MARIANNE.

Fabrice !

FABRICE.

Vous le voyez devant vous. De longs discours sont-ils nécessaires ? faut-il épancher devant vous ce que mon cœur a retenu si long-temps ? Je vous aime, dès-long-temps vous le savez ; je vous offre ma main, vous ne vous en doutiez pas ? Je n'ai jamais vu une fille qui pensât moins que vous aux sentimens qu'elle doit inspirer à celui qui la voit. — Marianne, ce n'est point un amant ardent, étourdi, qui vous parle. Je vous connais, je vous ai choisie : ma maison est prête à vous recevoir. Voulez-vous être à moi ? — J'ai éprouvé diverses fortunes en amour, et j'ai été plus d'une fois résolu de terminer ma vie dans le célibat. Vous disposez de moi maintenant..... Ne me rejetez pas. Vous me connaissez ; je suis l'ami de votre frère : vous ne sauriez songer à un bien plus pur.... Ouvrez votre cœur.... un mot, Marianne.

MARIANNE.

Cher Fabrice, donnez-moi le temps... je ne vous suis point contraire.

FABRICE.

Dites que vous m'aimez. Je laisse à votre frère sa place : je veux être le frère de votre frère ; nous le soignerons ensemble. Ma fortune, jointe à la sienne, lui épargnera plus d'une heure de souci ; il reprendra courage, il.... Marianne, je ne voudrais pas vous tromper.

MARIANNE.

Fabrice, cela ne m'est jamais venu dans la pensée.... Dans quel embarras vous me mettez!

FABRICE.

Un mot seulement : puis-je espérer?

MARIANNE.

Parlez à mon frère.

FABRICE, à genoux.

Ange, ange bien aimé!

MARIANNE, immobile un instant.

Dieu! qu'ai-je dit!

(Elle sort.)

FABRICE.

Elle est à toi....... Je puis bien permettre à la chère petite folle ce badinage avec son frère ; cela se calmera peu à peu, et passera de mon côté lorsque nous nous connaîtrons mieux, et il n'y perdra rien. Cela fait du bien d'aimer encore, et en même temps d'être aimé. C'est une chose dont le goût ne se perd jamais.... Nous logerons ensemble ; sans cela j'aurais déjà voulu agrandir le ménage modeste du bon Guillaume, mais cela vaudra mieux de la part d'un beau-frère, autrement il devien-

drait tout-à-fait hypocondriaque avec ses éternels souvenirs, ses scrupules, ses inquiétudes domestiques et ses secrets. Tout cela sera charmant : il respirera plus à l'aise ; la petite aura un mari, ce n'est pas peu de chose ; et toi tu y gagneras honnêtement une femme, c'est beaucoup. (*Guillaume entre.*) Ta promenade est finie ?

GUILLAUME.

J'ai traversé le marché, j'ai monté ensuite par la rue de l'Église, et suis revenu à la Bourse. C'est pour moi une impression étonnante que de marcher la nuit à travers la ville. Il est curieux d'observer comme de tout le travail du jour une partie se repose, tandis que l'autre s'agite encore, et comme on ne voit en mouvement que l'assiduité laborieuse du petit commerce. Je me suis amusé à considérer une vieille marchande de fromage, qui, les lunettes sur le nez, à la lumière d'un bout de chandelle, coupait et recoupait un morceau après l'autre, jusqu'à ce que l'acheteur eût son poids.

FABRICE.

Chacun observe à sa manière. Je crois qu'il y a dans les rues beaucoup de passans qui ne regardent guère ni les marchandes de fromage, ni leurs lunettes.

GUILLAUME.

On prend intérêt à ce dont on s'occupe ; et le commerce en petit est respectable pour moi, depuis que je sais combien un écu coûte de peine quand il faut le gagner, même en gros. (*Il reste quelques momens absorbé en lui-même.*) En chemin un grand

étonnement m'a pris : tant de choses me sont venues à l'esprit ensemble et confondues.... — Et ce qui jette mon âme dans la préoccupation la plus profonde....

(Il demeure pensif.)

FABRICE, à part.

Je suis vraiment imbécile; dès qu'il est présent, je n'ose plus avouer que j'aime Marianne.... — Il faut cependant que je lui raconte ce qui s'est passé. —(*Haut.*) Guillaume, dis-moi; tu voudrais déloger d'ici? Tu es établi petitement et chèrement. As-tu en vue un autre quartier?

GUILLAUME, distrait.

Non.

FABRICE.

Je penserais que nous pourrions nous arranger ensemble. J'ai ma maison paternelle, et n'habite que l'étage supérieur; tu pourrais prendre le dessous. Tu ne te maries pas de sitôt. Tu aurais la cour, et un petit magasin pour tes marchandises; tu me donnerais un loyer raisonnable : ce serait l'avantage de tous deux.

GUILLAUME.

Tu es bien bon. Cela m'est à la vérité venu plus d'une fois dans l'esprit en allant chez toi, et en te voyant si à ton aise, tandis qu'il faut me mettre ici tellement à la gêne. — J'ai maintenant d'autres vues... Il faut laisser les choses comme elles sont. Cela ne peut aller.

FABRICE.

Pourquoi non?

GUILLAUME.

Si je me mariais aujourd'hui pour demain?

FABRICE.

On y pourvoierait. Garçon, tu aurais de la place pour toi et ta sœur; et marié, ce serait la même chose.

GUILLAUME, souriant.

Et ma sœur?

FABRICE.

En tout cas je la prendrais avec moi.... (*Guillaume se tait.*) Et même sans cela. Parlons sérieusement. J'aime Marianne; donne-la-moi pour femme.

GUILLAUME.

Comment?

FABRICE.

Pourquoi pas? Donne ton consentement. Écoute-moi, frère; j'aime Marianne; j'y ai réfléchi depuis long-temps : elle seule, toi seul, vous pouvez me rendre aussi heureux que je puisse l'être encore dans ce monde. Donne-la-moi, donne-la-moi.

GUILLAUME, troublé.

Tu ne sais pas ce que tu veux.

FABRICE.

Oh! que je le sais bien! Faut-il te dire tout ce qui me manque, et ce que j'aurai quand elle sera ma femme, et que tu seras mon beau-frère?

GUILLAUME, se ranimant et avec vivacité.

Jamais, jamais.

FABRICE

Qu'as-tu? Tu m'affliges,... tu m'effraies. — Si tu dois avoir un beau-frère, ce qui arrivera sûrement tôt ou tard, pourquoi pas moi? moi, que tu connais, que tu aimes; je le croyais, du moins.

GUILLAUME.

Laisse-moi; je ne sais où j'en suis.

FABRICE.

Je dois tout dire. De toi seul dépend ma destinée. Son cœur ne m'est point contraire; tu dois l'avoir remarqué. Elle t'aime plus qu'elle ne m'aime: j'en suis satisfait. Elle aimera le mari plus que le frère; je serai substitué à tes droits, toi aux miens, et nous serons tous contens. Je n'ai jamais vu d'union si bien assortie. (*Guillaume garde le silence.*) Et quant à ce qui consolide tout.... Allons, donne seulement ta parole, ton consentement; dis-lui que cela te satisfait, te rend heureux. J'ai sa parole.

GUILLAUME.

Sa parole?

FABRICE.

Elle me l'a laissée avec un regard d'adieu qui m'en disait plus qu'elle n'aurait jamais pu m'en dire en demeurant: son embarras et son amour, sa volonté et son émotion, c'était si beau!

GUILLAUME.

Non, non.

FABRICE.

Je ne te comprends pas. Je sens que tu n'as aucun motif de me repousser, et cependant tu m'es si

contraire! Cesse de l'être; cesse de t'opposer à son bonheur et au mien. — Et je le pense toujours, tu seras heureux avec nous. — Ne refuse pas ton assentiment à mes vœux, l'assentiment d'un ami. (*Guillaume garde le silence dans de pénibles combats.*) Je ne te comprends pas.

GUILLAUME.

Elle? — Tu la veux?...

FABRICE.

Eh bien?

GUILLAUME.

Et elle le veut?

FABRICE.

Elle m'a répondu, comme il convient à une jeune fille.

GUILLAUME.

Va, va.... Marianne!... Je le prévoyais, je le sentais.

FABRICE.

Dis-moi seulement....

GUILLAUME.

Que dire! Voilà ce qui pesait ce soir sur mon âme, comme un nuage orageux... Il s'ébranle, il éclate... Prends-la... prends-la... mon unique bien, mon tout. (*Fabrice le regarde en silence.*) Prends-la, et afin que tu saches ce que tu m'enlèves... (*Pause, puis rassemblant ses forces il s'écrie :*) Je t'ai parlé de Charlotte, de cet ange qui échappa de mes bras, me laissant son image, une fille... et cette fille... je t'ai trompé... elle n'est point morte; cette

fille est Marianne... Marianne n'est point ma sœur.

FABRICE.

Je n'étais point préparé à cela.

GUILLAUME.

Et j'aurais dû craindre de toi ce qui arrive... Pourquoi n'ai-je pas suivi mon cœur, et ne t'ai-je point, comme à tout autre, fermé ma maison dans les premiers jours que je suis arrivé ici? A toi seul j'ai ouvert un accès dans ce sanctuaire, et tu as su m'endormir par des dehors de bonté, d'amitié, par des services, par une apparente froideur pour les femmes. Tandis qu'en apparence j'étais son frère, je voyais dans tes sentimens pour elle ceux d'un frère véritable : et si un soupçon venait à s'élever dans mon esprit, je l'éloignais aussitôt comme injurieux; j'attribuais sa bienveillance pour toi au doux instinct d'une âme angélique qui comprend le monde entier dans son amour... et toi!... et elle!

FABRICE.

Je ne saurais plus rien entendre, et je n'ai plus rien à dire. Adieu donc.

(Il sort.)

GUILLAUME.

Va, tu l'emportes avec toi tout entière, ma félicité. Ainsi sont sapées, sont ruinées, toutes mes vues, mes vues les plus prochaines... tout d'un coup... de fond en comble. Ainsi s'est abîmé le pont magique qui devait me conduire aux délices du ciel... Tout cela a disparu; et par lui, le traître, qui a tant abusé de ma franchise, de ma con-

fiance... O Guillaume! Guillaume! tu es assez peu maître de toi pour être à ce point injuste envers un honnête homme! De quoi est-il coupable?... Tu m'accables, et tu m'accables justement, destin rémunérateur... Pourquoi te trouves-tu là?... Et toi?... Précisément dans le moment!... Pardonnez-moi; n'ai-je point souffert pour cela? Pardonnez, c'est bien long, mes souffrances ont été infinies; je paraissais vous aimer, je croyais vous aimer; j'ouvrais votre cœur par de légères complaisances, et je vous rendais malheureux... Pardonnez et laissez-moi... Faut-il que je sois puni ainsi? faut-il que je perde Marianne, la dernière de mes espérances, le centre de mes sollicitudes?... Cela ne se peut, cela ne se peut.

(Il garde le silence.)

MARIANNE, s'approchant avec embarras.

Mon frère.

GUILLAUME.

Ah!

MARIANNE.

Mon cher frère, il faut que tu me pardonnes, je t'en supplie au nom de tout ce qu'il y a de plus cher... Tu es fâché, je le pensais bien. J'ai fait une folie, tu m'en vois encore toute troublée.

GUILLAUME, reprenant un air calme.

Qu'as-tu, enfant?

MARIANNE.

Je voudrais pouvoir te le raconter... Il y a tant de confusion dans ma tête... Fabrice me veut pour femme, et je...

GUILLAUME, avec une sorte d'amertume.

Allons, articule-le; tu y consens?

MARIANNE.

Non, non, sur ma vie! jamais je ne l'épouserai; je ne puis l'épouser.

GUILLAUME.

En voici bien d'une autre.

MARIANNE.

Il y a bien là de quoi s'étonner!... Tu n'es pas abordable aujourd'hui, mon frère, et je m'en irai volontiers, attendant une heure propice, s'il ne me fallait d'abord te dire ce que j'ai sur le cœur : une fois pour toutes il m'est impossible d'épouser Fabrice.

GUILLAUME, se levant et la prenant par la main.

Comment Marianne?

MARIANNE.

Il était là, et il a tant parlé, et il m'a exposé tant de raisons, que je me suis figuré la chose possible. Il m'a pressée, et je lui ai dit étourdiment qu'il n'avait qu'à te parler. Il a pris cette réponse pour un consentement, et j'ai senti aussitôt que cela ne pouvait pas être.

GUILLAUME.

Il m'a parlé en effet.

MARIANNE.

Dis-moi, que puis-je et que dois-je faire, avec tout l'amour que j'ai pour toi, et tout l'amour que

tu me portes? Rarrange tout cela, fais-lui entendre raison.

GUILLAUME, à part.

Dieu éternel!

MARIANNE.

Ne sois pas fâché. Il ne doit pas être fâché non plus. Nous continuerons de vivre comme auparavant, et ce sera pour toujours..... Car je ne puis vivre qu'avec toi, et avec toi seul je désire vivre. Ce sentiment couve depuis long-temps dans mon âme, et cette circonstance l'a fait éclater, éclater avec violence : je n'aime que toi.

GUILLAUME.

Marianne!

MARIANNE.

Mon cher frère, dans ce quart d'heure je ne puis pas te dire ce qui a couru par tout mon cœur..... C'est comme lors du dernier incendie sur la place; tout était d'abord enveloppé de fumée et de ténèbres; puis tout à coup le feu fit abîmer le toit, et la maison toute entière ne fut qu'une grande flamme... Ne m'abandonne pas, ne t'éloigne pas de moi, mon frère.

GUILLAUME.

Cela ne peut pas toujours durer, cependant.

MARIANNE.

C'est bien là ce qui me tourmente.... Quant à moi, je te promets de ne pas me marier; je veux te soigner toujours, toujours de même... Là, de l'autre côté, habitent ensemble un frère et une sœur; ils

sont vieux, et je m'amuse souvent à penser à part moi : Quand tu seras ainsi vieille et ridée comme elle, si du moins vous étiez ensemble comme eux!...

GUILLAUME, mettant la main sur son cœur, à part.

Si tu te contiens, tu n'auras jamais été plus serré.

MARIANNE.

Mais cela ne te convient pas; avec le temps tu prendras une femme, et cela me fera toujours du chagrin, lors même que je me déciderais à l'aimer... Personne ne te chérit autant que moi, personne ne peut te chérir autant. (*Guillaume est tenté de parler.*) Tu es toujours si réservé, que j'ai toujours la bouche prête à s'ouvrir pour te dire tout ce que je pense et tout ce que j'éprouve, et que je ne l'ose jamais. Dieu soit loué, cette circonstance m'a délié la langue.

GUILLAUME.

Arrête, Marianne.

MARIANNE.

Ne me force pas au silence, laisse-moi tout dire, puis je consens à retourner dans ma cuisine, à m'asseoir au travail tout le long du jour, satisfaite de te regarder de temps en temps, comme pour te dire : Tu le sais. (*Guillaume se tait, dans le ravissement de sa joie.*) Tu peux savoir dès long-temps, et tu sais aussi comment depuis la mort de notre mère, j'ai passé de l'enfance à l'âge où je suis, sans jamais te quitter.... Vois, je sens plus de plaisir à être avec toi, que de reconnaissance pour tes soins plus que fraternels. Et tu

t'es peu à peu tellement emparé de tout mon cœur, de toute ma tête, qu'à grand'peine maintenant quelque autre chose y trouverait encore une petite place. Je sais bien aussi que tu as ri plus d'une fois en me voyant lire des romans; une fois, entre autres, que je lisais Julie Mandeville, et que je te demandais si Henri, ou comme il s'appelle, n'avait pas de ton air..... tu ris alors; cela me déplut : depuis je me suis tue. D'ailleurs, la chose était tout-à-fait sérieuse pour moi, car les hommes les plus aimables, les meilleurs, m'apparaissaient toujours sous tes traits. Je te voyais promener dans de grands jardins, et aller à cheval, et voyager, et te battre en duel....

(Elle rit à part)

GUILLAUME.

Qu'as-tu?

MARIANNE.

Pour t'avouer toutes mes folies : lorsqu'une bien jolie dame était et bien bonne et bien aimée..... et bien amoureuse..... c'était moi-même..... seulement à la fin, lorsque tout se débrouillait, et qu'après mille et mille obstacles ils se mariaient... Il faut pourtant que je sois une brave fille, bien naïve et bien bavarde.

GUILLAUME.

Continue. (*Se détournant.*) Je veux vider d'un trait la coupe de la joie. Dieu du ciel, soutiens-moi!

MARIANNE.

Sur toute chose, ce qui me faisait le plus de peine, c'est lorsque deux personnes s'aimaient, et

qu'il se trouvait à la fin qu'ils étaient parens, ou frère et sœur..... Je crois que j'aurais brûlé miss Fanny ! J'ai tant pleuré ! C'est aussi une si cruelle destinée !

(Elle se détourne et pleure amèrement.)

GUILLAUME, s'élançant à son cou.

Marianne, ma Marianne !

MARIANNE.

Guillaume ! Non, non, je ne te quitterai jamais. Tu es à moi, je te tiens, je ne peux pas te quitter. (*Fabrice entre.*) Ah ! Fabrice, vous venez à propos ; mon cœur a assez de franchise et de force pour vous le dire : je ne vous ai rien promis ; soyez notre ami, je ne vous épouserai jamais.

FABRICE, avec froideur et amertume.

Je pensais bien, Guillaume, que lorsque tu te serais mis tout entier dans la balance, je devais être trouvé trop léger. Je reviens pour chasser de mon cœur ce qui ne doit plus y être. J'abandonne toute prétention, et je vois que les choses se sont déjà arrangées. C'est une consolation pour moi, du moins, de n'y avoir pas apporté d'obstacle, même involontaire.

GUILLAUME.

Ne blasphème pas dans un tel moment, et ne te prive pas d'un sentiment que tu chercherais vainement dans l'immensité du monde. Regarde ici cette innocente créature... elle est à moi toute entière... et elle ne sait pas...

FABRICE, souriant à moitié.

Elle ne sait pas?

MARIANNE.

Que ne sais-je pas?

GUILLAUME.

Mentir, ici, Fabrice?...

FABRICE, frappé.

Elle ne sait pas?

GUILLAUME.

Je te le dis...

MARIANNE.

Qu'y a-t-il?

GUILLAUME, se jetant à son cou.

Tu es à moi, Marianne.

MARIANNE.

Dieu! qu'y a-t-il?... Oserai-je te rendre ce baiser?... Quel baiser était-ce, mon frère?

GUILLAUME.

Non pas le baiser du frère plein de réserve et d'une froideur apparente, mais le baiser de l'amant le plus heureux et le plus fidèle... (*A ses pieds.*) Marianne, tu n'es pas ma sœur. Charlotte était ta mère et n'était pas la mienne.

MARIANNE.

Et toi? Toi?

GUILLAUME.

Ton amant... dans un moment ton époux, si tu ne le dédaignes pas.

MARIANNE.

Dis-moi, comment était-ce possible ?

FABRICE.

Jouissez de ce que Dieu même ne peut donner qu'une fois. Reçois, Marianne, et n'interroge pas... Vous trouverez bien assez de temps pour vous expliquer.

MARIANNE, le regardant.

Non, ce n'est pas possible !

GUILLAUME.

Ma bien aimée ! ma femme !

MARIANNE, à son cou.

Guillaume, ce n'est pas possible.

FIN DU FRERE ET LA SOEUR.

LES COUPABLES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

NOTICE

SUR

LES COUPABLES.

CET ouvrage est un des premiers de l'auteur : s'il faut en croire les critiques Allemands, il a prétendu faire une comédie française et il a réussi. Il est bien vrai que la coupe de la pièce, le ton du dialogue, le choix des personnages, leurs relations et leurs caractères sont assez dans le goût de notre théâtre; mais cependant on peut assurer que sur notre scène *les Coupables* tomberaient sans contradiction.

C'est que le sujet et l'action révolteraient notre morale dramatique. Nous pourrions admettre un aubergiste curieux jusqu'à l'abus de confiance, un mari libertin et fripon, une jeune femme qui lui préfère un amant plus honnête et plus tendre, un jeune gentilhomme arrêté dans la hardiesse de sa passion par les seuls scrupules de sa maîtresse et non par le

respect du nœud conjugal. Mais le rendez-vous nocturne dans la chambre même de l'amant, mais la cassette forcée par le mari, mais le soupçon de vol que se renvoient mutuellement le père et la fille, enfin la séduction à prix d'or tentée sur une jeune femme, nous paraîtraient des incidens beaucoup trop graves et des moyens beaucoup trop immoraux pour une comédie qui n'est qu'amusante et qui n'est point destinée à produire une sérieuse impression. On doit convenir que sous ce rapport nous portons quelquefois la susceptibilité jusqu'à la pruderie; mais au moins ne devons-nous nous relâcher de notre rigueur, que lorsque nous y gagnons des beautés réelles et de grands effets. Il y a, dans *Tartuffe*, des scènes qui dérogent ouvertement aux bienséances ordinaires de notre théâtre. Mais la grandeur du but justifie le moyen; la vérité et la profondeur relèvent tout; Tartuffe était manqué, s'il n'eût fait rougir.

Après ce reproche, qui est fondamental, il faut reconnaître, dans *les Coupables*, des détails pleins d'esprit et de gaîté, plusieurs scènes bien faites, un style d'une rare élégance, ce que nous appelons le ton de la bonne comédie, et

particulièrement de la bonne comédie en vers, genre peu connu en Allemagne. Le dernier acte, qui roule sur un triple quiproquo, devrait être fort plaisant à la représentation.

Cependant l'ouvrage n'a jamais été très-bien reçu sur le théâtre allemand; Goethe le raconte dans ses Mémoires (1). « C'est une pièce d'un genre gai et burlesque sur des événemens de famille assez sombres; c'est pour cela que, selon lui, elle amuse à la lecture, quoique la représentation en soit pénible. Ce croisement de mauvaises actions, ajoute-t-il, a quelque chose qui blesse et le sentiment moral et le sentiment esthétique; et cependant l'ouvrage cache une intention très-pure; c'est le développement de cette maxime chrétienne : « Que celui qui se sent exempt de péché, jette la première pierre. » — Il est possible que cette leçon ressorte de la comédie *des Coupables*. Mais ce n'est pas le seul ouvrage dramatique qui paraisse immoral en lui-même avec un but qui ne l'est pas.

Le titre de cette pièce, *Die Mitschuldigen*, signifierait, dans le langage ordinaire, *les Com-*

---

(1) *Sur ma vie*, deuxième partie, liv. VII.

plices; mais ce titre serait faux. Tous les personnages de cette pièce sont coupables, mais non pas de la même faute. Il y a culpabilité générale, et non complicité. Le mot allemand signifie au fond *les Coupables ensemble*, et c'est ici dans ce sens primitif qu'il faut l'interpréter. Le titre que nous avons adopté ne dénature pas l'idée au moins, s'il ne la rend pas tout entière. Pour y réussir, il aurait fallu traduire un mot par une phrase, appeler la pièce par exemple : *Tous sont Coupables*.

F. M.

LES COUPABLES.

PERSONNAGES.

L'HOTE.
SOPHIE, sa fille.
SOELLER, mari de Sophie.
ALCESTE.
UN GARÇON D'AUBERGE.

La scène est dans une auberge.

LES COUPABLES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une salle d'auberge.

SOELLER en domino, assis à une petite table, une bouteille devant lui; SOPHIE, vis-à-vis, cousant une plume blanche sur un chapeau; L'HOTE entrant. Au fond une table avec des plumes, de l'encre et du papier; auprès, un grand fauteuil.

L'HOTE.

Quoi! encore au bal? Sérieusement, monsieur mon gendre, j'ai assez de vos extravagances; vous en finirez, j'espère. Je ne vous ai pas en vérité donné ma fille, pour que vous meniez ainsi joyeuse vie avec mon argent. Je suis vieux, et j'avais envie de me reposer; il me manquait un aide; eh bien, c'est pour cela que je vous ai pris. Bel aide vraiment, pour dissiper mon petit avoir! (*Soeller fredonne une chanson dans sa barbe.*) Oui, chantez, chantez donc! je vais vous chanter quelque chose, moi. Vous êtes un vaurien, lancé dans toutes

les folies du monde, et qui buvez, fumez, faites les cent coups; toute la nuit courant les champs, la moitié du jour au lit. Il n'y a pas un prince de l'Empire qui fasse meilleure vie. Voyez-le donc assis, l'aventurier avec ses grandes manches, le roi des farceurs!

SOELLER, buvant.

A votre prospérité, papa!

L'HOTE.

Oui, fraîche prospérité! Cela me donnerait la fièvre!...

SOPHIE.

Mon père, calmez-vous.

SOELLER, buvant.

Ma petite fifie, à ton bonheur!

SOPHIE.

Mon bonheur!... Que ne puis-je seulement vous voir d'accord!

L'HOTE.

S'il ne change pas, cela n'arrivera jamais. Vraiment voilà long-temps que je suis las de quereller éternellement. Mais, au train dont il va tous les jours, du diable si l'on peut rester en paix! C'est un mauvais sujet; si froid! si ingrat! Il ne voit pas ce qu'il est, il ne pense pas à ce qu'il était, il ne pense pas au dénûment dont je l'ai tiré, à ses dettes qu'il m'a pourtant fallu payer. On voit que rien ne corrige la misère: ni le repentir, ni le temps. Quand on est un gueux, c'est pour toujours.

SOPHIE.

Il changera certainement.

L'HOTE.

Devrait-il donc tarder si long-temps?

SOPHIE.

Ce n'est encore que de la jeunesse.

SOELLER, buvant.

Oui, fifie... A ce que nous aimons!

L'HOTE.

Cela entre par une oreille et sort par l'autre : il ne m'écoute jamais. Que suis-je donc dans la maison? Je me suis conduit vingt ans avec honneur : croyez-vous que j'aie gagné ce que j'ai pour que vous en disposiez maintenant à votre fantaisie, et que petit à petit tout se trouve gaspillé? Non, mon très-cher ami; il faudra qu'on s'en passe; nous ne faisons point d'aussi mauvais calcul. Ma réputation se maintient depuis long-temps, elle se maintiendra encore. Le monde entier connaît l'auberge de l'*Ours noir*. Ce n'est point un ours si bête, il conserve sa fourrure. Maintenant je fais repeindre ma maison, et puis je la baptise un hôtel : alors les cavaliers y affluent; l'argent y vient par monceaux. Mais pour cela il faut être actif, et ne point s'enivrer comme une brute; après minuit au lit, et le lendemain debout de bonne heure : c'est là ce qui s'appelle!...

SOELLER.

D'ici là, il y a encore passablement loin. Que notre commerce aille seulement son train, et ne

dépérisse pas. Nous vient-il donc tant de monde? Les chambres d'en-haut restent là.

L'HOTE.

Voyage-t-il donc tant de monde maintenant? Cela est toujours ainsi; et puis M. Alceste n'a-t-il pas deux chambres et le salon?

SOELLER.

Oui, oui, c'est déjà quelque chose; c'est une bonne pratique. Mais il y a soixante minutes dans une heure; et puis M. Alceste sait bien pourquoi il est ici.

L'HOTE.

Comment?

SOELLER.

Ah! à propos, papa; on m'a dit ce matin qu'il y avait en Allemagne un corps de braves jeunes gens qui préparent du renfort et de l'argent pour l'Amérique : ils sont nombreux, à ce qu'on dit, et ils ne manquent pas de cœur; et, lorsque viendra le printemps, toute la troupe se mettra en marche.

L'HOTE.

Oui, oui, j'en ai bien vu plus d'un, le verre à la main, dire des bravades, qu'il donnerait tout, le poil et la peau, pour ces chères Provinces-Unies. Et alors, vive la liberté! Chacun alors était brave et hardi; et puis, quand le lendemain arrive, aucun ne se met en route.

SOELLER.

Ah! il ne manque pas de gaillards dont la cervelle bout toujours. Lorsque l'amour leur joue quelque

bon tour, alors il faut bien tourner au romanesque, même à l'exalté; alors il faut courir le monde tête baissée.

L'HOTE.

Pourvu que l'envie en prenne à quelqu'un de nos habitués qui soit assez gentil, assez galant, pour, après, nous écrire de temps en temps. C'est cela qui serait divertissant !

SOELLER.

Il y a diablement loin !

L'HOTE.

Eh bien! qu'est-ce que cela fait ? la lettre met le temps. Je vais toujours monter dans la petite antichambre voir sur ma carte quelle est la distance à peu près.

(Il sort.)

SCÈNE II.

SOPHIE, SOELLER.

SOELLER.

Point de querelle domestique que l'on n'arrange en parlant politique [1].

SOPHIE.

Oui, cède-lui toujours.

SOELLER.

Je n'ai point le sang vif, c'est heureux pour lui. Sans cela, me vexer ainsi !

SOPHIE.

Je t'en prie.

SOELLER.

Non, on doit finir par perdre patience. Je sais bien tout ce qu'il peut dire... qu'il y a un an j'étais un pauvre aventurier criblé de dettes.

SOPHIE.

Mon ami, ne sois point fâché.

SOELLER.

Il me peint sous des couleurs si odieuses! Sophie, pourtant, ne m'a pas trouvé tout-à-fait affreux.

SOPHIE.

Tes éternels reproches ne me laissent pas un moment de repos.

SOELLER.

Je ne te fais point de reproche, je voulais dire seulement... Ah! qu'il en soit ce qui lui plaira. Une belle femme est une joie infinie. Vois-tu, on est reconnaissant; Sophie, comme tu es belle! et je ne suis pas de pierre. Je connais trop bien le bonheur d'être ton mari, je t'aime...

SOPHIE.

Et comment peux-tu cependant me tourmenter toujours?

SOELLER.

Oh! va, qu'est-ce que cela fait? C'est une chose que je puis bien te dire, qu'Alceste t'a aimée, qu'il a brûlé pour toi, que tu l'as aimé aussi, que tu l'as connu long-temps.

SOPHIE.

Ah !

SŒLLER.

Non, je ne sais pas quel mal je puis trouver à cela. Un jeune arbre qu'on a planté prend sa croissance, il se couvre de fruits : eh! les cueille celui qui se trouve là ; cela rend l'année suivante. Oui, Sophie, je te connais trop bien pour mettre à cela quelque conséquence. Je n'y vois rien dont on ne doive rire.

SOPHIE.

Je ne trouve rien de risible à ce qu'Alceste m'ait aimée, qu'il ait brûlé pour moi, que je l'aie aimé aussi, que je l'aie connu long-temps... Et puis ensuite ?

SŒLLER.

Rien, je ne prétends nullement dire qu'il y ait quelque chose ensuite. Dans les premiers jours, lorsque la jeune fille est encore une fleur en bouton, elle aime uniquement par badinage, son cœur murmure tout bas, et elle n'y comprend rien. Dans les jeux aux gages touchés, on l'embrasse ; tout doucement elle grandit ; le baiser, cependant, devient plus sérieux, et tous les jours il gagne plus de saveur ; c'est alors qu'elle ne conçoit pas pourquoi sa mère gronde. Elle garde, en aimant, sa vertu, et faillit par innocence ; et puis l'expérience vient se réunir à ses autres qualités. Heureux alors son mari d'avoir une femme raisonnable !

SOPHIE.

Tu ne me connais pas assez.

SOELLER.

Oh ! laisse donc ! pour la jeune fille, un baiser est comme un verre de vin pour nous. D'abord un, puis un second, et puis un autre encore, jusqu'à ce que nous tombions d'ivresse. Quand on ne veut pas s'enivrer, il ne faut pas boire du tout. Suffit, tu es maintenant à moi... N'y a-t-il pas trois ans et demi que M. Alceste était ton ami et restait ici à la maison ? Depuis combien de temps est-il parti ?

SOPHIE.

Trois ans, je crois.

SOELLER.

Davantage. Maintenant le voilà revenu depuis quinze jours.

SOPHIE.

Mon cher, à quoi bon ce discours ?

SOELLER.

Eh bien, à dire quelque chose ; car entre mari et femme on n'a déjà pas tant à causer. — Pourquoi est-il donc ici ?

SOPHIE.

Eh mais ! pour s'amuser.

SOELLER.

Je soupçonne que tu pourrais lui tenir fort au cœur. S'il t'aimait, eh ! lui donnerais-tu bien audience ?

SOPHIE.

L'amour est bien puissant, mais le devoir encore davantage. Tu crois donc.... ?

SŒLLER.

Je ne crois rien, et je comprends très-bien cela. Un mari vaut toujours mieux que ces petits messieurs qui ne savent que roucouler. Le ton doucereux que prend le tendre berger n'est rien... qu'un ton, et un ton dont on a par-dessus la tête.

SOPHIE.

Oui, un ton ! Eh bien, soit, leur ton!.... Mais le tien est-il donc meilleur ? La mauvaise humeur te gagne chaque jour davantage ; tu ne cesses pas un moment de me taquiner. Il faut commencer par être aimable, lorsqu'on veut être aimé. Étais-tu donc l'homme qu'il fallait pour le bonheur d'une jeune fille ? As-tu donc acquis le droit de me faire sans cesse des reproches qui, dans le fond, ne portent sur rien ? Toute la maison se dérange, tu ne donnes pas un coup de main, et c'est toi qui dépenses le plus. Tu vis à la journée. L'argent te manque-t-il, tu fais des dettes ; et lorsque ta femme a besoin de quelque chose, elle n'a pas un florin, et tu ne t'enquiers point où elle en pourra gagner. Veux-tu une brave femme, sois un honnête homme ; procure-lui ce dont elle a besoin ; aide-la à passer le temps, et tu pourras alors dormir tranquille sur le reste.

SŒLLER.

Eh ! adresse-toi à ton père.

SOPHIE.

A lui ? j'arriverais bien à propos. Nous avons tant de besoins, et tout va si mal ! Hier, pour la

première fois, il m'a fallu lui demander quelque chose d'indispensable : « Ah, ah ! m'a-t-il crié, tu es sans argent, et Soeller court en traîneau ? » Il ne m'a rien donné, et m'a encore rompu les oreilles. Allons, dis-moi un peu, à quelle source dois-je puiser ? car tu n'es pas un mari à t'occuper de ta femme.

SŒLLER.

Oh ! attends, chère enfant : peut-être demain recevrai-je un paiement d'un de mes bons amis....

SOPHIE.

Si c'est un sot, oui. Il est vrai, les bons amis sont souvent là pour le venir chercher ; mais un ami qui apporte, je suis encore à en voir. Non, Soeller, vois-tu bien, cela ne peut aller ainsi davantage.

SŒLLER.

Tu as bien ce qu'il faut.

SOPHIE.

Soit, c'est déjà quelque chose. Pourtant, qui n'a jamais été dans la misère veut un peu plus que ce qu'il faut. Le bonheur nous affriande aisément par ses dons. On a le nécessaire, et l'on croit n'avoir rien encore. Les plaisirs dont jouissent toutes les femmes, toutes les jeunes personnes, je n'en ai pas grande soif ; mais enfin je n'en ai pas de trop : la parure, le bal.... enfin je suis femme.

SŒLLER.

Eh bien, viens avec moi ; n'est-ce pas ce que je te dis toujours ?

SOPHIE.

Que notre ménage soit un vrai mardi-gras, que le temps si court soit dissipé, et puis après, bonsoir? J'aimerais encore mieux rester assise ici toute seule l'année entière. Si tu ne veux pas épargner, tu dois au moins épargner ta femme. Mon père est déjà bien assez fâché contre toi; j'apaise sa colère, et je suis toute sa consolation. Non, monsieur, je ne vous aiderai point à gaspiller mon propre bien. Commencez par faire des économies sur vous-même, pour me les donner ensuite.

SOELLER.

Mon enfant, cette fois encore laisse-moi me divertir; et, quand la foire viendra, alors nous nous arrangerons.

UN GARÇON D'AUBERGE, entrant.

Monsieur Soeller?

SOELLER.

Ah! qu'est-ce?

LE GARÇON.

Monsieur de Tirinette.

SOPHIE.

Le joueur?

SOELLER.

Envoie-le promener. Que le diable l'emporte!

LE GARÇON.

Il dit qu'il a besoin de vous voir.

SOPHIE.

Que te veut-il donc?

SOELLER.

Ah ! il va partir... (*Au Garçon*) J'y vais.... (*A Sophie*) et il vient prendre congé de moi.

(Il sort.)

SCÈNE III.

SOPHIE, seule.

Celui-ci vient se faire payer très-certainement. Il fait des dettes au jeu ; il dissipe tout, et moi il faut que je l'endure... C'est donc là tout le plaisir et le bonheur que j'avais rêvés ! Moi, la femme d'un pareil homme ! Quoi ! Sophie, te voilà rejetée si loin ! Où est-il le temps où de jeunes messieurs bien polis étaient par bandes à tes pieds, où chacun lisait son sort dans tes regards ? J'étais là, au sein de l'abondance, j'étais comme une déesse, entourée du cercle des attentifs serviteurs de mes caprices. Ce fut assez pour remplir mon cœur de vanité. Hélas ! une jeune personne est vraiment dans une mauvaise situation ! Est-on un peu jolie, aussitôt on est du goût de tout le monde ; alors la tête nous tinte de complimens toute la journée. Et c'est l'épreuve du feu pour une jeune fille : comment la soutenir ? Vous savez si bien faire les honnêtes gens, on vous croit aisément sur parole, messieurs les hommes... Tout à coup, vous vous en allez au diable. — Lorsqu'il y a quelque morceau appétissant, tous aussitôt veulent s'en régaler ; mais qu'une fille le prenne au sérieux, il n'y a plus un homme au logis. Ainsi vont les choses avec ces messieurs,

dans ce maudit temps. Il y en a quarante qui passent avant qu'un seul parle un peu d'épouser [2]. Il est vrai qu'à la fin je ne me suis pas trouvée tout-à-fait abandonnée; mais à vingt-quatre ans il n'y avait pas beaucoup de temps à perdre; le Sœller se présentait... Et va, je l'épousai. C'est un mauvais homme, mais enfin c'est un mari. Je reste là, et je ne vaux guère mieux qu'enterrée. Je pourrais bien encore avoir force adorateurs; mais à quoi bon? S'ils sont bêtes, on meurt d'ennui avec eux; et il est dangereux d'aimer un ami d'esprit; c'est bientôt à vos dépens qu'il exerce ses talens. D'ailleurs, sans amour, les soins m'ont toujours été odieux... Mais, maintenant!... Mon pauvre cœur, étais-tu préparé à cela? Alceste est de retour! Ah! quel nouveau tourment! Oui, autrefois, quand il était ici, que c'étaient là d'autres jours! comme je l'aimais!.. et encore... je ne sais ce que je veux. Je l'évite avec inquiétude, il est pensif, il est calme; je le crains; ah! la crainte est bien fondée. Ah! s'il savait ce que mon cœur sent encore maintenant pour lui! — Il vient. Je tremble déjà. Mon cœur est si plein! je ne sais pas ce que je veux, bien moins encore ce que je dois.

SCÈNE IV.

SOPHIE, ALCESTE.

ALCESTE, en toilette, sans chapeau ni épée.

Pardonnez, madame, si je suis importun.

SOPHIE.

Vous plaisantez, monsieur Alceste ; cette chambre est pour tout le monde.

ALCESTE.

A présent je suis pour vous comme tout le monde.

SOPHIE.

Je ne vois pas comment Alceste pourrait s'en plaindre.

ALCESTE.

Vous ne voyez pas, cruelle ?.. J'étais donc réservé à cela ?

SOPHIE.

Permettez, monsieur, il faut que je me retire.

ALCESTE.

Où donc ? Sophie, où donc ?... Tu détournes ton visage ?... Tu refuses ta main ? Sophie, ne me connais-tu pas ? Regarde de ce côté, c'est Alceste qui te supplie de l'entendre.

SOPHIE.

Malheur à moi ! comme mon cœur, mon pauvre cœur est bouleversé !

ALCESTE.

Es-tu Sophie ? Reste alors.

SOPHIE.

Je vous prie, épargnez-moi. Il faut, il faut que je sorte.

ALCESTE.

Cœur insensible, abandonne-moi donc ! — Dans ce moment, me disais-je, elle est seule; le bonheur est bien près de toi. Maintenant, espérais-je, vous pourrez vous dire un mot d'amitié... Oh! allez, partez donc. — Dans cette chambre, Sophie, pour la première fois, m'a découvert les plus tendres flammes; c'est ici que pour la première fois l'amour nous enlaça l'un à l'autre. A cette même place... t'en souvient-il encore?.... tu m'as juré fidélité éternelle.

SOPHIE.

Oh! épargnez-moi donc.

ALCESTE.

C'était une belle soirée... je ne l'oublierai jamais. Ton regard parla, et moi je m'enhardis; avec un tremblement, tu me livras tes lèvres si douces. Mon cœur sent trop encore combien je me trouvais complétement heureux. Ton bonheur alors était de me voir, ton bonheur était de penser à moi; et à présent tu ne veux pas m'accorder une heure?... Tu vois, je te cherche; tu vois, je suis tout troublé...Va donc, cœur faux, tu ne m'as jamais aimé.

SOPHIE.

Je suis assez tourmentée déjà! veux-tu donc aussi me tourmenter encore? Sophie ne t'a jamais aimé?... Alceste, oses-tu bien le dire? Tu étais mon unique vœu, tu étais mon bien suprême. Pour

toi battait ce cœur, ce sang bouillait pour toi, et le cœur tendre, que tu as un temps entièrement possédé, ne saurait être insensible; il ne saurait t'oublier. Ah! ce souvenir m'a troublée tant de fois! Alceste!... je t'aime encore,... comme je t'aimais.

ALCESTE.

Ange! cœur céleste!

(Il veut l'embrasser.)

SOPHIE.

J'entends venir quelqu'un.

ALCESTE.

Et pas un seul mot ensemble! cela ne peut se souffrir. Ainsi se passe toute la journée. Quel tourment! depuis quinze jours ici, et je ne t'ai pas dit une parole! je sais que tu m'aimes encore, mais il faut que cela même soit une douleur. Jamais nous ne sommes seuls; jamais nous ne parlons selon notre cœur. Ici, dans cette chambre, on n'a pas un moment de tranquillité; tantôt le père est là, tantôt le mari vient par-dessus le marché. Je ne puis rester longtemps ici, c'est insupportable. Mais Sophie, tout n'est-il pas possible quand on le veut? Autrefois rien n'était trop difficile, tu servais nos amours si vite, et la jalousie était aveugle avec ses cent yeux. Et si tu voulais...

SOPHIE.

Quoi?

ALCESTE.

Si tu voulais seulement penser que tu ne devrais pas réduire Alceste au désespoir? Ma bien-aimée,

trouve-nous seulement quelque occasion pour un entretien que ce lieu interdit. Oh! écoute : cette nuit ton mari sort; on croit que je vais moi-même à un repas de carnaval. Mais la porte de derrière est voisine de mon escalier : sans que personne le remarque dans la maison, je rentre; j'ai ici la clef; veux-tu me permettre?..

SOPHIE.

Alceste, je m'étonne...

ALCESTE.

Et moi, dois-je le croire, que tu n'es pas un cœur dur, que tu n'es pas une fille trompeuse? Tu refuses le seul moyen qui nous reste encore! Ne connais-tu pas Alceste, Sophie, et peux-tu balancer à venir causer avec lui une petite heure dans le repos de nuit? Allons, n'est-ce pas, Sophie, je viendrai te voir cette nuit? Pourtant, si cela te paraît plus sûr, viens toi-même, viens me voir.

SOPHIE.

C'est trop.

ALCESTE.

Trop! trop! O la belle parole! maudit soit ce trop! trop! Ainsi donc je perds ici mes jours et mes semaines vainement... Damnation! pourquoi ce lieu me retient-il, lorsque Sophie ne me retient pas?... Je pars demain.

SOPHIE.

Cher, excellent!...

ALCESTE.

Non, tu connais, tu vois ma souffrance, et tu demeures insensible! Je veux te fuir pour toujours.

SCÈNE V.

Les précédens, L'HOTE.

L'HOTE.

C'est une lettre. Il faut que ce soit de quelqu'un d'élevé en grade, le cachet est très-grand, et le papier est fin. (*Alceste ouvre la lettre. — L'hôte, à part.*) Je voudrais bien savoir le contenu de cette lettre.

ALCESTE, qui a parcouru la lettre fugitivement.

Il faudra que je parte demain de bonne heure. Mon compte.

L'HOTE.

Oh! partir si promptement, par ce mauvais temps?—Cette lettre est donc de grande importance? Peut-on prendre la liberté de demander à monsieur?...

ALCESTE.

Non.

L'HOTE, à Sophie.

Demande-lui donc un peu; sûrement il te le dira, à toi.

(Il va à la table dans le fond où il prend ses livres dans un tiroir; il s'assied et écrit le compte.)

SOPHIE.

Alceste, est-ce certain?

ALCESTE.

Le visage caressant!

SOPHIE.

Alceste, je t'en conjure, n'abandonne pas Sophie.

ALCESTE.

Soit; mais décide-toi à me voir cette nuit.

SOPHIE, *à part.*

Que dois-je, que puis-je faire? Non, il est impossible, il n'est pas permis qu'il parte; il est ma seule consolation. — Tu vois que je ne puis pas.... Songe, je suis mariée.

ALCESTE.

Le diable emporte le mari! Tu serais veuve alors. Non; profite de ces heures libres, peut-être se présentent-elles pour la première et la dernière fois. Un seul mot: à minuit, ma chère amie, je serai ici.

SOPHIE.

Mon père loge tout contre ma chambre.

ALCESTE.

Eh bien, alors viens chez moi. A quoi sert de tant délibérer? Au milieu de ces doutes le moment nous échappe. Ici! prends la clef seulement.

SOPHIE.

La mienne ouvre déjà.

ALCESTE.

Viens donc alors, chère enfant. Qui te retient? Eh bien, veux-tu?

SOPHIE.

Si je veux?....

ALCESTE.

Eh bien ?

SOPHIE.

Je veux aller chez toi.

ALCESTE, à l'hôte.

Monsieur l'hôte, je ne pars point.

L'HOTE, venant sur le devant.

Ah ! ah ! (*A Sophie.*) As-tu appris quelque chose ?

SOPHIE.

Il ne veut rien dire.

L'HOTE.

Rien ?

SCÈNE VI.

Les mêmes, SOELLER.

ALCESTE.

Mon chapeau !

SOPHIE.

Il est ici ; tenez.

ALCESTE.

Adieu ; il faut que je sorte.

SOELLER.

Je vous souhaite beaucoup de plaisir.

ALCESTE.

Adieu, belle dame.

SOPHIE.

Adieu, Alceste.

SOELLER.

Votre serviteur.

ALCESTE.

Il faut que je remonte encore auparavant.

SOELLER, à part.

Le coquin devient de jour en jour plus insolent.

L'HOTE, prenant une lumière.

Permettez, monsieur.

ALCESTE, la lui prenant des mains avec civilité.

Monsieur l'hôte, ne vous dérangez pas.

(Il sort.)

SOPHIE.

Eh bien, Soeller, sors-tu? Dis donc; si tu me prenais avec toi?

SOELLER.

Ah! ah! l'envie t'en vient maintenant....

SOPHIE.

Non, va; je disais cela en plaisantant.

SOELLER.

Oh! que non; je le savais déjà, ton cœur commence à prendre feu. Quand on voit ainsi quelqu'un se préparer pour le bal, et qu'il faut aller dormir, on sent là quelque chose qui pique.... Ce sera pour une autre fois.

SOPHIE.

Oh! oui, je puis bien attendre; seulement,

Soeller, sois sage, et défends-toi des cartes. (*A l'hôte, qui pendant ce temps est resté à réfléchir profondément.*) Maintenant, bonne nuit, papa; je vais me coucher.

L'HOTE.

Bonne nuit, Sophie.

SOELLER.

Dors bien. (*La regardant aller.*) Non, elle est vraiment belle! (*Il court après elle, et l'embrasse encore une fois auprès de la porte.*) Dors bien, ma petite chatte. (*A l'hôte.*) A présent, n'allez-vous pas aussi vous mettre au lit?

L'HOTE.

C'est une lettre du diable! Si seulement j'avais cette lettre! (*A Soeller.*) Allons, bon carnaval, bonne nuit.

SOELLER.

Merci, reposez bien.

L'HOTE.

Monsieur Soeller, en sortant, ayez soin de bien fermer la porte.

(Il sort.)

SOELLER.

Oui, ne vous inquiétez de rien.

SCÈNE VII.

SOELLER, seul.

Quel parti prendre? ô ce maudit jeu! oh! que le coquin n'est-il pendu! Il y avait dans l'écart quelque chose qui n'était pas net; et pourtant il faut me

tenir tranquille, il tire également bien l'épée et le pistolet. Je ne sais comment sortir de là. — Eh! mais ?... Alceste a de l'argent... et ces rossignols peuvent ouvrir. Lui aussi, il a grande envie de se régaler de quelque chose à moi; il tourne autour de ma femme; depuis long-temps cela me déplaît. Eh bien! je me donne une fois aussi un régal à ses dépens. — Mais, si la chose éclate, cela te fait une mauvaise affaire... Le besoin me presse, quel autre parti puis-je prendre? Le joueur veut son argent, sans quoi il m'assomme. Courage; Soeller, en avant! Toute la maison dort. Et puis enfin, si tout se découvre, je suis bien soutenu : une belle femme a sauvé plus d'un voleur.

(Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La chambre d'Alceste. Le théâtre est, de l'avant-scène au fond, partagé en une chambre et une alcôve; d'un côté de la chambre, une table sur laquelle il y a des papiers et une cassette; au fond une grande porte, et sur le côté une petite en face de l'alcôve.

SOELLER sans souliers, en domino et masqué, une lanterne sourde à la main; il se présente à la petite porte, regarde timidement tout autour de la chambre, puis il prend son parti, s'avance, ôte son masque, et parle.

Il n'est pas absolument nécessaire d'être brave; on parvient aussi dans le monde en rampant et par la ruse. L'un s'en va armé de pistolets pour attraper un sac d'argent, et peut-être la mort, et il dit: « La bourse sans barguigner! » d'un aussi grand sang-froid qu'il dirait: « A votre santé, messieurs! » Un autre se faufile pour dérober aux gens leurs montres; ses mains sont enchantées, il escamote comme l'éclair; si vous vouliez, il vous dirait en face: « Je vole, prenez garde à vous. » Et il vous vole que vous n'en voyez rien. La nature, il est vrai,

m'a doué moins bien, j'ai le cœur trop faible et les doigts trop lourds; or pourtant il est malaisé, dans ce temps-ci, de n'être pas un fripon. L'argent devient plus rare tous les jours, et tous les jours on en a plus besoin. —Te voilà donc dedans une fois; maintenant tire-toi d'affaire. Oh! tout dans la maison pense que je suis cette nuit au bal. Monsieur Alceste.... il court les champs.... Ma petite femme dort seule..... L'occasion peut-elle être plus belle? (*Il s'approche de la table.*) Oh! te voilà, sanctuaire! ô dieu qui es dans la cassette, un roi sans toi n'est qu'un grand zéro! Je vous rends grâces, ô rossignols! vous êtes la consolation du monde; par vous, je l'atteindrai, le grand rossignol, l'argent. (*En cherchant à ouvrir la cassette.*) J'ai appris le métier autrefois, étant commis dans un tribunal: là, non plus, mon zèle pour la besogne n'a pas long-temps duré; l'écriture n'allait pas; c'était pour moi trop uniforme; un morceau de pain pour toute perspective, et tous les jours du tracas, cela ne me convenait point. Un voleur fut pris, les fausses clefs furent saisies, et lui pendu. On sait qu'à présent la justice pense d'abord à elle; je n'étais qu'un subalterne, toute la ferraille me revint; je la gardai. Voilà comme une chose qui ne vous paraît guère utile, il vient un moment où l'on est bien aise de la posséder; et aujourd'hui... (*La serrure saute.*) Oh! la belle monnaie! oh! c'est une vraie joie! (*Il en met dans sa poche.*) Ma poche est pleine d'argent, et mon cœur de plaisir.... ou peut-être d'inquiétude. Holà! malédiction! poltrons que vous êtes! pourquoi tremblez-vous, mes membres? — Assez.... (*Il regarde

encore une fois dans la cassette et prend encore.) Une dernière fois. Bon, maintenant! (*il la ferme et frémit.*) Quoi, encore?..Quelque chose marche dans le corridor; pourtant il n'y a point de revenans.... Le diable tient peut-être son sabbat?.. Ce serait un tour indigne. Est-ce un chat? Non, ce serait un chat bien lourd. Vite! on tourne la serrure....

(Il se jette dans l'alcôve.)

SCÈNE II.

L'HOTE, avec un rat-de-cave, entrant par la porte de côté. SOELLER.

SOELLER, à part.

Gare! mon beau-père!

L'HOTE.

C'est une sotte chose qu'un sang facile à l'émotion: le cœur bat dès que seulement on fait quelque chose d'à peu près mal. De mes jours, d'ailleurs, je n'ai été curieux. Si je ne croyais pas lire dans cette lettre quelque chose d'important! et puis avec ce maudit journal il faut attendre éternellement. La dernière nouvelle que l'on apprend, est toujours vieille d'un mois. C'est une chose bien insupportable que de s'entendre dire: « Eh oui, je l'ai lu aussi. » — Si j'étais seulement gentilhomme, il faudrait bien que je fusse ministre, et tous les courriers descendraient chez moi et partiraient de chez moi. — Je ne la trouve pas, cette lettre. L'a-

t-il emportée avec lui? C'est donc une vraie malédiction! on ne peut réussir à rien.

SOELLER, à part.

Bon vieux père, je vois bien que le dieu des voleurs et des journaux ne t'aime pas autant que moi.

L'HOTE.

Je ne la trouve pas. O malheur!... Mais ai-je bien entendu? — Ici près dans le salon...

SOELLER.

Il m'a déniché peut-être?

L'HOTE.

C'est un bruit comme qui dirait un soulier de femme.

SOELLER.

Un soulier? non, ce n'est pas moi.

L'HOTE. Il souffle le rat-de-cave, et comme il se donne beaucoup de peine sans pouvoir ouvrir la serrure de la petite porte, il le laisse tomber.

Voilà encore la serrure qui m'arrête maintenant.

(Il pousse la porte et s'en va.)

SCÈNE III.

SOPHIE entrant par la porte du fond avec une lumière; SOELLER.

SOELLER, dans l'alcôve, à part.

Une figure de femme? Diable! enfer! Ma femme! qu'est-ce que ceci va devenir?

SOPHIE.

Je chancelle, une démarche si téméraire!

SOELLER.

C'est elle. Suis-je vraiment en vie? est-ce un rendez-vous? — Mais, dans ce cas, si je me montrais... Oui? alors, ma foi, le cou me démange.

SOPHIE.

Oui, suivez donc l'amour! Avec des paroles flatteuses, il vous attire d'abord...

SOELLER.

J'enrage et je ne puis oser...

SOPHIE.

... Puis quand une fois vous avez perdu la voie, alors il n'y a point de feu follet qui vous égare autant que lui.

SOELLER.

Oui vraiment, feu follet! Un marais te serait plus sain que cette chambre (3).

SOPHIE.

Tout allait assez mal jusqu'ici, mais chaque jour tout empire. Bientôt mon mari en fera trop aussi. Jusqu'ici j'avais bien du chagrin, maintenant il pousse les choses si loin que je suis forcée de le haïr.

SOELLER.

Sorcière!

SOPHIE.

Il a ma main... Alceste cependant possède mon cœur comme autrefois.

SOELLER.

Non, faire de la magie, composer des poisons, n'est pas aussi méchant !

SOPHIE.

Ce cœur tout enflammé pour lui, qui apprit de lui pour la première fois ce que c'est que l'amour...

SOELLER.

Damnation !

SOPHIE.

... Il était indifférent et froid, avant qu'Alceste vînt l'éveiller.

SOELLER.

Et vous, maris, que n'êtes-vous tous une fois au confessional comme moi !

SOPHIE.

Comme Alceste m'aimait !

SOELLER.

Ah ! maintenant, c'est passé !

SOPHIE.

Comme je l'aimais du fond du cœur !

SOELLER.

Bah ! c'était un enfantillage.

SOPHIE.

Destin, tu nous as séparés ; et pour mes péchés il m'a fallu... quelle contrainte !... m'unir avec un animal.

SOELLER.

Moi, animal !... Oui, vraiment un animal de l'espèce cornue.

SOPHIE.

Que vois-je?...

SOELLER.

Quoi, madame?

SOPHIE.

Le rat-de-cave de mon père! comment est-il venu jusqu'ici?... Pourtant non?... Allons, il faut m'enfuir, peut être il nous espionne.

SOELLER.

Oh! conscience, obsède-la.

SOPHIE.

Mais je ne conçois pas comment il l'a perdu ici.

SOELLER.

Elle ne redoute pas la vue de son père? faites-lui voir le diable.

SOPHIE.

Oh! non, toute la maison repose dans le plus profond sommeil.

SOELLER.

Le plaisir est plus puissant que la crainte du châtiment.

SOPHIE.

Mon père est au lit... qui sait comme cela s'est fait?... Enfin cela se peut...

SOELLER.

O malheur!

SOPHIE.

Alceste n'est donc pas là?

SOELLER.

Oh! si j'osais la....

SOPHIE.

Mon cœur flotte encore dans un doute inquiétant; je l'aime, et pourtant je le crains.

SOELLER.

Je le crains comme le diable, et plus encore. Oh! s'il venait, le prince de l'enfer, je lui ferais ma prière : « Emporte-moi-la, et tu auras tout mon » argent. »

SOPHIE.

C'est trop de pureté, mon cœur. Quel est donc ton crime? as-tu promis d'être fidèle? et pouvais-tu promettre d'être fidèle à un homme qui n'a pas une veine de bonté (4), qui n'entend rien; grossier, menteur....

SOELLER.

Est-ce que je le suis?

SOPHIE.

De vrai, si un tel monstre ne justifie pas assez l'horreur qu'on a pour lui, alors je suis pour le pays de la terre où l'on prête serment de fidélité au diable; car il en est un.

SOELLER.

Quoi? un diable! un monstre!... moi? Je ne le supporte pas plus long-temps.

(Il fait mine de s'élancer en avant.)

SCÈNE IV.

ALCESTE habillé, avec le chapeau et l'épée, couvert d'un manteau qu'il quitte à l'instant. Les précédens.

ALCESTE.

Tu m'attendais déjà ?

SOPHIE.

Sophie t'avait précédé.

ALCESTE.

Tu trembles ?

SOPHIE.

Tant de dangers !

ALCESTE.

Non, ma petite; non.

SOELLER.

Tu! te! voilà des préliminaires.

SOPHIE.

Tu as bien senti ce que mon cœur a souffert à cause de toi. Tu le connais tout entier, ce cœur; pardonne-lui ce qu'il me fait faire en ce moment.

ALCESTE.

Sophie!

SOPHIE.

Si tu lui pardonnes, je ne sens point de repentir.

SOELLER.

Oui; demande-moi un peu si je te le pardonne, moi.

SOPHIE.

Quel motif m'a conduite jusqu'ici? En vérité, je le sais à peine.

SOELLER.

Je ne le sais que trop bien.

SOPHIE.

C'est pour moi comme un rêve.

SOELLER.

Je voudrais bien avoir rêvé.

SOPHIE.

Vois, je t'apporte un cœur tout désolé.

ALCESTE.

Le chagrin s'affaiblit par la plainte.

SOPHIE.

Je n'ai jamais rencontré un cœur sympathique comme le tien.

SOELLER.

Quand vous bâillez ensemble, vous appelez cela sympathie. A merveille!

SOPHIE.

Ne devais-je donc te trouver si parfait que pour m'unir à un homme qui est le contraire de toi. J'ai un cœur qui n'est point mort pour la vertu.

ALCESTE.

Je le connais.

SOELLER.

Oui, oui; moi aussi.

SOPHIE.

Tu es bien aimable; mais jamais tu n'aurais arraché de moi une seule parole, si ce pauvre cœur n'eût point été réduit au désespoir. Je vois de jour en jour le ménage se perdre. Quelle vie mène mon mari! comment pouvons-nous subsister? Je sais qu'il ne m'aime pas, qu'il ne sent point mes larmes, et quand mon père tempête, il faut encore que je l'apaise. Chaque matin amène un nouveau tourment.

SOELLER, *ému à sa manière.*

Non, pourtant; la pauvre femme est vraiment à plaindre.

SOPHIE.

Mon mari n'a aucune disposition pour l'ombre d'une vie réglée. Que n'ai-je point dit! et toutes mes complaisances! Il s'enivre tout le jour, il fait des dettes de côté et d'autre; il joue, il bretaille, et puis il gronde, et puis il rampe. Toujours le même train! tout son esprit ne produit qu'impertinences et balivernes; ce qu'il prend pour de la prudence n'est que de la grosse finesse. Il ment, il calomnie, il trompe....

SOELLER.

Je vois qu'elle réunit déjà les traits personnels pour mon oraison funèbre.

SOPHIE.

Oh! crois que depuis long-temps je serais morte de chagrin, si je n'avais su....

SOELLER.

Allons, accouche.

SOPHIE.

.... Qu'Alceste m'aimait encore.

ALCESTE.

Il aime, il gémit comme toi.

SOPHIE.

C'est un adoucissement à ma peine que d'obtenir au moins des plaintes de quelqu'un.... de toi. Alceste, par cette main, cette main chérie, je t'en conjure, conserve-moi ton cœur à jamais!

SOELLER.

Écoutez comme elle est caressante.

SOPHIE.

Ce cœur qui n'a brûlé que pour toi, ne peut recevoir de consolation que de ta main.

ALCESTE.

Je ne sais pour ton cœur aucune ressource.

(Il prend Sophie dans ses bras et l'embrasse.)

SOELLER.

Aïe! pauvre moi! aucun accident ne viendra-t-il donc me sauver par pitié? le cœur! cela m'inquiète.

SOPHIE.

Mon ami!

SOELLER.

Non, partie perdue; j'en ai plein le dos de l'amitié [5]; je voudrais, puisqu'ils ne savent que se dire, qu'elle passât son chemin et en finît avec ses baisers.

ALCESTE.

Chère amie !

SOPHIE.

Mon ami, encore ce dernier baiser, et puis adieu.

ALCESTE.

Tu pars ?

SOPHIE.

Je m'en vais.... car il le faut.

ALCESTE.

Tu m'aimes, et tu t'en vas.

SOPHIE.

Je m'en vais.... parce que je t'aime : je perdrais un ami si je restais. On se laisse aller à l'entraînement des plaintes, la nuit surtout, et dans un lieu sûr où l'on ne redoute rien ; plus on se plaint en sécurité, plus on devient confiant. Mais pour mon sexe, il y a trop à risquer ; trop de dangers se mêlent à cette confiance ; un cœur souffrant en des momens si beaux ne refuse point les lèvres à celui qu'on aime ; ce sont les baisers de l'amitié ; mais un ami est aussi un homme....

SOELLER.

Elle paraît le bien savoir.

SOPHIE.

Adieu ; et crois-moi, je suis toute à toi.

SOELLER.

L'orage me passe bien près de la tête. (*Sophie sort et Alceste l'accompagne par la porte du milieu, qui reste ouverte, on les voit tous deux arrêtés ensemble*

dans le lointain.) Pour cette fois, sois content, il n'y a pas beaucoup à réfléchir; le moment ouvre une issue, et vite tire-toi d'ici!

(Il sort de l'alcôve, et s'enfuit par la porte de côté.)

SCÈNE V.

ALCESTE, revenant.

Que veux-tu donc, mon cœur?.... C'est vraiment singulier; cette femme chérie reste pour toi ce qu'elle était. Le souvenir reconnaissant de ces heures dorées du premier amour n'a pas disparu de mon âme. Que n'ai-je point pensé? que n'ai-je point senti? et elle n'est pas encore effacée là, cette image, belle et parfaite, telle que l'amour me la montrait, cette image que mon cœur adorait avec un respect profond. Et pourtant combien tout est changé! comme tout s'est éclairci depuis le temps! Eh bien! il lui reste quelque chose de cette sainteté que je respectais.... Avoue franchement ce qui te poussait ici, et voilà maintenant la feuille retournée! tu te reprends à aimer, et cette insouciance d'esprit-fort, et tes desseins médités de loin, l'outrage que tu lui avais promis, le plan que tu avais fait.... Comme tout a changé de face! N'éprouves-tu pas une inquiétude secrète? Oui, bien avant que tu ne l'aies prise, elle t'a pris la première. Voilà bien le lot des hommes! Souvent on court, on s'élance, vainement on a formé maint projet, on n'en est que mieux attrapé.—Mais maintenant au plus pressé! il faut que j'imagine un

moyen de lui donner, dès demain de bonne heure, quelqu'argent comptant : au fond, c'est une vraie malédiction.... Son sort me serre le cœur; son gredin de mari lui rend la vie pénible. Justement j'ai encore ce qu'il faut. Voyons, oui, cela peut s'arranger; je lui serais étranger, qu'elle me ferait encore pitié; mais ce qui touche trop intimement le cœur et la raison, c'est que je suis pour beaucoup l'auteur de sa misère.... Le destin le voulait ainsi; je ne pouvais l'empêcher enfin; ce que je ne puis changer, je veux du moins l'adoucir. (*Il ouvre sa cassette.*) Que diable! qu'est-ce que ceci? La cassette presque vide! Il n'y a plus le quart de la monnaie d'argent; l'or, je l'ai sur moi; j'ai toujours la clef. Quoi seulement depuis l'après-dînée! Qui donc a été dans cette chambre? Sophie?.... Oh! fi! Oui, Sophie... indigne vision, loin de moi!... Mon domestique? Oh! il repose en lieu sûr, il dort!... Le brave garçon, il n'est certainement pas coupable. Mais qui donc alors?.... Par Dieu, cela m'impatiente.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La salle d'auberge.

L'HOTE en robe de chambre et assis devant une table, sur laquelle il y a une lumière près d'être consumée, un cabaret avec du café, des pipes et des journaux. Après les premiers mots, il se lève, et il s'habille durant cette scène et le commencement de la suivante.

Ah! cette maudite lettre m'ôte le sommeil et le repos : véritablement cela n'est pas dans l'ordre. Il me paraît impossible de deviner cette énigme. Lorsqu'on fait quelque chose de mal, on a peur du Malin : ce n'était pas ma vocation, voilà pourquoi la crainte m'est venue. Et cependant, pour un aubergiste, ce n'est pas bien de trembler pour un bruit qui se fait, et parce qu'on entend marcher; car les voleurs sont frères et compagnons avec les revenans. Il n'y avait pas une âme à la maison, ni Soeller, ni Alceste; ce ne pouvait être le garçon; les servantes dormaient ferme. Mais un moment!... De très-bonne heure, entre trois et quatre, j'ai

entendu un léger bruit; la porte de Sophie était ouverte : c'est peut-être elle qui était l'esprit devant lequel j'ai détalé. C'était un pas de femme; Sophie marche précisément ainsi : mais que faisait-elle là?... On sait comment font les femmes; elles aiment à visiter, à connaître les effets des étrangers, et le linge et les habits. Si j'y avais pensé seulement, je lui aurais fait peur, et je me serais moqué d'elle. Elle aurait cherché avec moi, et maintenant la lettre serait trouvée; au lieu qu'à présent l'occasion favorable s'est échappée sans profit. Damnation! jamais une idée ne vous arrive dans le bon moment, et ce qu'on imagine de bien ne vous vient la plupart du temps qu'après coup!

SCÈNE II.

L'HOTE, SOPHIE.

SOPHIE.

Mon père, imaginez....

L'HOTE.

Vous ne me dites pas seulement bonjour.

SOPHIE.

Pardonnez, papa, j'ai la tête pleine de soucis.

L'HOTE.

Pourquoi?

SOPHIE.

L'argent d'Alceste, qu'il n'avait que depuis peu, s'en est allé tout d'un coup.

L'HOTE.

Pourquoi a-t-il joué ? Ils ne peuvent s'en tenir.

SOPHIE.

Mais non, non pas ! L'argent est volé.

L'HOTE.

Comment ?

SOPHIE.

Eh oui, soustrait de sa chambre.

L'HOTE.

Que le diable emporte le voleur ! Qui est-ce ? Dépêche.

SOPHIE.

Qui le sait ?

L'HOTE.

Ici, dans la maison ?

SOPHIE.

Oui ; sur la table d'Alceste, dans la cassette.

L'HOTE.

Et quand ?

SOPHIE.

Cette nuit.

L'HOTE, à part.

C'est pour mon péché de curiosité ! La faute en retombera encore sur moi ; on trouvera le rat-de-cave.

SOPHIE, à part.

Il est troublé et il grogne tout seul. Aurait-il fait chose pareille ? Il a bien été dans la chambre, le rat-de-cave l'accuse.

L'HOTE, à part.

Serait-ce Sophie elle-même ? Malédiction ! ce serait encore pis. Elle voulait de l'argent hier, et elle était cette nuit dans la chambre. (*Haut.*) C'est une grande sottise. Prends garde, cela nous fera tort. Ce qui fait notre renommée à nous, c'est le bon marché et la sûreté.

SOPHIE.

Oui ; car pour lui il s'en consolera bien, mais cela nous nuira certainement. Cela retombera finalement sur le maître de l'hôtellerie.

L'HOTE.

Je ne le sais que trop : oui, c'est une grande sottise. Et quand ce serait un voleur domestique, soit, mais comment le découvrir tout de suite ? Cela nous portera grand préjudice.

SOPHIE.

Cela m'atterre absolument.

L'HOTE, à lui-même.

Ah ! ah ! l'inquiétude la prend. (*Haut, d'un air un peu plus mécontent.*) Je voudrais qu'il retrouvât son argent, je serais bien à l'aise.

SOPHIE, à elle-même.

A ce qu'il me paraît, le repentir lui vient. (*Haut.*) Et s'il le retrouvait, alors serait le voleur qui voudrait ; on ne le lui dirait pas, et il ne s'en tourmenterait pas davantage.

L'HOTE, à part.

Si elle ne l'a pas, je suis un coquin. (*Haut.*) Tu

es une bonne enfant; et ma confiance en toi.... Attends un peu.

(Il va voir derrière la porte.)

SOPHIE, à part.

Dieu me pardonne, il va s'ouvrir à moi!

L'HOTE.

Je te connais, Sophie; tu n'as jamais eu coutume de mentir....

SOPHIE.

J'aurais un secret pour tout le monde, avant d'en avoir pour vous. Aussi j'espère bien cette fois mériter....

L'HOTE.

A merveille! Tu es mon enfant, et ce qui est fait est fait.

SOPHIE.

Le meilleur cœur peut faillir dans les heures de nuit.

L'HOTE.

Ne nous tourmentons plus du passé. Que tu aies été dans la chambre, personne ne le sait que moi.

SOPHIE, effrayée.

Vous savez?....

L'HOTE.

J'étais dedans; tu es venue, je t'ai entendue; je ne savais qui c'était, et j'ai quitté la place comme si c'était le diable.

SOPHIE, à part.

Oui, oui, ma foi, il a l'argent; maintenant cela est hors de doute.

L'HOTE.

C'est la première idée qui m'en vient ; je t'ai entendue aujourd'hui de bonne heure.

SOPHIE.

Et ce qui est excellent, c'est que personne ne pense à vous ; j'ai trouvé le rat-de-cave....

L'HOTE.

Toi ?

SOPHIE.

Moi.

L'HOTE.

Très-bien, sur mon âme. Maintenant dis, comment ferons-nous pour lui tout rendre ?

SOPHIE.

Vous direz : « Monsieur Alceste, ménagez ma maison ; l'argent est retrouvé ; j'ai découvert le voleur ; vous savez vous-même combien l'occasion entraîne aisément : à peine la somme a-t-elle été enlevée, qu'il s'est aussitôt senti touché ; il a avoué, et m'a tout rendu : tenez voilà, pardonnez-lui. » Certainement Alceste s'en contentera de grand cœur.

L'HOTE.

Pour arranger ainsi les choses, tu as un rare talent.

SOPHIE.

Oui, portez-le lui de cette manière.

L'HOTE.

Tout de suite, que je l'aie seulement.

SOPHIE.

Vous ne l'avez pas ?

L'HOTE.

Eh non ! où l'aurais-je pris ?

SOPHIE.

Où ?

L'HOTE.

Et oui, vraiment, où? me l'as-tu donc donné ?

SOPHIE.

Et qui donc l'a ?

L'HOTE.

Qui l'a ?

SOPHIE

Oui bien, si vous ne l'avez pas ?

L'HOTE.

Bagatelles !

SOPHIE.

Qu'en avez-vous donc fait ?

L'HOTE.

Je crois que tu es timbrée ; ne l'as-tu donc pas ?

SOPHIE.

Moi.

L'HOTE.

Oui.

SOPHIE.

Comment m'y serais-je prise ?

L'HOTE.

Eh !

(Il représente par ses gestes l'action de voler.)

SOPHIE.

Je ne vous comprends pas.

L'HOTE.

Que tu es effrontée! Maintenant qu'il faut rendre, penses-tu t'y dérober ? Tu viens tout à l'heure de l'avouer. Fi de ces tours-là !

SOPHIE.

Non, c'est trop fort pour moi ; allons, accusez-moi maintenant, et vous disiez un moment avant que vous-même aviez fait le coup.

L'HOTE.

Coquine, je l'ai fait? Est-ce là l'amour que tu me dois ? le respect que tu me portes ? Tu me traites de voleur, quand c'est toi qui es la voleuse.

SOPHIE.

Mon père !

L'HOTE.

N'étais-tu pas cette nuit de bonne heure dans la chambre ?

SOPHIE.

Oui.

L'HOTE.

Et tu me le dis en face, tu n'aurais pas l'argent?

SOPHIE.

Cela prouve-t-il si vite ?..

L'HOTE.

Oui.

SOPHIE.

N'y étiez-vous pas de bonne heure aussi ?

L'HOTE.

Je te prends aux cheveux, si tu ne veux pas te taire et t'en aller. (*Elle sort en pleurant.*) Tu pousses trop loin la plaisanterie, indigne. — Elle est dehors; c'était son dernier moment; peut-être s'imagine-t-elle s'en tirer avec des mensonges; l'argent est parti une fois, suffit, c'est elle qui l'a pris.

SCÈNE III.

ALCESTE rêveur et en fraque du matin; L'HOTE.

L'HOTE, embarrassé et suppliant.

Je suis vraiment tout troublé de ce que j'apprends.... Je le vois, monseigneur, vous êtes encore bien fâché; cependant je vous prie d'être assez bon pour passer tout cela sous silence; je ferai ce que j'ai à faire; j'espère que la chose s'éclaircira. Si on l'apprend dans la ville, les envieux se réjouiront, et leur méchanceté reportera toute la faute sur mon compte: ce ne peut pas être un étranger; un voleur domestique a fait le coup. Veuillez seulement ne pas vous mettre en colère; cela se retrouvera bientôt. A combien la somme se montait-elle donc?

ALCESTE.

Cent thalers.

L'HOTE.

Eh!

ALCESTE.

Cent thalers pourtant....

L'HOTE.

Peste ! ce n'est point un jeu d'enfant.

ALCESTE.

Et cependant j'oublierais tout, et m'en passerais volontiers, si je savais pour qui et comment ils ont disparus ?

L'HOTE.

Et moi ! si l'argent était là seulement, je n'aurais plus envie de demander si c'est Michel ou Jean, ni quand et comment cela s'est fait.

ALCESTE, à part.

Mon vieux domestique ? Non, il ne peut me voler, et puis dans la chambre était.... Non, non, je ne ne saurais le croire.

L'HOTE.

Vous vous creusez la tête ; c'est peine perdue, suffit que je vous procurerai l'argent.

ALCESTE.

Mon argent ?

L'HOTE.

Je vous supplie, que personne n'en apprenne rien. Nous nous connaissons depuis si long-temps, et suffit que je vous procurerai l'argent. Là donc, ne soyez pas inquiet.

ALCESTE.

Vous savez donc ?

L'HOTE.

Hem ! je tirerai l'argent de sa cachette.

ALCESTE.

Eh ! vous me direz ?....

L'HOTE.

Non, pour le monde entier.

ALCESTE.

Qui l'a pris, je vous conjure ?

L'HOTE.

Je vous dis que je ne puis le dire.

ALCESTE.

Ce n'est personne de la maison pourtant ?

L'HOTE.

Vous n'apprendrez rien par vos questions.

ALCESTE.

Peut-être la jeune servante ?

L'HOTE.

La bonne Jeanne ? Non.

ALCESTE.

Le garçon ne l'aurait pas ?

L'HOTE.

Ce ne peut être le garçon.

ALCESTE.

La cuisinière est habile...

L'HOTE.

Pour le bouilli et le rôti.

ALCESTE.

Le marmiton Jeannot?

L'HOTE.

Cela ne peut se deviner.

ALCESTE.

Le jardinier pourrait bien...

L'HOTE.

Non, vous n'y êtes pas encore.

ALCESTE.

Le fils du jardinier?

L'HOTE.

Non.

ALCESTE.

Peut-être...

L'HOTE, à demi-voix.

Le chien de la maison?... Oui.

ALCESTE, à part.

Attends, sot coquin, je saurai bien t'attraper. (*Haut.*) L'aie donc qui voudra! C'est de peu d'importance, si l'argent reparaît.

(Il fait comme s'il s'en allait.)

L'HOTE.

Oui, sans doute.

ALCESTE, comme si une idée lui venait.

Monsieur l'hôte, mon encrier est vide, et cette lettre exige expressément...

L'HOTE.

Eh quoi? elle n'est arrivée que d'hier, et dès aujourd'hui répondre! Il faut que ce soit quelque chose de grave.

ALCESTE.

Elle ne doit pas attendre.

L'HOTE.

C'est un grand bonheur que d'avoir des correspondances.

ALCESTE.

Non, pas toujours. Le temps que l'on y perd a plus de prix que le divertissement qu'on y trouve.

L'HOTE.

Oh ! c'est comme au jeu. Il nous arrive une seule lettre qui nous console de beaucoup d'autres. Pardonnez, monseigneur, celle d'hier contient donc beaucoup de choses d'importance? Si j'osais...

ALCESTE.

Non, pour le monde entier.

L'HOTE.

Il n'y a rien d'Amérique ?

ALCESTE.

Je vous dis que je ne puis le dire.

L'HOTE.

Frédéric est-il de nouveau malade?

ALCESTE.

Vous n'apprendrez rien par vos questions.

L'HOTE.

De la Hesse, cela est certain, il part encore du monde?

ALCESTE.

Non.

L'HOTE.

L'empereur a-t-il quelque projet?

ALCESTE.

Oui, cela pourrait bien être.

L'HOTE.

Est-ce que dans le nord tout n'est pas tranquille ?

ALCESTE.

Je n'en voudrais pas jurer.

L'HOTE.

Cela fermente en secret ?

ALCESTE.

Nous apprendrons bien des affaires.

L'HOTE.

Aucune catastrophe quelque part ?

ALCESTE.

Allons, vous y êtes bientôt.

L'HOTE.

Y a-t-il eu dans ces derniers froids...

ALCESTE.

Des lièvres gelés?... Oui.

L'HOTE.

Vous avez l'air de ne pas faire beaucoup de fond sur votre humble serviteur.

ALCESTE.

Monsieur, on n'a pas coutume de se fier à un méfiant.

L'HOTE.

Et quelle confiance exigez-vous de moi ?

ALCESTE.

Qui est le voleur? et ma lettre est soudain à votre service. L'échange que j'offre est très-équitable. Maintenant, voulez-vous la lettre?

L'HOTE, confondu et curieux.

Ah! trop de bonté. (*A part.*) N'était justement ce qu'il exige de moi !...

ALCESTE.

Vous voyez pourtant, un service en vaut un autre, et je ne vous trahirai pas, je le jure sur mon honneur.

L'HOTE, à part.

Ah! si la lettre n'était pas si appétissante! Mais comment? si Sophie... Eh bien, qu'elle s'arrange! L'attrait est trop grand; aucun homme ne résisterait. L'eau m'en vient à la bouche, comme devant un lièvre mariné.

ALCESTE, à part.

Un jambon n'agace pas autant le nez d'un levrier.

L'HOTE honteux cède en hésitant encore.

Vous le voulez, monseigneur, et votre bonté...

ALCESTE, à part.

Le voilà qui mord.

L'HOTE.

... Me force aussi à la confiance. (*D'un ton de doute et à demi suppliant.*) Promettez-vous qu'aussitôt j'entrerai en possession de la lettre?

ALCESTE, lui tendant la lettre.

Dans le moment.

L'HOTE, s'approchant doucement d'Alceste, et sans quitter la lettre des yeux.

Le voleur...

ALCESTE.

Le voleur?

L'HOTE.

Qui a pris l'argent, est...

ALCESTE.

Parlez.

L'HOTE.

Est ma...

ALCESTE.

Eh bien?

L'HOTE d'un ton décidé, et se jetant en même temps sur la lettre qu'il arrache de la main d'Alceste.

Ma fille.

ALCESTE, interdit.

Comment?

L'HOTE. Il vient sur le devant, met en pièces l'enveloppe de la lettre en se hâtant de l'ouvrir, et commence à lire.

« Excellentissime seigneur. »

ALCESTE, le prenant par les épaules.

C'était elle?.. Non, dites la vérité.

L'HOTE, impatiemment.

Oui, c'était elle. Oh! il est insupportable. (*Il lit.*) « Particulièrement. »

ALCESTE, de même.

Non, monsieur l'hôte, Sophie!... cela est impossible.

L'HOTE, se dégageant et continuant sans lui répondre.

« Révérentissime. »

ALCESTE, de même.

Elle aurait fait cela ! Je ne saurais parler.

L'HOTE.

« Seigneur. »

ALCESTE, de même.

Mais écoutez-moi donc. Comment la chose s'est-elle passée ?

L'HOTE.

Je vous le conterai plus tard.

ALCESTE.

Est-ce certain ?

L'HOTE.

Certain.

ALCESTE, en sortant et à lui-même.

Maintenant, je pense, je ne la manquerai pas.

SCÈNE IV.

L'HOTE. — Il lit et parle à la fois.

« Et protecteur, » — Est-il parti ? — « L'extrême bonté qui m'a pardonné tant de manquemens, me pardonnera, je l'espère, encore cette fois. » — Qu'y a-t-il donc à pardonner ? — « Je le sais, monseigneur, que vous vous réjouirez avec moi. » — Bien déjà ! — « Le ciel m'a aujourd'hui accordé un bonheur dans lequel la première pensée de mon cœur reconnaissant est pour vous : il a délivré ma chère femme de son sixième fils. » — Je tourne à la mort. — « Il s'est présenté ce matin, le garçon. » — Ce maudit marmot-là !... Oh ! noyez-le,

étouffez-le. — « Et votre indulgence donne à un pauvre homme comme moi la hardiesse, etc... » — Ah ! j'étrangle presque. Sur mes vieux jours, devait-il m'arriver pareille chose ? ce n'est pas supportable. Attends un peu, cela ne se passera pas, sans que je te revaille quelque chose, Alceste. Je veux d'abord te!.. il faut que tu me débarrasses la maison. Un bon ami comme moi, l'attraper d'une façon si infâme ! si j'osais le traiter en retour comme il le mérite!... Mais ma fille ! Oh!.. cette diable d'affaire tourne tout de travers. Je trahis ma fille pour une lettre de compérage! (*Il se prend à la perruque.*) Maudite tête de bœuf! Est-ce la peine d'être venu jusqu'à ton âge? La lettre! l'argent! l'attrape! Je voudrais me tuer Quel parti prendre? où aller? Comment me venger d'un pareil tour? (*Il empoigne un bâton et court çà et là sur le théâtre.*) Que quelqu'un approche de moi, et je le rosse de manière à lui polir la peau. Si je les avais seulement ici, tous ceux qui d'ailleurs me chicanent ! je serais leur maître à tous ; comme je voudrais vous les étriller ! Je meurs si je ne... je donnerais je ne sais quoi pour que le garçon me cassât tout à l'heure un verre à pate. Je me dévore moi-même... et il faut que j'en aie vengeance. (*Il tombe à coups de bâton sur une chaise.*) Ah ! en as-tu, de la poussière ! Allons, je veux me soulager sur toi.

SCÈNE V.

L'HOTE qui continue de frapper ; SOELLER entre et s'effraie. Il est en domino, le masque attaché au bras et dans une demi-ivresse.

SOELLER.

Qu'y a-t-il ? Quoi ? est-il fou ? Allons, sois sur tes gardes. Ce serait un bel emploi que celui de substitut de la chaise. Quel malin esprit peut donc pousser le bonhomme ? Le meilleur est de m'en aller ; il n'est pas sûr de rester là.

L'HOTE, sans voir Soeller.

Je n'en puis plus. Oh ! là ! là ! J'ai mal aux reins et aux bras. (*Il se jette sur la chaise.*) J'ai le corps tout en eau.

SOELLER, à part.

Oui, oui ; le mouvement échauffe. (*Il se montre à l'hôte.*) Monsieur mon père.

L'HOTE.

Ah ! *mosieu*, vous passez la nuit en goguette ! Moi je suis dans des tourmens mortels, et vous, vous êtes hors de la maison ! Ce farceur de carnaval dépense son argent en bal et en jeu, et il rit, pendant qu'au logis c'est le diable qui fait carnaval.

SOELLER.

Quel emportement !

L'HOTE.

Oh! attendez, je ne veux pas me tourmenter davantage.

SOELLER.

Qu'est-il arrivé?

L'HOTE.

Alceste! Sophie! irai-je encore lui conter, à lui?

SOELLER.

Non, non.

L'HOTE.

Que le diable ne vous a-t-il emporté, pour mon repos; et le damné coquin, avec sa lettre par-dessus le marché!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

SOELLER, exprimant son anxiété avec des gestes de caricature.

Qu'était-ce donc? Malheur à moi! peut-être dans peu de momens.... Sacrifie ton front, défends ton dos; tout est peut-être découvert. Oh! tant pis! pauvre garçon, comme je frissonne! Cela devient chaud pour moi. Le docteur Faust n'était pas de moitié si mal à son aise; pas de moitié si mal à l'aise n'était Richard III. L'enfer ici, la potence là, et le cocu entre les deux! (*Il court de côté et d'autre comme un fou, puis enfin il se remet.*) Ah! personne ne jouira jamais du bien volé.... Va, poltron, coquin! Pourquoi t'effrayer de la sorte? peut-être

cela ne va-t-il pas si mal. Je vais bientôt le savoir. (*Il aperçoit Alceste, et s'enfuit.*) Oh! mon Dieu! c'est lui, c'est lui, il va me prendre aux cheveux.

SCÈNE VII.

ALCESTE habillé; il a son chapeau et son épée.

Jamais ce cœur n'avait encore éprouvé un si pénible combat. Cette rare créature, en qui l'imagination du sensible Alceste révérait l'image de la vertu, qui lui avait révélé la plus pure essence du plus noble amour, qui était pour lui une divinité, une vierge, une amie, tout enfin; maintenant si dégradée! cela me passe.—A la vérité elles s'éloignaient déjà un peu, ces idées exaltées. Sophie ne m'apparaissait plus que comme une femme au milieu des autres femmes. Mais tombée si bas! si bas! cela mettrait en fureur. Mon cœur obstiné prend toujours parti pour elle : quelle petitesse! Ne peux-tu donc pas obtenir cela de toi? saisir cette bonne fortune? elle se présente d'elle-même. Une femme incomparable si aimée, si désirée, est pressée d'argent : vite, Alceste; le denier que tu donnerais rapporterait un thaler; et voilà qu'elle en a pris elle-même.... Allons, bravo! Elle n'a qu'à venir encore avec sa vertu.... Va, maîtrise seulement ton cœur, et dis-lui de sang-froid : « Vous auriez besoin peut-» être d'un peu d'argent comptant? Allons, ne me le » cachez pas. Sans crainte usez du mien : ce qui est » à moi est aussi à vous.... » Elle vient!.... En un

moment cette tranquillité feinte a disparu. Prendre de l'argent ! tu crois qu'elle l'a fait, et tu l'en crois incapable !

SCÈNE VIII.

ALCESTE, SOPHIE.

SOPHIE.

Que faites-vous, Alceste ? vous semblez me fuir... La solitude a-t-elle donc tant d'attrait pour vous?

ALCESTE.

Pour cette fois, je ne sais quel attrait particulier me retenait ; il y a nombre de monologues sans beaucoup de raison.

SOPHIE.

Il est vrai que la perte est grande et peut vous affliger à bon droit.

ALCESTE.

Ah ! cela ne signifie rien, et ne me tient pas au cœur. Nous avons assez ; qu'est-ce donc qu'un peu d'argent ? qui sait s'il n'est pas tombé en de bonnes mains ?

SOPHIE.

Oui, votre bonté veut nous en épargner le chagrin.

ALCESTE.

Avec un peu de confiance, tout pouvait s'éviter.

SOPHIE.

Comment comprendre ceci ?

ALCESTE, souriant.

Ceci?

SOPHIE.

Oui, comment ceci s'applique-t-il?

ALCESTE.

Vous me connaissez, Sophie, soyez confiante avec moi. L'argent est une fois parti; qu'il reste où il voudra rester. Si je l'avais su auparavant, je n'en aurais dit mot; mais la chose étant ainsi...

SOPHIE, étonnée.

Vous savez donc?

ALCESTE, avec tendresse. Il prend sa main et la baise.

Votre père.... Oui, je le sais, chère Sophie.

SOPHIE, confondue et confuse.

Et vous pardonnez?...

ALCESTE.

Une plaisanterie; qui pourrait en faire un crime?

SOPHIE.

Il me semble....

ALCESTE

Permets, Sophie, que nous parlions à cœur ouvert. Tu le sais, Alceste brûle toujours pour toi. Le sort, en te ravissant à mon amour, ne nous a point séparés. Ton cœur est toujours resté à moi, le mien toujours à toi; mon argent t'appartient, aussi bien que s'il t'était cédé par contrat; tu as sur ma fortune un droit égal au mien; prends ce qu'il te plaira, Sophie; aime-moi seulement. (*Il l'embrasse, elle se*

tait.) Ordonne, tu me trouveras sur-le-champ disposé à tout.

SOPHIE fièrement, et en se dégageant de ses bras.

Grand respect à votre argent; mais je n'en ai pas besoin. Qu'est-ce que ce ton? je ne sais vraiment si je le comprends bien. Ah! vous me méconnaissez...

ALCESTE, piqué.

Oh! votre dévoué serviteur ne vous connaît que trop bien; il sait ce qu'il demande, et ne devine pas pourquoi votre colère s'allume si fort. Quand on s'oublie au point...

SOPHIE, étonnée.

S'oublie! comment cela?

ALCESTE.

Madame.

SOPHIE, avec vivacité.

Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur?

ALCESTE.

Pardonnez ma rougeur, je vous aime trop pour dire pareille chose tout haut.

SOPHIE, avec colère.

Alceste!

ALCESTE.

Veuillez seulement demander au papa. Il sait, à ce qu'il paraît...

SOPHIE, éclatant avec beaucoup de feu.

Quoi? je veux le savoir; quoi? monsieur, je ne badine pas.

ALCESTE.

Il dit que vous avez...

SOPHIE, de même.

Eh bien ? j'ai....

ALCESTE.

Eh bien ? que vous... que vous avez pris l'argent.

SOPHIE, pleurant de colère et se détournant.

Il ose ?... ô Dieu ! voilà donc où nous en sommes !

ALCESTE, suppliant.

Sophie.

SOPHIE, toujours se détournant.

Vous n'êtes pas digne...

ALCESTE, de même.

Sophie.

SOPHIE.

Loin de mes yeux !

ALCESTE.

Pardonnez.

SOPHIE.

Loin de moi ! non, je ne pardonne pas. Mon père ne tremble pas de me ravir l'honneur. Et de Sophie, comment, Alceste, vous l'avez pu croire? je ne l'eusse point dit pour tous les biens du monde... mais il faut que tout s'explique. — Mon père a l'argent.

(Elle sort avec empressement.)

SCÈNE IX.

ALCESTE, ensuite SOELLER.

ALCESTE.

Allons, nous voilà bien instruits! c'est un sot événement. Que le diable débrouille l'affaire! Deux personnes toutes deux bonnes et fidèles toute leur vie, et qui s'accusent!... je crains d'en perdre l'esprit, c'est la première fois que j'entends pareille chose, et je les connais pourtant depuis longues années. Ceci est un cas où l'on ne gagne rien à réfléchir. En l'approfondissant, on ne fait que s'enfoncer dans l'absurde. Sophie, le bonhomme, eux, ils seraient capables de me voler! Si Soeller était accusé, cela se pourrait plutôt croire; s'il tombait seulement une lueur de soupçon sur ce vilain oiseau! mais il a été au bal toute la sainte nuit.

SOELLER, dans son costume ordinaire, avec une pointe de vin.

Ici siége ce diable d'homme, et il se repose de son festin. Si je pouvais lui tomber sur le dos, comme je l'houspillerais!

ALCESTE, à part.

Le voilà; quand il me serait envoyé!... (*Haut.*) Comment cela va-t-il, monsieur Soeller?

SOELLER.

Sottement; la musique me bourdonne encore dans la tête. (*Il se frotte le front.*) J'y ai un cruel mal.

ALCESTE.

Vous avez été au bal; y avait-il beaucoup de dames ?

SOELLER.

Comme toujours. La souris court au piége, parce qu'il y a du lard dedans.

ALCESTE.

Cela a bien été ?

SOELLER.

Très-fort.

ALCESTE.

Avez-vous beaucoup dansé ?

SOELLER.

Je n'ai fait que regarder.... (*à part.*) la danse de ce matin.

ALCESTE.

Monsieur Soeller n'a point dansé! d'où cela a-t-il pu venir ?

SOELLER.

Et cependant, je me l'étais très-sérieusement proposé.

ALCESTE.

Et cela n'a pas été ?

SOELLER.

Eh non! J'ai senti une grande pesanteur de tête, et cela ne me mettait pas le cœur à la danse.

ALCESTE.

Oh!

SOELLER.

Et le pis était que je ne pouvais l'éviter; plus j'é-

coutais et je voyais, plus l'étourdissement m'ôtait l'ouïe et la vue.

ALCESTE.

Si fort? J'en suis fâché. Le mal vient vite.

SOELLER.

Oh! non! je le ressens, depuis le temps que vous êtes ici, depuis lors et plus.

ALCESTE.

C'est étonnant!

SOELLER.

Et cela ne peut se dissiper.

ALCESTE.

Eh! faites-vous frotter la tête avec des serviettes chaudes; peut-être cela s'adoucira-t-il.

SOELLER, à part.

Et je crois qu'il raille encore! (*Haut.*) Oui!... cela ne s'en va pas si aisément.

ALCESTE.

A la fin pourtant, cela cède; c'est bien juste au reste, et le mal deviendra encore plus fort. Vous n'avez pas une seule fois emmené avec vous votre pauvre femme, quand vous avez été au bal. Monsieur, ce n'est pas joli; vous laissez une jeune femme toute seule, en hiver.

SOELLER.

Ah! elle reste très-volontiers à la maison, et me laisse toujours courir; car elle sait bien l'art de se réçhauffer sans moi.

ALCESTE.

Ceci serait curieux !

SOELLER.

Oh, oui ! quand on aime à grapiller chez le voisin, on remarque bien, sans qu'on vous fasse signe, les endroits où il y a du bon bien à prendre.

ALCESTE, piqué.

Où tend ce style fleuri ?

SOELLER.

Ce que je veux dire est tout-à-fait clair ; j'aime à boire les vieux vins du beau-père ; mais il n'aime pas à les sortir de sa cave ; il ménage son bien, alors je vais boire hors de la maison.

ALCESTE, le voyant venir.

Monsieur, réfléchissez !

SOELLER.

Monsieur l'ami de ma femme, elle est maintenant ma femme : de quoi prenez-vous donc souci ? Et quand-même son mari la traiterait en.... je sais bien quoi !

ALCESTE, retenant sa colère.

Quoi ! son mari ?.... Mari ou non, je défie le monde entier, et si vous osez dire encore une chose....

SOELLER, effrayé et à part.

A merveille ! il faudra encore que je le consulte sur la vertu de ma femme. (*Haut.*) Mon fourneau est mon fourneau ; nargue de tout cuisinier étranger !

ALCESTE.

Vous ne méritez pas votre femme ; si belle, si

vertueuse ! une âme si attrayante ! et qui vous a tant apporté en mariage ! Non, rien ne manque à cet ange.

SOELLER.

Elle a, je l'ai remarqué, un attrait particulier dans le sang.... Et la coiffure aussi était un bien dotal. J'étais prédestiné à une femme du grand genre, et sans aucun doute, couronné déjà dans le ventre de ma mère.

ALCESTE, éclatant.

Monsieur Soeller !

SOELLER, hardiment.

Eh bien ! quoi ?

ALCESTE, se retenant.

Je vous dis, tenez-vous tranquille.

SOELLER

Je voudrais voir qui aura l'envie de me fermer la bouche !

ALCESTE.

Si je vous tenais partout ailleurs, je vous montrerais qui ce pourrait être.

SOELLER, à demi-haut.

Il se battrait vraiment pour l'honneur de ma femme.

ALCESTE.

Assurément.

SOELLER, de même.

Personne ne sait aussi bien jusqu'où il s'étend.

ALCESTE.

Malédiction !

SOELLER.

Eh ! monsieur Alceste! vous savez bien ce qui en est ; mais du calme, seulement un peu de calme; nous allons nous arranger. C'est bien entendu : vous et messieurs vos pareils, vous moissonnez presque toujours le champ de blé pour votre compte, et puis ne laissez au mari que le droit de glaner.

ALCESTE.

Monsieur, je m'étonne que vous ayez le front....

SOELLER.

Oh ! j'en ai eu aussi trop souvent les larmes aux yeux ; tous les jours encore, on dirait que j'ai flairé des ognons.

ALCESTE avec calme, et d'un ton décidé.

Comment ? monsieur, c'est trop fort ; expliquez-vous ; que voulez-vous ? Il faudra, je le vois bien, qu'on vous délie la langue.

SOELLER, avec courage.

Eh ! monsieur ! ce qu'on voit, on peut le savoir, je pense.

ALCESTE.

Comment, ce qu'on voit ? Qu'entendez-vous par voir ?

SOELLER.

Ce qu'on entend. Voir et ouïr !

ALCESTE.

Ah !

SOELLER.

Seulement ne vous fâchez pas ainsi.

ALCESTE, avec la colère la plus décidée.

Qu'avez-vous entendu ? qu'avez-vous vu ?

SOELLER, effrayé, voulant s'en aller.

Permettez-moi, monsieur....

ALCESTE, le retenant.

Quoi ?

SOELLER.

De passer ailleurs.

ALCESTE.

Vous ne sortirez pas d'ici.

SOELLER, à part.

C'est le diable qui le tourmente.

ALCESTE.

Qu'est-ce que vous avez entendu ?

SOELLER.

Moi ? rien ; seulement on m'a dit.

ALCESTE, le pressant en colère.

Quel était cet *on ?*

SOELLER.

On, *on*, c'était *on*....

ALCESTE plus vivement, et marchant sur lui.

Vite.

SOELLER, mal à l'aise.

Quand on a vu de ses yeux.... (*Rassemblant son courage.*) J'appelle les domestiques.

ALCESTE, le saisissant au collet.

Qui était-ce ?

SOELLER, voulant se sauver.

Quoi ! Enfer !

ALCESTE, le tenant plus ferme.

Qui? vous m'excédez. (*Il tire son épée.*) Quel est le misérable, le coquin, le menteur? (*Soeller, dans son effroi, tombe à genoux.*) (*D'un ton menaçant.*) Qu'avez-vous vu ?

SOELLER, tremblant.

Eh mais, on voit toujours cela ; le monsieur est un monsieur, Sophie est une femme.

ALCESTE, de même.

Et après ?

SOELLER.

Eh bien, cela va..... comme va le train du monde,... comme cela va toujours quand la femme plaît au monsieur et le monsieur à la femme.

ALCESTE.

Ce qui signifie?...

SOELLER.

Je croyais que vous le sauriez sans le demander.

ALCESTE.

Puis ?..

SOELLER.

On n'a point le cœur de refuser chose pareille.

ALCESTE.

Chose pareille ? Plus de clarté !

SOELLER.

Oh ! laissez-moi tranquille !

ALCESTE, *toujours de même.*

Cela signifie?... De par tous les diables!

SOELLER.

Eh bien, cela signifie un rendez-vous [6].

ALCESTE, *effrayé*,

Vous mentez.

SOELLER, *à part.*

Il a peur.

ALCESTE. *à part.*

Comment a-t-il appris cela?

(*Il remet son épée dans le fourreau.*)

SOELLER, *à part.*

Courage!

ALCESTE, *à part.*

Qui peut avoir dénoncé notre entrevue? (*Se remettant.*) Qu'entendez-vous par-là.

SOELLER, *insolemment.*

Oh! nous nous entendons déjà. La comédie de cette nuit! Je n'étais pas bien loin.

ALCESTE, *étonné.*

Et où?

SOELLER.

Dans le cabinet.

ALCESTE.

Est-ce ainsi qu'il était au bal?

SOELLER.

Et qui était au repas? — Allons, du sang-froid, et sans fiel, deux petits mots : tout ce qu'on peut pratiquer ainsi en cachette, remarquez-le bien, messieurs, finit par venir au grand jour.

ALCESTE.

Il en résulte clairement à présent que vous êtes mon voleur. J'aimerais mieux avoir des corbeaux et des pies que lui dans ma maison. Fi! le mauvais garnement!

SOELLER.

Oui, oui, je suis un garnement; et vous autres, gros messieurs, vous avez toujours bon droit. Vous voulez disposer de notre bien à votre bon plaisir; vous ne gardez aucune loi, et les autres doivent en garder. C'est la même chose, convoitise de la chaire ou convoitise de l'or. N'êtes-vous pas tout le premier digne de la potence, tout en voulant me faire pendre?

ALCESTE.

Il ose encore....

SOELLER.

J'ai droit d'oser. Certes, ce n'est pas une plaisanterie que de s'en aller avec des cornes. Bref, ne prenez pas la chose si rigoureusement. J'ai soustrait au monsieur son argent, et lui m'a soustrait ma femme.

ALCESTE, avec menace.

Qu'ai-je soustrait?

SOELLER.

Rien, monseigneur. C'était depuis long-temps votre bien propre; long-temps avant que je la crusse à moi.

ALCESTE.

Dois-je?....

SOELLER.

Il faut bien que je me taise, moi.

ALCESTE.

A la potence, le voleur !

SOELLER.

Avez-vous oublié qu'une loi quelque peu sévère parle aussi de certaines autres personnes?

ALCESTE.

Monsieur Soeller!

SOELLER, lui montrant le cou.

Oui, oui; vous autres gourmands du régal d'autrui, on vous fait passer le goût du pain (7).

ALCESTE.

Vous êtes donc aussi du métier, vous suivez le train à la mode? Vous serez pendu, ou pour le moins fouetté.

SOELLER, montrant son front.

Je suis déjà marqué.

SCÈNE X.

Les précédens, L'HOTE, SOPHIE.

SOPHIE, dans le fond.

Mon entêté de père revient toujours à sa maudite chanson.

L'HOTE, dans le fond.

Cette petite fille ne veut point céder.

SOPHIE.

Voilà Alceste.

L'HOTE, apercevant Alceste.

Ah! ah!

SOPHIE.

Il faut, il faut que tout s'explique.

L'HOTE, à Alceste.

Monsieur, elle est le voleur.

SOPHIE, de l'autre côté.

Il est le voleur, monsieur.

ALCESTE, les regardant tous les deux en riant, et leur disant du même ton qu'eux en leur montrant Soeller.

Il est le voleur.

SOELLER, à part.

Maintenant, ma peau, tiens ferme.

SOPHIE.

Lui?

L'HOTE.

Lui?

ALCESTE.

Vous n'avez l'argent ni l'un ni l'autre; il l'a.

L'HOTE.

Clouez-le par la tête sur une roue.

SOPHIE.

Toi?

SOELLER, à part.

Tonnerre et tempête!

L'HOTE.

Je voudrais te...

ALCESTE.

Monsieur, je ne vous demande qu'un peu de pa-

tience. Sophie était soupçonnée, sans toutefois être coupable. Elle est venue, elle m'est venue voir. Le pas était bien hardi : mais il était permis à sa vertu. (*A Soeller.*) Tenez, vous étiez tout près.

SOPHIE, étonnée.

Nous n'en savions rien, le silence de la nuit nous donnait confiance; la vertu...

SOELLER.

Oui, elle m'a donné joliment la fièvre.

ALCESTE, à l'hôte.

Mais vous?

L'HOTE.

Par curiosité, j'étais aussi monté là-haut. J'étais si préoccupé de cette maudite lettre!... A propos, monsieur Alceste, je n'aurais jamais attendu cela de vous. Je n'ai pas encore digéré monsieur votre compère.

ALCESTE.

Excusez cette plaisanterie. Et vous, Sophie, vous me pardonnez aussi sans doute?

SOPHIE.

Alceste!

ALCESTE.

Je n'ai de ma vie douté de votre vertu. Pardonnez cette autre idée. Aussi bonne que vertueuse...

SOELLER.

Je le crois presque moi-même.

ALCESTE, à Sophie.

Et vous ferez bien grâce à notre ami Soeller?

SOPHIE, lui donnant sa main.

Volontiers.

ALCESTE, à l'hôte.

Allons donc.

L'HOTE, donnant la main à Soeller.

Ne vole plus.

SOELLER.

Le temps amène l'avenir.

ALCESTE.

Mais que devient mon argent ?

SOELLER.

Ah ! monsieur, c'était par besoin. Ce joueur persécutait à mourir le pauvre Soeller, je ne savais aucune ressource, j'ai volé et j'ai payé mes dettes. Voici le reste, j'ignore combien de florins.

ALCESTE.

Ce qui est parti, je t'en fais cadeau.

SOELLER.

Pour cette fois nous en voilà dehors.

ALCESTE.

Mais, j'espère, vous serez honnête, rangé et fidèle ; et vous ne vous hasarderez pas à recommencer.

SOELLER.

Soit. — Cette fois nous nous en tirons tous sans être pendus.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

LES COUPABLES.

---

(1) (*Littéralement*) : « Il n'y a rien de si mauvais à la maison que le journal ne répare. »

(2) (*Litt.*) : « Il en passe quarante jusqu'à ce que la moitié d'un demande en mariage. »

(3) On sait que les feux follets se dégagent ordinairement à la surface des marais.

(4) Mot à mot : *Qui n'a pas un cheveu de bon.*

(5) Expression excessivement triviale qui signifie : *J'en ai mon soûl*, et qui convient parfaitement au langage de M. Soeller; elle rend d'une manière équivalente la phrase allemande : *Je suis soûl de l'amitié par tous les membres.*

(6) Le mot est en français dans le texte.

(7) Ce trope vulgaire est commun aux deux langues.

LE TRIOMPHE
DE LA SENSIBILITÉ,
BAGATELLE DRAMATIQUE.

NOTICE

SUR LE TRIOMPHE

DE

LA SENSIBILITÉ.

Voici un ouvrage qui pourrait bien n'obtenir que les dédains du goût français. Le genre fantastique trouve chez nous peu de faveur, même lorsqu'il est relevé par une intention satirique. Nous reléguons la parodie sur les théâtres du second ordre, et elle n'a pour ainsi dire, aucun rang dans notre littérature. La raillerie est si commune en France qu'elle y est devenue facile, et qu'elle a cessé d'y être estimée comme un talent.

Nous qui pensons avoir conservé seuls les traditions de l'antiquité, d'où vient cependant que nous avons ainsi condamné l'école d'Aristophane ? fiers de posséder la tragédie grecque, d'où vient que nous méprisons la comédie d'Athènes.

« Dans cette pièce allégorique, Goethe a très-
» ingénieusement saisi le double ridicule de l'en-
» thousiasme affecté et de la nullité réelle (1). »
Il y a quelques années qu'une imitation burlesque du roman de Werther a pleinement réussi sur une scène consacrée à la gaieté la plus bouffonne. Nous demandons au public la même indulgence pour *le Triomphe de la Sensibilité*. Il nous semble que c'est une lecture piquante que celle d'une parodie des sentimens *à la Werther*, par l'auteur même de Werther. C'est une chose si bien reçue chez nous que de se moquer de soi-même!

Le manie des passions, la mode de l'exaltation ne nous est pas inconnue : notre théâtre et nos romans d'une certaine époque l'attestent, et la conversation des salons en porte encore l'empreinte. Ainsi, quoique ce travers n'ait jamais fait ici les mêmes progrès que chez nos voisins, toujours si prompts à l'engouement, une pièce destinée à en retracer l'extravagance et le danger, ne sera pas pour nous sans prix ni sans objet. Complices du ridicule, nous prendrons

(1) *De l'Allemagne*, deuxième partie, chapitre 26.

notre part de l'épigramme. Si la fable de l'ouvrage ne nous paraît pas très-heureusement conçue, le second acte, au moins, nous amusera; car il est plein de bonne plaisanterie; et nous aimerons cette scène du cinquième acte, où l'auteur, à l'exemple de Cervantes dans le dénombrement des livres de la bibliothéque de don Quichote, juge ses propres écrits avec tant de rigueur et de légèreté.

Cette pièce est à la fois une critique de mœurs et une satire littéraire. Pour l'apprécier, il fallait connaître la disposition de la société germanique et le ton des livres à la mode dans le temps où elle fut composée. Plutôt que d'essayer d'en donner une idée nécessairement imparfaite, je me suis adressé au plus illustre critique de toute l'Allemagne. M. W. Schlegel a bien voulu interrompre ses grands et nombreux travaux pour m'écrire sur cette frivole question une lettre détaillée et très-remarquable qu'il m'a permis de publier. Je la joins à cette notice, et peut-être le lecteur préférera-t-il à l'ouvrage même un commentaire aussi spirituel.

Malgré de grandes autorités, malgré Mme. de

Staël et M. Schlégel lui-même, je n'ai point donné à cette pièce le nom sous lequel elle est connue, de *Triomphe de la Sentimentalité*. En français l'épithète de *sentimental* n'est pas, comme en anglais, prise habituellement en bonne part; et le mot de *sentimentalité* est burlesque, tandis que le mot analogue en allemand ne l'est pas. On ne parodie point ce qui est ridicule de soi-même. Les gens dont l'auteur se moque n'ont que la prétention d'être *sensibles*. Voilà le terme, voilà la disposition dont on abuse; voilà l'objet de la parodie.

Ch. DE REMUSAT.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE ORIGINALE

DE M. W. SCHLEGEL,

SUR LE TRIOMPHE DE LA SENSIBILITÉ.

J'ai vécu quelques années près de Goethe, lorsqu'il était dans la force de l'âge et dans la maturité de son génie; j'ai souvent passé des journées entières avec lui, et nous avons beaucoup causé sur ses ouvrages; mais il n'aimait guère à donner des explications, comme aussi il n'a jamais voulu faire de préfaces.

Ainsi l'on s'attend à trouver dans ses Mémoires beaucoup de choses qu'il n'a pas voulu dire, parce que les relations sociales lui imposaient des réticences; d'autres qu'il n'a pas su dire, parce que le vieux Goethe avait oublié Goethe jeune. C'est pourquoi il n'a guère expliqué que les circonstances extérieures qui ont donné lieu à la production de ses œuvres les plus originales. Toutefois, il y a dans cet ouvrage beaucoup de portraits des hommes qui ont puissamment influé sur la marche de notre littérature, et beaucoup d'anecdotes littéraires curieuses, et aujourd'hui presque oubliées chez nous, entièrement ignorées à l'étranger.

Malheureusement il a laissé une lacune entre le troisième volume de la première section de ses Mémoires et la seconde, qui contient le voyage d'Italie; et cette lacune tombe précisément sur l'époque où le *Triomphe de la Sentimentalité* a été composé, de sorte qu'il n'en parle pas. Je m'en vais vous décrire le mieux que je pourrai les folies dont cette pièce est la parodie.

Le roman de Werther fit une sensation extraordinaire. Les imitations exagérées arrivèrent en foule, et on peut les diviser

en deux classes : le genre furibond et le genre lamentable. Dans le premier, on distingua deux hommes dont Goethe parle dans ses mémoires, Lenz et Kingler. Les furibonds avaient quelques lueurs de génie au milieu de beaucoup d'extravagance ; les lamentables étaient tout-à-fait niais. Le roman favori des pleureurs était *Siegwart*, composé par un certain Miller. C'est une lecture qui m'a fait verser beaucoup de larmes à l'âge de dix ou douze ans.

On ne saurait attribuer tout cela à la seule influence de Goethe. Il s'était manifesté une tendance semblable dans plusieurs pays, et nommément en Angleterre. En France, les hommes alors étaient trop frivoles et les femmes trop coquettes pour que cela pût jamais bien prendre. L'Italie a eu un retentissement bien tardif dans les lettres de Foscolo.

Les Nuits d'Young datent d'une époque un peu antérieure ; la nouvelle Héloïse, les écrits de Sterne, dont l'admirable ironie ne fut guère sentie, tandis qu'on s'attachait uniquement aux morceaux touchans ; les poésies d'Ossian nouvellement découvertes, ou plutôt fabriquées, et une foule de romans, voilà ce qui composait la bibliothéque du public sentimental de ce temps. De la littérature, l'imitation passa dans le ton de la société et même dans les mœurs. C'était un rôle pour les jeunes gens que de s'habiller *à la Werther*, de se faire sombres et mélancoliques, de braver enfin les convenances sociales comme un outrage fait à la nature ; tandis que rien n'était plus factice que les sentimens dont ils faisaient parade. Les femmes, de leur côté, s'empressèrent d'adopter une coquetterie doucereuse et papelarde ; c'était le moyen de combiner de tendres penchans avec une vertu parfaite.

Au fond de cette affectation sentimentale, il y avait cependant une vanité insupportable, un profond égoïsme, et une véritable idolâtrie de soi-même. Le reste des humains, qui ne parlait pas le langage romanesque, fut regardé par les âmes élues comme une espèce inférieure. Quoiqu'on eût puisé dans Rousseau une vénération presque superstitieuse des noms d'épouse et de mère, les relations de famille se ressentirent de ces mêmes écarts. Telle femme mariée avec un homme honnête et raison-

nable, se croyait la personne du monde la plus malheureuse, parce que son mari, occupé de son emploi, ne pouvait pas vaquer uniquement aux affaires du cœur, et qu'il exigeait d'elle quelque soin du ménage : elle se permettait peut-être de nourrir les sentimens exaltés d'un jeune homme, se croyant parfaitement pure, parce que de part et d'autre on dédaignait les sens comme une chose grossière.

L'éducation y eut aussi sa part : on voulait avant tout former le cœur ; on exerçait l'enfance aux émotions étrangères à cet âge. Des mères tendres étaient tentées de renier leurs fils comme un être dénaturé, parce que le petit bonhomme n'avait pas voulu s'attendrir sur le sort d'une mouche noyée. Il résulta de ces ébranlemens prématurés des dispositions maladives. Je me rappelle avoir vu dans mon enfance de jeunes et belles femmes qui, par une affectation devenue naturelle, tombaient évanouies à tout propos. Une secousse un peu plus forte les jetait dans des attaques de nerfs ; de sorte que tout ce qui les entourait était continuellement dans les angoisses ; et c'est précisément ce qu'on trouvait adorable.

Des voix sévères se firent entendre ; on accusa hautement Goethe d'avoir causé plusieurs suicides et d'avoir faussé toutes les idées morales : mais c'était *vox clamantis in deserto ;* il fallait bien que la fièvre épidémique eût son terme naturel. Quelques essais de satire, qui parurent dans le temps, étaient, je crois, vulgaires et peu spirituels. Goethe dans ses Mémoires fait mention d'un des plus connus alors, intitulé : *Les joies du jeune Werther.* — Il y avait certainement de sa faute ; mais il y avait aussi de son erreur : il avait été en même temps le magicien et la dupe de ses propres prestiges. Werther, dans lequel il s'est identifié avec son héros, *Stella*, *Clavijo* en portent des traces non équivoques. Mais Goethe, doué d'un naturel vigoureux, d'un esprit pénétrant et porté au sarcasme, guérit bien vite de la maladie qu'il avait inoculée aux autres : il arriva sain et sauf au rivage, tandis que ses débiles admirateurs se débattaient encore dans un déluge de larmes dont il avait occasioné le débordement. C'est dans cette situation qu'il composa le *Triomphe de la sentimentalité.* Avouez qu'un poëte, sur la

tête duquel pèsent des accusations assez graves, qui reconnaît lui-même dans les premières productions, ou pour mieux dire explosions de son génie, un certain alliage d'erreur, dont cependant il ne veut pas faire la confession expresse, ne saurait se tirer d'affaire avec plus de grâce et d'habileté.

Je dois dire quelques mots sur *la nature de cabinet et de voyage* du prince efféminé. Le goût des jardins anglais était alors très-répandu en Allemagne; la sentimentalité s'en mêla. On ne se contenta plus de présenter des paysages rians et pittoresques, on voulut écarter tout ce qui trahit les soins du jardinier qu'on regardait comme un sacrilége envers la nature: on imita mesquinement les sites agrestes et sauvages, et l'on tomba dans de grandes puérilités. On peupla ces jardins de souvenirs romanesques, pour être à même de se plonger à chaque pas dans des rêveries mélancoliques. Ici c'était la tombe du père Lorenzo avec une croix de bois, surmontée de sa pauvre tabatière; là une urne en l'honneur de Werther, ombragée de saules pleureurs; plus loin la cabane de Marie de Moulinis, et peut-être la harpe d'Ossian suspendue dans une grotte; des ruines de châteaux chevaleresques, des ermitages, etc., cela va sans dire. Cependant ce goût champêtre s'accordait mal avec la douilletterie de ces êtres délicats, hommes et femmes, qui parlaient sans cesse de la nature, et qui n'en pouvaient pas supporter le moindre contact un peu rude. Le prince qui s'entoure de décorations pour échapper à ces inconvéniens, en est une image fidèle; en même temps il est un emblème général de la sentimentalité qui substituait partout le factice aux choses vraies et fortes. C'est une idée bien ingénieuse, selon moi, que d'avoir transporté cette manie du jardinage romanesque aux enfers, et de l'avoir liée à la fable de Proserpine. Mais je doute que le mérite du discours d'*Ascalaphus* puisse être rendu dans une traduction, puisqu'il consiste dans la marche irrégulière mais imitative des vers et dans les rimes baroques.

Les monodrames ont été introduits sur notre théâtre, je crois, par imitation du Pygmalion de Rousseau. On prenait des sujets dans la mythologie, Médée, Ariane; on les appelait aussi mélodrames, parce que la déclamation était entremêlée

de musique pour remplir les intervalles consacrés à la pantomime : c'étaient des morceaux de bravoure pour faire valoir une actrice. Cependant, comme il était difficile de resserrer une action dramatique dans un seul monologue lyrique, on se permettait quelquefois de faire entendre des voix invisibles qui amenaient le dénoûment. C'est à quoi se rapporte la plaisanterie des monodrames à deux, et des duodrames à trois.

Il se peut que Goethe ait composé le monologue de Proserpine pour s'essayer aussi dans ce genre : c'est de la belle poésie tout de bon. En y joignant un prologue burlesque, Goethe a fait comme Aristophane, chez qui l'on trouve aussi des morceaux lyriques sublimes au milieu des bouffonneries. Mais l'arrivée du mari, à la fin de l'acte, est le trait saillant ; cela donne en un instant l'idée de la situation d'*Andrason*. — Les femmes sentimentales dont je parlais plus haut n'étaient que trop portées à regarder leurs maris, qui ne l'étaient pas, comme de vrais Plutons.

Le rôle du chambellan, homme très-sensuel et d'un esprit malin, qui est forcé de se plier aux fredaines sentimentales de son maître, est assez plaisant ; mais il est fait avec des nuances infiniment légères, comme tout le reste ; et c'est là le mérite de la pièce. Le poëte ne s'appesantit sur rien ; il s'amuse en passant d'une folie passagère, et dont par-dessus le marché il était le créateur et l'idole.

L'oracle est la seule fiction fantasque qu'il se soit permise ; tout le reste, dépouillé de l'allégorie, n'est que la vérité toute pure. Je vous donne beau jeu contre l'Allemagne ; cependant il ne faut pas oublier que les folies que produit l'engouement pour un auteur à la mode, sont toujours restreintes dans un cercle relativement très-petit, quoiqu'elles fassent assez de bruit pour être réputées générales. Ces exagérations littéraires qui se reproduisent chez nous sous différentes formes, sont un surplus d'enthousiasme qui ne trouve pas d'objet dans la vie réelle. La sentimentalité était une plante parasite qui ne pouvait foisonner à ce point que dans l'état paisible et pour ainsi dire oisif de l'Europe avant la révolution.

Le *Triomphe de la sentimentalité* n'a été représenté nulle

part, que je sache, que sur un théâtre de société dans une maison de campagne du duc de Weimar. Pour animer la scène, Goethe y a mêlé des chants et des ballets, tels que des personnes de la société peuvent les exécuter. Je ne saurais vous dire s'il a voulu faire des portraits dans tel ou tel rôle, cela est assez croyable; mais au fond cela est égal pour l'intelligence de la pièce.

Je vous ai fait une longue lettre, monsieur, et néanmoins je ne sais pas si elle contient ce que vous voulez savoir. Mandez-le-moi franchement; mais tenez-moi compte au moins de ma bonne volonté, car je suis sorti de toutes mes habitudes pour vous satisfaire. Je suis un Brahme qui s'est retiré de la littérature: mes gymnosophistes vont avant tout; d'un autre côté je donne en ce moment un cours en latin sur les antiquités étrusques....

Je suis curieux d'apprendre si le succès de votre théâtre étranger se soutient. Dans ce cas-là, il est clair que la révolution a remporté un triomphe plus complet sur les trois unités et les soi-disant règles d'Aristote, que sur la féodalité et les prétentions cléricales.

LE TRIOMPHE
DE LA SENSIBILITÉ.

PERSONNAGES.

ANDRASON, roi de fantaisie.
MANDANDANE, sa femme.
LA MÊME, une seconde fois.
FÉRIA, sœur d'Andrason, jeune veuve.
MANA, SORA, LATO, MÉLA, demoiselles de la cour de Féria.
ORONARO, prince.
MERCULO, son écuyer.
LE CAPITAINE DE SES GARDES.
GARDES DU CORPS, NÈGRES, DOMESTIQUES.
ASCALAPHE, valet de chambre de Mandandane.

LE TRIOMPHE DE LA SENSIBILITÉ.

ACTE PREMIER.

Un salon décoré avec goût.

MANA et SORA se rencontrent.

MANA.

Ou vas-tu, Sora?

SORA.

Dans le jardin, Mana.

MANA.

Auras-tu le temps? nous attendons le roi à chaque moment ; ne t'écarte pas trop du château.

SORA.

Il m'est impossible d'y tenir. De tout le jour je n'ai pas été au grand air.

MANA.

Où est la princesse?

SORA.

Dans sa chambre. Elle essaie une danse avec la

petite Méla, et court à chaque instant à la fenêtre pour voir si son frère arrive.

MANA.

C'est une vraie misère, depuis que les grands seigneurs ont pris goût à l'incognito : on ne sait plus où on en est. Autrefois ils étaient annoncés des mois à l'avance ; et lorsqu'ils approchaient, tout était en mouvement ; des courriers arrivaient en grande hâte ; on pouvait se préparer et s'arranger. Maintenant, avant qu'on ne s'en doute, ils vous tombent sur le dos. Véritablement, la dernière fois, le prince m'a surprise en bonnet de nuit.

SORA.

C'est pour cela qu'aujourd'hui tu as été prête de si bonne heure?

MANA.

Je ne vois rien de divertissant à cela. Lorsque je rencontre un étranger sur l'escalier, cela m'inquiète toujours. Je pense aussitôt que c'est encore un roi ou un empereur qui nous fait la grâce de venir s'amuser avec nous.

SORA.

Cette fois, il est à pied. D'autres pourtant se font porter en litière sur la montagne, pour aller trouver l'oracle; et lui, non : il fait son voyage seul, un grand bâton à la main.

MANA.

C'est dommage qu'il n'ait pas vécu du temps de Thésée.

Féria paraît accompagnée de Méla.

FÉRIA.

Vous ne voyez encore personne?... pourvu qu'il ne lui soit point arrivé de malencontre.

SORA.

Soyez tranquille, ma princesse. Le danger et la mauvaise humeur sont deux choses qui semblent avoir peur de lui.

FÉRIA.

Il ne veut que me parler un moment, et puis il repart aussitôt.

LATO, survenant.

Voici le roi.

FÉRIA.

Bien, très-bien!

LATO.

Je regardais de l'autre côté dans la vallée, et je l'ai aperçu précisément quand il passait le ruisseau.

FÉRIA.

Allons au-devant de lui.

SORA.

Le voilà.

(Andrason arrive.)

FÉRIA.

Soyez le bienvenu, le bienvenu de notre cœur.

TOUS.

Le bienvenu!

ANDRASON.

Je t'embrasse, ma sœur; je vous salue, mes en-

fans. Votre joie me rend heureux, votre amour me console.

FÉRIA.

Mon frère, as-tu encore besoin de consolation? L'oracle ne t'en a-t-il donné aucune? puisses-tu toujours être content, puisses-tu toujours réussir! Depuis avant-hier que tu nous a quittées, nous sommes en grande espérance pour toi et pour ton chagrin.

MANA.

Votre majesté.....

ANDRASON.

Votre beauté....

SORA.

Sire....

ANDRASON.

Ma reine....

LATO.

Comment faut-il donc vous nommer?

ANDRASON.

Vous savez que vous ne devez point faire de cérémonies avec moi.

MANA, à part.

Tout simplement pour se passer d'en faire avec nous.

LATO.

Nous voudrions savoir quelque chose de l'oracle.

SORA.

Est-ce que l'oracle ne vous a rien dit de bon?

MÉLA.

Est-ce que vous n'avez pas interrogé l'oracle à notre sujet?

ANDRASON.

Mes enfans, l'oracle est bien un oracle.

LATO.

C'est étonnant.

ANDRASON.

Qu'un cœur tendre plein de sentimens et de pressentimens, qui vit d'espoir, qui s'élance au-devant d'un avenir incertain, saisisse des dés, remue le cornet, essaie coup sur coup, cherche avec inquiétude sur les tablettes de la fortune ce que les dés lui annoncent, et reste ensuite gai ou triste toute une demi-journée; c'est bon, c'est à merveille.

LATO, à part.

D'où sait-il tout cela? Ce n'est que d'aujourd'hui que je m'en suis occupée.

ANDRASON.

Qu'une belle enfant marque point sur point, batte les cartes, cherche quel sera son mari, si son amant est fidèle, et autres choses de ce genre, je trouve que c'est bien fait.

MÉLA, à part.

Il est sorcier. Lorsque nous sommes seules, nous n'avons rien de mieux à faire.

ANDRASON.

Mais quand on a au logis une douleur positive, mal de dents ou chagrin, que l'on ne consulte ni

médecin ni oracle. Leur savoir et leur art tournent trop court. Telle ou telle petite recette, et surtout force patience, c'est tout ce qu'ils nous prescrivent.

FÉRIA.

Peux-tu nous dire? t'a-t-il donné une réponse? peux-tu la révéler ?

ANDRASON.

Je veux bien la faire traduire en quatre langues et afficher sur tous les grands chemins, et personne ne saura ce qu'elle signifie.

FÉRIA.

Comment?

ANDRASON.

J'arrive donc, et je suis introduit....

SORA.

Comment est le temple?

MANA.

Est-il très-magnifique?

FÉRIA.

Paix donc, petites filles!

ANDRASON.

Alors les prêtres me mènent vers l'antre sacré....

MÉLA.

Il est bien noir, bien sombre?

ANDRASON.

Comme tes yeux. — Je m'avance devant le profond sanctuaire, et je dis à claire et intelligible voix : « Mystérieuse sagesse, ici se présente un » homme qui s'est tenu jusqu'aujourd'hui pour le

» plus heureux des mortels; car rien ne lui manque :
» tout ce que les dieux peuvent accorder de bon à
» un homme ils me l'ont donné, même ils ne m'ont
» pas refusé la plus précieuse de toutes les richesses,
» une excellente femme. Mais.... Ah! faut-il qu'un
» *mais*, toujours un *mais*, se mêle aux actions de
» grâces que nous avons à rendre aux dieux?...
» Cette femme, ce modèle de l'amour et de la fidé-
» lité, malheureusement prend intérêt depuis peu
» à un homme qui l'obsède et qui m'est odieux.
» A toi, sublime sagesse, à qui tout est connu, je ne
» t'en dis pas davantage; et je t'en supplie, dévoile-
» moi mon destin, donne-moi conseil, et, ce qui vaut
» mieux, secours! » — C'était, je pense, s'expliquer
clairement?

LATO.

Nous comprenons bien.

FÉRIA.

Et la réponse?

ANDRASON.

Qui pourrait dire : « Je la comprends. »

SORA.

Je suis extrêmement curieuse. — Nous avons pourtant deviné bien des énigmes.

MÉLA.

Dépêchez.

ANDRASON.

Là, debout, je prête l'oreille; et alors du fond de l'antre une voix sort.... d'abord très-basse,... puis distincte,... puis plus distincte encore : « *Lorsqu'un*

» *fantôme palpable sera désanimé par de belles*
» *mains....* [1]. »

TOUS.

Oh !

ANDRASON.

Éclairez-moi. *Le fantôme palpable doit être désanimé.*

LATO.

Par de belles mains !

ANDRASON.

On en trouverait bien en tous cas. *Un fantôme palpable*, c'est quelque chose de la nouvelle poésie, laquelle a toujours été inintelligible pour moi.

FÉRIA.

C'est diabolique.

ANDRASON.

Attendez, et faites attention. Voici encore mieux.
« *Lorsqu'un fantôme palpable sera désanimé par de*
» *belles mains, et que le sac de toile rendra ses en-*
» *trailles....* »

TOUS.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !

ANDRASON.

Voyez ! *Un fantôme de toile et un sac palpable, et des entrailles par de belles mains !* Non ; trop est trop. Tout ce qu'ose dire un oracle !

MANA.

Répétez-le-nous.

ANDRASON.

Comment donc ! vous écoutez de grand cœur ce

qui sent le sublime, quoique vous n'y compreniez rien! « *Lorsqu'un fantôme palpable sera désanimé » par de belles mains, et que le sac de toile rendra » ses entrailles.....* » Êtes-vous maintenant plus avancées, mes très-chères? Mais à présent, attention! « *La fiancée recousue sera réunie avec son » amoureux : alors le repos et le bonheur, ô toi qui » consultes! entreront dans ta maison.* »

SORA.

Pas possible!

ANDRASON.

Oh! certes, les dieux cette fois ont bien usé de leur licence poétique.

LATO.

Est-ce que vous ne l'avez pas par écrit?

ANDRASON.

Si vraiment. Voici le rouleau comme je l'ai reçu des mains des prêtres.

LATO.

Laissez-le-nous lire, peut-être sera-t-il plus clair.

(Andrason tire un rouleau de papier de sa ceinture et le déploie Les femmes s'empressent successivement de le lire; elles rient et font leurs observations. On s'en remet à la gaieté des actrices pour jouer ceci avec agrément et vivacité : c'est pour quoi elles sont libres de se livrer à l'improvisation. Le principal but de ces répétitions est de mettre le public bien au fait des paroles de l'oracle.)

FÉRIA.

Cela est fort étonnant, et vraiment incompréhensible. Que vous est-il advenu ensuite? N'avez-vous pas trouvé quelque éclaircissement?

ANDRASON.

Éclaircissement, non; mais espérance. Étonné

de l'insolente obscurité de la réponse, mais non déconcerté, je suis sorti de l'antre. J'ai vu alors le plus vieux prêtre assis sur un siége d'or. Je me suis approché de lui, et, en déposant quelques bijoux sur ses genoux, je me suis écrié : « Oh! quelle plénitude de sagesse nous vient des dieux! Nous qui nous égarons en d'obscurs voies, combien nous éclairent leurs révélations! mais, pour les immortels, est-ce assez de nous conseiller? ils devraient nous secourir. Le jeune homme duquel je me plains, et qui me gâte la vie, doit paraître ici au premier jour, tout plein de confiance et de soumission. Puisse la voix des dieux, qui pénètre tout, s'emparer de lui, saisir son cœur, et lui commander de ne plus mettre le pied sur le seuil de ma porte! Ma reconnaissance serait sans bornes. » — Le vieillard me fit un signe de la tête, sa barbe blanche se remua en laissant échapper un murmure. Je m'en allai flottant entre l'espérance et l'inquiétude, et me voilà.

FÉRIA.

Puissent toutes choses se terminer pour le mieux! — Tu pardonneras, mon frère; il faut que j'aille devant une table, avec mes conseillers qui attendent depuis long-temps, terminer encore quelques affaires. Je te laisse ces enfans, fais la conversation avec ces joyeux lutins.

ANDRASON.

Je te remerçie, ma sœur. Puisqu'il faut me passer de toi, je ne sais rien de mieux que ces yeux fripons.

FÉRIA.

Je te revois bientôt.

(Elle sort.)

SORA.

Dites-nous donc à présent, seigneur, ce que vous pensez.

ANDRASON.

De la *fiancée recousue?*

SORA.

Je veux dire ce que vous voulez faire.

ANDRASON.

Faire? comme si l'oracle n'avait rien dit; retourner à la maison avec le malheur qui m'accable, et revoir ma femme que je crains de trouver dans une étrange situation.

SORA.

Que fait-elle donc en vous attendant?

ANDRASON.

Elle va se promener au clair de la lune; elle sommeille au murmure des fontaines, et tient d'amples conversations avec les rossignols; car depuis que le prince est parti pour faire un tour dans ses provinces, et venir au premier jour consulter l'oracle, elle ne fait pas autre chose : on dirait que son âme est attachée à un long fil qui s'étend jusqu'à lui. Encore une chose, son grand bonheur est de représenter des monodrames.

MANA.

Qu'est-ce que c'est que cela?

ANDRASON.

Si vous aviez appris le grec, vous verriez tout de suite que cela veut dire une pièce de théâtre où un seul personnage est en action. (2)

LATO.

Avec qui joue-t-il donc ?

ANDRASON.

Avec lui-même, cela s'entend.

LATO.

Fi ! ce doit être un jeu bien ennuyeux ?

ANDRASON.

Oui, pour le spectateur ; car proprement le personnage n'est pas seul, mais pourtant il joue seul ; car il peut y avoir là encore d'autres personnages, amans, femmes de chambre, naïades, oréades, hamadryades, maris, majordomes. Mais proprement, comme il joue pour lui seul, c'est toujours un monodrame. C'est une des plus nouvelles inventions, il n'y a rien à en dire ; ces sortes de choses ont grand succès....

SORA.

Et la princesse joue cela toute seule, et pour elle-même ?

ANDRASON.

Eh oui ! seulement quand par hasard il y a poignard ou poison à apporter, car la plupart du temps il y arrive quelque catastrophe ; ou bien quand une voix terrible doit crier du fond des rochers, ou par le trou de la serrure, c'est le prince qui se charge de ces rôles importans, lorsqu'il est là ; ou, en son

absence, le valet de chambre de ma femme, un grand imbécile, et c'est tout un.

MÉLA.

Il faut que nous en jouions aussi.

ANDRASON.

N'en faites rien, et remerciez Dieu que cela ne soit pas venu encore jusqu'à vous. Si vous voulez jouer quelque chose, jouez du moins à deux; ç'a été, depuis le paradis jusqu'ici, la manière la plus usitée et la plus raisonnable. Maintenant encore une chose, mes charmantes; ne perdons pas le temps à bavarder sur des sujets étrangers.... Mes espérances de retour au bonheur reposent non-seulement sur les dieux, mais aussi sur vous, mesdemoiselles.

SORA.

Sur nous?

ANDRASON.

Oui, sur vous; et j'espère que vous jouerez votre rôle.

MANA.

Que faudra-t-il faire?

ANDRASON.

Le prince, en allant vers l'oracle, doit passer par-ici pour vous témoigner son respect, comme sont dans l'usage de le faire les étrangers qui prennent ce chemin. Ma sœur sera assez galante pour lui offrir d'héberger ses gens et ses bagages, pendant qu'il se fera porter en litière à l'oracle, où chacun, quel qu'il soit, doit arriver seul et sans suite. Or donc, lors-qu'il viendra, mes très-chères, essayez d'émouvoir

son cœur; vous êtes aimables, j'honorerai comme une déesse celle qui le séduira, et qui m'en débarrassera.

SORA.

Bon! il vous est insupportable, et vous voulez nous le passer. Mais s'il nous est insupportable aussi?

ANDRASON.

Soyez tranquille, enfant; cela s'arrangera. Vous, mesdames, vous aimez le plus souvent dans les hommes ce que les hommes ne peuvent supporter les uns dans les autres; et puis, certes, il n'est pas si mal; et, je pense, il en vaudrait la peine.

MÉLA.

Comment nous y prendrons-nous donc?

ANDRASON.

Bravo, chère petite; tu montres au moins de la bonne volonté. Il faut d'abord que j'apprenne à connaître un peu vos talens. Laissez voir; représentez-vous que je suis le prince; je vais arriver, faire le languissant et le mélancolique..... Comment allez-vous m'entreprendre? (*Elles commencent une danse animée.*) Pas de cela, enfans, pas de cela. Pensez-vous donc que toute espèce de gibier se prenne au même appat (3). Avec cette danse rustique, prétendez-vous gagner mon héros volatilisé? (*Musique douce. Il leur fait voir tous les mouvemens convenus avec lesquels les acteurs cherchent à exprimer le sentiment.*) Avez-vous bien fait attention, petites? un grand sérieux, le corps toujours penché en avant, et toujours les genoux tremblans, comme si vous

n'aviez point de moelle dans les os; ensuite une main toujours sur le front, et une autre sur le cœur, comme s'il allait éclater en morceaux; avec cela respirer profondément *et cætera*. Et n'oubliez pas les mouchoirs. (*La musique recommence, et les demoiselles suivent ses instructions. Il représente le prince; tantôt il les redresse, tantôt il reprend le personnage du prince. A la fin, on entend une trompette dans le lointain.*) Ah, ah!

LATO.

On a servi.

ANDRASON.

Cela veut dire à cheval et à table, deux belles invitations! Venez, cette sensibilité m'a donné vraiment plus d'appétit que ma course.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon dans un goût chinois, fond jaune avec des figures bariolées.

MANA, SORA.

MANA.

VOILA ce qui s'appelle un bagage. Toute la cour est pleine de caisses, de coffres, de porte-manteaux et d'énormes malles.

SORA, *courant à la fenêtre.*

Nous serons obligés de lui donner toute une aile du palais, seulement pour loger ses effets.

MANA.

C'est abominable de voir les hommes voyager comme s'ils étaient des femmes en couche. Ils se fâchent contre nous de ce que, quand nous allons aux eaux pour un mois, nous n'en finissons jamais avec nos boîtes, nos caisses, nos cartons et nos toiles cirées; et ils s'en permettent tout autant.

SORA.

Que de choses, ma chère enfant, dont ils nous font un crime!...

UN DOMESTIQUE, entrant.

L'écuyer du prince demande à être introduit.

MANA.

Qu'il entre. (*Le domestique sort.*) Regarde, il n'y a rien de dérangé dans ma coiffure.

SORA.

Un moment... cette boucle-ci... Il vient.

MERCULO, entrant.

Parfaites dames, il y a peu de momens de ma vie où je me sois senti plus heureux que dans le moment actuel. Ordinairement, pauvres serviteurs, nous sommes mis en avant dans les affaires pénibles, tandis que dans les aventures agréables nous nous tenons en arrière. Mais cette fois mon prince m'élève au-dessus de lui-même en m'envoyant en avant dans le séjour du plaisir et des charmes.

MANA.

Vous êtes bien bon.

SORA.

Et fort bienvenu. Nous avons entendu dire tant de bien du prince, que nous brûlons du désir de le voir.

MERCULO.

Mon prince est heureux déjà d'avoir pu attirer même de loin votre attention ; et si, comme je l'espère bien, il obtient votre faveur par sa présence, il pourra s'estimer le plus heureux des hommes. Ne me sera-t-il pas permis, en attendant, de faire ma cour à la princesse, pour laquelle il m'a chargé d'une infinité de choses aimables?

MANA.

Vous pourrez bientôt lui être présenté. Elle nous a commandé de vous assigner cette chambre et les chambres environnantes. Faites en l'usage que vous jugerez convenable.

MERCULO.

Voulez-vous me permettre de faire apporter ici et arranger nos effets, qui, à dire vrai, ne sont pas peu de chose?

MANA.

A votre aise.

(Merculo sort avec une révérence.)

SORA.

Restons. Je suis très-curieuse de savoir tout ce qu'ils apportent avec eux.

(Une marche vive se fait entendre. Entrée du cortége. Merculo en avant, le capitaine, les gardes, ensuite les trabans portant des caisses de différentes grandeurs; quatre nègres portant un berceau de verdure; puis la suite. Les caisses sont placées de chaque côté; le berceau au fond, et une grande caisse sur le berceau. Les personnages muets sortent tous; la marche cesse : il reste Mana, Sora, Merculo.)

SORA.

Qui sont donc ces jolis garçons en armes, et quel est ce monsieur qui nous a saluées?

MERCULO.

C'est le commandant de la troupe du prince, et les autres sont de jeunes gentilshommes, les pages militaires de mon très-gracieux seigneur, et de malins démons!

MANA.

Nous sommes étonnées, monsieur. Vous apportez des décorations avec vous : auriez-vous le projet

de jouer la comédie? Apparemment la garde-robe théâtrale est dans ces caisses?

MERCULO.

Pardonnez-moi, mesdames; à la rigueur, je devrais tenir le doigt sur ma bouche, et vous prier de bonne grâce d'abandonner ce salon qui désormais deviendra l'asile du mystère. Mais comment le pourrais-je, contre le pouvoir de votre bonté et de vos charmes? Nous ne cachons nos sentimens sacrés qu'aux yeux profanes et étrangers, mais non à ces jolies âmes dont nous souhaitons l'intérêt.

SORA.

Dites-nous pour l'amour du ciel, à quoi doit servir le berceau.

MERCULO.

A ce trait, mes belles enfans, vous pouvez reconnaître une grande partie du caractère de mon aimable prince. Lui, le plus sensible de tous les hommes, qui porte un cœur facilement ému des beautés de la nature, qui fait moins de cas du rang et de la grandeur que d'un tendre tête-à-tête avec la nature...

SORA.

Ah! c'est là un homme comme il nous le faut! Nous aussi, nous aimons bien à nous aller promener au clair de lune, et nous écoutons le rossignol avec plus de plaisir que tout au monde.

MERCULO.

Il n'y a qu'un malheur, mes excellentes dames, c'est que notre prince a les nerfs si tendres, si ex-

traordinairement sensibles, qu'il est forcé de se préserver soigneusement du grand air et des changemens subits de température. Dans le fait, on ne peut pas toujours avoir, à la belle étoile, une atmosphère aussi tempérée qu'on le souhaiterait. Les médecins de la chambre regardent comme extrêmement nuisible l'humidité de la rosée du matin et du soir, et comme non moins dangereuses les exhalaisons de la mousse et des fontaines dans les jours brûlans de l'été. Les vapeurs des vallées, qu'elles donnent aisément des rhumes! et c'est justement dans les plus belles, les plus chaudes nuits éclairées par la lune que les moucherons sont les plus insupportables. S'abandonne-t-on à ses pensées sur le gazon, aussitôt les habits sont couverts de fourmis, et la plus tendre émotion est souvent troublée par une araignée qui tombe inopinément sur vous. Par la voie de ses académies, le prince a proposé des prix, à l'effet d'éprouyer s'il n'y avait pas moyen de remédier à ces inconveniens dans l'intérêt du monde tendre. Plusieurs dissertations ont été couronnées; mais la chose jusqu'ici n'a pas avancé d'une ligne.

SORA.

Oh ! si jamais un préservatif pouvait être découvert contre les moucherons et les araignées, mettez-le à l'usage du public; car souvent, tandis qu'on se laisse aller à des ravissemens célestes, ces méchans insectes, avec leur aiguillon et leurs pates chatouilleuses, vous rappellent tout à coup à la condition mortelle.

MERCULO.

En attendant, mes belles dames, le prince, qui ne veut pas que ses jouissances soient différées ni interrompues, a pris le parti de se faire créer, par des artistes habiles, un monde dans sa chambre. Aussi son château est-il orné de la manière la plus agréable; ses chambres sont comme des berceaux, ses salons comme des forêts, ses cabinets comme des grottes; le tout aussi beau, plus beau que nature; et avec cela toutes les commodités que peuvent donner des mécaniques à ressort.

SORA.

Cela doit être charmant!

MERCULO.

Et comme le prince est très-habitué à avoir sa nature dans chacune de ses maisons de plaisance, nous avons aussi une nature de voyage que nous portons avec nous dans nos courses. Notre maison a été augmentée d'un personnage très-habile, auquel nous avons donné le titre de *Naturmestre*, directeur de la nature (4). Il a une infinité d'artistes sous lui. Un de ses dignes élèves est cet homme qui est chargé de notre nature dans les voyages, et que j'ai l'honneur de vous présenter en cette qualité. Il ne nous manque qu'une chose; ce sont de frais zéphyrs.... Toutes les tentatives qu'on en a faites n'ont réussi qu'imparfaitement; mais nous espérons recevoir prochainement, de France, de quoi suppléer à ce qui nous manque.

SORA.

Pardon ! qu'y a-t-il dans cette caisse-là ? Le peut-on savoir ?

MERCULO.

Des secrets, mes belles amies, des secrets ; mais vous avez trouvé le secret de pénétrer les secrets de mon cœur, au point que rien ne peut plus vous rester caché ; nous portons ici avec nous les principaux bonheurs des âmes sensibles. Dans cette caisse sont des fontaines jaillissantes.

MANA.

Oh !

MERCULO.

Dans celle-ci est renfermé le chant, le délicieux chant des oiseaux.

MANA.

Comment donc cela ?

MERCULO.

Dans celle-ci qui est plus grande est emballé un clair de lune.

SORA.

Pas possible ! laissez-nous donc voir cela.

MERCULO.

Ce n'est pas en mon pouvoir ; le prince seul sait donner le mouvement et la vie à toutes ces belles choses ; lui seul a le droit de les sentir ; je ne pourrais vous rendre visible que le matériel de la chose.

MANA.

Oh ! il faut que nous priions le prince de vouloir bien une fois faire jouer pour nous les machines.

MERCULO.

Au nom du ciel, ne faites semblant de rien! et surtout sous le nom de *jeu* le prince ne reconnaîtrait pas ses plaisirs favoris. Tout homme, mes belles dames, met beaucoup de sérieux à ses plaisirs favoris, plus de sérieux la plupart du temps qu'à ses affaires. Cependant je me fais un devoir de suivre votre bon plaisir autant qu'il est en moi; et très volontiers je vous montrerais nos raretés, bien qu'elles soient sans vie, si la décoration du sallon était jusqu'à un certain point en harmonie avec cette nature que nous avons en ballot.

MANA.

Il ne faut pas prétendre à une si parfaite illusion.

SORA.

Il est aisé d'y remédier. Nous avons des tapisseries qui ne représentent que des bois et des paysages.

MERCULO.

Ce sera à ravir.

SORA.

Holà! (*Un domestique paraît.*) Dites au tapissier de la cour qu'il descende tout de suite les tapisseries à forêt.

MERCULO.

De mon côté rien ne manquera. (*Musique. Il fait un signe; et au moment où la scène se change en forêt, les armoires se métamorphosent en bancs de gazon, en rochers, en buissons, etc., etc.; la caisse qui était sur le berceau devient un nuage. Le décora-*

teur aura soin que tout soit harmonieux et agréable, et fasse un contraste bien sensible avec les décorations qui disparaissent.) Bravo! bravo!

SORA.

Oh! que c'est beau!

(Elles examinent tout avec un extrême empressement, tant que la musique dure.)

MANA.

La décoration est ravissante.

MERCULO.

Pardon, nous ne nommons pas cela *décoration*, mais *nature artificielle*; car le mot *nature* doit entrer partout.

SORA.

Charmant! ravissant!

MERCULO.

Il faut que je vous enseigne encore un mot technique avec lequel on va très-loin. *Charmant, ravissant*; c'est ce que vous pouvez dire également d'une robe de crêpe ou d'un joli chapeau. Mais non; quand vous apercevez n'importe quoi, fixez vos regards dessus, et puis écriez-vous : Ah! quel *effet* cela produit sur moi! — A la vérité personne ne saura ce que vous voulez dire; car le soleil, la lune, un rocher et de l'eau, des figures et des visages, le ciel et la terre, et un morceau de toile cirée, toutes ces choses produisent chacune leur effet propre : mais quel effet, c'est tant soit peu difficile à exprimer. Tenez-vous-en à cette exclamation générale : — Ah! quel *effet particulier* cela produit sur moi! — Chacun des assistans regarde à son tour,

et à l'unisson partage l'*effet particulier*. Et alors c'est un point décidé, la chose produit un *effet particulier*.

MANA.

Avec tout cela, votre prince paraît être un grand amateur de théâtre.

MERCULO.

Très-fort, très-fort. Le théâtre et notre nature sont homogènes : en outre il est excellent acteur. Si vous pouviez l'engager à jouer quelque chose devant vous!

SORA.

Avez-vous donc une troupe avec vous?

MERCULO.

Pour cela, non; mais nous sommes tous des espèces de comédiens. Et puis le prince, lorsque cela se présente, joue presque toujours tout seul.

SORA.

Oh! nous avons déjà entendu parler de cela.

MERCULO.

Eh?.... Voyez-vous, mesdames, c'est une invention ou plutôt une découverte renouvelée, qui était réservée aux lumières de notre siècle; car dans les temps anciens les monodrames furent principalement introduits sur le théâtre de Rome. Ainsi, par exemple, nous lisons que Néron.... (5).

MANA.

Est-ce le méchant empereur?

MERCULO.

C'est vrai, il ne valait rien du tout pour le fond;

mais en revanche il était excellent acteur. Il ne jouait que des monodrames; car Suétone dit tout de bon.... Mais vous lirez tout cela dans l'écrit très-savant d'un de nos académiciens sur cette partie de l'art théâtral. Cet écrit est rédigé par l'ordre de notre prince et imprimé à ses frais. Nous jouons aussi la plupart des nouveautés, telles qu'on les reçoit de la foire (6) : monodrames pour deux personnes, duodrames pour trois, *et cætera.*

SORA.

Y chante-t-on ?

MERCULO.

Eh ! l'on y chante et l'on y parle. Proprement ce n'est ni chanter ni parler : il n'y a ni chant ni mélodie là-dedans; c'est pourquoi cela s'appelle aussi quelquefois *mélodrame.*

SORA.

Comment cela ?

MERCULO.

Une autre fois, mademoiselle, une autre fois.

SORA.

Maintenant nous espérons que, le prince et nous, nous serons bons amis. Nous espérons que vous demeurerez long-temps avec nous. Demeurerez-vous long-temps avec nous ?

MERCULO.

Trop de bonté.... ah! qui pourrait s'attendre à une telle invitation de la part du cœur de tant de beauté? c'est par malheur un de ces complimens de cour avec lesquels on est dans l'usage d'ac-

cueillir un étranger, rien que pour s'assurer qu'il repartira bientôt.

SORA.

Attendez seulement : nous avons préparé pour le prince toutes sortes de badinages de notre façon, qui ne manqueront pas de l'amuser.

MERCULO.

Mesdemoiselles, je vous souhaite du bonheur ainsi qu'à nous tous. Puissiez-vous connaître son cœur, son tendre cœur, et le tirer, par vos charmes amoureux, de la douce mélancolie dans laquelle il languit !

SORA.

Ah ! nous avons aussi des cœurs tendres ; c'est justement notre affaire.

MANA.

Est-ce que vous n'apportez pas aussi de nouvelles chansons ?

SORA.

Ah, oui ! nous, quand nous trouvons un air joli, nous le chantons jusqu'à extinction, tant qu'enfin personne n'en veut plus.

MANA.

Pas un petit couplet à la lune?

MERCULO.

Oh ! nous en avons plusieurs. Je puis vous en régaler d'un tout de suite.

SORA.

Faites, faites.

MERCULO, chantant.

Lanterne faite au tour, et phare sans pareil,
Devant toi les astres pâlissent;
De ton frais lumignon jaillissent
Les plus doux rayons du soleil.

SORA.

Ah, fi! ce n'est pas du tout sentimental.

MERCULO.

O ciel, ma belle enfant, c'est traduit du grec (7).

MANA.

Cela ne me plaît pas du tout.

MERCULO.

Alors, c'est la faute de l'air; je l'ai toujours pensé. La chanson en elle-même est excellente assurément; écoutez seulement.

(Il chante sur l'air : *Monseigneur, voyez nos larmes* (8), et les demoiselles commencent à chanter en parties.)

DES DOMESTIQUES.

Le prince arrive, on s'empresse à sa rencontre.

(Merculo et les demoiselles sortent en chantant.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Une forêt; le berceau au fond, comme à la fin de l'acte précédent.

Les quatres filles d'honneur introduisent LE PRINCE au son d'une musique douce. MERCULO les suit; les femmes s'empressent en formant une danse agréable autour du nouveau-venu, toujours pensif et absorbé. Il ne répond à leurs avances qu'avec contrainte. La musique s'arrête un moment.

MERCULO.

Ce sont des moeurs tout-à-fait homériques, où les filles de la maison, toutes belles, s'empressent autour de l'étranger. J'aurais grand plaisir à me mettre au bain et à me faire frotter (9).

(La musique continue. A la fin, quand les demoiselles voient leurs empressemens tout-à-fait inutiles, elles se retirent vite avec mécontentement, et il reste le prince et Merculo.)

LE PRINCE.

Sois bénie, solitude si chère! Quelle déplorable contrainte ne m'a-t-il pas fallu subir depuis mon entrée dans cette maison!

MERCULO.

Une chose que je dois confesser à votre altesse,

c'est qu'il m'a été mainte fois impossible de concevoir comment vous pouvez vous ennuyer à une table bien servie et entre des femmes aimables.

LE PRINCE.

Ce n'est point ennui, c'est la complaisance de ces charmantes créatures qui me met à la gêne. Ah! pourquoi faut-il que je sois créé pour le tourment du sexe féminin? car une seule peut occuper mon cœur, et les autres... hélas!...

MERCULO.

Déjà souvent j'ai plaint leur sort, et je leur ai, dans l'occasion, prouvé ma compassion d'une manière si convaincante, que je puis positivement dire que j'ai eu le bonheur de conserver la vie à quelques-unes qui, par votre cruauté, étaient sur le point d'être envoyées dans les champs élysées.

LE PRINCE.

Ne parle pas de cela, n'ajoute pas à ma douleur.

MERCULO.

Je ne dis rien; car lorsqu'on réunit votre haut rang et vos qualités supérieures, il est évident qu'un seul regard doit produire d'incroyables mouvemens dans le cœur d'une belle.

LE PRINCE.

Que parles-tu de mon rang, malheureux? Qu'est-ce que mon rang en comparaison de mon cœur?

MERCULO.

Daignez m'excuser. Chaque chose a ses droits dont nous voulons tenir compte. Un véritable amour est,

par exemple, une chose excellente; mais un véritable amour avec une bourse bien nourrie, rien n'est au-dessus de cela. De même aussi, en ce qui concerne le rang...

LE PRINCE.

Du moins, ne parle pas toujours de ces choses-là.

MERCULO.

Non, il faudrait que je fusse ingrat pour ne pas l'avouer, ni le reconnaître. Étant auprès de vous, mon souverain, je suis en sûreté; votre royale présence, comme un paratonnerre, attire à elle toute l'électricité des cœurs tendres, de façon que nons sommes nous autres tout-à-fait à l'abri des coups de foudre.

LE PRINCE.

Est-il bientôt onze heures?

MERCULO.

Il les sera bientôt, et je m'en vais, afin de vous laisser seul à vos sentimens à l'heure solennelle de minuit. C'est une invention nouvelle admirable, qu'à chaque heure, à chaque partie de la journée soient consacrés des sentimens spéciaux. En cela les anciens étaient de grands sots. Dans leurs pièces de théâtre, le solennel, le terrible pouvaient se passer en plein jour et en plein air. Mais nous, depuis onze heures jusqu'à minuit, nous n'en faisons rien; et sans des cercueils, des cimetières et des draperies noires, rien ne va comme il faut.

LE PRINCE.

Mes pistolets sont-ils chargés?

MERCULO.

D'après votre ordre, comme toujours. Mais je vous en supplie pour l'amour du ciel, ne vous brûlez pas la cervelle une fois.

LE PRINCE.

Sois tranquille. (*Onze heures sonnent.*) L'heure sonne.

MERCULO.

Ils ont ici une cloche dont le timbre n'est pas du tout solennel. Cela tinte comme si l'on frappait sur du fer-blanc. Il ne faudrait qu'une chose pareille pour me faire tout de suite sortir complétement de ma plus tendre disposition.

(La musique rend quelques accords, et une mélodie lointaine pendant ce qui suit.)

LE PRINCE.

Tais-toi, profane, et va-t'en.

MERCULO.

Je pars.

(Il sort.)

LE PRINCE.

Vainement cherchez-vous à m'attirer par votre beauté, par vos manières flatteuses, à m'arracher aux pensées que toujours je tiens serrées dans les bras de mon âme. Adieu, fuyez, jeunes mortelles. L'immortel plane autour de mon front, et les esprits descendent pour animer le lieu que j'habite, et vivifier mon cœur.

(La musique solennelle commence. Les chutes d'eau se mettent à murmurer, les oiseaux à chanter, la lune à paraître.)

Salut, flambeau plus cher que le flambeau du jour!
Astre du sentiment, ton éclat plein de charmes

Va dans mon sein dissoudre en douces larmes
Les chagrins glacés de l'amour.
Ah! quels transports et quelles joies
Avec tes rayons tu m'envoies,
Lorsque, perçant des nuits la sainte obscurité,
Ta clarté solitaire
Fait voir à mon œil enchanté
L'asile de l'amour, l'asile du mystère!
Ah! pardonne, pardonne à ce cœur agité
S'il ne sent pas toujours de même.
D'un regard incertain contemplant ta beauté,
Pardonne à ma faiblesse extrême
Mon infidélité.

(Il se tourne vers le berceau.)

C'est là que ma déesse habite,
Celle qui traîne ainsi mon cœur après son cœur.
Comme le mien tremble et palpite
D'ivresse et de frayeur!
Voici le moment du prodige;
Voici le moment solennel
Où l'on verra céder au charme du prestige
La félicité du réel.
O prodige!...
Plus d'effroi!
Oh! cette jouissance, ô dieux! donnez-la-moi;
Oh! cette jouissance, ô dieux! laissez-la-moi.

(Le berceau s'ouvre. On y voit une femme assise dans l'intérieur; elle doit, par la figure et le costume, parfaitement ressembler à l'actrice qui paraît plus tard dans le rôle de Mandandane.)

Ciel! c'est elle; c'est elle, ô cieux!
Ah! le bonheur tombe en rosée...
Viens... Sur mon cœur ta main posée...
O douce amie! ô mon bien précieux!
Toi que l'amour m'a départie,
Toi qui n'es que pour moi, pour qui j'ai seul des yeux.
Toi, fille de la sympathie!

De nos deux cœurs l'accord harmonieux
Cache un bonheur qui n'est donné qu'aux dieux.

Ah! je frissonne, et mon âme est ravie
Dans les sublimités des célestes plaisirs,
Et les félicités, épuisant mes désirs,
Glacent mon haleine et ma vie.

Ah! d'un souffle enivrant, venez, félicités,
Calmer les feux de mon ardeur extrême.
Venez, et, dans les voluptés,
Dissolvez le bien suprême (10).

(Pendant la dernière cadence, comme les instrumens sont trop longs à suivre la voix, le prince s'assied sur un banc de gazon, et finit par s'endormir. On lui donne le ton à différentes reprises, afin qu'il puisse rentrer dans le chant et le finir; mais il ne bouge pas : il en résulte un embarras dans l'orchestre. Enfin le premier violon se voit forcé de fermer la cadence : les instrumens s'arrêtent, le berceau se ferme, la toile du milieu tombe, et la scène change.)

Une antichambre.

FÉRIA, et les quatre demoiselles.

FÉRIA.

Il me semble que le prince se soigne et se repose passablement long-temps. Il ne sera pas dit que dans notre château un homme ait impunément dormi jusqu'à l'aurore. Les castagnettes sont-elles là ainsi que les crecelles? Nous allons lui donner un charivari, et chasser de ses yeux cette fatale envie de dormir, notre odieuse rivale.

(Danse vive à cinq avec des castagnettes et des cymbales. Au milieu, Féria danse un solo. Le capitaine des gardes vient prier la princesse de ne point troubler le repos du prince, tandis que la garde cherche à arrêter les demoiselles; elles n'en font que plus de bruit. La toile du fond se lève; le théâtre se trouve comme au commencement de l'acte. Merculo paraît en même temps; le prince se lève en sursaut de son banc de gazon : il est furieux, et il chante.)

LE PRINCE.

Vous êtes des démons attachés à mes traces ;
Vous ne comprenez pas l'amour ni la douleur.
J'espérais me baigner entre les bras des Grâces ;
Eh bien, vous déchirez mon cœur,
Mon cœur ! mon cœur !
Vous déchirez mon tendre cœur.

(Pendant l'ariette, Féria, les demoiselles et les gardes, se dispersent de côté et d'autre. Restent seuls le prince et Merculo.)

MERCULO.

Mon prince, revenez à vous.

LE PRINCE.

Mon ami, quelle blessure mortelle!

MERCULO.

Monseigneur, ce n'est qu'un charivari.

LE PRINCE.

Je veux partir, je veux à l'instant même me perdre dans la solitude des montagnes.

MERCULO.

Que pensera la princesse? que penseront ces dames?

LE PRINCE.

Et que ne pensent-elles aussi quel homme elles ont devant elles? Sans le moindre sentiment pour le sublime, pour le céleste de ma disposition, elles m'étourdissent de tous les bruits aigus de l'antichambre de l'enfer. Ah! songes dorés du matin, où êtes-vous? Perdus, perdus pour jamais!

MERCULO.

Ce n'était pas à mauvaise intention. Dès avant le

lever du soleil, les filles étaient occupées à préparer un déjeuner dans le jardin. Aussi avons-nous réellement salué l'étoile du matin avec du saucisson dans la main et de l'excellent vin de Chypre. On craignait que tout ne se refroidît, ne se gâtât, et nous voulions jouir de votre agréable présence à la lumière du premier soleil du matin.

LE PRINCE.

Oui, c'est avec des sonnettes et des castagnettes qu'on jouit du matin! — Allons, adieu.

MERCULO.

Monseigneur...

LE PRINCE.

Tu sais que mes résolutions sont promptes et fermes.

MERCULO, à part.

Malheureusement!

LE PRINCE.

Je vais trouver l'oracle. Fais garder sévèrement ce sanctuaire, afin qu'aucune âme vivante n'y mette le pied sous aucun prétexte.

MERCULO.

Soyez tranquille.

LE PRINCE.

Adieu.

(Il sort.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Château d'Andrason. Un site sauvage et hérissé de rochers; dans le fond une caverne.

Le valet de chambre de Mandandane s'avance sous les traits d'ASCALAPHE, il fait une révérence et dit le prologue (11).

MESSIEURS et dames, tous tant que vous êtes, remarquez bien que c'est ici le royaume de Pluton. Et moi, tel que je me présente devant vous, je dois d'abord vous notifier que je me nomme Ascalaphe, et que je suis le jardinier de la cour aux enfers.

La charge est ici-bas de nouvelle création; car autrefois, l'Élysée était d'un côté, et les tristes régions de l'autre: on laissait les choses comme elles étaient.....

Mais maintenant il est descendu ici un lord qui a trouvé l'enfer *pas trop gai*, et une lady a trouvé l'Élysée *trop joli*. De là beaucoup de paroles; jusqu'à ce qu'enfin le goût extraordinaire l'a emporté, et Pluton lui-même a conçu l'idée sublime de voir son vieux royaume transformé en parc.

A présent d'innombrables Titans, y compris le vieux Sisyphe, écorchés et impatientés, transpor-

tent sans relâche des montagnes et des vallées. Les rochers éternels vont à présent être retirés des torrens enflammés de l'Achéron ; et, dût-on y employer mille bras, ils seront placés et arrangés dans quelque coin pour servir de *point de vue* (12).

Il y a cependant une chose à regretter, c'est le beau terrain de l'Élysée ; mais point de quartier, nous y allons sans miséricorde. Ordinairement on remercie le ciel, lorsqu'on a ôté les pierres d'un champ ; mais ici on n'en trouve plus à six lieues à la ronde, et nous n'en avons pas encore assez. Ici nous en couvrons le sol où naissent les gazons les plus tendres et les fleurs les plus chéries. Et pourquoi cela ? tout pour la variété. Un frais bocage, une belle prairie, tout cela est vieux et mesquin. Dans notre paradis, il faut des épines et des ronces.

Mais en revanche aussi nous arrachons les plus beaux arbres des bosquets de l'Élysée, et nous les mettons où nous le jugeons à propos, dans les places vides, de ce côté-ci de l'enfer, autour de la loge de Cerbère, et nous en faisons une chapelle. .....

Car, *nota bene*, dans un parc il faut que tout soit idéal ; et, *salva venia*, nous couvrons d'une belle enveloppe les objets les plus dégoûtans (13). Ainsi, par exemple, nous cachons une bauge à cochons derrière un temple ; et de l'autre côté une étable, comprenez-vous bien ? devient tout simplement un panthéon. Le grand point est que lorsqu'un étranger se promène ici, tout se présente

bien. Alors, si la chose lui semble hyperbolique, il va répétant partout : « C'est hyperbolique ! » Mais, au fait, le maître de la maison sait presque toujours par où cela pèche.

Comme je disais donc, nos arbres de l'Élysée disparaissent, tels que les songes élyséens, chaque fois qu'on veut les transplanter. A tout cela je reste fort tranquille ; car dans un parc tout est luxe : si un arbre meurt, s'il n'est plus qu'un tronc dépouillé, eh bien, on dit : « Ah ! voyez, voyez ici la preuve que l'art est au-dessous de la nature, même de la nature morte !.. » Hélas ! oui, très-fort. — Qu'est-ce que je voulais dire ?... qu'il nous manque bien peu de chose pour avoir un parc complet. Nous avons des profondeurs et des hauteurs, une carte d'échantillon de toutes sortes d'arbrisseaux, des allées tournantes, des cascades, des étangs, des pagodes, des cavernes, des pelouses, des rochers et des ravins, force résédas et autres fleurs odorantes, des arbres verts, des saules pleureurs, des ruines, des ermites dans des niches, des bergers sur le gazon, des mosquées et des tours avec des cabinets, des lits de mousse très-commodes, des obélisques, des labyrinthes, des arcs de triomphe, des arcades, des huttes de pêcheur, des pavillons de bains, des grottes chinoises et gothiques, des kiosques, des temples et monumens moresques, des tombeaux enfin, quoique l'on n'y ensevelisse personne ; mais il en faut pour l'ensemble.

Une seule chose est encore en arrière, et c'est ce dont tout milord est si fier, c'est un énorme pont

de bois, d'une seule arche, habilement suspendue; c'est tout l'objet de nos voeux; car, sérieusement, un parc ne peut subsister sans cela, nous le voyons dans toutes les gravures. Dans ce siècle de tolérance, la communication est, comme on sait, et devient chaque jour davantage le but de la tendance universelle. Il faut bien que tout le monde fasse de même; et voici l'Érèbe et l'Élysée qui en viennent à la tolérance mutuelle (14).

Déjà nous nous réjouissions d'avoir un pont; mais malheureusement l'Achéron et le Phlégéton vomissent des flammes éternelles, et nous manquons d'artistes habiles. Or, si nous ne pouvons construire le pont, le parc entier ne signifiera plus rien; et le costume ne permet ni le métal, ni la pierre. Un tel pont doit être en bois.

Mais voici pourquoi je suis venu ici; ne perdons pas mon temps (15). La belle épouse de Pluton vient habituellement se promener de ce côté; car là-dedans il n'y a guère de quoi s'amuser. Dans ces lieux, elle cherche parmi les pauvres morts des sites aussi beaux que les champs de la Sicile; mais nous n'avons de cela que dans les poëmes: puis elle est toute la journée à demander de beaux fruits; mais nous n'en avons pas à lui offrir; pour avoir des pêches, du raisin, il faudrait courir bien loin; des poires sauvages, des prunelles, des baies rouges, et d'autres fruits pareils, c'est tout ce qui réussit chez nous. (*Deux esprits infernaux apportent un grenadier dans une caisse.*) En conséquence, j'ai conseillé l'établissement d'une serre-chaude, et je fais éclore de ces grenades, par exemple, dans un bâtiment que

le froid environne, et qu'échauffe un feu souterrain ; je veux fixer cet arbuste dans le sol (*il fait exactement ce qu'il dit*), l'entourer de cailloux, de gazon et de mousse, pour que ma souveraine s'imagine que tout cela croît du milieu des pierres, et que lorsqu'elle s'apercevra de la méprise, elle loue l'artiste comme il convient.

(Il sort.)

Musique d'introduction annonçant des sentimens extraordinaires.

MANDANDANE, en Proserpine.

Arrête! arrête enfin, infortunée! Vainement t'égares-tu dans ces déserts sauvages. Devant toi, les champs des pleurs s'étendent à l'infini; et ce que tu cherches demeure toujours derrière toi.

Mon regard ne doit point se porter en avant, mon regard ne doit point s'élever; dans la caverne du Tartare, une voûte noire me dérobe les plaines chéries du ciel, vers lesquelles autrefois je levais un œil d'amour et d'adoration, comme vers le riant séjour de mon aïeul. Ah! fille de Jupiter! que ta chute est profonde!....

Compagnes de mon jeune âge, quand ces vallées émaillées de fleurs semblaient encore refleurir pour nous, quand sur les bords de l'Alphée nous jouions aux rayons du soir, quand nous battions ses eaux claires comme le ciel, que nous nous tressions des couronnes les unes aux autres, songeant tout bas au jeune berger au front duquel notre cœur les

destinait, jamais la nuit n'était trop épaisse pour nos libres entretiens, jamais le temps n'était trop long pour ces récits que se répètent de jeunes amies; et le soleil était moins prompt à quitter sa couche argentée, que nous, toutes pleines du plaisir de vivre, à baigner nos pieds de rose dans la rosée du matin (16).

O jeunes filles, jeunes filles! vous qui seules maintenant marchez lentement avec inquiétude au bord de la fontaine, et ramassez les fleurs que Proserpine, hélas! enlevée, a laissé tomber de son sein, vous vous arrêtez, vous me cherchez des yeux du côté où j'ai disparu.

Ils m'ont emportée loin de vous, les fougueux coursiers de l'enfer. De ses bras puissans l'inexorable dieu m'a saisie. L'Amour, hélas! l'Amour, en riant, s'est enfui dans l'Olympe! Dieu méchant, n'est-ce pas assez du ciel et de la terre? faut-il que tu viennes ajouter tes flammes aux flammes infernales?...

Entraînée, précipitée dans ces abîmes sans fond!... Reine, ici?.... Reine devant toi ne s'inclinent que les ombres.

Leur douleur est sans espérance. Le sort des âmes est sans espérance, et je ne le changerai pas. Le destin les a livrées aux juges les plus sévères, et au milieu d'elles j'erre çà et là, déesse.... reine.... esclave aussi du destin.

Ah! cette eau fugitive, je voudrais la puiser pour Tantale, et le rassasier des fruits qu'il chérit. Pauvre vieillard! son supplice est un désir éternel.... Je voudrais saisir la roue d'Ixion, et suspendre sa souffrance.... Mais que pouvons-nous, divinités

que nous sommes, contre les tourmens sans fin? J'habite sans consolation pour eux ni pour moi, au milieu des condamnés, et je contemple le travail des malheureuses Danaïdes. Vide, toujours vide!... pas une goutte d'eau pour leur bouche, pas une goutte d'eau dans leurs paniers : vide, toujours vide!... Hélas! tel est aussi mon sort : comment remplir mon cœur?.... où l'épancher?....

Dans vos paisibles promenades; ombres bienheureuses, vous ne faites que passer devant moi; mon chemin n'est point le vôtre. Dans vos danses légères, dans vos profonds bocages, dans les lieux que vous habitez, où retentit le son de vos voix, non, je ne retrouve pas le bruit de la vie, tel que je l'ai connu : la béatitude parfaite ne flotte pas de la douleur au plaisir... [17].

Réside-t-elle sur ses noirs sourcils, dans son regard impénétrable? Peux-tu le nommer ton époux, et oserais-tu le nommer autrement? Amour, Amour, pourquoi as-tu donc ouvert un instant son cœur, et l'as-tu ouvert pour moi, quand tu savais qu'il se refermerait pour toujours? Pourquoi n'est-ce pas une de mes nymphes qu'il a enlevée et placée auprès de lui sur son trône lugubre? et pourquoi moi, la fille de Cérès?

O ma mère, ma mère, comme ta divinité t'abandonne dans la perte de ta fille! Tu la croyais destinée au bonheur d'une jeunesse passée dans les plaisirs!

Ah! sans doute tu es venue me chercher, me demander, interroger mes désirs, m'offrir peut-être un vêtement nouveau, ou des sandales d'or; et tu

as trouvé mes compagnes embrassant les saules près desquels elles m'avaient perdue, et ne me retrouvaient pas; s'arrachant les cheveux, plaintives, éplorées, chères et douces compagnes!...

« Où est-elle? où est-elle? t'écriais-tu; quel chemin a pris l'infâme ravisseur? Profanera-t-il impunément la race de Jupiter? Où conduisent les traces de ses coursiers?.. Des flambeaux! je le poursuivrai à travers la nuit; je ne veux pas me reposer un instant avant de l'avoir retrouvée; aucune course lointaine ne m'effraiera. » . . . .

Soudain s'élancent tes dragons aux yeux étincelans et pleins de prudence; tous les sentiers leur sont connus, ils obéissent à ta main; errante, tu parcours le désert inhabité. . . . .

Hélas! ce n'est qu'ici que tu ne viens pas; ici, dans le fond des ténèbres, sur ce sol foulé des seuls immortels, où ta fille gémit accablée de l'horreur qui pèse sur elle. . . . .

Monte, dirige la course de tes serpens ailés vers les hautes régions, séjour de Jupiter. Lui seul il sait, le Très-Haut, il sait où est ta fille.

Père des dieux et des hommes, es-tu encore assis sur ce trône d'or à la hauteur duquel ta tendresse m'éleva tant de fois aux jours de ma première enfance? Alors, en se jouant, tes mains puissantes me balançaient dans l'espace infini des cieux; enfant craintif, je tremblais de me perdre dans l'immensité.... Es-tu toujours le même, mon père?... .

Mais non, ce n'est plus auprès de ton front, dans l'azur éternel du ciel enflammé; c'est ici, c'est ici.... . . . .

Conduis-la dans ces lieux; qu'enfin avec elle je sorte de ce cachot; que je revoie les doux rayons de Phébus, et le sourire de la lune à la chevelure argentée.

Oh! tu m'entends, cher et tendre père. Tu me ramèneras sur la terre, afin que, délivrée de ces longs et pénibles tourmens, je me réjouisse encore à l'aspect de tes cieux.

Sois soulagé, mon cœur, relève-toi. Ah! l'espérance, l'espérance au milieu d'une nuit orageuse fait briller les premiers feux de l'aurore.

Quoi! je vois autre chose que des rochers et de la mousse. Ces montagnes ne sont plus couvertes d'une ténébreuse horreur. Quoi! je retrouve ici une fleur; cette feuille fanée, elle vit encore, elle dure encore et m'offre encore une jouissance.

Merveille! merveille! Quoi! je trouve ici ce fruit qui m'était si cher dans les jardins de là-haut..... (*Elle cueille une grenade.*) Fruit chéri, rafraîchis mes lèvres; j'oublierai tous mes ennuis; je me reporterai au lieu de ma jeunesse, à ces instans si chers, passés dans le ravissement, au milieu des fleurs embaumées, et des parfums d'une félicité délicieuse, partage heureux de Proserpine enivrée. (*Elle mange quelques grains.*) Saveur rafraîchissante!... Mais tout à coup comme après cette joie, ces premières délices, je me sens déchirée d'horribles douleurs, ressaisie par les mains d'airain de l'enfer!..... Quel crime ai-je commis en mangeant cela? Ah! pourquoi mon premier plaisir ici est-il un tourment?... Qu'est-ce, qu'est-ce donc?... Rochers, vous semblez vous abaisser plus terribles,

pour m'entourer plus étroitement. Nuages, vous semblez descendre pour m'oppresser davantage, pour produire des orages bruyans et sourds dans le sein lointain de l'abîme. Et vous, vaste royaume des Parques, vous semblez me crier : Tu es à nous.

LES PARQUES, *invisibles.*

Tu es à nous, c'est le décret de ton aïeul. Si tu n'avais mangé de ce fruit, tu serais retournée sur la terre; mais tes lèvres, en le touchant, t'ont donnée à nous; reine, nous t'honorons (18).

PROSERPINE.

L'as-tu dit, mon père? et pourquoi? Qu'ai-je fait pour être rejetée? Pourquoi ne m'appelles-tu pas auprès de ton trône étincelant? Pourquoi ai-je mangé cette pomme? Ah! soient maudits les fruits! Pourquoi les fruits sont-ils beaux, puisqu'ils damnent?

LES PARQUES.

Tu es à nous maintenant, pourquoi es-tu triste? Vois, nous t'honorons, notre reine.

PROSERPINE.

Oh! si le Tartare n'était pas votre demeure, mes malédictions vous y précipiteraient; si le Cocyte n'était pas votre bain éternel, il resterait en ma puissance des flammes pour vous dévorer. Moi, votre reine, et je ne puis vous anéantir!

Je veux me lier avec vous dans une haine éternelle.... Puisez, Danaïdes; filez, Parques; Furies, faites rage; toutes également, toutes éternellement malheureuses! je règne sur vous, et j'en suis plus malheureuse que vous.

LES PARQUES.

Tu es à nous ; devant toi nous nous inclinons ; tu es à nous, à nous, grande reine.

PROSERPINE.

Loin, loin de moi votre fidélité et la pompe de vos hommages ! Que je vous hais ! Et toi, comme je te hais mille fois davantage ! Malheur à moi! je sens déjà tes embrassemens odieux !

LES PARQUES.

Notre reine ! notre reine !

PROSERPINE.

Pourquoi me tends-tu les bras ? tends les bras à l'Averne, évoque les tourmens du sein de la nuit infernale ; à ton moindre signe, ils viendront ; mais mon amour, jamais ! Que je te hais, mon horreur et mon époux !... O Pluton ! Pluton ! accorde-moi le sort de tes damnés ; mais ne l'appelle pas amour.... Plonge-moi dans les tourmens qui les dévorent.

LES PARQUES.

Tu es à nous, tu es à nous, sublime reine !

(Au mot *horreur* et *époux*, etc., etc., Andrason paraît. Mandandane lui adresse l'apostrophe, et fuit devant lui avec dégoût ; il s'étonne, regarde autour de lui, et la suit tout interdit.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Antichambre.

MANA, SORA, MÉLA, LATO.

SORA.

Chères sœurs, coûte que coûte, il faut que nous entrions dans la chambre du prince.

MANA.

Mais la garde?

SORA.

Elle ne nous empêchera pas : ce sont des hommes, nous allons leur faire des grâces, leur donner du vin ; avec cela, nous les conduirons comme nous voudrons.

LATO.

Voyons.

SORA.

J'ai pris du vin muscat, j'y ai mêlé un narcotique ; car, mes enfans, c'est une grande affaire.

MÉLA.

Comment donc ?

SORA.

Qui n'est pas curieux n'apprend rien. Le cœur

me brûlait de savoir ce qui pouvait se passer dans la chambre, lorsque toutes ces belles choses étaient en jeu. Vers minuit, j'ai furtivement monté par-ici, et j'ai lorgné à travers une fente de la porte, que je connais de longue date.

MANA.

Qu'as-tu vu?

SORA.

Des choses bien loin de votre pensée. Maintenant je ne m'étonne plus que le prince soit demeuré si insensible à notre égard, qu'il se soit éloigné avec tant de mépris.

LATO.

Ah! c'est un bel esprit de la nouvelle espèce; ils sont tous grossiers!

SORA.

Ce n'est pas tout, il voiture avec lui sa maîtresse.

MANA.

Pas possible!

LATO.

Et comment?

SORA.

Hem! si je ne vous avais pas découvert cela!.... Elle est assise dans cette maudite caisse, dans ce berceau mystérieux. Une seule chose m'étonne, c'est qu'elle puisse se laisser ainsi traîner de côté et d'autre, et rester si tranquille.

MANA.

C'est donc cela que cette machine était portée par des mulets.

MÉLA.

Et quel air a-t-elle ?

SORA.

Je n'ai pu voir qu'un bout de sa robe, et le prince qui prenait sa main et la baisait ; rien de plus ; puis un bruit s'est fait entendre, alors je me suis sauvée.

LATO.

Oh ! allons voir.

MANA.

Pourvu cependant que cela soit convenable.

SORA.

Il est nuit, personne ne le saura. J'ai déja le passe-partout. Maintenant faites chacune la belle avec la garde. (*Musique. — Les femmes jouent entre elles à de petits jeux. Les hommes de la garde arrivent successivement, et regardent ; ils s'appellent l'un l'autre, et finissent par se mettre de la partie. Les demoiselles font d'abord les réservées ; puis s'adoucissent, et enfin offrent du vin et des fruits. Les jeunes gens s'en régalent. La danse et le badinage continuent jusqu'à ce qu'ils commencent à se sentir assoupis. En chancelant de côté et d'autre, ils rentrent dans les coulisses ; et les demoiselles restent maîtresses du champ de bataille.*) — A présent courons dans la chambre, sans perdre un moment. Arrachons l'effrontée à son obscurité, et que sa honte soit révélée pour notre triomphe.

(Elles sortent toutes.)

La toile du fond se lève ; le théâtre change et représente le bois. Nuit sans clair de lune. — Autour du berceau, tout est sombre et tranquille. Les quatre demoiselles arrivent avec des flambeaux. — Pantomime et danse exprimant la curiosité et le dépit. — Elles ouvrent le berceau, avancent leurs flambeaux, et reculent soudain.

SORA.

Qu'est-ce que cela ?... Mandandane !

LATO.

C'est un spectre, ou la femme d'Andrason.

MÉLA.

Un masque ! Qu'y a-t-il de caché dessous?

(Elles se rapprochent peu à peu.)

MANA.

Appellons-la.

LATO.

Eh, jeune dame !

SORA.

Elle ne bouge pas.

MÉLA.

Je pense qu'il faut quitter la partie; je crains qu'il n'y ait là-dessous de la sorcellerie.

SORA.

Il faut que j'examine de plus près.

MANA.

Prends-y garde. Si cela allait partir !

LATO.

Elle ne te mordra pas.

MÉLA.

Je m'en vais de mon côté.

SORA, *reculant de crainte après avoir touché.*

Ah!

MANA.

Qu'y a-t-il?

MÉLA.

C'est vraiment en vie. Serait-ce donc Mandandane elle-même? Ce n'est pas possible.

LATO, *continuant de se retirer.*

Il faut que nous tirions la chose au clair.

MÉLA.

Adressez-lui donc la parole.

SORA, *s'approchant timidement.*

Qui que tu sois, forme étrange, inconnue, parle, remue, et rends-nous compte de ta présence extraordinaire en ce lieu.

MANA.

Elle ne veut pas remuer.

LATO.

Avance un pas et arrache-lui le masque.

SORA.

Je vais prendre mon élan. Suivez-moi toutes.

(Elles se tiennent l'une l'autre, et chacune traîne l'autre après elle jusqu'au berceau.)

MANA.

Nous allons tirer la chaise, pour voir si c'est

lourd ou léger. (*Elles tirent la chaise et l'amènent avec une résistance légère sur le devant de la scène; elles en font le tour, hasardent plusieurs essais. Le masque tombe, et elles poussent un cri général.*) Une poupée!

SORA.

Une rivale rembourrée!

LATO.

Ah! la belle cervelle!

SORA.

Si elle a le cœur de même!

MANA.

Il ne faut pas qu'elle nous ait vainement vexées. Il faut la déshabiller, et la mettre dans le jardin pour faire peur aux oiseaux.

LATO.

Chose pareille ne m'est arrivée de ma vie.

MÉLA.

Elle a cependant une belle toilette.

MANA.

On jurerait que c'est là Mandandane.

MÉLA.

Je ne comprends pas ce que le prince veut faire de cette poupée.

(Elles font toutes divers essais avec la poupée; enfin elles en tirent un sac et poussent un grand cri.)

SORA.

Qu'y a-t-il dans le sac? Voyons, qu'y a-t-il dans le sac?

MANA.

Il y a dedans de la paille hachée, autant qu'on peut en juger.

SORA.

Pourtant c'est trop lourd...

LATO.

Il y a dedans aussi quelque chose de solide.

SORA.

Dénouez-le, voyons.

(Andrason paraît.)

ANDRASON.

Enfans, où êtes-vous? Je vous cherche partout, enfans.

MANA.

Tu viens tout-à-fait dans le bon moment. Vois.

ANDRASON.

Que diable est cela? Des habits de ma femme! la figure de ma femme!

MANA, lui montrant le sac.

Rembourrée de paille hachée.

SORA.

Regarde autour de toi. Voilà la nature où vit le prince, et ceci est sa maîtresse.

ANDRASON, éclatant.

Grands dieux!

SORA.

Ouvrez donc le sac.

ANDRASON, sortant de sa rêverie.

Arrêtez.

MANA.

Qu'as-tu, Andrason?

ANDRASON.

J'ai que je crois voir, au milieu de ces ténèbres, percer une lumière venue du ciel.

SORA.

Tu es en délire.

ANDRASON.

Ne sentez-vous rien, jeunes filles? Ne tenez-vous rien?

MANA.

Oui, oui, le fantôme qui nous a tourmentées, est assez palpable, et le sac, que je tiens dans mes mains, aussi.

ANDRASON.

Adorez les dieux.

SORA.

Tu me fais rire avec ton sérieux.

ANDRASON.

Ne voyez-vous pas accomplie la moitié de l'oracle qui m'a annoncé le bonheur?...

MANA.

Comment n'y avons-nous pas pensé?

ANDRASON.

« *Lorsqu'un fantôme palpable sera désanimé par* » *de belles mains....* »

SORA.

Rien ne saurait être plus clair.

ANDRASON.

« ... *Et que le sac de toile rendra ses entrailles.* » Allons, ouvrez, mes enfans. Voyons avant tout, ce qu'il contient. (*Elles le dénouent, et, en le secouant, en font tomber une quantité de livres, mêlés avec de la paille hachée.*) Attention! vous verrez que ce sont des livres de magie. (*Il en ramasse un.*) — *Traits de sentimens!*

MANA.

Oh! donnez donc...

(Dans l'intervalle, les autres ont ramassé le reste des livres.)

ANDRASON.

Quel livre tiens-tu? *Siegwart, histoire d'un couvent*, en trois volumes [19].

MANA.

Oh! cela doit être charmant, donnez-le moi, il faut que je le lise. — *Le bon jeune homme.*

LATO.

Il faut que nous fassions connaissance avec lui.

SORA.

Ah! il y a aussi une gravure.

MÉLA.

C'est bon; de cette manière on sait au moins quelle figure il a.

LATO.

Il a la figure bien triste, bien intéressante.

(On laisse aux acteurs la liberté de s'amuser d'une manière convenable avec des ouvrages pareils.)

ANDRASON.

Elle avait là une belle société dans le cœur!

MÉLA.

Mais comment les livres sont-ils entrés là-dedans ?

ANDRASON.

Voyons, est-ce tout? (*Il retourne le sac; quelques livres en tombent encore, ainsi que beaucoup de paille hachée.*) Voici maintenant la pièce de résistance qui arrive.

SORA.

Oh! voyons.

ANDRASON.

La Nouvelle-Héloïse! Puis, *les Souffrances du jeune Werther.* Pauvre Werther!

SORA.

Donnez, cela doit être bien triste.

ANDRASON.

Mes enfans, à Dieu ne plaise que vous jetiez un seul regard dans ce fatras!

(Il emballe de nouveau les livres dans le sac, y remet de la paille et le renoue.)

MANA.

Ce n'est pas joli à vous de vouloir nous ôter notre amusement. Nous aurions eu là de quoi lire pendant bien des belles nuits, où sans cela nous ne dormons pas.

ANDRASON.

C'est pour votre bien, mes enfans. Vous ne le croyez pas; mais c'est vraiment pour votre bien. Jetez au feu tout cela.

MANA.

Laissez-les voir du moins auparavant à la princesse.

ANDRASON.

Point de pitié. — (*Après une pause.*) Mais quelle nouvelle lumière m'apparaît dans le sentier obscur de l'espérance! Je vois, je vois... les dieux s'intéressent à moi.

SORA.

Quelles apparitions avez-vous?

ANDRASON.

Écoutez-moi, ces livres ne doivent point être jetés au feu.

MANA.

J'en suis fort aise.

ANDRASON.

Et vous ne devez pas non plus les avoir.

SORA.

Pourquoi?

ANDRASON.

Écoutez ce que l'oracle a dit ensuite. « *La fiancée » recousue sera réunie avec son amoureux, alors le » repos et le bonheur, ô toi qui consultes, entreront dans » ta maison.* » Plus de doute qu'il ne soit question de cette charmante fiancée. Mais le moyen de la réunir avec le cher prince, c'est ce que je ne vois pas encore clairement. Je ne veux pas même y réfléchir : c'est l'affaire des dieux. Mais avant tout il faut qu'elle soit *recousue*, cela est clair et c'est notre affaire à nous.

(Il remet le sac à sa place. Les demoiselles l'aident, et l'on supplie que tout se fasse avec la plus grande décence. Ensuite on rattache le masque, et le mannequin est placé dans une posture convenable.)

SORA.

Je n'entends pas un mot à tout cela ; et ce qui ne me plaît point dans cet oracle, c'est qu'il parle de choses si communes, et avec des expressions si basses.

ANDRASON.

Chère enfant, les choses communes ont aussi un haut intérêt, et je te pardonne de ne pas pénétrer le sens profond de l'oracle.

MANA.

Alors ne soyez pas si mystérieux ; expliquez aux gens quelque chose.

ANDRASON.

N'est-il pas clair, mes belles enfans, que dans ces papiers se cache une sorte de talisman ? Qu'en eux réside une vertu magique qui enchaîne le prince à une poupée rembourrée, fort peu ragoûtante, à laquelle il a prêté les traits de la femme d'un galant homme. Ne voyez-vous pas que, lorsque nous aurons brûlé ces paperasses, l'enchantement cessera, et qu'il reconnaîtra aussitôt dans sa maîtresse une image vaine et fantastique. Les dieux m'ont donné ce signe, et je leur rends grâce de ce que je ne les ai point mal compris. Oh ! fiancée aimable, charmante et cousue, puisse descendre sur toi la magie de tous les rêves mensongers ! puisse ton cœur de papier, tes entrailles de linge avoir autant de force pour attirer un prince d'une sensibilité si haute et si délicate, que jadis les symboles enchantés, les chandelles bénites, les mandragores et les têtes

de morts pour attirer les trésors et les esprits. —Le berceau était bien la retraite de cette nymphe mystérieuse. Venez, il faut la renfermer, tout remettre en ordre, ne rien découvrir à personne, et compter pour le reste sûr la coopération des dieux.

MANA.

Andrason, j'y pense pour la première fois, je m'étonne que vous soyez là.

ANDRASON.

Une chose extraordinaire détourne d'en apercevoir une autre.

SORA.

Comment êtes-vous revenu si vite? et comment en pleine nuit chez nous?

ANDRASON.

Laissez-moi vous le conter et déplorer mon sort, mes chères enfans. Quand je vous ai eu quittés, je me suis hâté d'aller droit au logis; j'ai fait le chemin en un temps assez court. Le désir de revoir ma maison, ma chère femme, augmentait sans cesse en moi; je me sentais déjà dans ses bras, et mon cœur s'en réjouissait après une si longue absence : mais à peine suis-je entré dans la cour du château, chères enfans, que j'ai entendu en haut un bruit, un vacarme, des cris, un grand tapage, et enfin un tel bouleversement que j'ai cru vraiment que le diable était établi chez moi [20]. Je monte; cela devient de plus en plus fort; les voix deviennent plus inintelligibles et plus sonores à mesure que je m'approche : seulement j'entends ma femme crier et ap-

peler, comme si elle était devenue folle. Tout troublé j'entre dans le salon; je le trouve obscur comme une caverne, décoré tout comme l'enfer; et ma femme me prend à la gorge avec une ardeur effrayante et une affreuse imprécation; elle me traite de Pluton, d'horreur, et finit par s'enfuir devant moi,... et je suis resté là tout pétrifié, sans pouvoir proférer un mot.

MANA.

Mais, bon Dieu! qu'avait-elle donc?

ANDRASON.

Lorsque j'y regardai à la lumière, c'était un monodrame.

MÉLA.

Cela doit être tout-à-fait curieux.

ANDRASON.

Maintenant j'ai encore une nouvelle à vous dire; elle est ici avec moi.

MANA.

Ici, avec vous?

SORA.

Oh! allons la trouver tout de suite. Nous l'aimons toutes beaucoup.

MANA.

Mais comment l'idée vous est-elle venue de l'amener ici avec vous, quand vous saviez que le prince y va reparaître?

ANDRASON.

Eh! chères enfans, vous connaissez ma vieille complaisance. Lorsque ma femme a été remise un peu de sa fureur poético-théâtrale, elle est redeve-

nue tout-à-fait complaisante et bonne avec moi. Je lui ai raconté toutes sortes de choses pour la distraire; je lui ai raconté mille choses de vous et de ma sœur. Elle aurait, m'a-t-elle dit alors, depuis long-temps désiré de vous revoir : je lui ai dit qu'un voyage lui serait très-bon ; et que, comme les plus plus promptes résolutions sont les meilleures, il fallait monter sur-le-champ en carrosse. Elle a accepté; et ce n'est qu'alors qu'il m'est venu à l'esprit que j'avais fait une sottise, de la réunir encore avec le prince, sans que cela fût nécessaire. Pourtant je me suis consolé à mon ordinaire, en pensant que peut-être il sortirait de tout cela quelque chose de bon. Et, vous le voyez, nous ne pouvions venir plus à propos.

(Mandandane et Féria paraissent.)

MANA.

Sois la bienvenue, Mandandane.

MANDANDANE.

Bonjour, mes amies.

FÉRIA.

C'était une joie tout-à-fait inattendue. — Que faites-vous dans la chambre du prince ?

MANDANDANE.

Est-ce ici sa chambre ?

FÉRIA.

Qu'y a-t-il donc? qu'est-ce que ceci ?

MANDANDANE.

Comment? ma figure, mes habits ?

ANDRASON, à part.

Comment cela finira-t-il?

MANA.

Nous avons trouvé cette poupée rembourrée dans le berceau, que le prince traîne partout avec lui.

SORA.

Ceci est la déesse qui a toute son adoration.

MANDANDANE.

C'est une calomnie. L'homme dont l'amour flotte tout entier dans le spiritualisme sentimental, irait s'occuper d'une vaine marionnette! Je sais qu'il m'aime; mais ce qu'il aime c'est ma société, c'est l'entretien que son esprit trouve en moi. Le soupçonner d'un tel enfantillage, c'est nous offenser tous les deux.

SORA.

On pourrait dire qu'il attache aussi du prix à ce qui vous rappelle à lui, et qu'il porte en tous lieux avec lui votre image, pour s'entretenir avec elle comme avec vous-même.

ANDRASON, bas à Sora.

Retiens ta langue maudite.

FÉRIA.

Je ne sais que dire de tout ceci.

MANDANDANE.

Non. Si son souvenir avait besoin d'un aliment si factice, si insipide, il faudrait que son amour fût un enfantillage. Ce ne serait pas moi qu'il aimerait,

mais un nuage qu'il aurait la fantaisie de modeler d'après ma figure.

ANDRASON.

Si vous saviez où elle était fourrée !

MANDANDANE.

Non, cela n'est pas vrai.

MANA.

Nous le certifions. Où aurions-nous pris la poupée ? Tenez, voici encore la place où elle était plantée.

ANDRASON.

Si vous ne voulez pas le croire, voici le meilleur moyen. Dès que nous apercevrons le prince revenant, couvrez-vous du masque, asseyez-vous vous-même dans le berceau, faites comme si vous étiez bourrée de paille hachée, et voyez alors si nous disons vrai.

(Les jeunes filles replacent durant ce temps le mannequin dans le berceau.)

MANDANDANE.

C'est une étrange proposition.

FÉRIA.

Allons-nous-en avant que le jour et quelqu'un de ses gens ne nous trahissent.

(Tous sortent, excepté Andrason qui retient Sora.)

ANDRASON.

Sora ?

SORA.

Seigneur ?

ANDRASON.

Je suis dans le plus grand embarras.

SORA.

Comment ?

ANDRASON.

Le cinquième acte tire à sa fin, et l'action ne fait encore que de se nouer.

SORA.

Alors faites jouer le sixième.

ANDRASON.

Mais c'est hors de toute règle.

SORA.

Vous êtes Allemand, et sur le théâtre allemand tout passe.

ANDRASON.

C'est seulement le public qui m'inquiète. Ils ne vont savoir où ils en sont.

SORA.

Cela leur arrive souvent.

ANDRASON.

Ils pourraient bien croire que nous voulons nous moquer d'eux.

SORA.

Se tromperaient-ils beaucoup ?

ANDRASON.

En effet, d'autant plus que c'est nous que nous jouons.

SORA.

J'en ai bien vu quelque chose.

ANDRASON.

Prenons notre parti. — O dieux ! voyez à procurer accomplissement à votre oracle ; patience au spectateur, dénoûment à la pièce ; car sans un miracle je ne sais pas en vérité comment nous nous en tirerons tous à notre honneur.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

ACTE SIXIÈME.

La forêt et le berceau.

LE PRINCE et MERCULO. — Le prince est couché sur le gazon.

MERCULO, se parlant à lui-même.

La visite à l'oracle n'a point fait de bien à mon prince. Auparavant il était troublé, maintenant il est hors de lui. Si seulement je savais faire parler son chagrin ! (*Au prince.*) Très-cher seigneur, cette courte absence a-t-elle donc si fort éloigné votre cœur de moi, que vous ne me regardiez plus comme digne de la confidence de vos ennuis, moi qui ai tant de fois été le confident de vos transports ?

LE PRINCE.

Je ne comprends pas ce qu'ils disent.... et pourtant il semble que les dieux m'aient imposé quelque grande destinée. Mon cœur est traversé de sentimens inconnus.

MERCULO.

Comment sonne la décision de l'oracle ?

LE PRINCE.

Ses paroles sont à double sens, et, ce qui m'afflige le plus, il leur manque l'empreinte du respect que ma demande et ma situation devaient inspirer aux dieux même. Je les ai priés d'un cœur ému de me révéler l'époque où cesserait enfin le mouvement orageux de mon cœur, où serait enfin rassasié ce désir tantalique d'une jouissance qui fuit toujours ; ou, récompensé de mes misères et mes souffrances, je pourrais enfin unir les ravissemens et le calme, cette vague tristesse et la sécurité du cœur ?... et quelle réponse m'ont-ils donnée ! je ne saurais même la rappeler encore à ma mémoire. Prends et lis.

(Il lui donne un rouleau de papier.)

MERCULO lit.

« *Si un jeu d'enfant n'est pas remplacé par un jeu » sérieux ; si ce que tu n'as pas, quoique tu le pos- » sèdes, ne te devient pas cher et précieux ; si tu » ne te résous pas à donner pour cela ce que tu » possèdes sans l'avoir, flotte toute ta vie, infortu- » né, dans un rêve éternel...* » Voilà un oracle qui a bien de l'esprit, un oracle bien antithétique ! (*Il continue de lire.*) « *Ce que tu as ravie follement, rends- » le au propriétaire, et alors ce que tu empruntes » avec tant de tourment, te deviendra propre : ou » crains la colère des dieux qui planent au-dessus » de toi ; crains le sort de Tantale, ici-bas, et par » delà le Styx.*)

LE PRINCE.

Insensé ! pourquoi a-t-il fallu que j'allasse con-

sulter, puisque maintenant je dois obéir contre ma volonté, ou attirer sur moi la colère des dieux?

(Merculo peut à son gré relire la réponse de l'oracle, faire des observations, etc., etc., jusqu'à ce qu'il croie que le public a suffisamment entendu les paroles.)

MERCULO.

Dans cette occasion, selon moi, vous pourriez vous justifier, en prétextant l'ignorance. Du moins je ne vois pas comment l'oracle peut prétendre à être compris.

LE PRINCE.

Je ne le comprends que trop bien, non pas les mots, mais le sens! (*Il se retourne vers le berceau.*) C'est toi que je dois abandonner, c'est toi que je dois sacrifier! comme si je pouvais me procurer le repos de l'âme et le bonheur, en me perdant moi-même tout entier.

MERCULO.

En effet, les paroles de l'oracle peuvent s'expliquer en ce sens.

LE PRINCE.

Cela est de toute barbarie.

L'abandonner! Mon cœur se fend;
Je suis victime.

MERCULO.

Les dieux appellent jeu d'enfant
Un don sublime.

LE PRINCE.

Perdre cette félicité!!...
Ah! la lumière m'est ravie.

MERCULO.

Un tel bonheur, en vérité,
N'est pas fait pour donner envie.

LE PRINCE.

Pouvez-vous nommer jeu, grands dieux!
Un plaisir qui vaut tous les vôtres?

MERCULO.

Quels jeux! Ah! pour s'amuser mieux,
Heureusement qu'il en est d'autres.

LE PRINCE.

C'est une résolution horrible qui agite et bouleverse mon âme; et quelles sensations montent et descendent, qui semblent tantôt me la faciliter, tantôt me la rendre pénible! — Laisse-moi seul et sois prêt à appeler tous mes gens, tous les habitans de cette maison, au premier signe; car ce que je projette est une action grande et mâle, qui peut souffrir les regards de beaucoup de témoins.

MERCULO.

Seigneur, vous me donnez de l'inquiétude.

LE PRINCE.

Remplis ton devoir.

MERCULO. Il se retourne en s'en allant.

Encore une chose : Andrason est revenu ici, voulez-vous l'avoir aussi pour témoin?

LE PRINCE.

Ciel! Andrason!

MERCULO.

Lui-même. En me levant, je l'ai vu à la fenêtre avec sa sœur.

LE PRINCE.

Laisse-moi seul. Mes sens se troublent, j'aurais

besoin d'air pour dégager les milles pensées qui se croisent en moi. (*Merculo sort.*) Reprends tes sens. Décide-toi, car il le faut. — Tu dois abandonner ce qui fait tout ton bonheur, renoncer à ce que les dieux peuvent bien nommer un jeu, parce qu'à leurs yeux l'humanité toute entière n'est qu'un jeu. Renoncer à toi! (*Il ouvre le berceau. Mandandane est assise, avec un masque sur le visage.*) c'est absolument impossible; c'est comme si, de ma propre main, je saisissais mon cœur pour l'arracher; et cependant..... (*Il frémit et s'écarte du berceau.*) Que se passe-t-il en moi? Chose inconcevable! les dieux veulent-ils faciliter ma résolution? dois-je me le cacher ou me l'avouer? Pour la première fois je sens diminuer l'attrait qui m'entraînait vers cette forme céleste. Cette présence ne m'entoure plus de cet enchantement infini qui, à son aspect, me couvrait autrefois de célestes nuages. Est-il possible? un sentiment se dégage, se détermine dans mon cœur; et tu peux, tu veux renoncer à elle! cela me semble inconcevable. (*Il se précipite vers elle.*) O bien-aimée! (*Tout à coup il se détourne.*) Non, je me trompe moi-même; mon cœur n'est pas ici, il voltige dans des régions étrangères, et cherche ce qu'est devenue sa félicité d'autrefois. — On dirait que tu n'es plus la même; on dirait qu'une étrangère t'a été substituée. O dieux, qui êtes si cruels, quelle grâce bizarre m'accordez-vous, de me faciliter ainsi ce que je fais par votre ordre! — Oui, adieu. Ce n'est point par hasard qu'Andrason est ici. Je lui avais enlevé

la meilleure moitié de son bien, qu'il la reprenne. Et vous, esprits célestes, donnez à votre fils docile un bonheur nouveau et inconnu pris dans l'immensité du monde. (*Il appelle.*) Merculo! (*Merculo vient.*) Convoque-les tous, mes gens, la maison. Que ne puis-je rassembler le monde entier! il devrait être témoin de ce fait miraculeux. (*Merculo s'en va; le prince ferme le berceau. Au son d'un musique solennelle défilent le capitaine des gardes, sa troupe, toute la suite, après eux les demoiselles : tout cela se range de chaque côté. Chacun prend la position qui lui convient pour commencer le ballet final. Viennent ensuite Féria et Andrason avec Merculo. La musique cesse.*) Approche, Andrason, et écoute-moi un instant avec tranquillité. Jusqu'ici nous n'avons pas été les meilleurs amis du monde. Enfin les dieux m'ont dessillé les yeux; les torts, je le vois bien, étaient de mon côté : je t'avais dérobé la meilleure moitié de la femme qui t'est chère; par l'ordre des immortels je te la rends. Reprends comme un objet sacré ce que je conservais comme un objet sacré, et pardonne le passé à ma misère, à mon erreur, à ma jeunesse et à mon amour.

ANDRASON, haut.

Qu'est-ce que cela veut dire? (*A part.*) Que va devenir ceci?

LE PRINCE. Il ouvre le berceau; on voit Mandandane assise.

Reconnais ici le mystère, et reprends-la.

ANDRASON.

Ma femme! tu m'enlèves ma femme? tu la

traînes à ta suite? tu m'outrages ouvertement, en me la rendant devant tout le monde?

LE PRINCE.

Que ce soit un témoignage de la sainteté de mes intentions, de ne point craindre en ce moment la lumière.

ANDRASON.

Ciel et enfer! je veux me venger. (*Il porte la main à son épée. Féria le retient; il lui dit tout bas:*) Laisse, c'est ainsi qu'il faut que je fasse.

LE PRINCE.

Ne t'emporte pas. Mon épée a le fil aussi. Sois tranquille, écoute la raison. Tu ne peux pas dire: « C'est ma femme; » et pourtant c'est ta femme.

ANDRASON.

Je hais les énigmes...... (*Après un moment, à part et avec calme.*) O surprise !.... Une nouvelle idée se développe dans mon esprit, c'est l'explication des derniers mots de l'oracle. Serait-il possible? Venez à mon secours, bons et justes dieux. (*Haut.*) Pardonne; je sens que je te fais injustice. Il y a dans tout ceci de la magie, ou quelque autre puissance secrète qui met en contradiction avec eux-mêmes tous les sentimens humains. Que ferai-je avec deux femmes? Je respecte l'ordre du ciel et ton serment: je reprends celle-ci, mais bien volontiers je te donne en retour celle que je possède maintenant.

LE PRINCE.

Comment?

ANDRASON.

Apportez-la.

(Des esclaves sortent.)

LE PRINCE.

Quoi ! après tant de souffrances je devrais redevenir heureux ?

ANDRASON.

Peut-être les immortels opèrent-ils ici un miracle pour nous remettre en paix. Qu'elles se regardent toutes deux comme des sœurs. Chacun de nous peut posséder l'une d'elles, et la posséder toute entière.

LE PRINCE.

Je meurs d'espérance!

ANDRASON.

Viens dans mon lot, toi que j'aime toujours de même.

(Les nègres tirent le fauteuil hors du berceau, et le placent au côté gauche du fond du théâtre.)

MANDANDANE, au moment de quitter son masque et de se jeter au cou d'Andrason.

O Andrason !

ANDRASON, qui ne la laisse ni se lever, ni se démasquer.

Paix, petite poupée ; paix, ma petite amie, le moment décisif approche.

(Les esclaves apportent la poupée. Le prince se précipite vers elle, et se prosterne à ses pieds.)

LE PRINCE.

Ciel ! c'est elle ! c'est elle, ô cieux !
Ah ! le bonheur tombe en rosée...

(On place la poupée de l'autre côté du théâtre, vis-à-vis Mandandane. Il faut ici que la ressemblance de l'une et de l'autre fasse encore illusion au spectateur, comme en général on doit y avoir eu égard dans tout le cours de la pièce.)

ANDRASON.

Viens et donne-moi ta main. Que toute rancune cesse entre nous. Je renonce solennellement à cette seconde Mandandane, et l'unis avec toi pour jamais. (*Il réunit leurs deux mains.*) Sois heureux (*à part*) avec ta *fiancée recousue.*

LE PRINCE.

Je ne sais où m'entraîne l'ivresse de la joie. C'est celle-ci, je le sens en l'approchant, qui m'a si long-temps attiré près d'elle, qui si long-temps a fait le bonheur de ma vie. Je le sens, je suis emporté de nouveau dans le tourbillon magique qui émane d'elle incessamment. (*A Mandandane.*) Pardonne, et adieu.

(Montrant la poupée.)

Ici, c'est ici la déesse,
Qui traîne absolument mon cœur après son cœur.

MANDANDANE, ôtant son masque, à Andrason.

Rends-moi ta main, gage des doux sermens,
Qu'ici mon cœur te renouvelle.
Pardonne si quelques momens
J'ai méconnu le plus fidèle.

LE PRINCE, à la poupée.

Ces dons du ciel, ces doux ravissemens,
Où notre être se renouvelle,
Je les retrouve en ces momens
Où je presse ta main fidèle.

MERCULO.

Nous voilà perdus sans retour :
Celle à qui nous faisions la cour
Pour jamais nous est échappée.
Mais c'est un enfant que l'amour;
Il peut jouer à la poupée (21).

MANDANDANE, à Andrason.

Rends-moi ta main, gage des doux sermens,
Qu'ici mon cœur te renouvelle.
Pardonne si quelques momens
J'ai méconnu le plus fidèle.

LE PRINCE, à la poupée.

Ces dons du ciel, ces doux ravissemens,
Où notre être se renouvelle,
Je les retrouve en ces momens
Où je presse ta main fidèle.

ANDRASON.

Si jamais un oracle bizarre a été littéralement accompli, c'est celui-ci, et tous mes désirs sont satisfaits, puisque je te tiens de nouveau dans mes bras; allons, sœur, enfans, amis, ne nous laissez pas manquer de divertissemens; nous voulons jouir de notre bonheur, faire tranquillement nos réflexions sur les histoires merveilleuses, (*en s'approchant du spectateur*) et des cent leçons que nous pourrions tirer de ceci, retenir particulièrement celle qu'un fou n'est jamais mieux attrapé que lorsqu'il se figure qu'il suit un bon conseil, ou qu'il obéit aux dieux.

(Tout se termine par un grand ballet.)

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

LE TRIOMPHE DE LA SENSIBILITÉ.

(1) L'ORACLE est en vers dans l'original ; je doute qu'il fût possible de le traduire de même.

(2) Voyez ci-dessus la lettre de M. Schlegel. Voyez aussi la Dramaturgie de Lessing.

(3) *Que tout gibier a sa saison.* On a remplacé cette expression proverbiale par une autre qui a paru plus claire.

(4) Cette expression de *directeur de la nature* est en français dans le texte.

(5) Il paraît en effet que dans les jeux, à Rome, ceux qui concouraient pour la musique chantaient, sur un sujet connu, des morceaux dramatiques dans le genre des monodrames, et qui ressemblaient à nos cantates. Ainsi, Néron chanta *Niobé* dans les jeux néroniens. *Suetone*, *in Neron.* XXI.

(6) C'est la foire de Leipsig, si célèbre en Allemagne, et le marché général des nouveautés littéraires.

(7) Je ne sais trop si ceci est dit sérieusement, et de quels vers grecs la chanson de Merculo serait la parodie. Dans toute l'antiquité, la plus belle invocation à la lune est celle de la magicienne de Théocrite, et l'on n'y trouve rien de semblable. Voltaire l'a imitée :

Reine des nuits, dis quel fut mon amour, etc.

(8) Cet air, timbré en français dans le texte, est pris d'*Annette et Lubin*, opéra de Favart.

(9) « Une esclave vient et conduit Ulysse au bain. Il entre, il voit avec beaucoup de joie l'eau tiédie..... Après que des captives l'eurent lavé et frotté d'huile, elles jetèrent sur lui un beau manteau et une tunique. » Cela se passait dans le palais du roi des Phéaciens. *Odyssée*, ch. VIII.

(10) Ce chant est assez fidèlement traduit pour que j'en épargne au lecteur, dans cette note, la version littérale. Il ne serait pas difficile de trouver en allemand, et qui sait? dans Goethe lui-même, des vers faits sérieusement, qui pour le vague et l'emphase ne différeraient pas beaucoup de la chanson du prince Oronaro.

(11) De toutes les plaisanteries de la pièce, ce prologue est celle qui supportera le plus mal l'épreuve de la traduction; il paraîtra froid et obscur, et la gaieté, plus que tout, a besoin d'être claire. Il est cependant aisé d'en saisir l'intention satirique Quand le goût des jardins anglais s'introduisit en Allemagne, on n'y sut d'abord pas plus qu'ailleurs les dessiner avec grandeur. On affecta la nature au lieu de l'imiter. Pour échapper à la régularité des jardins français, on multiplia dans les enceintes les plus resserrées, les allées tournantes, les collines, les ponts, les rivières, les fabriques; c'était un effet de ce goût factice et romanesque tout ensemble qui corrompait les arts après avoir faussé les sentimens. Goethe lui devait de s'en moquer.

(12) *Point de vue* est en français dans l'original.

(13) Ascalaphe a raison de dire *Salvâ veniâ*, *avec votre permission*, car il nomme les objets dont il veut parler avec une grossièreté qui serait intolérable en français.

(14) Épigramme un peu forcée contre l'esprit de ce siècle, ennemi de toutes les prohibitions.

(15) Le personnage revient ici au véritable sujet du monodrame. On sait que lorsque Pluton eut enlevé Proserpine dans les champs d'Enna, Cérès obtint de Jupiter que sa fille lui serait rendue, pourvu que ses lèvres n'eussent touché aucun aliment

dans les enfers ; mais par malheur elle avait mangé sept grains de grenade, et le fait fut déclaré par Ascalaphe, fils de l'Achéron et de la Nuit, et qui seul en avait été témoin.

. . . . . . Jejunia virgo
Solverat, et cultis dum simplex errat in hortis,
Puniceum curvâ decerpserat arbore pomum,
Sumtaque pallenti septem de cortice grana
Presserat ore suo ; solusque ex omnibus illud
Viderat Ascalaphus.

C'est cette fable, et ces mots *cultis in hortis*, qui ont peut-être donné à Goethe l'idée de mettre un parc aux enfers, et d'en faire Ascalaphe le jardinier. *Ovid. Métam.*, *liv.* v.

(16) Ces souvenirs de Proserpine sont conformes au charmant récit d'Ovide, amplifié par Claudien, dans son poëme de l'Enlèvement de Proserpine.

(17) Ces mots semblent d'abord peu liés à ce qui précède. L'idée de l'auteur est, ce me semble, que le sort des ombres bienheureuses n'est point la vie, parce qu'il est uniforme et ne connaît point les alternatives de peines et de plaisirs ; à moins qu'on n'aime mieux entendre que le vrai bonheur n'est point là où l'on a sous les yeux les deux extrêmes de la douleur et du plaisir.

(18) Dans Claudien, Pluton dit à Proserpine, pour la séduire :

Accipe Lethæo famulas cum gurgite Parcas.

(19) Voyez ci-dessus la lettre de M. Schlegel.

(20) *Comme si le chasseur sauvage était venu loger chez moi.*— C'est le personnage fantastique, objet de la frayeur populaire, *Herne le chasseur*, dont il est question dans les Joyeuses Bourgeoises de Windsor, act. IV. sc. IV.

(21) Le couplet allemand que chante Merculo est une sorte d'amphigouri qui n'aurait en français aucun sens ; je l'ai changé.

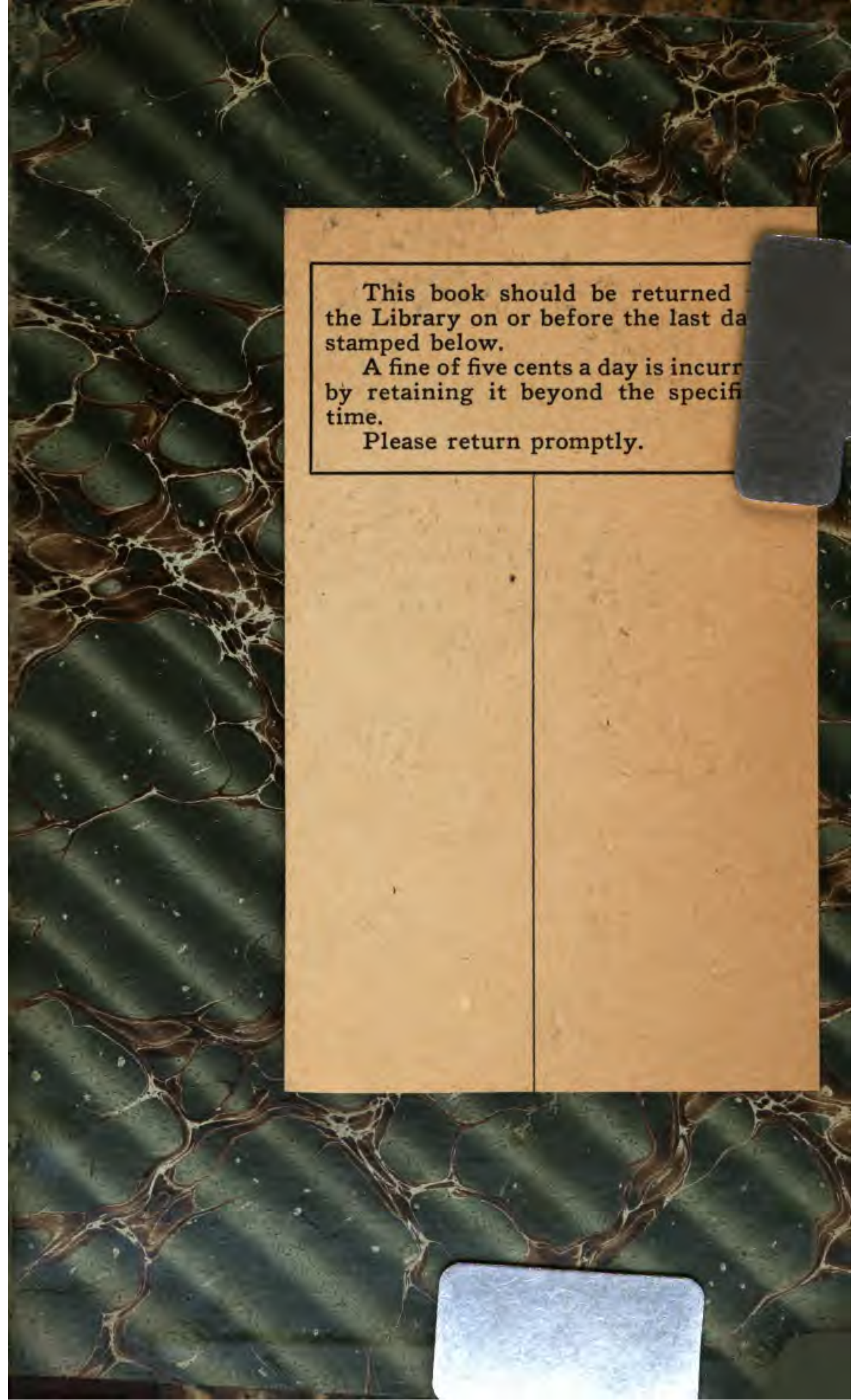
FIN DU TROISIÈME VOLUME.

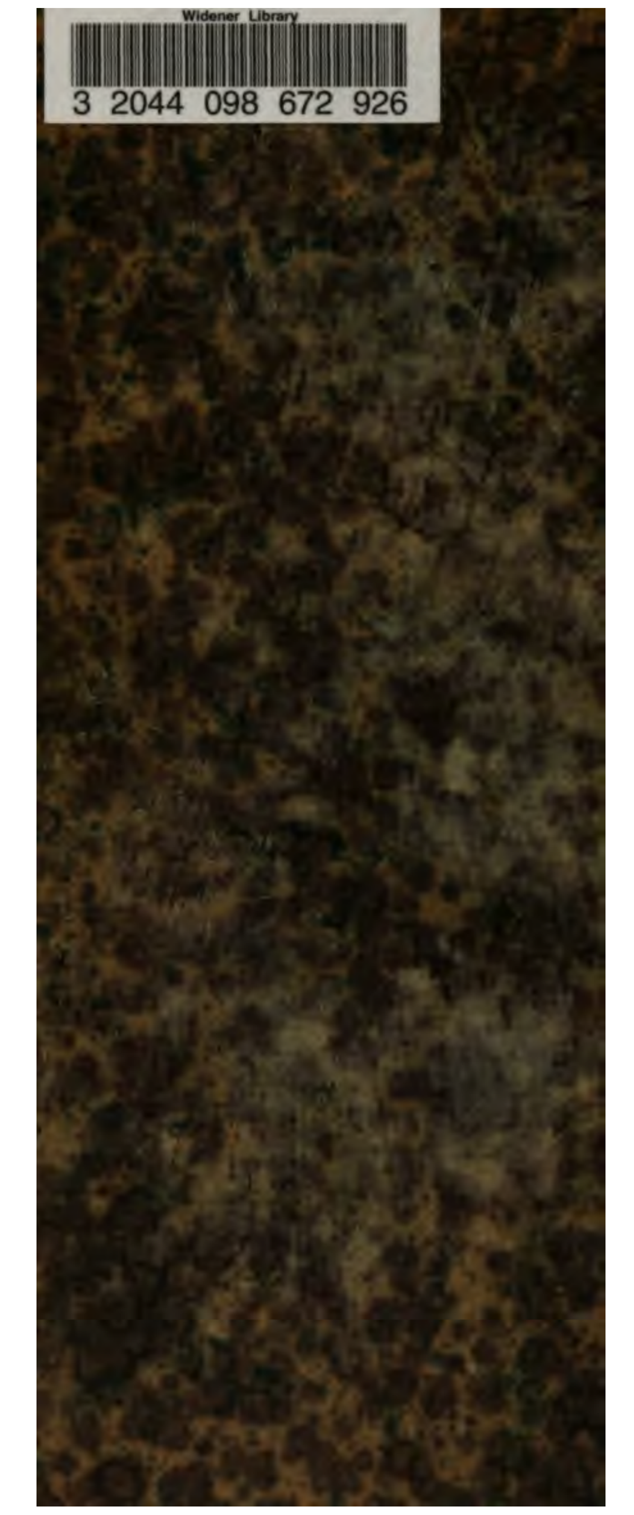
5 8

6.15

17






Widener Library
3 2044 098 672 926